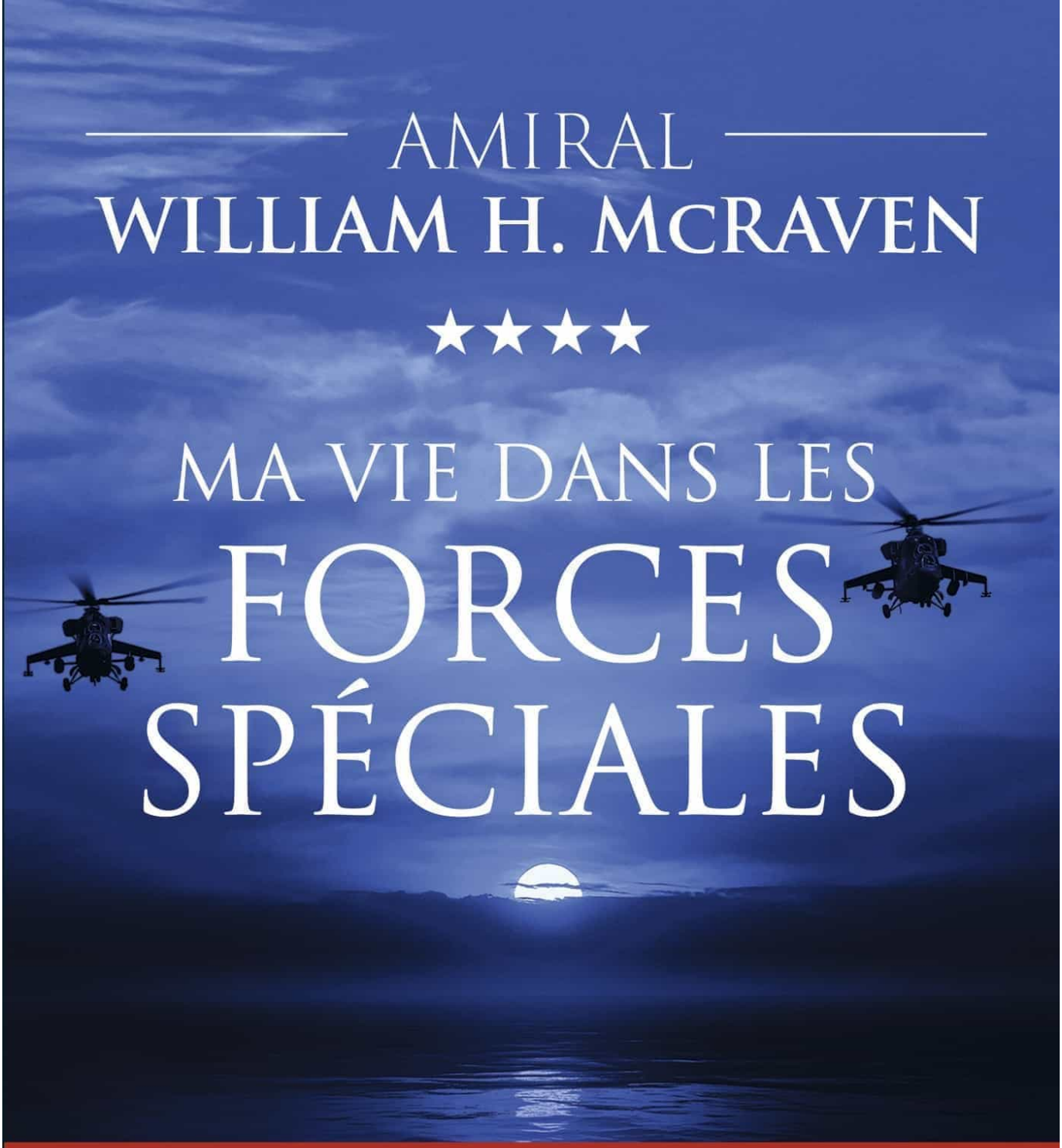
AMIRAL

WILLIAM H. McRAVEN

★★★★

MA VIE DANS LES FORCES SPÉCIALES



L'HISTOIRE DE L'HOMME QUI A CAPTURÉ SADDAM HUSSEIN ET BEN LADEN

DUNOD

AMIRAL

WILLIAM H. McRAVEN

★★★★

MA VIE DANS LES FORCES SPÉCIALES

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Nouannipha Simon

DUNOD

L’édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2019 aux États-Unis par Grand Central Publishing sous le titre
Sea Stories, My Life in Special Operations

Text © 2019 by William H. McRaven
This edition published by arrangement with Grand Central Publishing, New York, New York, USA. All rights reserved.

Traduction : Nouannipha Simon
Direction artistique : Élisabeth Hébert
Photographie de couverture : © Baranov − adobestock.com

Pour l’édition française :
© Dunod, 2020
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-081341-4

Ce document numérique a été réalisé par PCA

« Alors j’entendis la voix du Seigneur qui disait :
“Qui enverrai-je ? Qui ira pour nous ?”
Et je dis : “Me voici, envoie-moi.” »

Isaïe, 6:8

Je dédie ce livre aux hommes et aux femmes des Opérations spéciales qui ont dit : « Envoyez-moi » et qui ont tant sacrifié à la défense de cette nation. Ce fut un immense honneur pour moi d'avoir servi à vos côtés.

« La vie est une aventure audacieuse ou n’est rien. »
Helen Keller

NOTE DE L'AUTEUR

Les événements que je raconte dans cet ouvrage sont tels que je m'en souviens. Toute inexactitude est due au passage du temps sur ma mémoire. J'ai pris quelques libertés en rapportant les dialogues, mais je pense en avoir saisi l'esprit. J'ai également changé certains noms de personnes par respect de leur vie privée, à leur demande parfois, ou parce que je n'ai pas pu les contacter.

CHAPITRE UN

LA GÉNÉRATION GRANDIOSE

FONTAINEBLEAU, FRANCE

1960

J'entrouvris légèrement la porte battante pour jeter un œil dans la grande pièce enfumée. Jean-Claude, le jeune barman français, passait de table en table pour prendre les commandes des officiers américains qui affluaient au club le vendredi soir.

Je me faufilai et passai derrière le bar à quatre pattes. Personne ne pouvait me voir, mais j'avais, moi, une vue imprenable sur toute la salle.

Le Cercle des officiers américains, logé au cœur de Fontainebleau, était un bâtiment de deux étages d'architecture classique avec des moulures, des escaliers en colimaçon, une petite cage d'ascenseur grillagée et des tableaux de Napoléon, Louis XVI et d'innombrables scènes de bataille.

Pour l'enfant de cinq ans que j'étais, le Cercle était un endroit à part. On pouvait faire du toboggan sur les rampes, se cacher dans les placards et courir dans les couloirs. J'y circulais librement, une épée imaginaire à la main, pourfendant Prussiens, nazis et Russes.

Des passages secrets m'emmenaient de la cuisine au bar sans me faire remarquer. Le monte-plat, qui reliait la cuisine aux premier

et deuxième étages, me permettait de filer au nez et à la barbe du personnel de service, de mes deux sœurs (qui devaient m'empêcher de faire des bêtises, mais qui y arrivaient rarement), de mes parents, et des nombreux officiers qui savaient que je rôdais sans surveillance dans les couloirs.

Ce club était américain, mais les officiers des nations alliées étaient les bienvenus. Impressionnants dans leur uniforme, droits dans leurs bottes, ils avaient l'assurance et la superbe qui caractérisaient les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale.

Cela faisait bientôt quinze ans que la guerre était finie, mais la France était toujours en pleine reconstruction, et les Européens comptaient sur l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) pour les protéger des Soviétiques. Le bras armé de l'OTAN était le Grand Quartier général des puissances alliées en Europe (SHAPE en anglais), auquel mon père était rattaché, et la raison pour laquelle nous vivions en France.

Alors que je me glissai au bout du bar, Jean-Claude m'aperçut et me lança un regard que j'avais vu des centaines de fois. « Je t'ai vu », disait ce regard. Il y avait toujours une lueur complice dans ses yeux. Comme tous les hommes adultes, il appréciait l'espièglerie chez un jeune garçon, et je sentais chez lui une pointe de nostalgie. Je considérais Jean-Claude comme mon protecteur, le gardien de mes secrets, mon docteur Watson.

De l'autre côté de la pièce, mon père était assis à une table ovale avec trois autres hommes. Ils portaient tous l'uniforme de l'armée de l'air américaine : chemise bleu clair, cravate foncée légèrement dénouée et veste bleu foncé avec des ailes argentées sur la poitrine.

Papa était avec « Easy Ed » Taylor, « Wild Bill » Wildman, et « Gentleman » Rod Gunther, tous colonels, tous pilotes de chasse.

Ed Taylor mimait l'attaque d'un Messerschmitt allemand, une main poursuivant l'autre dans les airs. Une cigarette pendue à ses lèvres, il ne marquait de pause dans sa narration que pour prendre une gorgée de scotch. Ed était un pionnier des avions à réaction, et avait été un temps l'homme le plus rapide du monde en vol aérien. Il avait quelque chose d'Hemingway avec un sens de la théâtralité certain, le goût du bon whisky et le besoin de vivre intensément chaque

seconde de son existence. Pilote de chasse pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée, il allait servir au Vietnam et finir sa carrière comme vétéran de trois guerres. Il buvait beaucoup, fumait des Camel sans filtre, adorait combattre et semblait apprécier absolument tout le monde.

Chez lui, les murs étaient couverts de photographies le montrant avec les présidents Roosevelt, Truman et Eisenhower, les généraux Douglas MacArthur et George Patton, les joueurs de base-ball Mickey Mantle et Roger Maris, des rois et des princes, des tyrans et des despotes, et tous ses compagnons d'armes. Chaque photo avait son anecdote.

Ed était marié à Cordelia, ou Cordie, comme tout le monde l'appelait. Elle était originaire du Texas et occupait la fonction de présidente du Club des épouses. C'était elle qui organisait les jeux des enfants et les événements sociaux des adultes. Comme son mari Ed, Cordie aimait faire la fête. Et tout au long de leurs cinquante ans de mariage, Ed fut tiraillé entre son amour pour le combat et le besoin familial de normalité. Les combats l'emportaient toujours.

Bill Wildman avait également combattu sur le front européen, et comme les autres, il se retrouvait désormais derrière un bureau du SHAPE. Bill était marié à Ann, que tout le monde adorait. C'était une très belle femme : menue, aux proportions harmonieuses, intelligente et pétillante.

Rod Gunther était un gentleman du Sud, prématurément grisonnant, avec une voix amicale un peu traînante. Avec lui, tout le monde se sentait spécial. Sa femme, Sadie, et leurs trois filles faisaient pour ainsi dire partie de notre famille. J'avais le béguin pour leur benjamine, Judy, et je pense qu'elle m'aimait bien aussi, jusqu'au jour où je glissai par erreur dans son chapeau un pétard destiné à ma sœur Nan. Après cet incident, il ne fut plus question de romance entre nous.

Ed Taylor finit son histoire, une main fondant en piqué sur la table, et ses compagnons éclatèrent de rire, même s'ils en connaissaient déjà la chute. Mon père tira sur sa cigarette, l'écrasa dans le cendrier et attendit l'anecdote suivante.

Des hommes autour de la table, mon père était certes le plus réservé, mais il aimait autant que ses amis raconter des histoires. Il avait le physique d'une star de cinéma, comme les femmes le faisaient souvent remarquer à maman (mais je n'ai jamais su si elle appréciait ce compliment).

Il avait les cheveux d'un noir de jais, qu'une pointe de Brylcreem appliquée tous les matins rendait encore plus foncés, un nez bien dessiné, une petite fossette au menton et des yeux bleu acier qui pétillaient quand il souriait, ce qu'il faisait souvent.

Avec son mètre quatre-vingts, papa était grand sans être trop imposant. Il avait été un grand athlète dans sa jeunesse, et s'était distingué au football, au base-ball, au basket-ball et au sprint au Murray State Teachers College, une université du Kentucky. Pour payer ses études, il avait fréquenté les casinos des bateaux à roues à aubes du Mississippi, enseigné le tennis à de « vieilles dames », et avait participé à des courses de vitesse homme contre animal contre des pur-sang du Kentucky. Incroyablement rapide pour son époque, il courrait le 100 yards en 9,8 secondes. À cette vitesse, il pouvait battre la plupart des chevaux sur de courtes distances comme le 60 yards, et n'avait pas manqué de parier quelques billets contre les entraîneurs locaux pour le prouver.

Après l'université, il avait été joueur de football professionnel pour les Rams de Cleveland pendant deux saisons. Sur une affiche, les Rams avaient choisi une photo de papa jaillissant de la ligne de départ dans un duel contre un cavalier à cheval. Il m'avoua plus tard qu'il avait perdu la course, « mais d'un cheveu » !

Le football était une activité lucrative. Papa empochait 120 dollars par match, et avec les spots publicitaires radio pour les céréales Wheaties, il pouvait gagner près de 130 dollars par semaine. Mais quand la possibilité d'une guerre en Europe s'était précisée, il avait abandonné le football pour se rendre en Californie et s'enrôler dans l'armée de l'air.

Quand je lui demandai des années plus tard pourquoi il s'était engagé dans l'armée, il me dit avoir regardé, petit, des soldats traverser les rues de Marston, sa ville natale du Missouri, et monter à bord d'un train pour aller se battre dans les tranchées en France.

Son père, un chirurgien de l'armée, faisait partie de ces hommes. Il avait su dès lors qu'il serait à son tour soldat.

Une fois diplômé de l'école des officiers de l'aviation de Brooke Field à San Antonio, dans le Texas, il servit dans le 309e escadron de la 8e Air Force. Le 309e fit partie du premier contingent américain déployé au Royaume-Uni. À ce moment-là, les Américains travaillaient encore à la conception d'un avion de chasse capable de rivaliser avec les Messerschmitt allemands. En arrivant en Angleterre, papa et les autres pilotes du 309e se virent attribuer des Spitfire britanniques.

Seuls les « Spits », équipés de puissants moteurs Rolls-Royce, de nouvelles mitrailleuses et d'un fuselage aérodynamique, pouvaient tenir tête aux appareils allemands. Papa passa la guerre aux commandes d'un Spitfire, dans les campagnes d'Afrique du Nord, de Sicile, de Salerne, et lors du débarquement de Normandie.

Il toucha mortellement deux avions pendant la guerre, mais fut lui-même descendu au-dessus de la France en 1943. Papa parlait rarement de ses états de service, mais la saga de son évasion et de son retour rocambolesque en Angleterre fut racontée de nombreuses fois durant son affectation en France par le résistant français qui l'avait aidé à retrouver la liberté et qui vivait alors près de chez nous en banlieue parisienne.

Jean-Claude apparut soudain derrière le bar. Il attrapa un verre, le remplit à moitié de Coca-Cola et ajouta une bonne dose de jus de cerise. Un « Roy Rogers » annonça-t-il en me tendant la boisson. Il ne voulait pas me vexer en l'appelant un « Shirley Temple ».

Je m'assis, jambes croisées, derrière le bar tandis qu'il préparait ses commandes et allait les servir en salle. Ma mère et les autres épouses arrivèrent peu après.

Comme l'époque le voulait, les épouses ne venaient au Cercle que « sur leur trente-et-un ». Le brushing parfaitement laqué, pas un cheveu ne dépassait. Leurs robes de cocktail dévoilaient juste ce qu'il fallait de décolleté et de jambes pour être sophistiquées sans ostentation. Une cigarette à une main, un verre dans l'autre, elles prirent place auprès de leurs hommes. Ces femmes n'avaient rien

de biches effarouchées. Elles avaient épousé des hommes d'action, des pilotes de chasse. En disant « oui », elles savaient ce qui les attendait, et malgré les moments difficiles qui n'allaient pas manquer (et il y en aurait beaucoup), tous ces mariages ont duré jusqu'à ce que la mort les sépare.

Alors que les dames s'asseyaient, Jean-Claude se dirigea vers leur table pour prendre les commandes. Il se pencha en avant, et je le vis hocher la tête dans ma direction.

Le traître.

Ma mère se retourna, sourit et me fit signe de les rejoindre.

Je posai le Roy Rogers, courus à leur table et grimpai sur les genoux de maman. Elle me serra dans ses bras et me plaqua un baiser sur la joue. Je sens encore aujourd'hui le subtil effluve de parfum et de *cold cream* qui l'accompagnait toujours.

Rod Gunther passa la main dans mes cheveux coupés à la brosse (« comme les astronautes ») et me dit de sa voix douce : « Billy, mon garçon, qu'as-tu fait ce soir ? »

C'était une invitation à raconter une histoire, à participer à la conversation des grands, à mettre mes aventures sur le même plan que leurs missions en bombardiers au-dessus de la France, leurs combats aériens en Afrique du Nord, leur voyage aux côtés de Tchang Kaï-chek ou leurs danses avec le vice-président Nixon (que ma mère appréciait tant). Les histoires occupèrent le reste de la soirée, ma mère me couvrant occasionnellement les oreilles quand les hommes évoquaient un détail « trop adulte ».

Après la dernière tournée, une fois les verres vides et les paquets de cigarettes chiffonnés sur la table, les hommes se levèrent brusquement, comme après le brief d'une mission, et se serrèrent la main en riant encore à propos d'une anecdote. Les femmes s'embrassèrent sur la joue et se promirent de se voir le lundi suivant.

Les soirées du vendredi au Cercle des officiers rythmèrent nos trois années en France. Les histoires de combats aériens, de vie sur le front et d'évasions à risque alimentaient mon goût de l'aventure. Les hommes ne s'attardaient jamais sur la douleur ou la peine. Même quand ils évoquaient les hommes tombés, c'était en levant

leur verre à celui qui avait combattu vaillamment et qui était mort glorieusement.

Fin 1963, papa eut un léger AVC (dû aux cigarettes et au whisky, disait le médecin). Il s'en remit, mais notre famille fut réaffectée à la base aérienne de Lackland à San Antonio (au Texas) pour être plus près de l'hôpital militaire Wilford Hall. Ed Taylor, Cordie et leurs quatre fils étaient à un jet de pierre, à Austin, et nous restâmes en contact avec les Gunther et les Wildman pendant de longues années.

Au Texas, mes parents se firent de nouveaux amis, chacun venant avec son contingent de nouvelles histoires encore plus trépidantes. Il y avait le colonel David « Tex » Hill, membre des fameux Tigres volants. Il avait servi sous les ordres du général Claire Lee Chennault en Chine. Tex, c'était la crème de la crème des militaires de San Antonio. Grand, doux, avec une certaine nonchalance, c'était un pilote légendaire de l'Air Force et de la Navy avec à son actif plus de 28 avions abattus. Avec sa femme Maize, il faisait partie de notre cercle élargi d'amis et de cette société militaire très active dans les années 1960.

Il y avait aussi Jim et Aileen Gunn. Promu colonel à 25 ans, puis abattu en mission au-dessus de la Roumanie une semaine plus tard, Jim était parvenu à s'évader d'un camp de prisonniers de guerre à Bucarest caché dans le ventre d'un Messerschmitt… piloté par un membre de la famille royale roumaine.

Jim avait failli mourir de froid quand l'appareil non pressurisé avait traversé les Alpes pour se rendre en Italie, mais, arrivé bien vivant, il avait réussi à contacter l'armée américaine pour leur donner la localisation précise du camp de prisonniers de guerre. Un jour de plus, et l'aviation allemande aurait eu le temps de bombarder le camp et de détruire toute preuve de traitement indigne réservé aux prisonniers. Soixante-dix ans après les faits, Jim Gunn fut décoré de l'étoile d'argent pour son acte d'héroïsme.

En plus de Tex Hill et de Jim Gunn, il y avait le major Joe McCarty, qui avait travaillé pour les renseignements américains pendant la guerre, le colonel Bill Strother, un pilote de bombardier décoré, et Bill Lindley, l'unique général du groupe. Je fus élevé par cette grande

famille. Leurs femmes, Betty, Ann et Martha, furent comme de secondes mères pour moi, me racontant souvent, notamment Ann Strother, des plaisanteries grivoises et des histoires d'adultes bien avant l'âge que ma mère aurait jugé adéquat.

Nos années à la base aérienne de Lackland furent ponctuées de chasse à la palombe en automne, chasse au cerf en hiver, bridge pour les femmes, poker pour les hommes, golf de temps à autre, et des séjours réguliers sur la côte du Golfe pour pêcher et raconter des histoires. Je ne sais pas trop quand les hommes travaillaient, mais à mes yeux d'enfant, c'était ainsi que devait s'écouler l'existence, et j'adorais ça.

Comme tous les hommes et toutes les femmes de leur génération – les enfants de la Première Guerre mondiale – ils avaient connu la Grande Dépression, et les hommes avaient combattu pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée. C'étaient des survivants. Ils ne se plaignaient jamais. Ils ne blâmaient pas les autres pour leur malheur. Ils travaillaient dur et exigeaient la même chose de leurs enfants. Ils chérissaient l'amitié. Ils se battaient pour leur couple. Ils affichaient avec fierté leur patriotisme, et bien que n'étant pas dupes des fautes des États-Unis, ils savaient que leur pays, plus qu'aucun autre, appréciait à sa juste valeur leur dévouement et leurs sacrifices. Ils portaient haut le drapeau américain, sans jamais se justifier.

Mais à mes yeux, ce qui rend véritablement grandiose cette génération, c'est sa capacité à transformer chaque épreuve de la vie en histoires joyeuses, pleines d'autodérision, inoubliables et parfois incroyables. Mon père me disait : « Bill, c'est ce que tu en retiendras qui compte. » Les histoires de cet ouvrage sont ce que je retiens de ma vie. Je pourrais m'asseoir à cette table à Fontainebleau aujourd'hui… et raconter une ou deux histoires.

CHAPITRE DEUX

OPÉRATION VOLCANO

San Antonio, Texas

1966

J'insérai le couteau éjectable dans sa fente spéciale à l'arrière de l'attaché-case noir. Un petit clic m'assura qu'il était bien en place. Je composai le code de la serrure en faisant tourner les disques de combinaison, j'actionnai les deux boutons horizontalement, et la mallette s'ouvrit, dévoilant mon Luger et un chargeur de vingt cartouches. J'avais glissé dans le soufflet une longue-vue, mon passeport et quelques milliers de dollars en billets non marqués.

Tout ce dont j'avais besoin était là. Je refermai la mallette et inspectai une dernière fois la planque avant de sortir dans les rayons rasant du soleil couchant.

La rue était calme. Il y avait peu de circulation. Je jetai un regard par-dessus mon épaule pour vérifier que je n'étais pas suivi. L'avenir du monde reposait sur le succès de cette mission ! Et il n'y avait qu'une chose qui pouvait se mettre en travers de mon chemin.

– Bill, à table !

Maman…

– Encore une minute !

– Ne tarde pas trop, ton dîner va être froid.

Je sortis la longue-vue de ma mallette James Bond pour essayer de repérer mon acolyte Dan Lazono. Dan devait rester caché dans les buissons de l'autre côté de la rue, prêt à venir me prêter main-forte en cas de besoin, mais sa mère avait dû également l'appeler.

Les mères.

* * *

Le soleil se couchait sur le petit ensemble d'habitations militaires en périphérie de la base aérienne de Lackland. Logeant une centaine d'officiers et leurs familles, l'annexe Medina se trouvait sur les collines qui surplombaient l'École des officiers.

Tous les matins à l'aube, le réveil militaire retentissait dans les haut-parleurs du lotissement, et tous les soirs, les notes lancinantes du « *Taps* »[1] me prévenaient qu'il était l'heure de rentrer à la maison.

Les jeunes cadets de l'Air Force arrivaient à l'école tout au long de l'année. Crânes rasés, droits comme des piquets, regards intenses fixés en direction du Vietnam.

Au milieu des années 1960, la guerre froide battait son plein. C'était l'ère des films et des séries d'espionnage comme *Des agents très spéciaux* avec Napoleon Solo et Illya Kuryakin, *F comme Flint* avec Derek Flint, *Matt Helm*, et bien sûr, le préféré de tous, James Bond. Comme tout bon petit Texan, je jouais aux cow-boys et aux Indiens, mais être un espion, c'était autrement plus « classe » !

En plus des logements des cadets en formation, l'annexe Medina comprenait aussi des entrepôts de munitions, une douzaine de structures en béton hors-sol, des « *Gravel Gerties* », bâtis à l'écart, loin des regards indiscrets. Ces bunkers ressemblaient à de petits volcans de sept mètres cinquante de haut pour une trentaine de mètres de diamètre. Ils tiraient leur nom d'un personnage de la série animée *Dick Tracy.* On y entreposait toutes les munitions hautement explosives de l'US Air Force, y compris des armes nucléaires, si l'on en croyait Dan Lazono.

C’était un site sous haute surveillance. La police militaire, avec ses chiens d’intervention, faisait des patrouilles régulières, signalant la moindre irrégularité au poste de commande. Trois clôtures grillagées en cercles concentriques délimitaient le périmètre. Elles faisaient deux mètres cinquante de haut et elles étaient surmontées de barbelés. Ces défenses successives étaient des obstacles redoutables, même pour l’agent 007.

* * *

– Tu as encore grimpé aux arbres ?

– Non, maman, répondis-je tout penaud.

Ma mère souleva ma chemise et examina le bandage qui me couvrait le ventre.

– Le docteur a dit : « pas d’activité trop intense pendant un mois, jusqu’à ce que la blessure guérisse. » Si tu continues de courir comme ça, tu vas garder une cicatrice toute ta vie.

C’est le cas.

Trois mois plus tôt, au cours d’une opération de repérage au voisinage des *Gravel Gerties,* j’avais grimpé en haut d’un arbre pour observer la sentinelle. Au sol, Billy McClelland et Jon Hopper faisaient le guet. *Ils faisaient toujours le guet.*

Alors que je m’avançais sur une vieille branche, elle avait cédé sous mon poids et j’avais dégringolé six mètres plus bas. Dans la chute, une branche cassée m’avait entaillé le ventre. Plus de trois kilomètres nous séparaient des habitations, et Billy était parti en courant à travers bois pour chercher ma mère. Jon, le plus jeune de nous, avait gardé sa main sur ma blessure pour maintenir la pression tandis que nous marchions tant bien que mal vers la maison.

Maman était arrivée en voiture au moment où Jon et moi sortions du bois. Le regard affolé, elle m’avait jeté à l’arrière de notre vieux break et avait foncé au Wilford Hall, l’hôpital de l’armée de l’air.

Le Wilford Hall et moi étions de vieilles connaissances. Presque toutes les semaines, je me retrouvais aux urgences pour une raison ou une autre : fracture du bras après une chute du haut d'une clôture, entaille au poignet après avoir traversé une baie vitrée (« Arrête de courir dans la maison ou tu vas passer à travers cette baie vitrée ! » Comment papa avait-il pu deviner que cela arriverait ?), un genou en compote en jouant au football, une cheville tordue en jouant du basket-ball, un nez cassé à cause… Bref, ce n'était plus la peine de faire les présentations. Mais cette blessure surpassait de loin les autres bobos.

La branche m'avait ouvert le ventre sur vingt-cinq centimètres. Heureusement, elle n'avait perforé aucun organe interne. Je m'en tirais donc avec des points de suture et un gros bandage autour du ventre. Tout aurait pu tranquillement rentrer dans l'ordre si, un mois plus tard, je n'étais tombé de la navette militaire qui nous ramenait à la maison après avoir vu le dernier James Bond au cinéma. La chute du bus (une longue histoire) rouvrit les points de suture. Et hop, retour à Wilford Hall.

– Passe-moi celui-là, dit Billy en désignant un caillou gros comme le poing dans la rivière.

Il repoussa une mèche blonde de ses yeux, se concentra et envoya le caillou dans un seau suspendu à une branche du grand chêne. Sous le poids, le seau s'abaissa lentement, faisant basculer le « pont-levis » qui donnait sur notre île forteresse.

– Joli !

Jon avait un enthousiasme bruyant, et il s'enthousiasmait pour absolument tout ce que les « grands » (Billy et moi) faisaient.

J'attrapai la corde et tirai dessus pour faire contrepoids. La planche en bois se cala parfaitement entre la rive et l'île, séparées par un cours d'eau d'un mètre vingt de large et de soixante centimètres de profondeur. Un unijambiste aurait pu sauter par-dessus nos douves, mais après avoir construit un arbre-fort aussi élaboré, nous nous devions de le protéger.

Et nous étions drôlement ingénieux. L'arbre-fort était un prodige d'ingénierie. Nous nous étions servis de tous les bouts de bois et de toutes les planches que nous avions pu récupérer. Et avec cela, nous avions bâti quatre murs avec deux fenêtres, un sol en dur et une porte qui à elle seule signifiait « DÉFENSE D'ENTRER » !

Très vite, nous étions venus à court de clous, et les tasseaux qui nous servaient d'échelle étaient fixés au tronc de façon plus que douteuse. Si maman avait vu ça ! Billy escalada les barreaux chancelants et annonça son arrivée dans le fort.

– C'est bon ! Vous pouvez venir !

Je le rejoignis rapidement. Jon était au pied de l'arbre et nous cherchait du regard, essayant tant bien que mal de se donner le courage de grimper.

– Allez ! On n'a pas toute la journée !

Jon attrapa le premier barreau et commença l'ascension. Ses genoux tremblaient et il plissait les yeux pour voir à travers les verres embués de ses lunettes. Jon était un suiveur, mais notre trio avait besoin de quelqu'un comme lui. Il avait peur de s'enfoncer dans les bois, il angoissait à l'idée d'enfreindre les règles et de s'attirer des ennuis, mais il finissait toujours par nous suivre, et les jeunes garçons que nous étions avaient besoin d'amis comme Jon pour leur donner l'impression d'être des héros intrépides.

Alors que Jon parvenait au dernier barreau, je l'empoignai par la ceinture et le tractai avec l'aide de Billy jusqu'à la plateforme.

Nous devions finaliser la préparation de la prochaine mission, qui consistait à s'infiltrer dans les entrepôts de munitions.

Cela paraissait une excellente idée… *sur le moment*.

Nous avions la certitude qu'il se tramait quelque chose de louche aux *Gravel Gerties,* quelque chose qui menaçait la sécurité nationale des États-Unis. Il était de notre devoir de sauver notre pays, voire le monde.

Je sortis une carte de fortune et commençai le briefing.

– Cette mission aura pour nom de code « Opération Volcano », annonçai-je.

Billy et Jon esquissèrent un large sourire. C'était un nom vraiment cool. « M » et Miss Moneypenny auraient approuvé.

– Billy, nous aurons besoin des planches demain. Est-ce que tu peux demander à ton père de les apporter au fort ?

– Bien sûr. Je lui ai dit qu'on avait besoin de bois pour renforcer notre cabane dans les arbres. Il a dit qu'il les déposerait samedi, mais on devra se débrouiller pour les emporter jusqu'à la clôture.

– Tu es sûr que les planches seront assez longues ?

– Je crois, oui.

La réponse de Billy ne me rassurait guère.

– Elles doivent aller d'une clôture à l'autre. C'est notre seul moyen de passer la clôture électrique du milieu.

– La clôture électrique ? hoqueta Jon.

– Oui, électrique. Il y a toujours une clôture électrique.

Billy acquiesça d'un signe de tête. Oui, il y en avait toujours une.

– Jon, et les jumelles de ton père ?

Jon se dandina d'un pied sur l'autre d'un air gêné.

– Pas grave, fis-je. Je prendrai les jumelles de chasse de mon père. Il pourra s'en passer un jour.

Jon poussa un soupir, les yeux baissés.

– Ne t'en fais pas, ajouta Billy. Tu as un rôle très important dans cette mission. Tu monteras la garde.

Ça, ça plaisait à Jon.

– Tu devras rester vigilant tout le temps, renchérit Billy. Si les gardes nous repèrent, on aura de gros problèmes.

Jon essuya la sueur qui perlait sur son front et remonta ses lunettes sur son nez.

– Vous croyez qu'on va se faire attraper ?

Billy et moi nous consultâmes du regard. À vrai dire, l'idée ne nous avait même pas effleurés. Que nous arriverait-il si nous nous faisions prendre en train d'entrer par effraction dans une enceinte hautement sécurisée ?

– On ne se fera pas attraper, c'est tout, déclarai-je avec conviction.

– Qui se charge des hot dogs ? demanda Billy.

– J'ai prévu deux paquets, répondis-je.

Les saucisses hot dogs étaient indispensables. Une fois le premier grillage escaladé, nous nous servirions des planches pour passer les deux clôtures intérieures, mais il fallait quelque chose pour nous protéger des chiens. Jon voulait prendre des steaks. Dans les films, les héros jettent des steaks aux chiens et non des hot dogs. Des steaks bien épais, des côtes de bœuf, certainement. Jon marquait un point. Un espion digne de ce nom ne se baladerait pas avec des saucisses sous vide. Non. Mais ma mère ne voudrait jamais que j'aille à notre « cabane » avec des steaks, et je ne pouvais pas lui parler de la mission… alors nous allions devoir nous contenter de saucisses.

D'abord, c'était un fort, pas une cabane.

– On est donc d'accord, dis-je. On se retrouve demain après-midi chez moi pour la mission.

Billy et Jon acquiescèrent.

– Ça va être super ! Comme dans les films, ajoutai-je.

– Qui sera James Bond ? demanda Jon.

Ça non plus, nous n'y avions pas pensé. Et c'était une question qu'il fallait régler. Billy était en fait beaucoup plus cool que moi. Toutes les filles de l'école avaient un faible pour lui. Il avait un raton laveur apprivoisé et son père conduisait une Corvette Stingray.

– On peut être tous les deux James Bond, proposa Billy.

– Il ne peut pas y avoir deux 007, rétorqua Jon.

Je réfléchis un instant.

– C'est vrai. Alors, je serai Napoleon Solo, et toi, Jon, tu seras mon acolyte Illya Kuryakin.

Voilà, tout le monde était content. Notre plan était au point. Nous étions prêts pour l'Opération Volcano.

– Ne bouge pas, murmurai-je.

Un gros crotale diamantin fixait Jon des yeux. Le serpent, enroulé en position d'attaque, se trouvait à un mètre cinquante du visage de Jon et agitait bruyamment sa queue.

– Recule.

Jon suivit mes instructions.

Je me baissai lentement pour attraper un éclat de calcaire qui recouvrait le lit asséché du cours d'eau où l'on se trouvait.

– Ne fais pas ça ! dit Billy en haussant la voix. Ne fais pas ça !

Je ne tins pas compte de son conseil et envoyai le caillou en direction du serpent à sonnette. Il atterrit juste devant la tête de l'animal, qui se jeta en avant et qui nous fit aussitôt fuir chacun de notre côté.

Quand le serpent dépassa Jon pour se réfugier dans un amas de pierres, ce dernier poussa un hurlement qui déclencha chez moi un fou rire incontrôlable.

– Ce n'est pas drôle, grommela Jon.

– Je sais, m'excusai-je, même si c'était très drôle.

Les serpents font partie du quotidien des Texans, et nous avions tous déjà rencontré des serpents à sonnette ou des mocassins d'eau dans le jardin, cachés sous une pile de bois ou filant devant nous quand nous chassions le cerf. Cette ravine asséchée était infestée de crotales. Ils sortaient la journée pour se chauffer sur les pierres. Malheureusement, c'était le seul accès au dépôt de munitions que nous pouvions emprunter sans nous faire repérer.

Les bords de la ravine faisaient entre un mètre quatre-vingts et deux mètres cinquante de haut. Les rochers saillants et les racines d'arbre qui sortaient du sol offraient des prises fermes pour sortir de là rapidement. Large de trois mètres à certains endroits, le lit asséché du ruisseau faisait un peu moins d'un mètre à notre point de sortie. Au printemps, l'eau déferlait dans la ravine et s'engouffrait dans cet entonnoir.

Nous étions tous les trois armés de pied en cap pour la mission. Jon portait Old Betsy, un fusil Davy Crockett, en bandoulière dans le

dos. Il arborait fièrement une toque en peau de raton laveur trop grande qui n'arrêtait pas de glisser.

Dans mon holster, j'avais un pistolet Roy Rogers avec un manche en nacre. Mais c'était Billy qui possédait la meilleure arme : un fusil à air Red Ryder.

Après notre rencontre inopinée avec le serpent, j'ouvris la marche, tandis que Billy restait derrière Jon. À mesure que nous nous enfoncions dans les bois, les bruits du voisinage s'estompèrent. Il y avait quelque chose d'irréel dans l'air, même si nous étions déjà passés par là une dizaine de fois.

– J'entends un camion, cria Jon.

– Chut ! lui intima Billy. Écoutez…

C'était effectivement un camion, pas très loin de nous. Je sortis mon six-coups, fis signe à Billy et Jon de ne pas bouger et grimpai le versant de la ravine. Le camion arrivait lentement dans notre direction, mais je ne voyais pas grand-chose à travers la végétation très dense.

– Alors ? murmura Jon avec nervosité.

– Je ne vois rien. Passe-moi les jumelles.

J'avais confié les jumelles de mon père à Jon, qui les avait consciencieusement rangées dans sa besace.

Billy prit les jumelles des mains de Jon et gravit précipitamment la berge pour me les donner.

– Regarde ! Par-là ! me souffla-t-il.

Il y avait un trou dans la végétation et le camion s'était arrêté à une cinquantaine de mètres.

– Oh, merde ! fit Billy en se rapprochant du tronc couché derrière lequel je m'étais caché.

Nous adorions dire « merde ». C'était le seul gros mot que nous connaissons, et nous le disions le plus souvent possible.

Je regardai dans les jumelles et pus déchiffrer l'inscription sur les flancs du pick-up bleu. C'était la police de l'Air. Dans l'habitacle, un

M1 Garand et un fusil de chasse pendaient à des crochets. Le conducteur ouvrit sa portière et sortit du véhicule.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jon.

Billy repartit en arrière et lui fit signe de se taire.

De l'autre côté du véhicule, l'agent de la police de l'Air resta debout sans bouger. J'ajustai le zoom des jumelles. Je souris et les tendis à Billy.

– Pause pipi, déclara Billy en ricanant.

On le regarda finir ce qu'il avait à faire et remonter dans le pick-up.

C'est alors que derrière nous, le craquement d'une branche nous fit sursauter, et j'entendis Jon dégringoler au fond de la ravine. Le bruit se répercuta dans les bois, et l'agent s'immobilisa net. Billy et moi nous figeâmes.

Mon cœur battait à tout rompre. Même si nous n'avions encore escaladé aucun grillage, nous étions dans une zone réglementée. Au bout de quelques secondes, l'agent se remit derrière le volant et le véhicule s'éloigna. Billy se laissa glisser et je le suivis de près pour voir si Jon allait bien.

– Ma toque. Où est ma toque ? s'enquit Jon en essuyant la boue de son visage.

La coiffe de Jon était accrochée à une branche cassée. On aurait dit un écureuil à la queue touffue. Il la récupéra et notre trio se remit en marche.

Au bout de trente minutes, j'aperçus l'endroit où Billy et moi avions apporté les planches de bois dans la matinée. S'il n'y avait pas eu *Les aventures de Jonny Quest* à la télévision à dix heures, Jon nous aurait prêté main-forte, mais il ne manquait jamais les dessins animés du samedi matin, et encore moins *Jonny Quest*.

– Vous êtes sûrs de vouloir le faire ? demanda Jon.

Billy me consulta du regard. Nous comptions secrètement sur l'autre pour reconnaître que c'était une mauvaise idée, mais aucun de nous ne put s'y résoudre.

– Donne-moi une planche, me contentai-je de dire.

Cela faisait des mois que nous étudions le site. Les bois étaient denses des deux côtés de la clôture, et je savais qu'il y avait un *Gravel Gertie* à environ soixante-dix mètres de là. Je l'avais vu trois mois plus tôt, juste avant que la branche ne cédât et ne m'envoyât à l'hôpital.

On posa la première planche à quarante-cinq degrés contre le grillage. Billy vérifia qu'elle était bien calée.

– Bon, qui y va en premier ? demanda-t-il.

Billy et Jon se tournèrent tous les deux vers moi. Après tout, c'était mon idée, mon plan, ma mission, et même si je n'avais pas été désigné James Bond, c'était à moi de prendre les rênes de l'opération.

– J'y vais, dis-je en montant sur la planche.

Mes Converse montantes semblaient bien accrocher le bois. Je montai lentement, et une fois au bout de la planche, je me tins en équilibre, un pied sur la planche, un pied sur le fil barbelé. De là, je pus voir le haut du *Gravel Gertie* qui dépassait du sommet des arbres.

– Vite, passez-moi la deuxième planche !

Billy et Jon attrapèrent la planche suivante et me la tendirent.

– Elle est trop courte, une autre !

Elles étaient toutes trop courtes. Aucune ne permettait de couvrir la distance entre les deux clôtures, mais il n'était pas question d'abandonner la mission en cours de route. Il en allait du sort de l'humanité !

Mes pieds se mirent à trembler. C'était difficile de rester en équilibre à deux mètres cinquante du sol sans rien à quoi se tenir.

Mes baskets perdirent soudainement leur adhérence. Mon pied gauche glissa et je me retrouvai à vaciller sur un pied, battant désespérément des bras pour rester droit.

– Saute ! Saute ! cria Jon.

– Oh, merde, merde, merde ! hurlai-je en dégringolant de mon perchoir, tombant bras et jambes écartés dans un carré d'herbes hautes.

Il y eut un bruit sourd, et je restai un instant sonné.

– Oh-oh… dit Billy doucement.

J'étais de l'autre côté de la clôture sans aucun moyen de sortir de là.

– Ça va ? s'enquit Jon.

– Ça va, répondis-je à travers le grillage. Lancez-moi une autre planche. Je vais m'en servir pour sortir.

Jon et Billy m'envoyèrent une autre longue planche par-dessus les barbelés. Je la calai contre le grillage, essuyai la boue des semelles de mes Converse et entrepris mon escalade.

– Eh, ça marche ! lançai-je triomphalement en parvenant tout en haut.

En me retournant, j'aperçus le *Gravel Gertie*, qui m'apparaissait comme le repaire du mal d'une grande histoire d'espionnage. Notre héros avait certes subi un revers, mais Napoleon Solo n'aurait jamais abandonné une mission. Et moi non plus.

– Passez-moi une autre planche.

– Quoi ? s'exclama Billy.

– Vite, dépêchez-vous ! Passez-moi une planche. Je vais faire une autre passerelle.

Jon et Billy attrapèrent deux autres longues planches et les firent glisser par-dessus les barbelés. Je plaçai la troisième planche contre la clôture du milieu et après quelques essais, parvins à faire passer la quatrième de l'autre côté.

Il faisait chaud, très chaud. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de mon visage. J'essuyai à nouveau mes semelles, puis les bras tendus en croix, je montai lentement vers le haut de la clôture électrifiée. Je n'avais clairement pas pensé à tout. Je ne pouvais pas cette fois prendre appui sur le fil barbelé, à moins de vouloir me faire griller par un courant d'un million de volts. J'imaginais qu'il faisait un million de volts, parce que c'était une clôture militaire et qu'un million était un gros chiffre. Une fois en haut de la planche, le seul moyen de passer de l'autre côté était de sauter par-dessus trois rangées de barbelés et d'atterrir en faisant un roulé-boulé souple et digne,

comme le faisaient les agents secrets. *Bref, je n'avais clairement pas pensé à tout.*

Jon et Billy m'observaient à travers le grillage de la clôture comme s'ils regardaient un match de base-ball depuis les gradins.

– Fais attention ! cria Jon d'une voix que la peur rendait stridente.

En m'avançant au bord de la planche, je la sentis glisser un peu. Elle commençait à s'affaisser tout doucement.

– Dépêche-toi ! lança Billy.

Genoux pliés, je fis deux pas et m'élançai dans les airs par-dessus la clôture. J'avais immédiatement senti que je n'avais pas sauté assez haut. Mon talon avait accroché un barbelé. Battant frénétiquement des mains et des pieds, je tombai à la renverse dans l'herbe en contrebas. J'atterris à quatre pattes et roulai sur le côté jusqu'à buter sur un petit monticule de terre. Sautant immédiatement sur mes pieds, je m'époussetai les vêtements. Jon battit joyeusement des mains, mais Billy me montrait du doigt la planche de l'autre côté du grillage. Elle gisait à moitié dissimulée dans l'herbe. Elle était tombée quand j'avais sauté. Mon point de sortie s'en trouvait fortement compromis.

Je pris la planche qui se trouvait de mon côté de la clôture et la posai contre les barbelés. La mission prenait un tour considérablement plus complexe.

– Allez, les gars ! murmurai-je en forçant sur ma voix. Je vous attends.

Jon consulta Billy des yeux et dit nerveusement :

– Je devais juste faire le guetteur. Vous m'aviez dit que je devais rester là.

– Oui, bien sûr, tu peux rester là pour faire le guet, le rassura Billy.

Jon tira aussitôt les jumelles de sa besace, attrapa Old Betsy et s'éloigna d'une vingtaine de pas le long de la clôture. De cette position, il ne pouvait rien voir d'autre que des arbres.

– Tu viens ? demandai-je à Billy, qui me lança un regard qui en disait long.

Les passerelles chancelantes et les clôtures électrifiées ne collaient pas avec l'idée qu'il se faisait de l'aventure. Le danger devenait subitement réel. Cela n'avait rien à voir avec celui que nous imaginions pour nous faire peur.

– Peut-être que je ferais mieux de rester ici pour faire le guet avec Jon, dit-il piteusement.

Il se tut un instant, repoussa sa mèche blonde en arrière et ajouta avec le sourire :

– On n'a qu'à dire que tu es James Bond.

– Je peux être James Bond ?

– Bien sûr que tu peux être James Bond.

– Cool. Alors, tu n'auras qu'à être Napoleon Solo.

Cela me paraissait un bon compromis. Cette mission était effectivement plus du ressort de 007 que des agents très spéciaux.

Je n'avais désormais aucun moyen d'atteindre le *Gravel Gertie,* mais je pouvais toujours monter en haut de la troisième clôture et voir s'il se tramait quelque chose de louche dans l'installation top secrète.

Je traînai la planche que j'avais posée contre le grillage du milieu jusqu'à la dernière clôture et la calai contre les barbelés. J'essuyai encore une fois mes semelles, et pris mon élan, la planche devant me servir de tremplin. À peine avais-je posé mon pied dessus que mon poids la fit légèrement basculer sur la droite et dévia ma course. Je remis la planche en place en la calant fermement contre un montant métallique, et reculai encore plus loin pour pouvoir accélérer. Je jetai un regard par-dessus mon épaule et vis le visage de Billy plaqué contre le grillage. Il n'avait vraiment pas l'air rassuré.

– Fais attention ! cria-t-il.

J'acquiesçai d'un signe de tête et m'élançai. Cette fois-ci mon élan me permit, en quelques pas, d'arriver en haut de la planche. Et me voilà en équilibre, tel Edmund Hillary sur le mont Everest, à parcourir des yeux le paysage qui s'étendait devant moi. Le *Gravel Gertie* était presque entièrement visible et il était tel qu'on l'avait imaginé. C'était

un bunker à l'allure sinistre, protégé par du barbelé concertina et des panneaux de mise en garde aux quatre coins.

Il n'y avait personne en vue. Pas de gardes, pas de chiens, pas d'hommes de main avec des lames cachées dans leurs chapeaux, rien.

Je me tournai vers Billy et lui fis un signe de la main. Il n'avait pas l'air rassuré.

– Ça, c'était facile, me murmurai-je à moi-même.

Une sirène retentit soudain. Je dus me boucher les oreilles tellement le bruit était assourdissant. À l'entrée du bunker, un gyrophare rouge clignotait frénétiquement. Au loin, je pouvais entendre, bien qu'indistinctement, un haut-parleur battre le rappel.

– Vite, vite ! hurla Billy.

– Ils arrivent ! cria Jon.

Ils arrivaient en effet. Le vrombissement d'un camion se fit entendre, suivi par le son le plus terrifiant qui soit… *Celui d'un chien, d'un molosse, tel le chien des Baskerville, aboyant et furieux.*

– Merde, merde, merde !

Je me laissai glisser au sol et m'empressai de porter la planche vers la clôture du milieu pour la caler tant bien que mal. Je reculai et tentai de m'élancer dessus… Mais au lieu de décoller, je glissai en arrière. Une fois, deux fois, trois fois.

Billy et Jon, les deux mains agrippées au premier grillage, me hurlaient de me dépêcher.

On pouvait entendre le chien se rapprocher. Je n'aurais pas pu dire de quel côté de la clôture il était, s'il était en laisse ou en liberté. Mais je savais ce qu'il fallait que je fasse. Je sortis le paquet de saucisses de ma besace, le déchirai et me mis à lancer des saucisses de tous les côtés. *Si seulement j'avais des steaks*, pensai-je.

Me reculant une dernière fois, je me mis en position de départ de sprint, mains au sol, fesses relevées. Puis dans un cri puissant, je lançai mon corps dans la course. Prenant appui sur la planche, m'aidant avec les bras, je moulinai avec les jambes aussi vite que

possible pour arriver jusqu'en haut de la planche, où sans hésitation, je levai les genoux et passai au-dessus des barbelés pour atterrir à quatre pattes dans l'herbe tendre.

– Police de l'Air ! annonça une voix amplifiée par le mégaphone. Vous êtes dans une zone réglementée. L'utilisation de la force létale est autorisée.

– Vite, vite ! répéta Billy.

Je courus vers la dernière planche et l'atteignis à pleine vitesse, mais ne parvins à monter qu'à mi-hauteur. Je dus m'aider des mains pour gravir les derniers pas avant de me relever pour me tenir en équilibre précaire au sommet. Jetant un œil en arrière vers le *Gravel Gertie,* je pus distinguer du mouvement dans les bois. C'étaient probablement un policier et son chien attiré par l'odeur de ma peur et des saucisses.

Alors que je passai la dernière rangée de barbelés, mon Roy Rogers au manche en nacre glissa de son étui et tomba au sol. Mon regard chercha celui de Billy avant de se baisser à nouveau vers le pistolet.

– Allez ! cria Billy. On doit y aller !

Billy tenait la dernière planche tandis que je me laissai glisser dessus, tombant à la renverse sur le dernier mètre. Jon se dandinait sur place en pointant frénétiquement du doigt en direction du maître-chien à l'approche.

– Courez ! Courez ! hurlai-je.

On prit nos jambes à nos cous à travers les bois jusqu'à la ravine. La sirène continuait de retentir, et l'on pouvait entendre les ordres relayés par les haut-parleurs.

Le vrombissement du camion se fit plus distinct quand on sauta dans la ravine qui nous ramenait vers les habitations.

– Police de l'Air ! Arrêtez-vous ou nous ouvrons le feu !

Je me souviens avoir trouvé la voix du militaire très neutre et détachée. C'est la différence entre avoir le doigt sur la détente et être dans le viseur, pensai-je. On n'était pas du bon côté du fusil.

– Ils vont nous tirer dessus, cria Jon.

– Mais non, dis-je en m'efforçant d'être convaincant.

– Je crois bien que si, intervint Billy, ce qui ne m'aidait pas vraiment.

– On est en dehors du périmètre sécurisé, ils ne peuvent pas nous tirer dessus.

À peine avais-je dit ça, que des détonations retentirent dans les bois et une pluie de balles s'abattit de l'autre côté de la ravine.

– Peut-être qu'on devrait se rendre, suggéra Jon.

– On n'est plus qu'à un kilomètre et demi des maisons. On continue. On ne se rend pas.

Nous étions dans un tronçon où nous ne voyions plus le camion, mais nous pouvions entendre son moteur, et il commençait à s'éloigner, rebroussant chemin vers le *Gravel Gertie*. Personne ne dit mot. Nous nous appliquions à courir.

Deux heures après être parti, notre trio ressortit des bois et fila droit chez moi. Nous restâmes terrés dans le garage plusieurs heures, attendant que la police arrive et nous emmène. Personne ne vint. Je jetai régulièrement un œil dehors, mais le quartier était calme. La sirène avait été coupée avant notre sortie des bois. Tout semblait être revenu à la normale, comme n'importe quel samedi après-midi.

Jon reniflait dans son coin, se disant que si ses parents l'apprenaient, il serait certainement privé de dessins animés le week-end. Billy et moi étions autrement inquiets. Nos pères étaient de la vieille école, et nous risquions beaucoup plus qu'une sévère remontrance.

Quand l'air de « *Taps* » retentit ce soir-là, Billy et Jon rentrèrent chez eux. Je sortis du garage et entrai dans la cuisine. Maman faisait du poulet frit et papa lisait le journal dans le salon. Maman me prit dans ses bras et me demanda où j'avais passé la journée.

– À la cabane du club.

– C'est très bien.

Je me lavai et passai à table. Après le repas, toute la famille s'installa dans le salon pour regarder le film du samedi soir.

Le lendemain, Billy et Jon me retrouvèrent à la maison, et l'on passa la mission en revue des dizaines de fois. Nous étions de grands agents secrets. « M » nous confierait sans aucun doute une autre mission très rapidement. Pas trop rapidement, s'inquiéta cependant Jon.

Le lundi, tout semblait être revenu à la normale… jusqu'à ce que papa rentre à la maison.

– Bill, il faut que je te parle, dit-il en m'appelant au salon. Il y a eu une tentative d'effraction dans le dépôt de munitions ce week-end. Sais-tu quoi que ce soit à ce propos ?

Mais avant que j'aie le temps de répondre, il ajouta :

– C'est très dangereux d'essayer d'entrer par effraction dans une zone interdite, tu sais. La police militaire a pour ordre de tirer pour tuer.

Je déglutis avec peine.

C'est alors que je vis dans ses yeux quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant. De la peur. Il avait peur pour moi. Peur à l'idée que je puisse me faire tirer dessus. Peur à l'idée de perdre son fils.

– La police pense que c'étaient des enfants du voisinage. As-tu quelque chose à me dire ?

– Non.

– Sais-tu quoi que ce soit ?

Pour la première et dernière fois de ma vie, je mentis à mon père.

– Non.

Il eut l'air triste. Et je savais pourquoi.

Il se contenta d'acquiescer et de dire « OK » avant de me laisser partir.

Ce soir-là, après ma toilette, j'allai embrasser les parents pour la nuit et je me mis au lit. En soulevant les draps pour m'y glisser, je vis, sur ma table de chevet, mon Roy Rodgers au manche en nacre.

CHAPITRE TROIS

LA VIE EST BELLE

San Antonio, Texas

1973

Sous mes pieds, la piste était dure et implacable. Il ne restait plus que trois cents yards à parcourir. Il était temps de donner un coup d'accélération. *Où sont mes réserves ?*

– Maintenant ! criai-je en en actionnant mes bras pour gagner en élan.

Le coureur à côté de moi se rabattit dans le deuxième couloir, me forçant à me décaler vers l'extérieur. Plus que vingt coureurs devant moi. Je les dépasserai un par un. Dix-neuf, dix-huit, dix-sept.

Dans les gradins, la foule se déchaîna. Debout dans l'herbe, à l'intérieur des pistes, mon entraîneur, les yeux rivés sur son chronomètre, me criait à plein poumon :

– Plus vite ! Plus vite !

Seize. Quinze. Quatorze. Treize. Douze. Onze. Dix. Neuf. Huit. Sept. Six.

Plus que deux cents yards. Il fallait que je donne un coup de collier si je voulais battre le record de l'école.

Cinq. Quatre. Trois.

Je commençais à m'essouffler. J'avais commencé mon accélération trop tôt. Le coureur derrière moi me rattrapait.

Personne ne me rattrape pendant mon accélération ! J'avais les poumons en feu et les jambes coupées. *Pas question de me laisser rattraper !*

Il me rattrapa. Et me dépassa.

Les cent derniers yards me parurent interminables. Je passai enfin la ligne d'arrivée et m'effondrai de douleur au centre des pistes. Dégoulinant de sueur sous la chaleur texane, je tombai sur mes genoux et vomis le steak que j'avais mangé trois heures plus tôt.

– De peu, dit l'entraîneur pour essayer de me remonter le moral.

– Quel temps j'ai fait ? demandai-je en reprenant mon souffle.

– Il aurait pu être meilleur, répondit l'entraîneur en me tendant le chrono.

M'essuyant la sueur qui me coulait dans les yeux, je regardai le cadran : 4'37''20.

Quatre minutes, trente-sept secondes et deux dixièmes. Presque cinq secondes d'écart avec le record de l'école qui était de 4'32''70. Une piètre performance.

Mes amis et coéquipiers, Mike Morris et Mike Dippo, arrivèrent en courant.

– Alors ? demanda Morris avec excitation.

L'entraîneur lui tendit le chrono.

– Oh, lâcha-t-il déçu pour moi. Ça avait pourtant l'air d'être une bonne course.

– T'inquiète pas, Bill, intervint Dippo. Il te reste encore une course. Tu y arriveras. Tu battras le record.

Cinq secondes, pensais-je. Pour le mile, cinq secondes, c'était une éternité. J'avais déjà fait beaucoup mieux, à moins de deux secondes du record. Mais dernièrement, mes temps s'allongeaient au lieu de baisser. Je perdais en confiance et voyais s'envoler la possibilité d'inscrire mon nom dans le livre des records de l'école.

Cela faisait des années que je rêvais d'être un coureur digne des Jeux olympiques. J'avais lu tout ce qui existait sur Jim Ryun, la star des pistes de course du lycée et de l'université. J'avais vu les images d'archives de Roger Bannister, le premier homme à avoir couru le mile en moins de quatre minutes. Kip Keino et toute la vague de coureurs africains m'enthousiasmaient et me donnaient envie de me surpasser. À chacune de mes foulées sur les chemins de San Antonio, je m'imaginais dans la dernière phase de course à la médaille d'or du 1 500 m. Keino avait commencé son accélération. Ryun le talonnait, et j'étais sur le point d'attaquer. Je les laissais mener pour mieux les fatiguer avant d'entamer mon accélération. La fameuse accélération de McRaven ! Personne ne pouvait me dépasser dans les trois cents derniers mètres. Personne.

Ce jour-là, la course me laissa un goût amer en bouche. Le chrono avait eu raison de moi. Peut-être n'étais-je qu'un coureur médiocre. Peut-être ne participerais-je jamais aux Jeux olympiques. Peut-être que tout ça n'en valait pas la peine. J'attrapai mon sac de sport et rentrai chez moi.

– Bill, téléphone ! cria papa à l'autre bout de la maison.

– Qui est-ce ?

– Un de tes entraîneurs, je crois.

Bizarre, pensai-je. Je venais de rentrer de l'entraînement de course du jeudi. Les entraîneurs n'avaient rien dit. Je pris le combiné.

– Allô ?

– Bill ? fit une voix vaguement familière.

– Oui, monsieur.

– Bill, c'est le coach Turnbow, annonça-t-il avec l'accent un peu traînant du Texas. Comment te sens-tu ce soir ?

Je restai un moment sans voix. Jerry Turnbow avait été entraîneur assistant de l'équipe de football de mon lycée. Il avait quitté Theodore Roosevelt deux ans plus tôt pour prendre le poste d'entraîneur principal dans une école de l'autre côté de la ville. Pour

l'équipe de demi-fond dont je faisais partie, les entraîneurs de football du lycée étaient de véritables demi-dieux. Ils formaient les jeunes hommes en épaulières qui menaient l'école à la victoire. Au Texas, seul le football était considéré comme un vrai sport. La course n'était qu'un divertissement. Les entraîneurs de football, eh bien… les entraîneurs de football ne traînaient jamais avec ceux d'entre nous qui couraient en rond. De plus, le coach Turnbow ne devait même pas savoir qui j'étais !

– Je vais bien, coach, bredouillai-je.

– Bill, j'ai entendu dire qu'il te restait une course pour battre le record de l'école. C'est bien ça ?

Alors là, je n'en revenais pas. Comment pouvait-il le savoir ? S'y intéressait-il seulement ? Je n'étais qu'un coureur de l'équipe de demi-fond, une discipline dont presque personne ne connaissait l'existence à l'école… et le coach ne faisait même plus partie de l'école.

– Oui, monsieur. Il me reste une course.

– Bill, écoute-moi bien. Tu peux le faire. Tu peux battre le record de l'école. Tout ce que tu dois faire, c'est courir. Accroche-toi, cours et tu battras ce record. Je sais que tu peux y arriver.

– Oui, monsieur, dis-je en essayant d'avoir l'air assuré. Je ferai de mon mieux.

– Je n'en doute pas, Bill.

Puis, après une courte pause, il ajouta :

– Bonne chance, mon garçon.

– Merci, monsieur.

Je raccrochai et restai assis sur le bord du lit. Le coach Jerry Turnbow venait de m'appeler pour me souhaiter bonne chance. Le coach Turnbow !

« Cours, avait-il dit. Accroche-toi. Je sais que tu peux y arriver ! »

Vingt. Dix-neuf. Dix-huit. Dix-sept. Seize. Quinze. Quatorze.

– Vas-y, vas-y ! criait Dippo en courant dans l'herbe, au centre des pistes, Morris sur ses talons.

J'attaquais le dernier virage. Plus que deux cents yards. J'avais les poumons en feu. Je tirais sur les bras et moulinais des jambes aussi vite que je pouvais. J'étais en pleine accélération.

– Plus vite, plus vite ! hurlait l'entraîneur en faisant tourner ses bras.

Devant moi, la ligne d'arrivée. Un fin ruban jaune marquait la fin de la course.

Treize. Douze. Onze.

J'avais les yeux embués de sueur. Je ne sentais même plus la douleur. J'étais dans un état second, avec une sensation d'engourdissement et d'euphorie bien connue des coureurs, mais qui ne durerait pas. D'une seconde à l'autre, l'acide lactique accumulé dans mon organisme allait tétaniser mes muscles, et je ne pourrais plus compter que sur la force de ma volonté pour passer la ligne d'arrivée.

Cours, Bill. Accroche-toi. Je sais que tu peux y arriver !

L'un de mes films préférés est un grand classique de Noël, *La vie est belle* de Frank Capra, avec Jimmy Stewart et Donna Reed. L'histoire se déroule dans la petite ville imaginaire de Bedford Falls dans les années 1930 et 1940. Jimmy Stewart joue le rôle George Bailey, un jeune homme qui dirige la société familiale de prêts et de construction depuis la mort de son père. Donna Reed joue sa femme, Mary. George a un frère cadet qu'il a sauvé d'une noyade quand ce dernier n'avait que neuf ans. Il y a aussi l'oncle Billy, le gentil tête en l'air, et le grand méchant M. Potter, un banquier avide et sans cœur.

George espère quitter un jour la petite ville de Bedford Falls pour partir à la découverte du monde. Il a de grands projets dans la vie, il veut faire de grandes choses. Mais le temps passe, et George ne quitte pas Bedford Falls. La vie suit son cours tandis qu'il fait son possible pour éviter que la vieille entreprise familiale ne tombe aux mains de M. Potter. Après une série de lourds revers, George Bailey

décide d'en finir avec la vie pour que sa famille puisse toucher l'argent de l'assurance.

George se rend sur un pont et s'apprête à sauter quand Dieu envoie un ange lui porter secours. L'ange est un personnage fantasque du nom de Clarence. Il va essayer de convaincre George de ne pas se suicider. George refuse de l'écouter et lui dit que sa vie n'a aucune valeur et qu'il aurait mieux valu qu'il ne voie jamais le jour.

L'ange Clarence décide de montrer à George comment seraient les choses s'il n'avait jamais existé. Ils retournent tous deux en ville et, à la grande surprise de George, la charmante bourgade de Bedford Falls est devenue un lieu de perdition appelé Pottersville. Mary, sa femme, ne s'est jamais mariée. Elle est une vieille bibliothécaire qui vit seule. Beaucoup de choses ont changé en ville, et pas pour le meilleur. Ils continuent leur visite, et Clarence conduit George au cimetière. Là, à peine visible, se dresse la tombe de son jeune frère Harry, mort à neuf ans.

George, ne comprenant pas ce que Clarence avait fait, se met à hurler que ce n'est pas juste. « Mensonge ! Harry Bailey a fait la guerre et il a été décoré ! » Il avait en effet empêché un kamikaze de faire couler un navire. « Il a sauvé la vie de tous les hommes à bord. »

Vient alors le moment fort du film. Clarence lui dit : « Mais George, vous ne comprenez pas. Comme vous n'existez pas, Harry est mort ce jour-là en passant au travers de la glace. Harry n'était pas là pour sauver tous ces hommes, parce que vous n'étiez pas là pour sauver Harry. »

Et c'est là que tout s'éclaire. Les actions de George Bailey n'ont pas seulement affecté la vie de ceux qu'il a côtoyés, mais aussi celle de nombreuses autres personnes. Tous les hommes sur ce navire, leurs enfants et les enfants de leurs enfants existent grâce à George Bailey. La ville de Bedford Falls a prospéré grâce à la bonté de George Bailey, et tous les gens dont il est proche ont des vies heureuses et bien remplies… grâce à lui.

Cent yards. Dix. Neuf. Huit. Sept. Six.

– Allez, allez ! criai-je à voix haute.

Je donnais tout ce que j'avais.

La foule était debout. Les cris, indistincts, mais très forts, me stimulaient encore plus.

Penché en avant, je tirais sur les bras et moulinais des jambes pour essayer de gagner en vitesse. Encore un peu. Encore un peu.

Cinq. Quatre. Trois.

Cinquante yards. Plus que quelques secondes. Il fallait que je tienne bon. Encore quelques petites secondes.

Deux. Deux. Deux.

Chancelant, à moitié désarticulé, je m'effondrai au sol à peine la ligne d'arrivée passée, roulant de la piste en cendrée dans l'herbe au centre du stade pour éviter de me faire piétiner. Je n'arrivais plus à respirer. Les battements de mon cœur résonnaient dans mes oreilles et couvraient tout le reste. Mike Morris était debout devant moi. Je ne comprenais pas ce qu'il me disait, mais l'expression de son visage en disait long. Il me tendit le chrono.

4'31''40.

Le nouveau record de l'école.

Plus tard ce soir-là, ma mère me prit dans ses bras. Mon père me dit qu'il était fier de moi, et je reçus quelques félicitations dans la semaine qui suivit. Le record fut battu l'année suivante par un meilleur coureur. Mais ce n'était pas grave. Cette course allait marquer un tournant crucial dans ma vie. Savoir que j'étais capable, en me fixant un objectif, de travailler dur, de surmonter la douleur et l'adversité pour accomplir quelque chose qui en valait la peine, me permit de comprendre que je pouvais accomplir tout ce que je voulais, du moment où je le voulais vraiment. Cela me permit de comprendre que je pouvais devenir un Navy SEAL. Plus de quarante ans ont passé, je sais que ma vie et celle des milliers d'hommes et de femmes qui ont été sous mes ordres ont reposé sur un appel téléphonique. Un acte de bonté.

Heureux soient ceux qui, au cours de leur existence, rencontrent un George Bailey, une personne qui leur tend la main. Un homme ou

une femme qui, probablement sans le savoir, va changer le cours de leur vie et, en ce faisant, changer celui de tant d'autres.

Jerry Turnbow fut mon George Bailey, et je lui serai à tout jamais reconnaissant d'avoir pris le temps de m'appeler.

Merci, coach !

CHAPITRE QUATRE

LE PLUS DUR EST À VENIR[1]

CORONADO, CALIFORNIE

1977

– **R**ouleau !

– Ramez ! Ramez !

Un mur de trois mètres cinquante s'élevait au-dessus des sept hommes à bord du petit bateau pneumatique (IBS). Ils savaient qu'ils devaient ramer s'ils voulaient ne pas se faire engouffrer par la vague, qui nous aurait aussitôt renvoyés sur le rivage. En tant que barreur, mon rôle était de compenser les effets de la vague et de maintenir le cap. Si le canot virait sur le côté, il aurait pris l'eau, et adieu les quelques moments au sec que nous avions connu au cours de la dernière heure. Nous aurions été de nouveau trempés jusqu'aux os, transis par les eaux glaciales du Pacifique.

La vague se dirigeait droit sur nous, et mes coéquipiers du stage SEAL promotion 95 pagayaient aussi vite que possible sur la cadence que je leur martelais.

– On perd du terrain ! cria l'un des hommes.

Je sentis la pression sur ma pagaie quand la vague s'abattit sur notre petite embarcation. La seule chose qui nous empêchait de chavirer était ma pagaie fermement plantée dans l'eau.

Nous allions passer la crête de la vague. Nous allions y arriver, pensai-je. Derrière la vague, en eaux calmes. Encore une petite seconde à tenir.

Craaac ! Ce bruit ne trompait pas. C'était le claquement sec du bois qui se fend, comme le ferait une batte de base-ball sous l'effet d'une balle lancée à plus de 160 km/h.

Soudainement, le canot privé de gouvernail vira sur le côté. Tout l'équipage passa par-dessus bord, englouti dans un tourbillon d'eau et d'écume, enfoncé sous la vague et roulant violemment sur le fond sablonneux de la plage de Coronado, en Californie.

Un par un, les stagiaires remontèrent à la surface et regagnèrent le rivage. Chaque homme avait un bâton lumineux ChemLight fixé à son gilet de sauvetage, et je fis un comptage rapide pour vérifier que tous mes hommes étaient présents.

Abattus et trempés, nous nous rassemblâmes sur la plage et récupérâmes notre canot que la mer avait rejeté vers le rivage et qui dérivait doucement vers Tijuana, au Mexique.

– Bon, vous connaissez la chanson, dis-je.

Et tous hochèrent la tête en attrapant le canot.

Nous retournâmes sur la plage devant les instructeurs SEAL. À la façon militaire, nous avions orienté le zodiac la proue face à l'océan. Les sept membres de l'équipage se tenaient au garde-à-vous à côté de leur poste sur le canot. Tous les hommes avaient récupéré leur pagaie… sauf moi. J'étais à la poupe, le treillis affaissé sous le poids de l'eau. Le sable s'écoulait des œillets de mes bottes de jungle, et mon gilet de sauvetage en kapok orange repoussait ma tête en arrière en lui donnant un angle bizarre.

Le premier-maître Dick Ray, un SEAL décoré du Vietnam, me toisait sévèrement. Grand, large d'épaule, les cheveux noir de jais, avec une très fine moustache, Ray était l'incarnation même du Navy SEAL. Tout le monde le respectait et tout le monde le craignait.

– Enseigne McRaven. Comment évalueriez-vous votre performance ? demanda-t-il sans le moindre soupçon de colère.

Avant que j'eusse le temps de répondre, Doc Jenkins, l'aide-soignant, un Afro-Américain à la large stature, intervint :

– Pathétique. Voilà ce que c'était. Franchement pathétique.

Jenkins avait hurlé à quelques centimètres à peine de mon visage.

– C'est quand même incroyable de ne pas réussir à passer une ridicule petite vague, ajouta-t-il en attrapant le stagiaire à côté de moi par son gilet de sauvetage et en le secouant violemment. Vous êtes des faiblards et vous n'avez rien à faire dans les *Teams*. Rien que de voir vos têtes, ça me rend malade.

– Monsieur Mac, me demanda Ray avec calme. Avez-vous tous vos hommes et votre équipement ?

– Non, maître.

– Non ! Non ! hurla Jenkis. Non seulement vous n'arrivez pas à passer une vague de rien du tout, mais vous n'arrivez même pas à garder le compte de vos hommes et de votre équipement.

Il faisait les cent pas en agitant frénétiquement ses mains.

– Est-ce que quelqu'un s'est noyé, monsieur Mac ? Est-ce qu'il vous manque un membre d'équipage ?

– Non, instructeur Jenkins.

– Que vous manque-t-il, alors ?

– Ma pagaie, instructeur Jenkins.

– Votre pagaie ! Votre pagaie ! hurla-t-il dans mon oreille. Vous ne pouvez pas diriger un canot sans pagaie, ajouta-t-il en secouant la tête, avant de se tourner vers Ray : Maître, je ne sais pas ce que nous allons faire d'eux.

Je savais très bien où allait cette conversation. Le premier-maître Ray s'approcha de moi et me demanda dans un murmure :

– Que pensez-vous que nous devons faire, monsieur Mac ? Je ne peux pas aller voir le commandant Couteur et lui dire que nous avons perdu du matériel appartenant au gouvernement. Qu'en pensez-vous, monsieur Mac ? Ne pensez-vous pas que nous devons faire plus attention à l'argent des contribuables américains ?

– Oui, maître.

Du coin de l'œil, je voyais Jenkins qui se retenait de rire. Avec Ray, il formait le tandem parfait du bon flic et du mauvais flic.

– Je vais vous dire ce que nous allons faire, monsieur Mac. Nous allons retrouver cette pagaie. Vous êtes d'accord ?

– Oui, maître.

– Bien. Alors, avec votre équipage, vous allez prendre ce canot, le remettre à l'eau et voir si vous pouvez retrouver cette pagaie.

Jenkins se retourna et cria de toutes ses forces :

– À l'eau !

Sans hésiter, nous attrapâmes les poignées du canot et fonçâmes en direction de la mer en sachant très bien que nous ne retrouverions jamais les morceaux de cette pagaie. Au bout d'une heure ou plus, les instructeurs finiraient par se lasser de nous voir nous démener et nous ordonneraient de rentrer au baraquement. Il était 21 h 00. Cette énième journée de courses à pied, de natation, de parcours d'obstacles, de courses et de natation encore, et de brimades constantes se terminait. Le jour suivant serait plus ou moins le même. Au bout de trois semaines seulement de formation SEAL, j'avais compris que le plus dur était toujours à venir.

Après avoir reçu mon diplôme de l'Université du Texas, j'avais passé deux semaines au recrutement à Austin avant d'être transféré par la Navy à Coronado pour commencer le stage SEAL. La formation Basic Underwater Demolition/SEAL (BUD/S) avait la réputation d'être la plus éprouvante physiquement de l'armée, mais en août 1977, il était encore difficile de trouver des informations sur les SEALs ou leur formation. Même les ordres que je recevais étaient cryptiques. J'avais un emploi du temps avec des cours numérotés, sans aucun intitulé. À l'époque, l'entraînement BUD/S n'était pas la seule formation dispensée par l'école navale amphibie de Coronado. La réputation des hommes-grenouilles de la Navy remontait à la Seconde Guerre mondiale, mais l'évolution des hommes-grenouilles en SEALs de la guerre du Vietnam était peu connue du public.

Je faisais partie de la promotion 95. Au début de la formation, nous étions 155 stagiaires : 146 simples soldats et 9 officiers. À la fin

de la deuxième semaine, nous n'étions plus que 100 simples soldats et 4 officiers. Parmi les officiers, il y avait l'enseigne de vaisseau de 1re classe Dan'l Steward qui, en tant qu'officier supérieur, était chef de classe. Nous étions trois sous-officiers avec Marc Thomas et Fred Artho. Dan'l était diplômé de l'Académie navale, Marc, de l'Institut militaire de Virginie et Fred, de l'Université de l'Utah. Dan'l était un officier remarquable avec de grandes qualités de meneur et un physique d'acier. Marc était mon binôme de natation et nous avions passé la plus grande partie du BUD/S attachés l'un à l'autre pendant les plongées ou les longues séances de natation. Marc était un excellent coureur, mais la natation n'était pas son fort. Nous formions un sacré tandem.

Fred Artho était indestructible. Avec une incroyable tolérance à la douleur, il était de loin le meilleur coureur. Nous nous liâmes rapidement d'amitié.

Au bout de neuf semaines d'entraînement, la classe ne comptait plus que cinquante-cinq « têtards » et la tristement célèbre « semaine infernale » n'avait pas encore commencé. Six jours sans dormir, constamment harcelé physiquement et moralement. C'était l'avant-dernière semaine de la première phase. La seconde phase était réservée à la plongée avec divers équipements, et la troisième phase, aux combats terrestres. Beaucoup de stagiaires pensent qu'une fois la « semaine infernale » passée, ils pouvaient être pratiquement sûrs de finir le BUD/S, mais ce n'est statistiquement pas vrai. Beaucoup de recrues échouent aux épreuves théoriques de la phase de plongée ou peinent avec la plongée de nuit. Certains n'ont tout simplement pas les qualités de meneur et la rapidité de décision nécessaires aux combats terrestres. Seuls 25 % des simples soldats parvenaient au bout de la formation en 1977, et moins de 50 % des officiers. En tout, le stage BUD/S dure six mois, après quoi vous êtes affecté à une *SEAL Team* ou une *Underwater Demolition Team* (UDT, équipe de démolition sous-marine). Puis, vous avez encore six mois d'entraînement renforcé avant d'obtenir le très convoité trident du SEAL.

Le vendredi juste avant le début de la semaine infernale, Dan'l Steward nous convoqua dans la grande salle de classe du BUD/S.

Gymnaste et rameur de l'Académie navale, Steward mesurait 1,75 m. Large d'épaules et taillé en V, il avait des abdominaux saillants et des cuisses musclées. C'était un « repêché » de la promotion 94. Le mercredi avant la semaine infernale de la promo 94, il s'était fait arracher le biceps par la sangle en caoutchouc qui servait à hisser les nageurs à bord d'un bateau rapide. Prise trop haut, elle lui a arraché le muscle de l'os. Après plusieurs mois de convalescence, il avait pu intégrer la promo 95.

Debout sur l'estrade, Steward était en parade repos, une position naturelle pour lui après ses quatre ans à l'Académie.

– Messieurs, dimanche soir, la semaine infernale commencera. Ce sera le test le plus éprouvant et le plus éreintant de toute votre vie.

On sentait l'excitation dans l'air.

– Si vous allez jusqu'au bout, vous deviendrez très probablement des Navy SEALs, les guerriers d'élite des temps modernes. Vous appartiendrez à une fraternité d'hommes comme le monde n'en avait jamais connu avant.

Il descendit de l'estrade et déambula au milieu des stagiaires.

– Et le seul moyen d'aller jusqu'au bout de la semaine infernale est de former une équipe soudée.

Il parcourut l'assemblée du regard pour s'assurer que tout le monde l'écoutait.

– Nous allons tous, à un moment ou à un autre, fléchir. Nous allons tous, à un moment ou à un autre, songer à abandonner. Nous serons tous tentés d'accepter l'offre des instructeurs de sortir de l'eau glaciale pour aller se reposer au chaud, pour en finir avec la torture de la semaine infernale. Ils vous diront que tout ce que vous avez à faire pour un bon repas et un lit chaud, c'est d'aller sonner la cloche. Sonnez la cloche trois fois, et vous serez libres. Vous n'aurez même pas à revoir les autres têtards.

Je regardai autour de moi et vis la peur dans les yeux de certains. Non pas la peur de la douleur, de l'épuisement ou même de la mort. Mais la peur de l'échec.

– Nous devons nous serrer les coudes ! cria Steward. N'envisagez même pas l'abandon. Ne pensez pas à ce que vous aurez à affronter dans une heure, dans un jour ou dans une semaine.

Il marqua une pause et se plaça au milieu des hommes. Puis, avec calme et assurance, il ajouta :

– Avancez pas à pas.

Avancez pas à pas. Pas à pas. Ces mots gravés en moi m'ont suivi tout au long de ma carrière. Ils résument une philosophie qui permet de surmonter toutes les épreuves de la vie. La plupart des stagiaires du BUD/S abandonnent parce qu'ils se fixent un objectif trop lointain. Ce n'est pas la difficulté du moment qui pose problème, mais ce qu'ils se projettent comme une série sans fin de difficultés, et c'est ça qui leur paraît insurmontable. Si vous vous attelez à un problème, à une tâche ou à une épreuve à la fois, alors la difficulté vous semblera surmontable. Comme beaucoup de choses dans la vie, la réussite au BUD/S ne va pas nécessairement au plus fort, au plus rapide ou au plus intelligent. Elle va à celui qui fléchit, qui trébuche, qui tombe, mais qui persévère, qui se relève et qui avance. Qui continue d'avancer, coûte que coûte, un pas à la fois.

– Ne baissez pas les bas. Jamais !

– Jamais ! reprit la classe en chœur avec lui.

– Promo 95 ! cria Steward.

– Promo 95 ! lancèrent à l'unisson les cinquante-cinq hommes de l'assemblée.

Mais dans la semaine qui suivit, nombre d'entre eux n'appartiendraient plus à la promotion 95.

Les tirs de mitrailleuse retentirent à l'extérieur du petit baraquement dans lequel Steward, Thomas, Artho, et moi étions logés. C'était un dimanche soir, et la semaine infernale allait commencer.

– Rassemblement sur le broyeur ! tonna la voix autoritaire du premier-maître Ray.

Alors que nous nous précipitions hors de notre chambre, un instructeur, posté au bout du couloir, lança un simulateur de grenade

dans notre direction. Il explosa avec la force d'une centaine de gros pétards. Le souffle fit trembler les vitres et manqua de peu de me propulser au sol. Debout à côté des escaliers, un autre instructeur lança une grenade fumigène, tandis qu'un troisième instructeur traversait le couloir en arrosant toutes les pièces avec une mitrailleuse M60. Les douilles en cuivre des balles à blanc volaient dans tous les sens. C'était le chaos. Et c'était l'effet recherché.

Sur les talons de Steward, je dévalai les deux volées d'escaliers. Dehors, l'air de la nuit était frais. Voulant être prêts pour le début de la semaine infernale, tous les stagiaires avaient dormi en tenue de combat. Steward rassembla les hommes en cinq rangs de dix à douze recrues, mais les instructeurs n'en avaient cure. La cour bétonnée dans laquelle nous faisions nos exercices physiques quotidiens était surnommée « le broyeur », parce qu'elle avait la réputation de broyer les hommes. Le broyeur était couvert d'instructeurs BUD/S, armés pour certains d'armes automatiques, de simulateurs de grenades à main ou encore de lances à eau pour arroser les stagiaires.

– Au sol, enseigne McRaven ! vociféra une voix familière derrière moi.

C'était le premier-maître « Bum » Grenier, un dur à cuire du Sud qui chiquait le tabac et ponctuait toutes ses phrases avec de tonitruants « putain ». C'était un instructeur qui aimait particulièrement s'en prendre aux stagiaires. Il nous imposait à tout bout de champ des séries de pompes, crachait du jus de tabac dans nos bérets et nous posait des questions dont il savait pertinemment que la réponse nous attirerait des ennuis.

Des questions comme : « Monsieur Mac, trouvez-vous ma petite amie jolie ? » À quoi je répondais : « Oui, maître. » « Vous mentez. C'est la femme la plus laide de Californie. À l'eau ! »

Bien entendu, si vous lui répondiez : « Non, maître, je ne la trouve pas jolie », alors vous deviez vous jeter à l'eau pour avoir remis en question son goût pour les femmes.

Je me mis en position pour la série réglementaire de vingt-cinq pompes.

– Monsieur Mac, pensez-vous tenir jusqu'à la fin de la semaine infernale ?

– Oui, maître ! criai-je pour couvrir le bruit des mitraillettes.

– Votre promo ne vaut pas un clou, monsieur Mac. Vous aurez de la chance si la moitié tient jusqu'à demain.

À peine venait-il de finir sa phrase, que la cloche retentit trois fois. Quelqu'un venait de démissionner, et cela ne faisait pas cinq minutes que la semaine infernale avait commencé.

– Vous voyez ? Putains de lâcheurs, dit-il en me soufflant son haleine chargée de tabac au visage. Je vais vous faire démissionner, monsieur Mac. Quand vous me verrez cette semaine, vous tremblerez de peur. Je ne vous lâcherai pas de la semaine, et je serai pour vous synonyme de douleur.

Du coin de l'œil, je pouvais voir la lance à eau. Il me la fourra dans la bouche avant que je n'aie le temps de réagir. L'eau s'engouffra dans ma gorge à pleine pression. Je tournai instinctivement la tête, mais il me suivait de gauche à droite.

– Vous démissionnerez, monsieur Mac, alors autant le faire maintenant et vous éviter des heures de souffrance. Démissionnez maintenant !

La cloche sonna encore trois fois. Deux hommes de moins. Encore trois fois. Trois hommes.

– Ils tombent comme des mouches. Allez les rejoindre, monsieur Mac. Démissionnez !

L'eau m'entrait dans la gorge et j'étouffais. Essayant de reprendre mon souffle, j'arrachai la lance à eau de la main de Grenier.

– Je ne démissionnerai pas !

Grenier eut un mouvement de recul. Son visage exprimait autant la surprise que la colère. Défier un instructeur se payait cher. Et je n'allais pas y couper.

– Debout, monsieur McRaven.

Je me mis immédiatement au garde-à-vous. Le premier-maître vint se poster à quelques centimètres de mon nez. Ses dents

tachées par le tabac et son visage grêlé me bloquaient entièrement la vue. Ce fut alors que je vis une lueur de malice dans ses yeux.

– Rejoignez votre classe, monsieur Mac. Ne vous avisez pas de démissionner.

Je souris.

– Je ne démissionnerai pas, maître.

– *Hooyah*[2], M. Mac, dit-il doucement.

La classe faisait des pompes, mais je n'eus pas le temps de me mettre en position.

– À l'eau !

C'était un des grands leitmotivs de la formation BUD/S. Dès que l'on ne se montrait pas à la hauteur des attentes des instructeurs, qui, il faut le reconnaître, étaient très vagues et plutôt arbitraires, on devait courir à toute vitesse et se jeter dans l'océan Pacifique tout habillé et s'assurer d'être trempé de la tête aux pieds. Cet exercice était en général suivi d'une séance de roulade sur la plage pour recouvrir de sable chaque centimètre carré de peau et d'uniforme. Cette croute de sable mouillé était d'autant plus désagréable qu'en séchant, les grains de sable se glissaient partout et vous irritaient toute la journée.

– *Hooyah* ! cria la classe en signe d'unité avant de se précipiter comme d'un seul homme vers la plage, bras dessus, bras dessous, pour s'avancer dans les vagues qui déferlaient.

Le travail des instructeurs était de nous casser. De séparer le bon grain de l'ivraie.

– Allongez-vous !

Tous ensemble, nous nous allongeâmes dans les vagues, la tête vers l'océan, les pieds vers la plage. Les vagues s'abattaient sur nous, nous glaçant jusqu'aux os.

– Bon, dit Doc Jenkins, vous resterez dans l'eau jusqu'à ce que l'un de vous démissionne. Qui veut être le premier ?

Solidement arrimés les uns aux autres par les bras, nous murmurions à nos voisins :

– Personne ne démissionne. Personne. Jamais.

Nous tînmes bon une trentaine de minutes, jusqu'à ce qu'un de nous craque. Face contre terre, je ne vis pas qui c'était, mais j'entendis quelques secondes après la cloche sonner. *Trois fois. Encore un homme de moins.*

Comme promis, les instructeurs nous rappelèrent sur la plage. Après les vociférations de mise, ils nous ordonnèrent d'aller nous changer. Nous avions trois minutes, ce qui, nous le savions, ne nous laissait pas le temps d'enfiler une tenue sèche.

Quoi qu'il en soit, nous courûmes aux baraquements. J'eus le temps de passer un t-shirt sec, d'attraper une barre de Snickers et de redescendre en courant. Deux minutes et demie, et nous étions quand même en retard.

– Monsieur Steward, avez-vous une quelconque autorité sur cette classe ?

– Oui, monsieur.

– Alors, pourquoi n'est-elle pas au complet sur le broyeur comme je l'avais demandé ?

– Monsieur, il nous reste trente secondes.

Ne jamais contredire un instructeur.

– Vous savez ce que vous pouvez faire pendant ces trente secondes, monsieur Steward ?

Steward ne répondit pas.

– À l'eau !

Encore une fois, nous courûmes tous vers la plage, plongeâmes dans l'eau et retournâmes sur le broyeur. La cloche retentit de nouveau.

En moins de trois minutes, nous devions être au complet et devions regagner l'autre côté de la base navale amphibie en courant. La formation BUD/S se déroulait à la base navale amphibie de Coronado. Le complexe BUD/S se trouvait côté plage, tandis que la base principale se trouvait côté baie. Après avoir tremblé de froid pendant une heure, nous étions heureux de courir sur la route pour aller à la base.

En arrivant sur le quai où était amarré le petit bateau de notre *Special Boat Squadron*, la classe ne comptait plus que cinquante hommes. Le choc de la première heure avait conduit cinq hommes à sonner la cloche. Ils avaient démissionné parce qu'ils n'arrivaient pas à se faire à l'idée de passer six autres jours trempés, transis de froid et constamment malmenés.

À peine étions-nous arrivés que l'ordre de retourner à la baie nous fut donné. À nouveau, tout habillés et trempés de la tête aux pieds, nous plongeâmes dans l'eau glaciale de la baie de Coronado.

– Monsieur Steward, la promotion 95 restera dans la baie jusqu'à ce que deux hommes démissionnent. Vous avez bien compris ?

– Oui, monsieur, répondit Steward stoïquement.

Je nageai vers un groupe de cinq stagiaires et dis à chacun d'eux :

– Personne ne démissionne. Ils ne peuvent pas nous garder ici indéfiniment.

– Tu es sûr ?

– En voilà un ! triompha le premier-maître Grenier, debout sur le quai.

Effectivement, un membre de mon équipe de canot grimpait à l'échelle pour sortir de l'eau. J'avais eu des doutes sur sa motivation, mais j'espérais me tromper. Il se hissa sur le quai, se dirigea vers l'instructeur et lui demanda la permission de démissionner. À nos yeux, les instructeurs n'étaient que des sadiques qui n'avaient qu'un objectif, celui de nous faire démissionner, de se débarrasser de nous. En réalité, c'étaient des hommes bons qui ne désiraient que notre réussite. J'observai l'instructeur prendre la recrue à part, et lui demander, d'homme à homme : « Êtes-vous sûr de vouloir démissionner ? Vous avez fait une bonne partie du chemin. Vous pouvez encore y arriver. »

Je ne pus entendre sa réponse, mais sa posture le trahit. Menton baissé, épaules affaissées, le stagiaire hocha la tête, se mit au garde-à-vous et rejoignit promptement le bus garé non loin. Le bus des démissionnaires. Je n'ai plus jamais revu cet homme.

Quelques instants plus tard, il y en eut un autre. Puis un autre, et un autre. En tout, trois stagiaires démissionnèrent en moins de trois heures. Six heures passèrent. La nuit céda place au jour, et trois autres hommes allèrent sonner la cloche. Nous passâmes les deux jours suivants trempés, glacés jusqu'à la moelle et exténués. À peine étions-nous secs et commencions-nous à souffler un peu, qu'un instructeur hurlait « à l'eau ! » et nous courions nous jeter dans les vagues comme des fous furieux. Le mercredi soir, la plupart d'entre nous fonctionnaient en mode automatique. Nous allions où l'on nous disait d'aller, sans discuter, sans sourciller, en endurant les souffrances en silence. Mais avec le mercredi venaient les bancs de boue, le moment le plus éprouvant de la semaine, celui qui brisait le plus d'hommes.

Les bourbiers de Tijuana étaient une zone marécageuse de drainage qui allait du sud de San Diego à Tijuana. Les bancs de boue étaient profonds et compacts. Leur puanteur planait sur toute la région.

En fin d'après-midi, nous partîmes de Coronado à bord de bateaux pneumatiques et devions ramer jusqu'aux bancs de boue. Le soleil était bas à l'horizon à notre arrivée.

– Monsieur Steward, votre classe m'a l'air bien trop propre. Êtes-vous propre, monsieur Steward ?

– Non, instructeur Faketty. Nous sommes des têtards crasseux.

Le maître Mike Faketty était le surveillant de notre classe pour la première phase. Il avait ses obligations d'instructeur, mais il avait aussi le devoir de faire tenir un maximum de recrues jusqu'au terme de la première phase. Faketty était l'un des rares instructeurs à ne pas avoir fait le Vietnam, mais, comme nous allions le découvrir au cours des mois suivants, il n'en faisait pas moins partie des meilleurs SEALs du BUD/S. Pour l'heure, son objectif était simple : éliminer les faibles.

– Non, monsieur Steward. J'en ai parlé avec les autres instructeurs, et ils sont d'accord avec moi. Vous êtes tous trop propres.

Il marqua une pause et esquissa un de ces sourires sadiques que les instructeurs affichaient juste avant de nous tomber dessus. Puis, il ajouta très calmement :

– Allez-y.

Nous nous enfonçâmes dans la boue qui nous arrivait jusqu'à la taille et rendait tout mouvement très difficile à faire. La boue avait été le quotidien des SEALs de l'époque du Vietnam. Le delta du Mékong n'était qu'une vaste plaine de boue. Les Vietcongs se cachaient dans les bourbiers du fleuve en pensant y être en sécurité. Mais les SEALs avaient gagné leur réputation en allant là où personne d'autre n'avait pu aller : dans les camps vietcongs, dans les mangroves et les puits de boue où l'ennemi était persuadé d'être hors de portée. La boue mettait tout le monde à égalité. Grand, petit, faible, fort, si vous vous battez contre la boue, elle se battra en retour et, contrairement à vous, elle ne cédera jamais d'un pouce.

Les heures passèrent, le soleil se coucha et la nuit fut froide. Nous étions toujours dans la boue. Il y avait des courses de relais dans la boue. Des plongées dans la boue. Des nages dans la boue. Tout était bon pour nous garder dans la boue. À 19 h 00, la nuit tombait et nous étions couverts de boue de la tête aux pieds. C'était là que les choses sérieuses commençaient.

Au bord des bancs de boue, les instructeurs avaient allumé un petit feu de camp. Les flammes et la chaleur étaient comme un appel à démissionner.

– Qu'est-ce qu'il fait bon ici ! Comment est votre café, Doc ?

– Il est délicieux, Fak. Et votre dîner ?

– Saucisse et haricots. Un régal !

Agglutinés au bord du bassin de boue, nos corps secoués par des frissons incontrôlables, nous étions pendus aux lèvres des instructeurs, mais nous nous murmurions des encouragements pour tenir.

Faketty vint se poster au bord du banc de boue.

– Messieurs, je dois avouer qu'il fait vraiment très bon près du feu.

Je pouvais voir certains stagiaires regarder les flammes avec envie tout en sursautant à chaque courant d'air venu de l'océan.

– Venez me rejoindre, reprit Faketty. Il suffit de cinq abandons. Cinq, et vous pourrez tous venir vous asseoir autour du feu avec un bon café.

Les recrues se tenaient crochetées par les bras à la fois pour se tenir chaud et pour se soutenir.

Faketty arpentait le bord des bancs de boue.

– Cinq abandons. Il m'en faut juste cinq.

Je sentis l'étudiant à mes côtés relâcher sa prise. Il était prêt à regagner la terre ferme.

– Ne démissionne pas, lui murmurai-je. Tiens bon. C'est bientôt fini.

Il dégagea son bras du mien et se fraya un chemin dans la boue. Soudainement, à l'autre extrémité de la rangée, s'éleva un air familier. Un homme s'était mis à chanter assez fort. Une chanson paillarde.

– Hé ! hurla Faketty. La ferme ! Je ne vous ai pas donné la permission de chanter.

Steward joignit sa voix à celle du chanteur. Un autre homme se joignit à lui, puis un autre. Très vite, ce fut toute la classe qui chantait d'une seule voix. Les instructeurs menacèrent de rallonger notre temps dans la boue, mais nous chantions de plus belle, et l'homme qui était sur le point de démissionner reprit sa place à mes côtés.

Je pouvais voir à la lueur des flammes le visage des instructeurs qui affichaient un sourire satisfait. La classe était soudée malgré la douleur. Mais la soirée ne faisait que commencer, et cela n'allait qu'empirer au fil des heures.

On nous permit de sortir de la boue à 21 h 00. Assis sur le sol dur et froid, nous subissions de nouveau les brimades des instructeurs.

– Monsieur Steward, monsieur Mac, monsieur Thomas et monsieur Artho, avancez.

Je dépliai mes jambes, me remis péniblement sur mes pieds et rejoignis les trois autres officiers près du feu.

– Il fait bon, hein ? demanda Faketty.

Aucun de nous ne lui répondit.

– Alors, voici les règles du jeu de cette petite nuit de folie. Quand je dirai : « allez-y », vous courrez le plus loin possible d'ici. Vous aurez cinq minutes. Dès que vous entendrez la corne de brume, vous ferez demi-tour pour revenir au camp en essayant d'éviter de vous faire prendre par les instructeurs chargés de vous intercepter. Si vous y arrivez, vous pourrez vous asseoir auprès du feu et avoir un ragoût. Ceux qui se font prendre passeront la nuit dans la boue.

– Est-ce clair, messieurs ?

– Oui, instructeur Faketty, a-t-on crié à l'unisson.

– Bien. Souvenez-vous : ça vaut le coup d'avoir la gagne.

Steward briefa rapidement la classe, Faketty cria l'ordre de départ, et on se mit à courir dans toutes les directions comme des dératés. Le ciel était dégagé, et il faisait froid. Les étoiles brillaient, mais il n'y avait pas de lune. Heureusement, mes yeux s'étaient ajustés à la luminosité ambiante.

J'avais décidé de la jouer stratégique et de ne pas trop m'éloigner du camp pour avoir à échapper aux instructeurs sur une plus courte distance. Je m'arrêtai donc au bout d'une centaine de mètres et me cachai dans un taillis derrière un monticule de sable.

Je pouvais voir à la lueur des étoiles les stagiaires courir dans toutes les directions, gelés, couverts de boue, abrutis par la fatigue, incapables de raisonner correctement. Sans crier gare, une silhouette jaillit de mon angle mort et sauta par-dessus le monticule pour se cacher à mes côtés. C'était un stagiaire, le marin Marshall Lubin. Lubin était un sacré personnage. À 32 ans, il était le plus âgé des stagiaires. C'était un hippie des années 60 qui avait fait le tour du monde en « escortant » des femmes dans des destinations exotiques. Après un énième déboire amoureux, il avait décidé de s'engager dans la Navy et de devenir plongeur. Au cours d'une de nos sessions de neutralisation de sentinelle, Lubin était venu me faire part d'une véritable révélation – du moins pour lui.

– Monsieur Mac, ils nous apprennent à tuer des gens, me dit-il avec horreur.

– Oui, Lubin, répondis-je calmement en me disant qu'au Vietnam, les SEALs devaient souvent neutraliser les sentinelles vietcongs pour atteindre leur objectif. De quoi croyez-vous qu'il s'agissait ?

– Je croyais qu'on allait nous apprendre à plonger. Personne ne m'a dit qu'il faudrait tuer des gens.

C'était un tendre, pas un tueur. Mais comme presque tous ceux qui venaient au BUD/S, conscient ou non de ce que cet entraînement produisait, Lubin voulait avant tout mettre sa détermination à l'épreuve. Il allait finir la formation et devenir un SEAL à part entière avant de quitter la Navy et se reconvertir en chiropraticien dans la vie civile.

– Je suis glacé, monsieur Mac. Je ne vais pas pouvoir tenir très longtemps. Il faut qu'on aille se réchauffer auprès du feu.

– Patience, Marshall. Si on se précipite, on se fera attraper et on passera le reste de la nuit dans la boue.

Une silhouette se découpa dans l'ombre.

– Hé, les gars ! Vous voulez du chocolat chaud ?

– Quoi ?

– Du chocolat chaud. Vous voulez du chocolat chaud ?

C'était forcément un piège. À moins que ce ne fût une hallucination due à la fatigue qui nous faisait voir ou entendre ce que nous espérions au fond de nous. C'était un phénomène commun au cours de la semaine infernale. Je pouvais sentir le chocolat chaud et entendre le lait que l'on versait dans une tasse en inox.

– Tenez, buvez. Je dois y aller.

Sans hésiter, on but ce qu'on nous offrait, et la silhouette s'éloigna. Je regardai l'apparition passer de monticule en monticule, comme Gunga Din, versant des tasses de chocolat chaud aux stagiaires transis de froid. Le goût sucré qui restait sur ma langue enflée me disait que ce n'était pas un rêve, mais l'expérience n'en demeurait pas moins surréaliste.

Lubin et moi commençâmes à nous rapprocher du camp, nous faufilant d'une butte à l'autre. Le feu fut bientôt à portée de vue. Nous pouvions entendre les instructeurs, ce qui voulait dire que

nous étions en zone de grand danger. Assez près pour voir la récompense… Assez près pour se faire attraper.

Lubin tremblait si fort que cela me donnait l'impression d'avoir encore plus froid.

– Lubin, arrêtez de trembler. Vous faites du bruit, lui murmurai-je.

– Je ne peux pas m'en empêcher, monsieur. Il faut que j'aille me réchauffer.

– Pas maintenant. Il y a trop d'instructeurs dans les parages.

Mais avant que je ne puisse l'arrêter, Lubin était parti.

Je pouvais voir sa silhouette dégingandée se glisser dans le sable en direction d'une autre butte, mais je pouvais voir aussi un instructeur, prêt à fondre sur sa proie. Tapis derrière un petit buisson, Lubin se trouvait à moins de vingt-cinq mètres du feu.

– Voyons, voyons, qu'avons-nous là ? tonna Faketty. Matelot Lubin.

Lubin se releva et brava la tempête. Les instructeurs l'encerclèrent. Je me dis que c'était l'occasion ou jamais de tenter ma chance.

– Lubin, où est votre binôme ? Vous ne vous êtes certainement pas aventuré tout seul sans binôme. Ce serait en violation des règles du BUD/S.

Un binôme. J'étais fichu et je le savais. Au BUD/S, vous nagiez, vous couriez, vous plongiez, vous mangiez, et sur le terrain, vous dormiez avec un binôme. Toujours. Mais à aucun moment, il n'avait été question de binôme pour cette épreuve.

– Alors, voilà ce qu'on va faire, Lubin. Vous donnez le nom de votre binôme ou toute la classe passe la soirée dans la boue.

Je savais que Lubin ne me dénoncerait pas, mais les instructeurs allaient lui en faire baver. Alors, je m'avançai et m'identifiai.

– Monsieur Mac, dit Faketty en gloussant, on dirait que vous avez rendez-vous dans la boue avec le matelot Lubin.

Je soupirai.

– Allez-y ! hurla Faketty.

Lubin et moi hochâmes la tête et plongeâmes dans la boue jusqu'à la taille où nous restâmes pendant une heure, à regarder nos camarades manger leur ration auprès du feu.

On nous libéra vers une heure du matin. On nous a attribué des « tentes », qui n'étaient en fait que des toiles-appentis dont l'ouverture faisait face à la brise de l'océan, ce qui revenait pour nous à dormir dehors.

Je pouvais à peine bouger. Ma température corporelle était bien en dessous de la normale. Je tombai dans la tente et fus aussitôt rattrapé par mon binôme de tente, le second-maître Earl Hayes. C'était un ancien *running back* de *junior college* bâti comme une armoire à glace. Hayes était un Afro-Américain originaire d'Alabama. Il faisait partie des meilleures recrues de la promotion. Il avait des aptitudes naturelles de leader et cela faisait deux fois qu'il avait été repêché. C'était donc sa troisième semaine infernale. À ma connaissance, personne n'avait réussi à surmonter trois semaines infernales.

Couvrant mon corps avec le sien, Hayes essaya de me réchauffer un peu, mais je tremblais de façon incontrôlable. Hayes resta ainsi sur moi pendant plusieurs heures, me transférant le peu de chaleur corporelle qu'il avait.

Le soleil se leva à 6 h 00. J'avais survécu un jour de plus. Le plus dur était passé. Plus que trois jours.

Au cours des deux jours qui suivirent, les interminables séries d'épreuves physiques reprirent. Chaque jour avait son lot de démissionnaires, mais grâce à la poigne de Dan'l Steward et aux stagiaires plus expérimentés, nous nous en sortions plutôt bien.

Le vendredi soir, la tristement célèbre Chasse au trésor commença. Il fallait résoudre une suite d'énigmes qui amenaient des équipages de sept hommes à ramer de long en large autour de l'île de Coronado. En temps ordinaire, cela n'aurait pas été un exercice bien difficile, mais arrivés au vendredi, la plupart des stagiaires, exténués, les pieds endoloris et l'aine irritée, arrivaient à peine à marcher. Sans compter ceux qui commençaient à être pris d'hallucination. Ils voyaient des requins sur la plage, des monstres marins dans les vagues, des femmes en bikini qui leur faisaient des

signes depuis des bateaux imaginaires. Cela donnait lieu à des conversations surréalistes.

Mon équipage, constitué des « grands gaillards », les stagiaires mesurant plus d'un mètre quatre-vingts, avait déjà trouvé trois indices sur six. Nous traversions la baie de San Diego à bord de notre canot pneumatique à la recherche de l'indice suivant quand un des hommes s'exclama :

– Monsieur Mac, une palissade. À environ une heure.

Nous étions au milieu de la baie de San Diego, pensai-je. *Il n'y avait pas de palissade*. Un autre stagiaire nous précisa :

– À une centaine de mètres.

Tout en manœuvrant l'embarcation, je plissai les yeux pour essayer de distinguer quelque chose dans l'obscurité. Nous étions au milieu de la baie de San Diego… Il n'y avait pas de palissade.

Un troisième homme ajouta tout doucement :

– Environ dix degrés à gauche.

Je regardai de nouveau. Nous étions au milieu de la baie de San Diego. *Il n'y avait pas de palissade.* À mesure que nous avancions, chaque membre de l'équipage me donnait des précisions sur la fameuse palissade, sauf l'homme assis devant moi. Il se repassait un match des Padres, l'équipe de base-ball de San Diego, dans la tête. Ils en étaient aux manches supplémentaires.

Cela faisait cinq jours que je n'avais pas fermé l'œil, mais j'avais encore les sens en alerte. Je ne voyais juste pas cette fichue palissade.

– Quarante-cinq mètres, droit devant, monsieur.

– Un peu plus à gauche.

Et puis zut, pensai-je. Je manœuvrai ma pagaie pour barrer à gauche. Quelques instants après, d'un même mouvement, tout l'équipage se tourna à tribord pour regarder « la palissade » que nous dépassions. Nous étions au milieu de la baie de San Diego. *Il n'y avait pas de palissade !*

Trente minutes plus tard, nous accostions la côte rocheuse de la base navale amphibie. L'indice nous renvoya au complexe du

BUD/S. Le canot pneumatique sur la tête, nous fîmes les trois kilomètres et demi qui nous séparaient du BUDS/S en courant. Le dernier indice s'y trouvait. Les hommes arrivaient à peine à marcher et notre objectif était à trois kilomètres de là, sur la plage qui bordait la palissade de la Naval Air Station de North Island. Nous étions secs depuis quelques heures et cela faisait un bien fou d'être secs, mais porter le canot pneumatique sur trois kilomètres et demi paraissait une tâche insurmontable.

– On va y aller à la rame.

Ma suggestion fut accueillie par un grognement collectif.

– Monsieur, on ne peut pas retourner à l'eau. Et si on chavirait ? On sera trempés toute la nuit.

– Vous pensez vraiment pouvoir faire trois kilomètres aller et trois kilomètres retour jusqu'à la clôture ?

– C'est mieux que d'être trempés, oui, firent-ils en chœur.

– Allons-y, les gars, dis-je pour couper court à toute discussion. À la plage.

Il était 23 h 00, la marée était basse et la mer calme. J'avais pris la bonne décision, pensai-je. L'équipage entra dans l'eau et tout le monde sauta immédiatement dans le canot pour éviter d'être plus mouillé que nécessaire.

On négocia la première vague sans problème. Plus que deux vagues et on serait en eaux calmes. On pourrait alors ramer tranquillement jusqu'à la clôture de North Island. La deuxième vague semblait un peu plus grosse, mais seuls les hommes à la proue furent éclaboussés, et l'équipage continua de ramer, confiant dans ses capacités de navigation.

En voyant la troisième vague se former, le poème *Casey au bâton*[3] me traversa l'esprit : « Mais Mudville est sans joie : le grand Casey est retiré ».

– Rouleau ! cria une voix familière.

– Ramez, ramez ! criai-je.

C'était trop tard. Projeté en l'air, le canot retomba violemment dans l'eau, envoyant dans tous les sens les pagaies et les hommes

habillés de pied en cap, exténués, le corps enflé et endolori. Parcourir à la nage les cent mètres qui nous séparaient du rivage fut pour nous comme traverser la Manche. Je rampai jusqu'à la plage et vis autour de moi les hommes émerger peu à peu de l'eau.

L'étude du langage corporel nous en apprend beaucoup. Même à minuit, trempé de la tête aux pieds, couverts de sable, le treillis dégoulinant sur les chevilles, je pouvais lire la frustration dans la posture de chacun. Ils avaient froid et ils étaient trempés… encore. Et c'était ma faute. Sur le replat de sable entre la plage et les bâtiments du BUD/S, je pus entendre la voix de Doc Jenkins amplifiée par le porte-voix.

– Qu'est-ce qui vous a pris, monsieur Mac ? dit-il avec un rire sardonique et appuyé. Vous voilà de nouveau trempés. C'était beaucoup plus simple d'y aller à pied… et beaucoup, beaucoup plus sec. Je parie que votre équipage vous remercie d'avoir fait ce choix, ajouta-t-il en riant à nouveau.

Ce n'était pas ma première erreur, mais c'était certainement la plus flagrante, parce que je n'étais pas le seul à en payer les conséquences. Mon équipage était trempé et il avait froid. Et nous détestions être trempés et avoir froid.

En moins d'une minute, tous les hommes étaient sur la plage avec leur pagaie, rassemblés à côté du canot pneumatique. Je m'attendais à devoir gérer une petite mutinerie, ou du moins à recevoir une volée de récriminations. Mais avec le rire de Doc Jenkins qui se répercutait sur les murs des bâtiments, mon équipage – mes compagnons de stage, mes coéquipiers – attrapa les poignées en caoutchouc du canot et, d'un air de défi, souleva l'embarcation et se rua à nouveau dans l'eau. Cela suffit à me redonner la force de continuer. On sauta dans le canot pile au bon moment et on se mit à ramer avec une force et une détermination que l'on n'avait pas lors de la première tentative.

– Vous n'y arriverez jamais, monsieur Mac, cria Jenkins.

On y est arrivés.

En moins d'une minute et sans incident, on passa la série de trois vagues et regagna facilement la clôture de North Island à la rame.

Je ne sais pas si c'était la fatigue ou le besoin de nous venger, mais on se mit à rire à gorge déployée, suffisamment fort pour que Doc Jenkins nous entende et comprenne que l'épreuve ne nous avait pas brisés. Quarante-cinq minutes plus tard, on traversa de nouveau les vagues pour accoster et aller jusqu'à la clôture d'un bon pas. Là, nous attendaient Jenkins et le premier-maître Grenier. Ils avaient fait le chemin en voiture.

Plaçant le canot la proue vers l'eau, l'équipage se mit au garde-à-vous en criant un « *Hooyah* » enthousiaste et attendit les instructions suivantes.

– Ne faites pas les fiers, dit Jenkis. La nuit ne fait que commencer, et il y a encore toute une journée de semaine infernale à suivre. Et peut-être même qu'on la fera durer un jour de plus.

Selon les rumeurs qui circulaient, les instructeurs avaient le droit de faire durer la semaine infernale sept jours. Du dimanche au dimanche. Personne ne pouvait dire la dernière fois que cela était arrivé, mais la perspective d'une rallonge nous calma immédiatement.

Grenier vint se poster à la proue du canot, face à mon équipage et moi.

– Monsieur Mac, la chasse au trésor est finie. Veuillez retourner au camp. Vous feriez bien de vous dépêcher, car les autres équipes sont déjà en route, et la dernière arrivée va le regretter amèrement. Rompez !

Cette fois, notre équipe décida d'y aller à pied en portant le canot sur nos têtes. La bravade nous avait fait du bien, mais aucun de nous n'avait envie d'être à nouveau trempé.

Très vite, j'aperçus une autre équipe à quelques centaines de mètres devant nous. À gauche de la plage se dressait le célèbre Hôtel del Coronado. C'était un bâtiment victorien historique qui accueillait des présidents, des rois, des stars de cinéma et des grands sportifs depuis près d'un siècle. Une jetée en béton conduisait les clients de la plage à l'entrée de l'hôtel. Alors que mon équipage marchait d'un pas lourd vers les bâtiments du BUD/S, je constatai avec surprise que le bateau devant nous avait subitement

disparu. Je parcourus des yeux les environs de l'hôtel, essayant de distinguer quelque chose dans les lumières de l'établissement et des habitations qui longeaient la côte. Où était passé ce canot ? Y avait-il un raccourci que je ne connaissais pas ? À ce stade, même quelques centaines de mètres de moins pouvaient faire une grosse différence.

Nous arrivâmes à la hauteur de l'hôtel. C'était un vendredi soir un peu après minuit, et les touristes étaient encore nombreux à profiter de la soirée. J'entendis un brouhaha avant de voir ce qui se passait. Le canot que je cherchais se faisait escorter vers la sortie. Complètement inconscient, l'équipage avait remonté la jetée jusqu'au hall d'entrée de l'hôtel et s'était retrouvé au beau milieu des villégiateurs. Le responsable de l'établissement, qui était un habitant de Coronado et qui connaissait bien la semaine infernale, avait gentiment raccompagné l'équipage vers la plage, au grand amusement des clients de l'hôtel.

À une heure du matin, toutes les équipes étaient de retour au camp. On était samedi matin et, sauf extension de la semaine infernale, il ne nous restait plus qu'un jour à tenir.

Nous avions les pieds tellement gonflés qu'il fallait couper nos bottes pour les enfiler. Quant à nos mains, impossible de les refermer pour attraper quoi que ce soit. Le sable et l'eau avaient mis la peau de nos cuisses à vif. Cela dit, la majorité d'entre nous avait retrouvé un deuxième souffle, malgré les cinq derniers jours passés sans dormir, trempés et gelés, constamment brimés, et physiquement épuisés. Mais voilà, nous étions jeunes et incroyablement motivés. À ce stade, la seule chose qui aurait pu nous arrêter était la mort, ce que les instructeurs n'auraient pas permis.

– Rassemblement sur le broyeur dans cinq minutes ! cria Steward, la voix éraillée d'avoir hurlé des ordres toute la semaine.

Le canot pneumatique planté sur la tête, notre équipe partit en trottinant. Après avoir grignoté vite fait, on passa le reste de la matinée à faire des courses de relais sur le terrain d'athlétisme de la base. À midi, la plupart des hommes ne pouvaient même plus marcher. Personne ne voulait jeter l'éponge, mais nous étions bien

incapables de faire ce que l'on nous demandait. Finalement, énervé par notre manifeste « manque d'effort », l'instructeur Faketty nous conduisit au pas du terrain de sport à la baie et nous ordonna d'aller dans l'eau. Les équipages posèrent leur canot les unes après les autres, et les stagiaires s'avancèrent dans l'eau du port.

Nous étions à bout et les instructeurs le savaient. Nous étions exténués au point où respirer nécessitait un effort. Nous avions épuisé nos réserves d'énergie. L'eau froide draina nos dernières forces. Blottis les uns contre les autres dans la baie, nous tenions à peine debout.

– Vous êtes pathétiques, aboya Jenkins. Je ne veux même plus vous voir. Tournez-vous, que je n'aie plus à voir vos sales têtes.

Obtempérant aussitôt, la classe se tourna lentement vers la mer, face à l'extrémité sud de la baie de San Diego.

– On n'a toujours pas notre quota d'abandons, déclara Jenkins. La classe restera dans l'eau jusqu'à ce que cinq autres hommes démissionnent.

La menace de l'abandon resserra nos rangs, nous étions comme un troupeau face à une menace extérieure.

– On ne démissionne pas. On reste ensemble.

Des murmures d'encouragement s'élevèrent.

– Je parie que dans la demi-heure qui vient, au moins cinq d'entre vous auront démissionné. Top chrono.

Une demi-heure. Nous n'allions jamais pouvoir tenir trente minutes. Et nous en étions tous conscients. Peut-être allions-nous mourir. Nous laisseraient-ils mourir ? Parce que personne n'allait abandonner. Pas maintenant, pas nous. Pas après six jours d'enfer.

– Qu'est-ce que vous vous racontez ? cria Faketty dans notre dos. Arrêtez de bavarder et donnez-moi cinq abandons.

Les rangs se resserrèrent encore plus.

– Tournez-vous, bande de blaireaux !

Lentement, chacun pivota sur lui-même. Et là, devant nous, debout à côté de l'instructeur Faketty se tenaient au repos tous les

instructeurs de la semaine infernale, habillés en treillis parfaitement amidonné.

Faketty sourit.

– Félicitations, promotion 95. La semaine infernale est finie.

Personne ne bougea, personne n'osa se réjouir. Les six derniers jours avaient été une longue série de tests. En était-ce un autre ? Pour que l'on se relâche et pour nous casser juste derrière ?

– Monsieur Steward, sortez vos hommes de l'eau. La semaine infernale est terminée. Bravo.

C'était fini. Nous avions survécu en restant unis. Individuellement, nous avions repoussé nos limites et trouvé la force intérieure pour tenir bon. Ce qui restait de la promotion pouvait à peine s'extirper de l'eau. Fatigués au-delà de l'épuisement, on s'appuya les uns sur les autres pour remonter sur la plage, et on hissa de nouveau le canot sur nos têtes pour rentrer aux baraquements.

Au cours des trente-sept ans qui ont suivi, chaque fois que j'ai dû affronter une situation difficile, je l'ai comparée aux rigueurs de la semaine infernale. De toute ma carrière, je n'ai jamais eu aussi froid, n'ai jamais été aussi trempé et épuisé qu'au cours de la semaine infernale. À partir du moment où j'avais survécu à la semaine infernale, je savais que je tiendrais bon, quelles que soient les épreuves que m'imposerait la vie.

La formation BUD/S était cependant loin d'être finie. Il restait cinq mois, et nous allions perdre encore quinze bonnes recrues. La phase deux, l'entraînement sous-marin, avait en général raison de la plupart des hommes. Ceux qui n'avaient pas grandi près de l'eau avaient du mal avec les longues plongées de nuit et ils souffraient de claustrophobie quand il fallait rester longtemps sous les navires du port.

La phase d'entraînement au combat terrestre mettait au tapis le peu d'hommes qui restaient et qui peinaient à garder leur sang-froid pendant les exercices de combat à tirs réels. À la fin du mois de février 1978, à deux jours de la remise des diplômes, nous n'étions plus que trente-trois stagiaires. Il restait une dernière épreuve : un largage et sauvetage en hélicoptère.

L’exercice était simple. Deux équipes de huit hommes embarquaient à bord d’un hélicoptère birotor CH-46. L’appareil décollait du terrain d’athlétisme et regagnait un point précis dans la baie. Une fois en position, l’hélico abaissait sa rampe et les hommes de la première équipe sautaient l’un après l’autre dans l’eau. La deuxième équipe suivait de près. Peu après, l’hélico revenait et lançait une corde à travers le « puits », qui est un trou au centre de l’appareil, et les nageurs devaient grimper à l’échelle pour remonter à bord. Simple.

Tellement simple et sympa à regarder que les familles des recrues étaient conviées à assister à l’épreuve sur la plage.

– Bill, votre équipe est prête ? me demanda Steward.

– Prêt à y aller, monsieur !

L’hélicoptère gris clair de la Navy se posa sur le terrain de football et abaissa sa rampe. Steward et son équipe montèrent, puis je fis signe à la mienne de leur emboîter le pas. Le vrombissement des moteurs rendait toutes communications difficiles, mais le chef d’équipage qui se tenait sur le bord de la rampe nous désigna nos places.

L’hélico pouvait transporter seize soldats, huit de chaque côté. Nous étions assis sur des bancs en nylon qui se relevaient quand on ne s’en servait pas. Comme dans presque tous les hélicoptères de la Navy, du fluide hydraulique suintait à travers les tuyaux au-dessus de nos têtes et un film de liquide gras et marron recouvrait le sol métallique et le rendait glissant.

Le directeur de sauts, un simple soldat chargé de l’exercice, nous fit signe de boucler nos ceintures juste avant que l’appareil ne décollât. Par le petit hublot, je pouvais voir les familles assises sur les gradins attendant avec nervosité le premier largage des troupes.

Il faisait beau, le ciel était bleu et dégagé. Une brise légère venait du sud. La mer était calme et ne semblait plus nous vouloir du mal. Nous avions le moral. Plus que quarante-huit heures, et nous serions des hommes-grenouilles de la Navy à part entière.

L’hélico se dirigea vers le nord et le directeur de saut nous fit signe qu’il restait deux minutes. Les hommes de Steward défirent leur

ceinture, se levèrent et avancèrent vers la rampe. En maillot de bain et veste de plongée, avec un masque et des palmes accrochés à leur ceinture en tissus, ils avaient l'air de vrais hommes-grenouilles. L'appareil plongea à environ deux mètres au-dessus de la surface de l'eau et ralentit à dix nœuds. Le directeur, accroché par la ceinture à la carlingue, se pencha par-dessus la rampe et attendit que l'hélicoptère ralentisse. Puis, il leva une main, se tourna vers Steward et cria :

– Go, go, go !

Sautant de la rampe, Steward se tint bien droit et entra dans l'eau sans éclaboussure. Le reste de son équipe le suivit. Une fois dans l'eau, les hommes s'éloignèrent les uns des autres à la nage, se préparant pour le sauvetage qui allait suivre. Quelques minutes plus tard, mon équipe reçut l'ordre de se détacher et de se lever.

Je m'avançai au bord de la rampe et le directeur posa sa main sur ma poitrine pour me signaler de m'arrêter là. Me tournant vers l'arrière de l'appareil, je vis les embruns se former à mesure que l'hélicoptère se rapprochait de l'eau. Mon cœur battait fort, non pas parce que j'avais peur de sauter, mais par excitation à l'idée de devenir officiellement un homme-grenouille.

C'était le dernier exercice. Plus de brimades. Plus d'entrée forcée dans l'eau glaciale. Et par-dessus tout, j'avais le sentiment d'avoir gagné le respect des instructeurs de l'Underwater Demolition Team et des SEALs qui avaient servi au Vietnam. J'allais moi aussi faire partie des Teams. Juste après cet exercice.

– Prêts ? lança le directeur de saut, qui vérifia une dernière fois la distance de l'eau avant de se tourner vers moi et de me faire un signe de main. Go, go, go !

Menton contre poitrine, bras croisés, cuisses serrées, je sautai dans l'eau trois mètres plus bas. Une seconde après, je refis surface et vis l'hélicoptère s'éloigner, larguant le reste de mon équipe.

Je passai rapidement en revue les effectifs et levai le pouce à chaque nageur pour m'assurer que tout allait bien. Nous étions tous bien alignés derrière l'équipe de Steward.

L'hélicoptère avait déjà fait demi-tour, et l'instructeur avait déroulé l'échelle en corde à travers le « puits infernal ».

À l'approche de l'appareil, chaque nageur attrapait l'échelle et se hissait à bord. Il ne fallut que quelques minutes aux hommes de Steward pour remonter dans l'hélico. J'étais le premier nageur de la deuxième équipe. Je pouvais distinguer dans le cockpit les casques des pilotes aux commandes.

L'échelle était déroulée, mais les birotors balayaient l'eau avec une telle force que l'appareil se retrouvait engouffré dans un nuage de fines gouttelettes. Je me couvris le visage avec mon masque et me préparai à affronter le souffle. L'échelle faisait beaucoup plus de trois mètres et pendait au-dessus de moi. J'attrapai un des barreaux en bois et je gravis la courte distance qui me séparait du ventre de l'appareil. Je me hissai à travers le trou infernal et regagnai le siège qui me fut assigné.

Quelque chose n'allait pas ! L'eau me léchait les pieds. Soudain, une vague s'engouffra dans l'allée centrale. L'eau nous arrivait désormais à la taille. L'hélicoptère coulait. Je me tournai vers le cockpit et vis les pilotes essayer désespérément de reprendre le contrôle de l'appareil. Le moteur numéro un ne marchait plus, et l'hélico perdait rapidement de l'altitude. Tous les stagiaires savaient que si l'hélicoptère s'abîmait en mer, il fallait attendre que les pales arrêtent de tourner pour sortir en rang par la porte latérale. Oui…

À travers l'ouverture latérale, je pouvais voir les pâles tourner à pleine vitesse à près d'un mètre de l'eau. Cela me faisait penser à un mixeur. Toute tentative d'évacuation maintenant se terminerait par une vraie boucherie. Nous attendîmes le signal du directeur de saut. La rampe et l'arrière de l'appareil étaient sous l'eau. Il n'y avait aucune sortie possible à l'arrière. Ayant du mal à redresser l'hélicoptère, les pilotes tentaient de le diriger vers la terre dans l'espoir de sauver l'appareil, mais la section arrière était trop chargée. Soit on sortait, soit tout le monde périssait.

Les yeux grands ouverts à la recherche d'une solution, le directeur de saut savait que nous n'avions pas le choix. Désignant la porte latérale du doigt, il cria :

– Sortez ! Sortez ! Sortez !

Je tournai le regard vers les hommes autour de moi et acquiesçai d'un signe de tête. Il fallait y aller. On sortait, ou on coulait.

– Suivez-moi ! dit Steward d'un geste de la main.

Les pâles étaient à moins d'un mètre de l'eau, lancées à une vitesse maximale pour exercer un couple maximum et tenter de soulever l'appareil hors de l'eau. Sans hésiter, je plongeai et allai le plus profondément possible sous l'eau. La veste de plongée en néoprène, d'une grande flottabilité, contrait mes efforts.

Encore, encore ! m'exhortai-je. Tirant aussi fort que possible sur les bras et les jambes, je m'enfonçai dans l'eau en sachant que si je remontais trop tôt à la surface, les pâles me décapiteraient. Je pouvais voir leurs ombres au-dessus de ma tête, moulinant comme pour essayer de respirer.

Encore, encore, encore ! Il faut aller encore plus profond. Je n'avais presque plus de souffle quand enfin, je pus voir l'ombre des rotors derrière moi. Je refis surface à une bonne vingtaine de mètres de l'extrémité des pâles. Autour de moi, mes hommes émergèrent les uns après les autres, me signalant que tout allait bien avec le pouce levé. Après un comptage rapide, je fus soulagé de voir que nous nous en étions tous sortis sains et saufs.

– Monsieur Mac ! Monsieur Mac !

À une dizaine de mètres devant moi, Lubin me faisait des signes frénétiques de la main, me pressant de regarder par-dessus mon épaule. L'hélicoptère se dirigeait dans notre direction, les pâles balayant l'air juste au-dessus de l'eau. Les pilotes en avaient perdu le contrôle.

– Bon sang !

Je me mis à nager aussi vite que je pouvais, battant des bras et des jambes de toutes mes forces pour distancer l'hélicoptère. Quelques instants plus tard, l'appareil se détourna du petit groupe de nageurs que nous formions. Nous étions hors de danger. Un canot de sauvetage vint nous chercher et nous ramener à terre.

Les familles qui assistaient à l'exercice nous sautèrent dessus, chacune pour embrasser leur fils en se demandant dans quoi il s'était engagé. Quant à nous, nous riions, fiers d'avoir si bien réagi

sous la pression. Une heure plus tard, le pilote réussit à manœuvrer l'hélicoptère dont la carlingue était entièrement immergée jusqu'à la plage. L'équipage débarqua sain et sauf.

– Quelle façon spectaculaire de clore votre formation ! me dit Faketty.

– Eh bien, espérons que ce n'est pas un mauvais présage pour la suite.

Nous montâmes dans le bus pour retourner au camp. Deux jours plus tard, trente-trois hommes de la promotion 95 validèrent leur formation de la Basic Underwater Demolition/SEAL. Jamais je n'aurais imaginé alors que trente-six ans plus tard, je serais toujours un homme-grenouille, devenant le SEAL avec le plus long service actif. Quant à ce dernier exercice du BUD/S, il présageait effectivement bien des choses.

CHAPITRE CINQ

LA MAIN DE DIEU ?

Base navale de Subic Bay, Philippines

1981

L'homme de tête mit un genou à terre. Derrière lui, l'équipe de SEALs marqua aussitôt l'arrêt, chacun prenant une position de sécurité le long de l'étroit sentier. Il faisait chaud. L'air était saturé d'humidité et de moustiques. La vie nocturne sous les tropiques était ponctuée de gazouillis, de croassements et de bourdonnements. Les palmiers géants aux longs bras semblaient inspirer et expirer au gré de la brise.

L'homme de tête examina l'ouverture avec ses optiques de vision nocturne AN/PVS-2. À une centaine de mètres de là, trois hommes, armes baissées, faisaient les cent pas devant une petite hutte de deux pièces.

Le temps pressait. L'équipe SEAL avait plusieurs heures de retard sur son planning. Ils avaient été largués deux jours plus tôt dans la jungle et s'étaient mis en contact avec un guide Négrito. Les Négritos sont une population autochtone de cette région des Philippines. De petite taille, comme les Pygmées, ils vivent dans la forêt tropicale et sont d'excellents pisteurs. Ils connaissent tous les passages dans la montagne, tous les trous d'eau potable et tous les chemins qui sillonnent cette jungle extrêmement dense.

Cinq jours plus tôt, le colonel Bernard B. Brause, commandant de la caserne de la Marine de la base navale de Subic Bay, avait été kidnappé en rentrant chez lui après le travail. Le Front Moro de libération nationale (FMLN), un groupe terroriste islamique, avait revendiqué l'enlèvement. Ils avaient fait une déclaration menaçant de tuer Brause si cinq de leurs compatriotes n'étaient pas libérés avant la fin de la semaine. Un groupe d'hommes de la SEAL Team One, stationnée à la Naval Special Warfare Unit One (NSWU-1) à Subic, avait reçu pour mission de récupérer le colonel. Selon les renseignements, les terroristes devaient déplacer Brause à l'aube. *Soit dans une heure.*

Se glissant à nouveau à couvert dans la jungle, l'homme de tête et le chef de la section SEAL se cachèrent sous un petit poncho vert pour faire le point sur une carte à la lumière d'une lampe à infrarouge. La mission n'avait fondamentalement pas changé. Les gardes étaient là où on s'attendait à ce qu'ils soient. Les snipers SEAL s'en chargeraient. Si les renseignements étaient bons, l'otage était à l'intérieur, gardé par deux autres hommes. Mais dès que les snipers tireraient, ce serait le branle-bas de combat. Les autres SEALs prendraient le bâtiment d'assaut, sécuriseraient les pièces et sauveraient l'otage. *Simple…*

Rampant sur le ventre, leur M14 posé à la perpendiculaire sur les bras, deux SEALs au visage strié de camouflage vert et noir émergèrent de la ligne des arbres. Derrière eux, les autres hommes se tenaient accroupis, prêts à bondir au premier tir.

Respirant profondément, le premier sniper chercha dans sa lunette de visée le garde le plus éloigné de la hutte. Il faisait tellement sombre que le peu de lumière ambiante ne servait à rien. La sueur lui dégoulinait dans les yeux et brouillait la lentille de son viseur.

Des tirs retentirent soudainement. Le garde le plus éloigné avait repéré les SEALs et s'était mis à crier et à tirer en direction de la jungle.

– Feu ! Feu ! lança le chef de section.

Les SEALs ouvrirent le feu en mode automatique et se précipitèrent dans la petite hutte, avançant deux par deux pour

maintenir le volume de feu.

– On avance, on avance ! hurla l'un des SEALs.

Plongeant sous la cahute, l'un des gardes se mit à tirer sur les assaillants.

– Tuez l'otage ! Tuez l'otage ! cria-t-il dans un anglais haché.

Dans la hutte retentit une volée de tirs automatiques. Courant à toute vitesse, l'homme de tête défonça la porte. De l'autre côté, deux hommes, armes levées, l'accueillirent avec un tir nourri. Le feu de leurs AK-47 illumina la petite pièce.

– Crève ! dit l'un des terroristes.

L'homme de tête baissa son fusil et secoua la tête.

– Et merde !

De l'autre côté de la trouée dans la jungle, j'observais le déroulement de l'exercice. La mission était un désastre. Les SEALs avaient atteint leur objectif en retard, et une fois le feu ouvert, ils n'avaient pas été assez rapides pour sauver l'otage.

Les deux dernières semaines avaient été longues et éprouvantes. Cet exercice de sauvetage était le point culminant de la Special Warfare Exercise 1981, appelée SPECWAREX 81. En tant qu'instructeur assistant de la Naval Special Warfare Unit One, mon rôle consistait à mettre au point le scénario de la mission, à organiser les forces d'opposition, à coordonner la logistique et à escorter notre « otage » VIP, le colonel Barney Brause.

Brause était le commandant de la Marine de Subic Bay. La station servait de base navale aux Américains depuis près d'un siècle, et la ville d'Olongapo qui s'étendait à ses portes avec ses innombrables bars et ses « hôtesses » philippines lui avait valu une réputation sulfureuse auprès des Marines et des navigateurs. C'était devenu une escale attendue des marins au long cours.

En tant que commandant de la caserne de la marine américaine, Brause dirigeait le contingent de combat de la Marine à Subic ainsi que le bureau du Prévôt, la police militaire locale. Brause était un Marine aguerri, un ancien membre du célèbre 1er bataillon de reconnaissance. Il avait servi comme conseiller aux unités de

reconnaissance vietnamiennes. C'était un dur à cuire, pragmatique et posé.

Les SEALs et les Marines ne s'entendaient pas toujours très bien et des bagarres éclataient quotidiennement à Olongapo. Un de mes SEALs passait systématiquement la nuit au trou pour avoir proclamé que nous étions « plus durs que les Marines ». J'avais recruté Brause comme otage dans l'espoir de créer des liens avec l'officier supérieur de la Marine tout en lui montrant l'efficacité des Navy SEALs dans une mission de sauvetage.

De toute évidence, cela ne se passait pas comme prévu.

Brause se leva du sol en contreplaqué de la hutte de fortune.

– C'était amusant ! dit-il avec désinvolture.

– Je suis désolé, monsieur. Les SEALs se sont exposés à l'approche de la cible et les ennemis ont ouvert le feu.

Brause se redressa, remit sa chemise dans son pantalon et me sourit.

– Au moins, les forces opposées ont joué leur rôle. J'ai trop souvent participé à des exercices où les forces d'assaut ne perdent jamais. Tout est toujours joué d'avance. Là, c'était bien. Espérons que vos hommes apprendront de leurs erreurs.

Sa réaction me prit de court. Je m'attendais à ce que Brause se gargarise de notre piètre performance. Voir comment le colonel gérait cette situation fut une grande leçon pour le jeune officier que j'étais.

– Hé, Mac, ne vous faites pas de bile, dit-il en me donnant une tape sur le bras. J'ai fait des dizaines d'exercices de sauvetage, et dans la vraie vie, les choses ne se passent jamais comme prévu. Vos hommes s'en tireront très bien. Bon, ajouta-t-il avec autorité. Et maintenant ? Que fait-on ?

– Il est prévu que nous fassions la jonction avec les alliés pour une exfiltration véhiculée à l'aérodrome de Cubi. Deux MC-130 Combat Talon doivent atterrir dans environ vingt minutes. Les SEALs embarqueront dans le premier appareil, tandis que vous et moi

embarquerons dans le deuxième appareil avec nos collègues étrangers.

SPECWAREX était un exercice combiné et conjoint des Navy SEALs, des forces spéciales des Bérets verts, du Special Air Service australien, du Special Air Service néo-zélandais et des SEALs philippins. Les SEALs chargés de la mission de sauvetage devaient confier le colonel Brause en main propre à nos alliés.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était 4 h 00. Les avions devaient atterrir à 4 h 30, puis repartir et voler en basse altitude pendant trois heures à travers les montagnes puis sur l'océan. Nous étions très en retard sur le planning, et j'imaginais qu'une fois l'entraînement fini, le colonel aurait encore une longue journée devant lui.

Je vérifiai encore une fois l'heure.

– Monsieur, dis-je en essayant d'être le plus respectueux possible, et si on arrêtait là pour ce soir ? Le reste de l'exercice consiste à voler à bord d'un coucou, et je sais que la journée a été longue pour vous.

Un.

Brause me lança un regard quelque peu déçu.

– Mac, écoutez, j'ai bien l'intention d'aller au bout de l'exercice. Si les hommes des opérations spéciales doivent voler plusieurs heures, je le ferai aussi.

Exactement comme je m'y attendais.

– Entendu, monsieur. Allons-y, alors.

Je fis un signe de tête à l'attention de l'homme de tête, et tout le monde reprit le scénario.

À l'extérieur, les SEALs formaient un périmètre de sécurité et Brause fut conduit au centre du cercle. Le technicien médical vérifia rapidement que « l'otage » n'avait pas besoin d'intervention médicale immédiate. Brause étant en état de marcher, la section regagna la jungle. Après une courte marche dans les épais taillis, nous arrivâmes à une petite clairière et fîmes la jonction avec les SAS néo-zélandais et nos autres partenaires alliés. Plusieurs jeeps

comme ceux qui avaient servi pendant la Seconde Guerre mondiale et deux gros camions 4 × 4 nous attendaient.

– Salut ! murmura un adjudant néo-zélandais. J'ai entendu dire que le sauvetage était parti en cacahuète.

Le chef de section SEAL baissa la tête, se rendant à l'évidence.

– Que voulez-vous qu'on fasse, maintenant ?

Je m'approchai et dis à voix basse :

– On continue comme prévu. Les avions doivent arriver dans trente minutes. Les SEALs monteront dans le premier appareil et vous, dans le deuxième.

– D'accord, dit-il en se tournant vers son sergent. Rassemblez les hommes et allons-y.

Les SEALs remirent le colonel à l'adjudant néo-zélandais et toutes les troupes montèrent à bord des véhicules pour un court trajet. Je sautai dans le camion et me glissai entre le colonel et un SEAL philippin.

Il faisait tellement chaud dans le camion que c'en était oppressant. On avait baissé les bâches pour cacher notre présence, ce qui n'arrangeait rien. Le visage inondé de sueur, je voyais à peine à travers le nuage de moustiques qui nous avaient suivis à l'arrière du véhicule. À côté de moi, Brause, en treillis des Marines, ne semblait être incommodé ni par la chaleur ni par les moustiques.

Le commandant du convoi s'arrêta un instant pour faire le point sur sa position. J'examinai ma carte avec une lampe torche infrarouge et me rendis compte que nous étions déjà à quelques centaines de mètres de l'aérodrome. J'avalai une gorgée d'eau et tendis ma gourde au colonel.

Il était presque 4 h 15. Les deux C-130 devaient arriver à exactement 4 h 30.

Quelques minutes plus tard, émergeant de la jungle, le convoi prit une route en dur à l'autre bout de la piste. Tous les hommes sautèrent hors des véhicules et se mirent en position de sécurité. Le SEAL philippin, qui était assis à côté de nous, saisit le colonel par le

bras et le conduisit au centre du demi-cercle pour s'assurer que notre VIP était bien protégé. Je lui emboîtai le pas.

Nous étions au sommet d'une petite colline et avions une vue plongeante sur la base aéronavale de Cubi. Cubi se trouvait sur le même site que la base navale de Subic et servait d'aérodrome principal pour la flotte du Pacifique en mer de Chine méridionale. La piste s'étendait sur une bande de terre qui longeait la baie de Subic. De l'autre côté de la baie se trouvait Green Beach, une large bande de sable et de jungle qui servait de terrain d'entraînement pour les Marines déployés dans la région. Derrière la plage se dressaient les montagnes qui protégeaient la baie des ravages de la mousson en été. On apercevait au lointain l'effervescence de Subic Bay avec ses lumières et ses centaines de bateaux de pêche.

La nuit était calme. Rien ne bougeait et les insectes semblaient avoir battu en retraite dans la jungle. J'entendais la voix étouffée d'un opérateur radio australien en liaison avec son équipe à bord du MC-130. Des murmures. Encore des murmures.

– Pssst. Pssst.

Quelqu'un me faisait signe dans la pénombre. Je m'approchai.

– Quoi ? soufflai-je à l'officier néo-zélandais.

– Les avions sont en retard.

– Merde, fis-je en jetant un œil à ma montre. De combien ?

– Ils disent encore cinq minutes.

– Bon, on n'a pas le choix. On va les attendre.

Je retournai au centre de la formation.

– Colonel, les avions ont un peu de retard. Ils devraient être au sol d'ici cinq minutes.

Il hocha la tête sans piper mot.

Les cinq minutes devinrent dix, et les dix, quinze. Je me tournai à nouveau vers le colonel.

– Monsieur, êtes-vous sûr de vouloir participer à cette dernière partie de l'exercice ?

Il ne me répondit pas tout de suite. Il commençait certainement à considérer ma première offre.

– Oui, finit-il par dire comme à contrecœur. Allons jusqu'au bout.

Deux.

Quinze minutes plus tard, le ronronnement d'un C-130 se fit entendre au loin.

– À l'approche.

Les hommes se passèrent le mot.

Le colonel, le SEAL philippin et moi nous relevâmes et nous postâmes derrière la formation néo-zélandaise. La lune était descendue derrière la crête des montagnes et il faisait nuit noire. Sans le halo des lumières de Subic Bay, les commandos auraient été presque invisibles.

Le bruit des moteurs se fit plus fort, mais l'on ne voyait toujours pas les MC-130. Trente minutes plus tôt, les deux appareils du premier escadron des Forces spéciales avaient décollé de la base aérienne de Clark pour venir à Cubi, qui n'était qu'à un saut de puce. Volant à 180 nœuds juste au-dessus des rizières au nord de Subic, ils avaient viré vers l'ouest pour passer entre les montagnes et, grâce à leur avionique sophistiquée, avaient entamé une descente dans le noir total vers l'aérodrome de Cubi. Il y avait quelque chose de surnaturel à voir un avion-cargo de cette envergure manœuvrer avec une telle aisance dans le ciel.

– Les voilà ! dit le Néo-Zélandais tout excité.

Les silhouettes des deux appareils étaient à peine visibles. Je me concentrai pour essayer de les localiser à l'oreille. Le crissement des pneus sur le tarmac et le ronronnement des moteurs annoncèrent leur arrivée. Nous descendîmes la colline vers la piste. Les SEALs étaient déjà sortis de la jungle et se dirigeaient vers le premier appareil.

Il se trouvait à environ deux cents mètres de la rampe du deuxième appareil. À présent, tout le monde se déplaçait au pas de course. Alors que les deux appareils faisaient demi-tour sur le tarmac pour le décollage, deux hommes d'équipage sautèrent de la

rampe et signalèrent les forces à l'approche avec des lampes torches à infrarouge.

Je jetai un œil au colonel et vis des signes de fatigue sur son visage. Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas dormi. Son séjour dans la jungle l'avait déshydraté, et il n'avait probablement pas mangé de vrai repas depuis plus de quarante-huit heures. Et les trois prochaines heures n'allaient pas aider. Nous devions décoller de Cubi et monter en chandelle pour éviter les tirs « ennemis ». Les deux MC-130 devaient ensuite mettre le cap vers l'ouest en direction des montagnes adossées à Green Beach. Commencerait alors un vol de plusieurs heures qui alternerait hautes et basses altitudes. Nous allions donc monter et descendre, monter et descendre à plusieurs milliers de pieds d'altitude. Au bout de quelques minutes de ce petit manège, tout l'arrière de l'appareil empesterait le vomi, ce qui ne ferait que provoquer d'autres vomissements. Pour moi, voler dans le ventre d'un Combat Talon en basse altitude et évitement du sol était une expérience des plus grisantes qui soient, mais tout le monde ne partageait pas mon enthousiasme.

Le souffle brûlant des moteurs me fouettait le visage et le bruit rendait toutes communications impossibles. Au moment d'embarquer, je posai une dernière fois ma main sur le bras du colonel. Il était 5 h 00. Lui désignant ma montre, je lui hurlai pour tenter de couvrir le bruit :

– Cinq heures, zéro, zéro !

Les Bérets verts et les commandos alliés embarquaient juste après nous.

Le colonel m'attrapa le poignet et regarda l'heure sur ma montre. Je savais que Brause monterait dans l'avion si je ne lui donnais pas une bonne raison de ne pas le faire. En lui demandant d'être notre « otage », j'avais cherché à créer un lien entre les SEALs et le commandement de la Marine. Mais je ne voyais pas en quoi un vol en basse altitude pendant trois heures allait servir ma cause. Secouant la tête, je fis signe de me couper la gorge du tranchant de la main.

– Arrêtons là, articulai-je silencieusement.

Trois.

Il acquiesça sans dire un mot.

Attrapant le chef de soute, je lui désignai du doigt le colonel et moi-même, lui faisant comprendre que nous n'embarquerions pas. Il acquiesça et retourna aussitôt finir de préparer l'appareil pour le décollage.

J'accompagnai Brause jusqu'à une jeep, lui serrai la main, le remerciai de nous avoir aidés pour cet exercice et le regardai s'éloigner, escorté par un jeune sergent de marine jusqu'à Subic. Exténué, je sautai dans une autre jeep et rentrai à la maison. Les deux derniers jours avaient été interminables.

Une demi-heure plus tard, à bord du MC-130 indicatif Stray 59, le pilote vérifia ses instruments. Comme tous les participants de cet exercice, son équipage et lui venaient de passer deux très longues journées. Il ajusta ses optiques de vision nocturne et découvrit que l'eau était à seulement quelques dizaines de centimètres sous l'appareil. Il était beaucoup plus bas qu'il ne s'y attendait… *Trop bas pour se redresser.* L'extrémité de l'aile gauche tapa dans une petite vague et l'appareil fit un tonneau en avant, explosant en une immense boule de feu au moment de l'impact avec l'eau. Des vingt-quatre hommes à bord, dont huit membres d'équipage et seize passagers venant des États-Unis, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et des Philippines, tous sauf un, le lieutenant de l'Air Force Jeffrey A. Blohm, moururent dans le crash.

La vie des SEALs relève du destin, de la fatalité ou de la grâce de Dieu. Pourquoi certains restent en vie tandis que d'autres meurent ? Pourquoi ce jour-là certains furent épargnés et d'autres pas ? Dieu avait-il autre chose de prévu pour nous ? Et pour l'équipage et les passagers du Stray 59 ? Leurs familles auraient certainement voulu qu'ils vivent plus longtemps. C'étaient des hommes courageux et honorables, qui méritaient tous de mener une vie bien remplie.

Je pense souvent à eux.

Vingt ans plus tard, alors même que j'étais amiral et que les combats en Irak et en Afghanistan étaient devenus mon quotidien, je pensais encore souvent au Stray 59. Les MC-130 et leurs variantes

AC-130 jouaient un rôle de plus en plus important dans les missions des opérations spéciales. Chaque fois que j'examinais et que j'approuvais un plan, je me demandais si le risque pour l'équipage et l'aéronef en valait la peine. J'espère que le sacrifice des hommes du Stray 59 aura permis de sauver des vies, les vies d'hommes et de femmes qui ne se doutaient pas que leur destin reposait sur celui d'un appareil qui avait décollé de l'aérodrome de Cubi et qui n'était jamais arrivé à destination.

Que leurs âmes reposent en paix.

CHAPITRE SIX

UN GORILLE ENTRE DANS UN BAR

San Antonio, Texas

Janvier 1986

Le dernier soupir. Soudain et bref. Profond et chargé d'exaspération, empreint d'un soupçon de regret. Je pensais que le dernier soupir s'accompagnait de mots, mais ce n'est pas le cas. Il advient et c'est fini.

Je m'assis à côté de ma mère mourante. Elle expira une dernière fois et rendit l'âme. Mon père lui caressait doucement les cheveux et lui déposa un baiser sur le front, les joues ruisselantes de larmes. Ils avaient été mari et femme pendant quarante ans, et ils avaient toujours pensé, à cause des problèmes de cœur de papa, que c'était lui qui partirait en premier. Ils s'étaient trompés.

Elle était allongée sur le canapé du salon et pesait dix kilos de moins, la peau délavée par le cancer. Mais elle aurait été heureuse de savoir que ses cheveux étaient parfaitement coiffés. Nous l'avons enterrée le lundi qui suivit sous un bel arbre du cimetière national de Fort Sam Houston. Il avait plu toute la journée.

Papa ne comprenait pas pourquoi je devais me dépêcher de retourner travailler, et tout ce que je pouvais lui dire n'avait pour lui aucun sens. Nous mettions au point une mission hautement secrète

qui avait pour objectif de désactiver trois sites de forage pétrolier au large des côtes libyennes. D'après le service des renseignements, le leader libyen Mouammar Kadhafi soutenait des actions terroristes, dont l'attentat à la bombe d'une discothèque de Berlin. L'opération SEAL faisait partie d'une plus vaste opération destinée à renverser le régime de Kadhafi.

À l'aéroport, papa s'avança et me serra fermement la main. Nous n'étions pas très démonstratifs dans la famille, à part ma mère, qui adorait me prendre dans ses bras et m'embrasser sur les deux joues. Mais les hommes, surtout les militaires, ne faisaient pas d'embrassade.

– Ça va aller pour moi, dit-il. Je ne sais pas ce qui t'attend, mais sois prudent.

– Je ne pourrais peut-être pas écrire ou appeler pendant un certain temps, papa. Mais ne t'inquiète pas. Tout ira bien.

Il déglutit avec peine. Il ne pouvait pas perdre quelqu'un d'autre. Pas maintenant. Pas son fils unique. Mais j'étais un homme. Et les hommes ont des responsabilités, ce qui le rendait fier aussi.

Il passa ses bras autour de mes épaules, m'embrassa sur la joue et s'éloigna. Je me souviendrai toujours de ce moment et, en tant que père, je serre mes enfants dans mes bras à la moindre occasion. Je suis devenu un papa câlin.

L'avion me conduisit de San Antonio à Dallas, puis à San Juan, et enfin à Porto Rico. Siège 32A près des toilettes. Allez savoir pourquoi, la logistique militaire me réserve toujours le siège 32A. M'imaginent-ils affublé d'une minuscule vessie ? Ou pensent-ils que je préfère débarquer en dernier ? Cela fait trente-sept ans que cela dure, et je n'en connais toujours pas la raison.

L'USS *Cavalla* (SSN 684), un sous-marin nucléaire de classe Sturgeon parti d'Hawaï et ayant transité par le canal de Panama, était maintenant stationné à la base navale de Roosevelt Roads à Porto Rico. Le passage du *Cavalla* dans le canal de Panama avait attiré l'attention d'un navire des renseignements soviétiques qui

s'était arrêté au large de San Juan pour essayer d'en savoir plus sur les intentions des Américains.

Une semaine plus tôt, par un vol de nuit au départ de Norfolk, en Virginie, une grosse cargaison sécurisée avait été acheminée par un cargo C-5 à Roosevelt Roads et avait été immédiatement entreposée dans un hangar non loin, à l'abri des regards indiscrets. Dans les jours qui suivirent, une valise sèche fut montée dans la coque du *Cavalla* pour servir de garage aux mini sous-marins appelés SEAL Delivery Vehicles (SDV).

Le SDV est un propulseur de plongée ou sous-marin humide de couleur noire, profilé comme un cigare, avec un cockpit à l'avant et un compartiment passager à l'arrière. L'eau circule librement dans le SDV, ce qui oblige les plongeurs SEAL à porter une combinaison et à avoir un équipement de plongée complet. Théoriquement, l'engin peut embarquer huit hommes – pas trop grands non plus –, mais il ne devait y avoir que trois hommes pour cette mission : un pilote et un navigateur à l'avant, un chef de mission à l'arrière.

Le commandant Bob Mabry venait juste de céder son poste de chef de la SEAL Delivery Vehicle Team Two (SDVT-2) au commandant Tom Steffens, mais étant donné l'expérience de Bob avec les SDV, le Pentagone avait laissé Bob en charge de l'ensemble de la mission, alors que Tom n'avait que le commandement du SDV. Cela faisait plusieurs mois que nous préparions et répétions cette opération. Pourtant, seule une poignée de SEALs et sous-mariniers en connaissaient la cible. Quand le Président en donnerait l'ordre, le *Cavalla* quitterait Porto Rico en toute discrétion, traverserait l'Atlantique, passerait le détroit de Gibraltar et se mettrait en position au large des côtes de Libye où serait déployé le SDV. Cela nous permettrait d'atteindre la première des trois stations de forage libyennes par voie sous-marine.

Les SEALs plongeraient pour poser des explosifs sur un élément critique de la station. Les dégâts la rendraient inopérable de six mois à un an. Afin d'éviter toute fuite de pétrole dans la Méditerranée, les ingénieurs avaient choisi un endroit très précis pour poser les explosifs.

C’était relativement simple quand on regardait les plans de l’installation dans les bureaux des renseignements de la Navy, mais dans l’eau, de nuit, en terrain ennemi, ce le serait nettement moins. Par conséquent, pour nous entraîner, Bob Mabry avait convaincu la Navy de construire trois maquettes en taille réelle que nous avions immergées au large de Vieques, une ville-municipalité de Porto Rico. Cela faisait deux mois que trois équipes de SDV s’entraînaient régulièrement pour cette mission. J’étais le commandant de la troisième équipe.

Ce soir-là, nous répétions une autre partie de l’opération : recherche et sauvetage au combat (CSAR pour *combat search and rescue*). Mabry et Steffens avaient décidé qu’en cas de problème mécanique du SDV dans les eaux territoriales libyennes nous empêchant de retourner au *Cavalla*, nous enverrions un hélicoptère pour extraire rapidement les SEALs. C’était un scénario qui présentait un véritable défi technique. Le SDV embarquerait une grosse bouée sonar équipée d’un transmetteur. Une fois activé, le transmetteur enverrait un signal à un avion de reconnaissance P-3 orbitant bien en dehors de l’espace aérien libyen. Le radar du P-3 donnerait une localisation générale, mais pour calculer la position exacte du transmetteur, nous devrions faire une triangulation avec les données d’un récepteur passif placé dans un hélicoptère SH-3 Sea King se déplaçant lentement. Une fois la triangulation faite, le Sea King se rendrait à notre position et abaisserait une bouée de sauvetage pour nous hisser à bord. *Simple.*

– Procédures d’immersion engagées.

– Entendu. Procédures d’immersion engagées.

Le plongeur tourna la valve de la valise sèche, et l’eau de mer se mit à inonder le compartiment de douze mètres de long. Dans le propulseur de plongée, l’air était chargé d’humidité, d’iode et de l’odeur du néoprène de nos combinaisons. Il était pratiquement impossible de bouger, car le SDV occupait presque toute la place dans la valise sèche, ne laissant qu’un passage de soixante centimètres de chaque côté de l’appareil. Il fallait compter quarante-cinq minutes pour immerger complètement la valise sèche, ce qui

me laissait le temps de passer en revue tous les points importants de la mission.

La valise sèche fonctionnait de la même façon que le hangar géant qui équipait l'USS *Grayback* pour le missile Regulus au temps de la guerre du Vietnam. Pendant deux décennies, le *Grayback* avait servi au déploiement des premières versions de SDV, mais les avancées technologiques nous permettaient désormais d'avoir des valises sèches mobiles, qui pouvaient être transportées n'importe où pour être montées dans des sous-marins configurés à cet effet. Le *Cavalla* devait en tester le potentiel. Personne n'avait envisagé d'utiliser aussi rapidement ces valises sèches pour une véritable mission.

– Monsieur, tous les systèmes sont prêts. J'ai un premier cap à 270 degrés sur cinq milles.

– Bien reçu, Ron. Je confirme, 270 à cinq milles, répondis-je.

Ron Blackburn était le navigateur SDV. Il avait le grade de maître. C'était un superbe SEAL, très à l'aise lors des longues plongées. Ron avait pour seul défaut d'être grand et mince. 3 % de masse grasse n'a jamais été un avantage quand on passe douze heures sous l'eau. Aucune combinaison au monde ne saurait remplacer une bonne couche de gras. Ron revenait de chaque longue plongée au bord de l'hypothermie, mais il ne s'en plaignait jamais.

Une fois le caisson inondé, l'équipage du sous-marin lança la pressurisation du caisson pour égaler la pression de la profondeur extérieure. Quand la pression fut égale, les portes de la valise sèche s'ouvrirent lentement et les plongeurs se hâtèrent de décrocher le SDV de son écrin. La vie sous-marine bioluminescente emplit le caisson, et des stries de protoplasmes verts virent danser autour de l'appareil.

Un des plongeurs nagea jusqu'à moi et me montra son pouce levé. Ils étaient prêts à nous déployer du *Cavalla*.

– OK, marmonnai-je à travers mon masque intégral de plongée. Dave, soyez prêt pour la sortie.

– Entendu, monsieur. Prêt pour la sortie.

Dave Roberts, le pilote du SDV, était intelligent, travailleur, toujours à trouver des solutions aux problèmes qui se posaient à lui. Il avait le grade de second-maître et était dans les SDVs depuis le début de sa carrière dans les SEALs. Il était sacrément doué.

Une fois le SDV en pression neutre, les plongeurs purent le dégager du caisson pour le déplacer sur le pont du *Cavalla*. Le kiosque, qui se dressait à l'avant de la valise sèche, formait un écran contre le courant de quatre nœuds. Cela permettait d'avoir une eau calme sur le pont.

Je refermai le battant coulissant du caisson et regardai à l'extérieur du SDV pour vérifier que les plongeurs étaient prêts avant de donner l'ordre du lancement.

– Paré au lancement, annonçai-je.

– Entendu, monsieur. Paré au lancement, répondit Dave.

Chaque ordre donné était répété pour être sûr qu'il avait bien été compris. Nos masques intégraux étaient équipés d'un système de communication, mais ce n'était pas évident de comprendre les mots à moitié étouffés dans un masque en caoutchouc.

Dave alluma le moteur électrique, et avec une légère poussée des plongeurs, nous nous dégageâmes du *Cavalla*.

Semblable à une baleine grise géante retournant dans les profondeurs de l'océan, le *Cavalla* disparut de notre vue tandis que Dave vira sur une trajectoire perpendiculaire à celle du sous-marin. Nous remontâmes à quatre mètres cinquante, ce qui était notre profondeur normale de transit.

– C'est un peu agité au-dessus, fit remarquer Dave.

Je sentais en effet la houle tirer sur l'appareil, l'entraînant vers la surface, puis le repoussant en profondeur à nouveau. Ayant été pilote de longues années, je savais que Dave luttait pour maintenir le SDV à niveau. Les variations de pression ne nous dérangeaient plus du tout. Nos tympans étaient devenus si souples que nous pouvions passer de zéro à neuf mètres aller-retour sans avoir besoin d'égaliser. Mais par fierté, le pilote tenait à garder l'engin le plus stable possible.

– Je vais descendre de quelques dizaines de centimètres.

– Entendu, répondis-je.

Il restait quatre-vingt-dix minutes avant que nous ne refassions surface et commencions l'exercice d'évasion. Juste le temps de faire une sieste. Les jambes calées entre deux bouées sonar, quatre sacs à dos de démolition et deux équipements supplémentaires de plongée, recroquevillé sur moi-même, je m'assoupis. J'étais à l'étroit, mouillé, glacé et je respirais dans un masque à la Dark Vador, mais cela m'était complètement naturel. C'était ça, être un homme-grenouille, et plus particulièrement encore, un commando SDV.

La plupart des SEALs détestent se trouver dans un SDV, confinés dans un petit espace, sans place pour bouger, sous l'eau pendant des heures, à finir tellement transis de froid que seules de longues douches chaudes peuvent les réchauffer. Mais pour moi, le SDV rappelait les jours de gloire des hommes-grenouilles italiens de la Seconde Guerre mondiale ou des soldats britanniques aux commandes de leurs mini sous-marins, poursuivant les navires de guerre allemands dans les fjords de Norvège. Je rêvais qu'un jour, il me serait donné de battre les Soviétiques au cours d'une attaque SDV sur la flotte russe à Vladivostok. Un jour peut-être…

– Monsieur Mac. Nous sommes à cinq minutes de l'objectif, annonça Ron.

– Entendu, Ron. Cinq minutes de l'objectif.

Relevant mes genoux à la poitrine, j'attrapai la plus grande des deux bouées sonar et me mis en position pour faciliter le déploiement. Le flux d'eau dans le compartiment arrière se calma à mesure que Dave ralentissait. De minuscules tourbillons vert phosphorescent s'engouffrèrent dans les poches d'air de mon rejet de bulles. Je pouvais sentir le SDV s'élever.

– Surface !

J'actionnai la poignée de la porte du compartiment et la fis glisser vers l'arrière. Une vague s'abattit aussitôt sur le module et me repoussa vers la poupe.

– Eh ben ! Ça déménage, ici, marmonnai-je.

– Le type de la météo avait pourtant dit que la mer serait calme cette nuit, dit Dave en ouvrant le toit avant et en grimpant sur le bateau.

– Peut-être que c'est calme à deux cents pieds, au niveau du *Cavalla*, intervint Ron en riant.

J'attrapai la bouée et tirai sur une petite goupille pour l'activer. Un petit son régulier se fit entendre.

– On lance le compte à rebours, dis-je.

Ron regarda sa montre.

– Il est 21 h 15. Ils ont dit que dans trente minutes max on devrait être sortis d'ici.

– On a de la chance s'ils nous trouvent dans une heure, rétorqua Dave.

– C'est un peu flippant d'être ici sans canot de sauvetage, ajouta Ron en retirant la capuche de sa combinaison de plongée.

Personne n'osait le dire, mais Ron avait raison. Jusqu'alors, nous avions toujours eu un canot de sauvetage quand nous plongions. À bord du bateau, il y avait un directeur de plongée, un aide-soignant, un plongeur de sécurité et un équipement radio en cas de problème. Ce soir-là, nous étions seuls. Nous nous entraînions en conditions réelles, nous avait expliqué Mabry. *Vous n'aurez pas de canot de sauvetage en Libye. Autant vous y faire tout de suite.*

– Je ne vois rien du tout, dit Dave.

Le brouillard se levait et la houle se renforçait.

– On est à combien de Vieques ?

– On doit être à environ dix miles de la côte, dit Ron. Mon radar Doppler ne marche pas à ces profondeurs, alors plus on dérivera et moins je saurai où l'on est.

– Ça ne devrait plus être très long, dis-je en essayant d'être confiant. On remettra le bateau au lieutenant Snell et on pourra rentrer à Roosey Roads. Je parie que le bar sera encore ouvert.

Le plan prévoyait qu'une équipe de remplacement vienne en hélicoptère, saute à l'eau et ramène le SDV au *Cavalla*. Nous

rentrerions alors à la base par la voie des airs, et peut-être, mais ce n'était pas sûr, aurions-nous droit à une bière fraîche et un lit chaud.

Trente minutes passèrent. Puis une heure. Puis deux. Puis trois.

– Je commence à avoir vraiment froid, monsieur Mac, déclara Dave d'une voix monocorde.

– Moi aussi, Dave, acquiesçai-je.

– On est trois, alors, dit Ron en grelottant de façon incontrôlable.

Pensant devoir rester deux heures max dans l'eau, nous ne portions que des combinaisons courtes et non nos combinaisons habituelles de deux centimètres et demi d'épaisseur, adaptées aux plongées stationnaires de douze heures, mais pas aux plongées courtes, car elles tiennent trop chaud et nécessitent de s'asperger régulièrement d'eau froide pour ne pas s'évanouir. Même si les eaux au large de Porto Rico avoisinaient les vingt-cinq degrés, elles étaient largement en dessous de notre température corporelle qui, par conséquent, chutait rapidement.

– Ça fait cinq heures qu'on est déployés, peut-être devrait-on retourner au *Cavalla*, suggéra Ron.

– On ne sait absolument pas où se trouve le *Cavalla*, Ron. On dérive depuis trois heures. Je vous garantis que Mabry et Steffens ont envoyé tous les avions de la flotte à notre recherche. On n'a plus qu'à attendre sagement et à s'en tenir au plan.

Ce n'était pas terrible comme réponse, et je ne suis pas sûr d'y avoir cru moi-même. Mais Ron était un bon marin.

– Oui, m'sieur, bredouilla-t-il en claquant des dents.

– Il ne pleut pas, c'est déjà ça, ajoutai-je alors qu'une énième petite vague déferlait sur le toit du SDV.

– Oui, heureusement, on aurait été trempé ! fit Dave en souriant, les bras serrés autour de sa poitrine.

– Vous êtes sûr que le sonar émet encore ? demanda Ron.

– Oui, il émet encore, dis-je, mais personne ne le capte.

Je m'allongeai sur le toit du SDV alors que nous flottions, perdus au milieu des Caraïbes. Comme tout bon leader, je me dis qu'il fallait

que je prenne les choses en main, car la nuit promettait d'être longue. Je récapitulai la situation dans ma tête. Voyons… Nous n'avions aucun moyen de communication. Notre seul espoir reposait sur une bouée émettrice. Nous n'avions aucune idée de notre localisation et aucun moyen de retrouver notre sous-marin. Nous avions froid et cela n'allait qu'en empirant. Le temps continuait de se détériorer et le soleil ne se lèverait pas avant trois heures. Nous n'allions pas mourir – du moins, je ne le pensais pas –, mais nous allions perdre le moral si je ne trouvais pas vite une bonne idée.

Voyons voir. Il faut que je trouve une bonne idée. Une bonne idée. Une bonne idée.

Non. Pas de bonne idée. Tant pis.

– Vous connaissez l'histoire du gorille qui entre dans un bar ?

– Quoi ? s'exclama Ron.

– Vous connaissez la blague du gorille qui entre dans un bar ?

Rob secoua la tête. Dave marmonna quelque chose d'inintelligible.

– Alors, un gorille entre dans un bar, et le barman, terrifié, court voir son patron au fond de la salle et lui dit : « Un gorille vient d'entrer dans le bar ! » Le patron ne cille pas. « Eh bien, dit-il au barman avec un calme olympien, va lui demander ce qu'il veut. » Le barman retourne derrière son comptoir, prend son courage à deux mains et s'adresse au gorille : « Je peux vous aider ? »

Ron se hissa à la proue du SDV, les yeux rouges et fatigués.

– La chute a intérêt à être bonne, monsieur Mac.

– Laissez-moi finir.

Dave se positionna pour mieux distinguer ma voix que couvrait le clapotis des vagues contre la coque.

– Le barman demande : « Je peux vous aider ? » « Un gin tonic », répond le gorille. Le barman retourne voir son patron et dit : « Le gorille veut un gin tonic. Qu'est-ce que je fais ? » « Ben, répond le patron, sers-lui un gin tonic, mais demande-lui neuf dollars. » « Neuf dollars ? s'indigne le barman. C'est de la folie ! Il va me réduire en bouillie. » « Mais non, dit le patron. Les gorilles ne sont pas très

finauds. Il ne se rendra compte de rien. » Alors le barman sert un gin tonic au gorille et lui annonce à contrecœur : « Ça fera neuf dollars. » Le gorille grommelle un peu, mais finit par sortir son portefeuille et tend un billet de dix au barman. Le barman l'encaisse et lui rend un dollar.

Dave était sur ses coudes, captivé par mon histoire, et Ron souriait malgré le froid.

– Le barman retourne voir son patron et lui dit : « Vous aviez raison. Ce gorille était vraiment bête. » Quelques minutes plus tard, le gorille tambourine sur le bar et dit : « Un autre gin tonic ! » Le barman lui sert un autre verre et lui dit : « Ça fera neuf dollars. » Le gorille lui tend un autre billet de dix et empoche sa monnaie. Le barman prend son courage à deux mains et dit au gorille : « Vous savez, on ne croise pas beaucoup de gorilles ici. » « Eh bien, dit le gorille… »

– Hé ! m'interrompit Dave. J'entends un hélico !

Je l'entendais aussi.

– Bon, éteignez le moteur. Dave, assurez-vous que les citernes de ballast sont complètement vides. Ron, vous passez en premier.

Nous allumâmes une lumière stroboscopique rouge, et l'hélicoptère nous envoya le signal indiquant qu'il nous avait vus. Le temps était toujours instable et l'hélicoptère eut du mal à rester en vol stationnaire. Le souffle du rotor nous fouettait violemment. Je fis signe à l'hélicoptère de rester où il était, à une centaine de mètres du SDV.

Ron nagea jusqu'à la bouée, mais chaque fois qu'il s'en approchait, les vents poussaient l'hélicoptère de son stationnaire, et Ron dut se démener avec le filin une bonne dizaine de minutes avant de réussir à attraper la bouée et d'être hélitreuillé.

L'équipe de remplacement sauta dans l'eau et nagea jusqu'au SDV. Ce fut au tour de Dave d'être hélitreuillé, puis du mien. Ce qui aurait dû prendre dix minutes dura près d'une demi-heure. Je savais que les jauges de carburant de l'hélicoptère étaient basses. Dès que je fus à bord, le pilote braqua à gauche et mit le cap sur Roosey Roads.

À notre retour à la caserne, il était 5 h 00. La nuit avait été longue. Nous tremblions encore de froid et étions prêts à nous mettre au lit.

– Espérons que l'on n'ait jamais à s'évader des eaux libyennes, dit Ron. On mourrait tous d'hypothermie avant d'être secourus.

Dave avait retiré sa combinaison de plongée et se dirigeait vers les douches. Ron rangeait son gilet de sauvetage et je griffonnais des notes sur le déroulement de la nuit quand un *chief petty officer*[1] en uniforme entra dans la pièce.

– Vous êtes le lieutenant McRaven ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

– Monsieur, l'amiral voudrait vous voir.

Ron et moi échangeâmes un regard.

– Quel amiral ?

– Monsieur, on m'a juste dit de venir vous chercher et de vous conduire à l'amiral.

– J'ai bien compris, chef, mais je ne connais aucun amiral.

– Monsieur, le commandant Mabry m'a dit de vous conduire immédiatement à l'amiral. Une voiture nous attend.

– D'accord, dis-je à contrecœur. Laissez-moi me changer, et je vous accompagne.

– Non, monsieur. Vous devez venir tout de suite. Ce sont les ordres que j'ai reçus.

J'examinai le *chief petty officier* pour voir s'il était sérieux. Les SEALs ont la réputation de se jouer des tours très élaborés, mais là, je n'étais vraiment pas d'humeur. Il portait l'insigne d'un capitaine d'armes. Il était l'équivalent pour la Navy d'un policier militaire.

– Laissez-moi au moins retirer ma combinaison de plongée.

– Monsieur, dit-il comme pour me lancer un ultimatum.

Ron resserra les rangs à mes côtés et je lui fis signe de reculer.

– D'accord. Allons-y. Ron et Dave, allez-vous reposer. Avec un peu de chance, cela ne durera pas longtemps. Si je ne suis pas de

retour dans quelques heures, appelez le commandant Steffens et tenez-le au courant.

Ron acquiesça. Je suivis le *chief petty officer* et montai dans la voiture avec lui. Le trajet dura trente minutes. Le véhicule pénétra dans un parking désert de l'autre côté de la base, en face d'un vieux hangar de C-130.

Sur le parking, il y avait deux hommes. Je reconnus la silhouette imposante de Bob Mabry, mais celle de l'autre homme, indéniablement plus âgé et en civil, m'était inconnue.

Le *chief petty officer* me déposa à la hauteur de Mabry et s'en alla. Il faisait encore nuit et il n'y avait pas de lumière sur le parking. Mabry s'avança vers moi et fit les présentations.

– Bill, voici l'amiral Craig Dorman. C'est lui qui mène la barque.

Je me mis au garde-à-vous et serrai la main de Dorman. La cinquantaine, les cheveux blond clair, mince, il avait un regard perçant, mais un sourire chaleureux.

– Vous avez fait un bon boulot au cours de ces trois derniers mois, Bill. C'était très impressionnant à voir.

Je ne pouvais que le remercier, mais je ne savais toujours pas ce qui se passait.

– J'aimerais que vous veniez parler de l'exercice de ce soir à quelques personnes. Nous devons régler le problème de la localisation du SDV ou nous n'aurons jamais le feu vert du Pentagone.

Je parcourus des yeux le parking désert.

– Par ici, dit Mabry en se dirigeant vers le hangar.

L'amiral ouvrit la porte et entra, suivi par Mabry. En passant la porte, ce que je vis me laissa sans voix. Il y avait là deux cents personnes réparties sur dix rangs. Le hangar était plein.

Mabry sourit.

– Monsieur, qui sont ces gens ?

– Ce sont tous ceux qui se tiennent en coulisse, Bill. Ce sont eux qui coordonnent les aéronefs, rassemblent les informations, suivent

le sous-marin, brouillent les services de renseignement russes, et font des rapports quotidiens à Washington.

L'amiral marchait devant moi et me présenta succinctement à la première rangée de bureaux.

– Mesdames et messieurs, voici le lieutenant McRaven. Il a dirigé l'exercice de recherche et sauvetage de ce soir. Je lui ai demandé de vous résumer sommairement l'opération.

J'allais prendre la parole, quand l'amiral m'interrompit :

– Oh, avant de nous faire votre débriefing, nous aimerions savoir une chose.

Tout le monde se pencha en avant, comme s'ils s'attendaient à ce que je fasse une grande révélation.

– Oui, monsieur ?

– La chute. Racontez-nous la chute.

– Quelle chute ?

– La chute de la blague du gorille.

J'étais bouche bée, et l'auditoire éclata de rire.

– Bien entendu, vous saviez que la bouée sonar était équipée d'un micro, dit l'amiral avec un sourire amusé, sachant pertinemment que je ne le savais pas.

– Non, monsieur, répondis-je, rouge écarlate en pensant à tous les gens que l'on avait maudits en attendant l'hélicoptère.

– Eh bien, vous le savez maintenant. Alors…

– Alors, repris-je, le barman dit : « Vous savez, on ne croise pas souvent de gorille par ici. » À quoi le gorille répond : « À neuf dollars le verre, ça ne m'étonne pas ! »

Tout le monde éclata de rire. Mabry et l'amiral étaient pratiquement pliés en deux. La blague n'était pas si drôle et ma prestation était un peu guindée, mais la situation ne manquait indéniablement pas d'humour. Même si j'étais un peu le dindon de la farce, je ne pus m'empêcher de rire de ma naïveté. Deux cents personnes avaient entendu tout ce que Ron, Dave et nous nous étions dit pendant six heures. Toutes nos récriminations contre

l’équipe du sous-marin, toutes les remarques acerbes sur le retard de l’hélicoptère, toutes les histoires hautes en couleur échangées lors des escales, tout ce que se disent les marins quand ils pensent que personne ne les écoute. Tout.

Après mon débriefing, je retournai à la caserne. Mabry m’avait ordonné de ne parler à personne du personnel caché dans le hangar, alors je dis à Ron et Dave que le chef s’était trompé et que c’était Mabry seul qui voulait me voir.

Deux jours plus tard, on nous informa que la mission SEAL était annulée. Le Pentagone avait opté pour une attaque aérienne. L’opération El Dorado Canyon fut conduite le 15 avril 1986. Le raid aérien bombarda plusieurs cibles dont l’aéroport de Tripoli, la caserne de Bab al-Azizia, et les quartiers généraux de Benghazi.

Le *Cavalla* retourna à Hawaï, et les SEALs à Little Creek où tout le monde retrouva son train-train quotidien. Deux mois passèrent. J’étais au volant et j’allais travailler quand j’entendis, en parcourant les radios locales, un animateur raconter : « Le barman dit alors : “Vous savez, on ne croise pas souvent de gorille par ici.” À quoi le gorille répond : “À neuf dollars le verre, ça ne m’étonne pas !” »

Certaines blagues sont trop drôles pour ne pas être partagées.

CHAPITRE SEPT

LES FANTÔMES DE TOFINO

Coronado, Californie

Septembre 1989

– **C**'est écrit : « George H. W. Bush, président des États-Unis ».

– C'est pas vrai ? Montrez voir ! dis-je en prenant la lettre des mains du maître principal. Bon sang ! C'est bien écrit « George H. W. Bush ».

Le maître principal Bill Huckins reprit la lettre de la Maison-Blanche et lut la note de service. Huckins était l'officier non commissionné le plus gradé de la SEAL Team One. Grand, massif, le visage rougeaud, c'était un homme sociable à l'esprit acéré. Il inspirait le respect. J'étais le commandant en second. Le commandant étant déployé dans le golfe Persique, je me retrouvais à la tête de la SEAL Team One, et Huckins était mon bras droit.

– « Le président des États-Unis sollicite votre assistance pour localiser un avion de reconnaissance Navy P2V2 perdu en 1948 en Colombie-Britannique, au Canada. L'avion a décollé de la base aéronavale de Whidbey Island le 4 novembre 1948 pour une patrouille de routine et plus personne ne l'a jamais revu. Une mission de recherche et de sauvetage de la Navy a localisé des débris du crash en 1962, mais compte tenu des conditions dangereuses, elle n'a pas été en mesure de récupérer grand-chose.

Plus personne n'a ensuite revu l'aéronef, jusqu'à ce que, vingt-sept ans plus tard, un pilote de brousse survolant la région de Tofino en Colombie-Britannique aperçoive quelque chose briller dans le cratère d'un volcan éteint près du mont Guesnes. Le centre du cratère étant rempli d'eau, il est possible que l'épave de l'avion repose au fond de ce lac de montagne. Il transportait neuf passagers. Nous avons le devoir de retrouver leurs dépouilles pour leur offrir une sépulture digne de ce nom. »

Le maître principal leva les yeux de la lettre.

– Ils donnent ensuite le point de contact et nous ordonnent de répondre à la demande du Président d'ici vendredi. Qu'est-ce que cela peut faire, au Président, un avion disparu depuis plus de quarante ans ?

– Bush est un ancien aviateur de la Navy, expliquai-je. J'imagine que la famille d'un des membres de l'équipage lui a demandé son aide.

– D'accord, chef, mais pourquoi nous ? Pourquoi la SEAL Team One ?

– Qui d'autre pourrait conduire une expédition au milieu de nulle part au Canada qui nécessite de grimper et de plonger ?

– Et pas n'importe quelle plongée, dit Huckins en déroulant une carte topographique de la région. De la plongée en haute altitude.

J'examinai la carte en suivant le doigt de Huckins.

– Dans cette région, les montagnes culminent à plus de 2 400 mètres, dit-il. Et le lac de cratère dont parle le Président est à plus de 900 mètres. Il va falloir revoir toutes nos tables de plongée.

C'était une des régions les plus reculées qui m'avaient été données de voir. Les montagnes autour du site suspecté du crash étaient exceptionnellement escarpées. Tout était abrupt sur des centaines de kilomètres alentour.

– Il nous faut quelqu'un qui sait ce qu'il fait, dis-je.

– Je vais donner un ordre préparatoire à Barker, répondit Huckins sans hésiter.

Le premier-maître Geoff Barker était le meilleur plongeur de toutes les équipes SEAL. Grand, corpulent, il avait les cheveux sombres et un visage large et doux. Il supplantait la plupart de ses coéquipiers plus petits et plus minces à la nage comme à la course. Il supervisait le bâtiment de plongée de la SEAL Team One, et c'était l'un des soldats les plus professionnels avec qui j'ai eu l'occasion de travailler. Il savait parfaitement ce qu'il faisait.

– De qui d'autres avons-nous besoin ? demandai-je en sachant parfaitement qui je voulais. Prenons Pat Ellis. C'est un grimpeur hors pair. Il saura préparer le terrain.

Huckins acquiesça d'un signe de tête.

Pat était l'incarnation même d'un Navy SEAL. Il était grand, de silhouette anguleuse. Il avait un esprit vif. Il était rare de trouver autant de maturité chez un jeune officier.

– Prenons aussi Greg Walker.

– Bien vu, reconnut Huckins.

Walker était un homme discret. Il avait la peau mate et une grosse moustache. Ce n'était pas un SEAL, mais un plongeur de première classe de la Navy, et en tant que tel, c'était lui qui en savait le plus sur la théorie de la plongée. Il était le numéro deux du bâtiment de plongée de la SEAL Team One et avait gagné le respect de tous les hommes-grenouilles de la hiérarchie.

– Et pour finir, mettez Doc James, il est bon en tout.

– Et comme chef de groupe ?

– Le premier-maître.

– Monsieur… dit Huckins avec une dérision non cachée. Vous savez bien que l'amiral Worthington ne le laissera jamais diriger cette opération. Il voudra un officier à ce poste.

– Pas besoin d'être un officier pour diriger cette opération. Barker est plus que capable de gérer cette mission.

Huckins ne dit rien. Il se contenta de hocher poliment la tête, comme pour confirmer que j'étais complètement fou.

– Allez-vous faire mettre, dis-je en riant. Appelez le Naval Special Warfare Group One et dites-leur que nous avons une équipe prête à

partir en début de semaine prochaine. Et arrêtez de me regarder comme ça.

– Comme quoi ? feignit-il de s'étonner.

– Voilà, comme ça.

Il sourit. Il avait raison, bien sûr. L'amiral George Worthington, le commandant de la Naval Special Warfare, insista pour qu'un officier fasse partie de l'expédition et il m'ordonna d'en prendre la tête. Je n'allais pas me plaindre. C'était l'occasion rêvée de sortir du bureau et de crapahuter au Canada. Même si aucun de nous ne s'attendait vraiment à retrouver un avion disparu depuis plus de quarante ans, c'était une promesse d'aventure, et qui allait refuser un peu d'aventure ?

Doc James était en déplacement et ne put se joindre à nous. Le maître Chuck Carter le remplaça. Nous étions donc cinq : le premier-maître Geoff Barker, les maîtres Ellis, Carter, Walker, et moi-même. Un C-130 nous emmena à la base aérienne de Whidbey Island dans l'État de Washington. À Whidbey, nous devions embarquer dans un cargo canadien pour gagner Tofino, en Colombie-Britannique. À Tofino, nous louerions un petit hélicoptère pour nous rendre en plusieurs voyages, avec notre matériel, sur les lieux supposés du crash.

Le chef de soute nous fit signe de monter à bord. Nous étions prêts à décoller.

– Écoutez, cria le maître principal pour couvrir le bruit des pâles de l'hélicoptère, je sais que ça a l'air très amusant pour vous tout ça, mais vous vous rendez dans une région où aucun être vivant n'a mis les pieds ces dernières décennies.

– Vous voilà bien solennel, le taquinai-je.

– Je vous dis juste d'être prudents. Vous ne savez pas ce qui vous attend. S'il arrive quoi que ce soit, les secours seront très, très longs à arriver.

Je voyais à son regard que son appréhension était sincère. On aurait dit une mère qui déposait son enfant à l'école pour la première

fois. Je souris, lui serrai la main et dis :

– On doit y aller. Gardez la boutique jusqu'à notre retour.

Le maître principal acquiesça, fit un bref salut et tourna les talons.

L'avion avait à peine quitté le sol que Barker, Ellis, Carter, et Walker somnolaient déjà. Je sortis un exemplaire plastifié de la carte topographique et étudiai notre destination une énième fois. C'était au milieu de nulle part, mais nous étions cinq marins expérimentés et il ne faisait aucun doute pour moi que nous saurions gérer n'importe quel imprévu. Absolument aucun doute.

– Qu'est-ce que vous allez chercher ? dit en riant le barbu.

– Encore cette histoire ? s'exclama son compagnon au visage rougeaud.

Je commençais à regretter de nous être arrêtés pour dîner. Ce restaurant à la déco germanisante avec ses longues tables de pique-nique, ses poutres en bois et ses horloges comtoises était le seul établissement ouvert à Tofino. Et nous étions en plein Oktoberfest. Des hommes en *lederhose* et les femmes à la poitrine opulente dansaient la polka sur de la musique bavaroise. Nous mangions nos saucisses-choucroute au milieu de ce joyeux tapage. Barker, qui ne buvait jamais d'alcool, sirotait un Coca-Cola tandis que le reste de l'équipe carburait à la bière.

– Hé, les Ricains, vous savez le nombre de fois où des pilotes, des trappeurs, des pêcheurs ou des touristes ont rapporté avoir vu… nous dit l'homme au visage rougeaud en marquant une pause pour trouver la bonne formulation. Avoir vu quelque chose briller, hein ?

Aux mots « quelque chose briller », Geoff Barker laissa échapper un profond soupir. C'étaient les mêmes mots que le Président avait utilisés dans sa lettre. Nous avions dû mettre une équipe sur pied en toute hâte, et Barker en particulier avait passé de longues heures à dresser la liste des équipements d'escalade, de plongée et de bivouac dont nous aurions besoin. Et à présent, tout laissait croire que nous nous étions embarqués dans une chasse au dahu.

Voulant rester positif, je pris la défense de notre mission.

– Nous savons de source sûre qu'un gros objet métallique a été vu à cet endroit, dis-je en désignant un point sur la carte plastifiée.

– Quelque chose qui brille, quoi, ricana le barbu en essuyant la mousse de bière accrochée à ses moustaches.

– Sonny, cela fait deux décennies que plus personne n'a vu cette épave, intervint l'homme au visage rougeaud. Même si un avion s'est bien écrasé dans ces montagnes, il doit être maintenant enseveli sous des mètres et des mètres de neige et de glace. Vous n'arriverez jamais à le retrouver.

– Et la neige ne fond jamais dans ce coin, ajouta le barbu en tapotant la carte.

Le barbu avait en partie raison. Dans ces montagnes, la neige ne fondait pratiquement jamais de l'année, sauf deux semaines à la fin septembre, et encore, elle ne fondait qu'en partie. Si nous voulions avoir une chance de trouver cet avion, nous n'avions qu'un tout petit créneau, à savoir les deux semaines à venir.

Sans crier gare, une matrone à la poitrine énorme m'attrapa par la main et m'entraîna sur la piste de danse.

– Dansons polka ! s'écria-t-elle en me faisant tournoyer.

– Je ne danse pas, balbutiai-je en essayant gauchement de me dégager de sa poigne.

– Nous, polka ! insista-t-elle dans un anglais rudimentaire.

Le barbu, son compagnon rougeaud et mes quatre coéquipiers se mirent à frapper des mains et à m'encourager bruyamment. *Et puis zut !* pensais-je. La polka n'avait pas l'air très différente du « *two-step* » texan.

Prenant fermement la main dodue de mon imposante *fraulein,* je me mis à évoluer sur la piste avec entrain, bousculant tous les danseurs autour de nous, au plus grand amusement de mes compères hommes-grenouilles et du chef d'orchestre en costume du dimanche qui ne cessait de crier :

– Tout le monde, polka !

Je jetai un œil vers notre table. Le barbu et son ami au visage rougeaud riaient, mais au fond de moi, je savais que leurs rires

n’avaient rien à voir avec ma danse.

– Plus bas ! criai-je. Descendez-moi encore plus bas !

Le pilote de notre petit hélicoptère Bell acquiesça et fit descendre son appareil de deux mètres supplémentaires. En équilibre précaire sur un gros rocher, Barker et Ellis attrapèrent les bouteilles de plongée que je leur tendais par l’ouverture de la porte latérale.

Walker me passa le reste de notre équipement, balaya des yeux une dernière fois l’intérieur de l’appareil et annonça que nous avions tout. Je lui fis signe de débarquer, et d’un mouvement souple, il glissa du fond de l’hélico vers la porte avant de sauter sur le rocher en contrebas.

Je tapotai l’épaule du pilote et lui criai :

– Merci pour la route !

Il jeta un œil au paysage dénudé, aux pics abrupts et aux plaques traîtresses de glace, et me lança en retour :

– Soyez prudents ! Si je n’ai pas de vos nouvelles d’ici quatre jours, je reviendrai.

Je le remerciai d’un signe de tête, lui tapotai une dernière fois l’épaule et glissai par l’ouverture de la porte latérale dans les bras du grand Geoff Barker.

Nous regardâmes l’hélicoptère virer doucement à droite et gagner de l’altitude avec peine. Les pâles avaient moins de traction avec la faible densité de l’air et les grondements des moteurs se répercutaient bruyamment sur les parois montagneuses.

Quelques minutes plus tard, le silence retomba. Un silence de mort. Notre équipement empilé à nos pieds, en équilibre sur des rochers, nous étions là, tous les cinq, à examiner notre nouvel environnement. C’était spectaculaire.

Sur trois côtés, des pics s’élevaient à 1 500 m. Sous nos pieds, un lac gris-bleu se déversait en une longue cascade. Il était impossible de voir jusqu’où l’eau tombait. Elle semblait s’écouler indéfiniment dans une vallée loin en dessous. À part quelques pins qui

ponctuaient le paysage, il n'y avait aucun signe de vie. Que des rochers. Des gros rochers à perte de vue.

Comme on s'y attendait, la neige avait fondu, ne laissant derrière elle qu'une étroite bande de glace qui s'étirait sur plusieurs centaines de mètres du sommet de la montagne en face de nous, jusqu'à environ trois cents mètres du lac.

– Bon, dit Ellis. Nous y sommes. Et maintenant ?

Il n'était que 15 h 00, mais la nuit commençait déjà à tomber. Le soleil disparaissait peu à peu derrière les hautes montagnes.

– Montons le camp pour la nuit, dis-je. On plongera demain matin.

– J'ai trouvé un rocher avec de la place pour les deux tentes, un feu de camp et un peu de matos.

– Au moins, on ne risque pas de se faire bouloter par des ours ou des cougars, dit Ellis en examinant les environs à travers la lunette de visée de son calibre 300 WinMag. Rien ne vit ici.

– Il va bientôt faire nuit, intervint Barker. Ne traînons pas.

En moins d'une heure, nous déplaçâmes tout notre équipement sur le seul endroit plat du cratère. Barker avait eu du flair. Le site était idéal pour un campement.

Barker et moi partagions une tente, Ellis, Carter, et Walker, la deuxième. À 17 h 00, le soleil était couché et les étoiles illuminaient le ciel. Des étoiles filantes striaient l'horizon juste au-dessus des sommets, et la Grande Ourse, habituellement la constellation la plus brillante de la nuit, était éclipsée par les autres astres. De toute ma carrière dans les SEALs, des jungles de Panama aux montagnes d'Alaska en passant par les eaux du Pacifique Sud, je ne me souviens pas avoir vu des étoiles briller avec autant d'éclat que ce soir-là.

Emmitouflés dans nos vestes en Gore-Tex et nos pantalons en laine, nous restions autour du feu pour essayer de nous réchauffer.

– Vous croyez vraiment qu'ils sont au fond de ce lac, chef ? demanda Walker.

– Je ne sais pas, Greg. C'est ce qu'on verra peut-être demain.

– Ça serait quand même chouette, non ? fit remarquer Ellis. Et si cet avion était encore là, conservé intact dans ces eaux glacées, à attendre qu'on le retrouve ?

– Avec une eau aussi claire, quelques plongées devraient suffire pour déterminer s'il est là ou pas, déclara Barker en ajoutant une bûche.

Nous avions rassemblé nos affaires sur un lit de branchages et avions ramassé suffisamment de bois pour plusieurs nuits.

– Vous imaginez ce qu'ils ont dû vivre ? fit Carter. Je veux dire, ces gars faisaient un vol de routine, sans avoir à s'inquiéter de quoi que ce soit, et boum, ça part en vrille : un problème de moteur, la glace, quelque chose, et en quelques minutes à peine, l'avion perd de l'altitude.

– J'imagine que le pilote a vu le lac et a cru que c'était un pré dégagé où il pouvait se poser, essayai-je de deviner.

– Ça a dû être l'horreur quand il a compris que ce n'était pas de l'herbe, mais de l'eau, ajouta Barker.

– Attendez, quand est-ce que c'est arrivé ? demanda Ellis.

– En novembre 1948, répondis-je.

– Le lac n'était pas glacé en novembre ? rétorqua Ellis.

Nous nous sommes tous regardés, étonnés que personne n'y eût pensé.

– Si, forcément, dit Carter avec excitation.

– Cela veut dire… reprit Barker en attendant que l'un de nous finisse sa phrase.

– Cela veut dire, continuai-je, qu'il s'est posé sur le lac, mais qu'il n'a pas pu freiner, et que l'avion s'est certainement encastré dans la montagne.

– À environ 190 km/h, ajouta Ellis.

– Si c'était le cas, on aurait des débris de l'avion disséminés un peu partout sur les flancs de la montagne, et on n'a rien vu, objecta Barker.

– On n’est probablement pas sur les lieux du crash, marmonna Walker. Je propose qu’on fasse une journée de recherches et qu’on rappelle l’hélico si on ne trouve rien.

La proposition de Walker nous laissa tous muets. Nous nous étions préparés pour quatre jours de recherches, mais Walker avait raison. Il n’y avait aucun avion en vue, et s’il n’était pas dans l’eau, il n’était tout simplement pas là.

– Bon, on a une longue journée devant nous. Allons-nous coucher, dis-je.

– Entendu, monsieur, répondit Barker. Je vais ajouter une bûche au cas où il y aurait un Bigfoot dans le coin.

Nous nous retirâmes dans nos tentes, nous glissâmes dans nos sacs de couchage et il ne fallut pas plus de quelques minutes pour que les ronflements se mêlent au crépitement du feu.

En me recroquevillant dans mon duvet, je ne pus m’empêcher de penser au sort de l’équipage disparu. J’espérai trouver un début de réponse le lendemain, mais le matin était encore loin.

Je grelottais de façon incontrôlable. M’enveloppant le plus possible dans mon sac de couchage, j’essayais de garder un peu de chaleur corporelle. Nous avions sous-estimé la chute de température nocturne et mon duvet n’était clairement pas adapté à ce climat.

Je roulai sur ma gauche pour attraper ma deuxième veste, mais il manquait quelque chose.

Barker.

J’ouvris les yeux et attendis une minute pour qu’ils s’ajustent à l’obscurité. Les ombres projetées des flammes dansaient sur la toile de tente et je pus vaguement distinguer une silhouette à côté du feu.

Je me dégageai de mon duvet, enfilai ma veste en Gore-Tex, défis la fermeture de la tente et sortis dans le froid mordant de la nuit.

Barker était assis sur un siège pliable et se réchauffait auprès du feu.

– Ça va, Geoff ?

– Ça va, marmonna-t-il sans même se tourner vers moi.

Je regardai autour de lui pour voir s'il avait réussi à faire passer en douce une flasque de whisky. C'était un dur à cuire, un homme fier. Mais la bouteille avait toujours été son point faible. Un an plus tôt, après plusieurs incidents mineurs, il avait décidé d'arrêter net. Depuis, il n'avait pas bu une seule goutte d'alcool. De ce que je savais, du moins.

J'attrapai un siège et m'assis à côté de lui en essayant de voir si je pouvais sentir un effluve d'alcool.

– Je ne suis pas en train de boire, si c'est ce à quoi vous pensez, chef.

Je jetai une autre bûche dans le feu.

– Mais alors, que fichez-vous là ? On se les gèle.

– Je n'arrivais pas à dormir, c'est tout.

– Vous n'êtes pas très convaincant, Geoff. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien, dit-il sèchement. Il ne se passe rien.

– D'accord. Je sais en tout cas que vous n'êtes pas venu là pour vous réchauffer, parce qu'il ne fait pas meilleur dehors.

Même à proximité du feu, l'air était sec et froid. Une brise apportait l'air glacial des bancs de neige qui s'étendaient au-dessus de notre campement.

– Je vais bien, répéta-t-il. Ça va.

Je lui donnai une tape dans le dos et me levai. Il faut parfois savoir laisser l'homme face à ses propres démons. Après m'être réchauffé une dernière fois près des flammes, je courus à la tente et m'engouffrai dans mon duvet aussi vite que possible. Je passai le reste de la nuit à lutter contre le froid et une vessie pleine. Il restait trois heures avant que le soleil ne se lève, mais j'avais hâte d'être au matin.

Ma montre indiquait 6 h 25, mais je pouvais entendre les autres se lever et s'étirer. Je m'habillai rapidement et sortis de la tente. Le paysage et l'altitude me coupèrent le souffle.

Il n'y avait pratiquement pas de nuage dans le ciel. Toutes les couleurs de la nature étaient comme des aplats de peinture. Les tonalités chaleureuses des montagnes tranchaient avec le bleu profond de l'eau, le blanc aveuglant de la neige et le vert des arbres des vallées au loin.

Barker était là où je l'avais laissé quelques heures plus tôt. Il n'était pas retourné dans la tente. Face à lui, de l'autre côté du feu, il y avait Carter et Walker. Ellis était descendu examiner le lac. Ils avaient l'air tous les trois préoccupés.

Je me penchai et pris la cafetière pour me verser du café dans une tasse en inox.

– Qu'y a-t-il à manger ? demandai-je en sachant très bien que nous n'avions que des rations C.

Personne ne leva les yeux du feu. Attrapant un siège pliant, et une bûche, j'alimentai le feu.

– On est prêt à plonger ?

Aucune réponse.

– Geoff, est-ce que le matériel est prêt ? demandai-je.

– Oui, monsieur, répondit Barker en essayant de paraître motivé.

– Bon, fis-je en avalant une gorgée de café. Qu'est-ce qui ne va pas, les gars ?

Les trois hommes se consultèrent du regard, mais personne ne dit mot.

– Allez, les encourageai-je doucement. Qu'est-ce qu'il y a ?

Je voyais bien que Barker et Walker n'allaient pas lâcher le morceau, mais Carter avait envie de parler. Il suffisait de lui en donner l'occasion.

– Chuck, dites-moi ce qui se passe.

Carter lança un regard vers les deux autres hommes, parcourut des yeux le campement comme pour voir si quelqu'un d'autre pouvait l'entendre, et finit par demander à Barker et Walker :

– Vous l'avez vu ?

– Vu quoi ? demanda Barker en levant la voix.

– Je l'ai vu, avoua Walker.

– Vu quoi ? voulus-je savoir.

Carter marqua un temps d'hésitation. Je me penchai vers le feu, comme pour partager avec eux un secret d'écoliers.

– Oui… ?

– Il y avait quelqu'un à côté de notre tente cette nuit, dit Carter. Il a fait le tour du campement.

J'examinai attentivement le visage de chacun. Il n'y avait pas de lueur de malice dans leurs yeux, pas de sourire en coin, mais une sorte de confusion tendue.

– C'était Geoff, dis-je en riant et en me tournant vers Barker pour qu'il confirme.

Mais il resta stoïque.

– Ce n'était pas moi.

– Bien sûr que si.

– Non, ce n'était pas moi, répéta Barker doucement. C'était pour ça que j'étais sorti. J'ai vu un homme marcher autour des tentes. Je pensais que c'était Pat, alors je l'ai appelé, mais il ne m'a pas répondu.

Je regardai Walker puis Carter.

– Aucun de nous n'est sorti de la tente cette nuit, dit Carter.

Walker acquiesça.

– Il était juste là, reprit Carter. Il devait faire plus d'un mètre quatre-vingts et il était corpulent. Il a fait deux fois le tour complet de notre tente en s'arrêtant parfois, comme pour regarder à l'intérieur.

– Comme il ne répondait pas, intervint Walker, j'ai ouvert la tente pour regarder à l'extérieur, mais il n'y avait personne.

– Geoff fait un mètre quatre-vingts et il est corpulent, rétorquai-je.

– Oui, monsieur, mais même Geoff ne peut pas marcher dans les airs.

– Dans les airs ?

Carter se leva et me fit signe de le suivre vers sa tente.

Le rocher sur lequel nous avons érigé notre campement faisait dans les trois mètres cinquante de diamètre, et la tente que partageaient Ellis, Walker, et Carter était tout au bord du rocher. Derrière leur tente, c'était le vide. Il n'y avait pas de place pour mettre un pied entre leur tente et le bord du rocher.

– Comme je vous le disais, il a fait le tour complet de la tente, insista Carter.

– Je ne vois pas comment un homme de la taille de Geoff pourrait faire ça, dit Walker en désignant la base de la tente.

Je me penchai en avant pour voir si je pouvais faire le tour de la tente, mais il n'y avait clairement pas la place à l'arrière pour passer.

– Qu'essayez-vous de me dire ? Que vous avez vu un fantôme ? C'est ça ?

– Écoutez, chef, dit Barker. Je sais que ça vous paraît complètement fou. C'est le genre de chose que j'aurais pu dire quand je buvais. L'alcool me faisait voir des choses qui n'étaient pas là, me faisait entendre des voix, et me faisait croire à des choses qui n'étaient pas vraies. Mais je n'ai pas bu hier soir, et je sais ce que j'ai vu.

Carter et Walker acquiescèrent.

– Il y a autre chose, dit Barker.

– Autre chose ?

– L'avion est là. Dans ce cratère, précisa Barker. Il n'est pas dans le lac.

– Est-ce que c'est l'homme qui a fait le tour de la tente qui vous l'a dit ? demandai-je, m'attendant à les faire rire.

Mais Geoff ne rit pas.

Au cours de ma carrière dans la Navy, de nombreux événements inexpliqués ont affecté ma vie. J'ai appris à me fier à mes instincts et à ceux de mes compagnons. Il était évident que Barker, Walker, et Carter avaient vu, entendu, senti quelque chose qu'ils pensaient du fond de leur cœur être vrai. Je n'avais rien vu, rien entendu, ni senti hier soir, mais cela ne l'en rendait pas moins vrai.

– Bon, les gars, dis-je en levant les yeux sur la bande de glace qui flanquait la montagne. Allons trouver cet avion.

Les gros rochers qui couvraient la montagne ralentissaient notre progression. En plus de ça, Barker, Ellis, Carter et moi étions alourdis par les cordages, les crampons, les piolets et lumières. Il nous fallut quarante-cinq minutes d'efforts pour arriver au pied de la bande de glace. Cette dernière faisait une cinquantaine de mètres de large et s'arrêtait abruptement, alors que ce genre de formation se terminait habituellement en pente douce.

Depuis notre position en hauteur sur la façade ouest de la montagne, nous pouvions voir le bassin tout entier. De là, la cascade qui plongeait dans la vallée en contrebas était encore plus spectaculaire. Alors qu'il était difficile d'en évaluer la hauteur, le volume d'eau qui s'écoulait par-dessus le bord du cratère impliquait pour la plongée des risques beaucoup plus élevés que je ne l'avais imaginé. À cette profondeur, le courant pouvait facilement emporter un plongeur. Je pris mentalement note du problème.

Au-dessus de nous, la paroi rocheuse s'élevait à pic. Il fallait compter plusieurs heures pour arriver au sommet, même pour des grimpeurs expérimentés. Avec le matériel que nous avions pris, nous ne pouvions pas aller au-delà du milieu de la bande de glace.

Barker donna quelques coups de piolet dans la glace qui semblait solide, mais chaque coup sonnait différemment.

– Ça sonne creux, dit Barker en essayant de voir à travers la glace.

– Si c'était creux, la glace s'effondrerait sous notre poids, fit remarquer Ellis.

Barker retira ses gants pour avoir une meilleure prise et donna des coups de pioche de toutes ses forces, se concentrant sur un point précis sur le bord de la plaque de glace. Nous nous joignîmes rapidement à lui.

La couleur de la glace changeait à mesure que l'on creusait. Elle devenait plus foncée, ne reflétant plus seulement la lumière du soleil, mais renvoyant l'absence de lumière en son cœur.

Soudain, la pioche de Barker traversa une fine couche de glace.

– C'est creux, déclara-t-il en dégageant avec peine la pointe de son instrument.

En une demi-heure, on réussit à creuser une ouverture suffisamment large pour qu'un homme puisse s'y glisser. Je passai une lampe torche dans le trou et vis une voûte qui s'étendait sur plusieurs mètres, mais il était difficile d'en savoir plus depuis l'extérieur. Barker enfila un harnais, passa la corde dans le mousqueton, attrapa une lampe torche et entreprit de se faufiler dans la caverne de glace.

– Geoff, ça ne me dit rien qui vaille, fis-je. Je n'arrive pas à savoir si cette formation est stable. Si la glace s'effondre, on aura du mal à vous dégager. Ne prenez pas de risques inutiles.

Barker m'envoya le regard confiant de celui qui avait déjà connu ce genre de situation.

– Tout ira bien, chef.

J'acquiesçai.

– D'accord. Allez-y.

Ellis ramena le mou pour tendre la corde, tandis que je me postais près de l'entrée pour rester en communication avec Barker.

– Tout va bien ? lui criai-je alors qu'il disparaissait de ma vue.

– Très bien, me répondit l'écho.

Je regardais la corde s'enfoncer dans la pénombre. Barker avait parcouru une cinquantaine de mètres quand la corde se tendit soudain.

Il cria quelque chose d'incompréhensible. Attrapant ma lampe torche, je sautai aussitôt dans l'ouverture et avançai dans sa direction en suivant la corde.

Les rochers, plus petits qu'à l'extérieur, n'obstruaient pas le passage, mais ralentissaient ma progression. La glace au-dessus de ma tête fondait et je pouvais voir des zones plus ou moins épaisses. Sous l'effet combiné de l'altitude et de l'adrénaline, mon cœur battait à tout rompre.

Tout au bout du faisceau de ma lampe, je vis Barker remonter vers moi. Nous nous retrouvâmes à mi-chemin. Il n'eut pas besoin de dire quoi que ce soit. L'expression sur son visage suffisait.

Il braqua sa lampe vers la montagne. Et là, gisait en mille morceaux l'avion militaire P2V2 de 1948.

– Oh, la vache, dis-je en souriant. Regardez-moi ça !

Les faisceaux de nos lampes torches se réfléchissaient sur la glace et l'on voyait se découper la silhouette de l'avion. C'était comme s'il avait réussi à atterrir intact et qu'il s'était désagrégé au fil des années sous l'effet des tonnes et les tonnes de glace fondue dégoulinant du toit de la caverne.

– Il faut croire que notre visiteur nocturne avait raison, dit Barker.

– Vous dites ?

– Rien, monsieur.

J'entendis au loin la voix d'Ellis qui voulait savoir si nous allions bien. Je lui répondis calmement. Ne pouvant distinguer ce que je disais, il se fierait à mon ton et ne bougerait que s'il sentait de la panique ou plusieurs coups pressants sur la corde.

Barker et moi grimpâmes jusqu'à l'épave. J'inspectai la droite de l'appareil tandis qu'il examinait la gauche. Il y avait des bouts de métal partout, pas plus gros que mon poing, mais l'on pouvait déduire d'après leur disposition que toute la section arrière avait été pulvérisée.

Puis, soudain, un gros morceau de glace tomba du plafond pour s'écraser sur la partie centrale de l'avion. Je levai les yeux et vis l'eau cascader de la crevasse. La caverne fondait beaucoup plus vite que je ne le pensais.

Alors que nous nous approchions de la section des ailes, Barker m'appela :

– Monsieur, par ici !

Il se baissa et ramassa un long morceau de cuir. Il y avait une doublure marron avec un badge… l'emblème de l'escadron, intact après toutes ces années.

– Un blouson d'un des membres de l'équipage, dit Barker d'une voix morne.

J'acquiesçai, sachant qu'il devait le porter au moment de l'impact.

– Des traces de leurs dépouilles ?

Barker fouilla dans la terre et les cailloux, mais ne trouva rien. Nous continuâmes notre progression le long du fuselage.

– Regardez ! lança Barker avec excitation. Un calibre 50 !

Barker repoussa quelques gros cailloux et dégagea le canon d'une mitrailleuse de calibre 50. La culasse était encore sous les décombres. Je me frayai un chemin dans la section centrale de l'appareil et l'aidai à déblayer le reste de l'arme. La mitrailleuse était pratiquement intacte. Le canon était légèrement courbé, mais tout le reste semblait en état de marche.

– Incroyable, dit Barker. L'avion est en miettes, mais la mitrailleuse a survécu.

En reposant la crosse par terre, mon regard accrocha un petit fragment d'os translucide. Je n'étais pas un expert, mais cela semblait venir de la main. En creusant plus profondément, je trouvai un autre fragment. Barker, qui cherchait aussi, en dénicha un troisième.

Nous dégoulinions de glace fondue et grelottions de froid.

– Hé, chef, je crois qu'on ferait mieux de sortir d'ici… pour de bon.

Nous prîmes le blouson et les fragments d'os et rebroussâmes chemin pour émerger à l'air libre et au soleil.

– Alors ? demanda Ellis en enroulant la corde autour de son épaule.

– Il est là, répondit Barker.

– Bon sang ! s'écria Carter.

– Je le savais ! clama Ellis. Passez-moi le harnais, je dois voir ça.

– Personne n'y retourne avant qu'on ne planifie l'opération, objectai-je. C'est trop dangereux pour l'instant. Geoff, Pat, voyez s'il est possible d'entrer dans la caverne par le flanc, à la hauteur des

ailes de l'appareil. Ça nous permettrait de réduire la distance entre l'épave et notre point de sortie en cas de pépin.

– Entendu, monsieur, dit Barker.

– Vous allez appeler la base, chef ? demanda Carter.

– Pas encore, Chuck. Donnons-nous un jour de plus avant d'appeler la base pour dire ce que nous avons trouvé.

Dans la nuit, un groupe d'officiers de marine du Pentagone et d'Hawaï nous rejoignit pour procéder à l'identification des dépouilles s'il y en avait. Des membres de la famille de l'équipage avaient également fait le voyage jusqu'à Tofino. Au cours des réunions préparatoires de la mission, j'avais naïvement accepté que les parents dont la condition physique le permettait viennent rendre un dernier hommage à leurs défunts. Je pensais alors que l'avion serait au fond du lac et que les proches les plus âgés ne voudraient pas faire ce long trajet juste pour voir un lac, aussi spectaculaire soit-il, et quand bien même un membre de leur famille était enterré dessous.

Mais voilà que l'épave était accessible, et les plus aventuriers allaient certainement vouloir se recueillir auprès des dépouilles.

Au cours des jours qui suivirent, et avec l'aide d'une petite équipe de sauvetage de la Navy, nous continuâmes à fouiller le site du crash, mais il ne restait pas grand-chose de l'avion. Les fouilles mirent au jour une autre mitrailleuse et quelques fragments d'os, mais la caverne de glace devenait de plus en plus instable. Il fallait clore les recherches. J'appelai Tofino pour leur signaler que nous avions retrouvé l'avion et que les parents souhaitant venir nous rejoindre seraient les bienvenus.

Cette après-midi-là, il y eut huit personnes de plus sur le site, dont Ray Swentek, le frère d'Edward Swentek, le navigateur. Ray s'était donné pour mission de retrouver l'avion et de faire rapatrier les corps. Sans lui, rien de tout ça ne serait arrivé. C'était lui qui s'était adressé à la Navy et qui avait demandé que ce soit une équipe SEAL qui conduise les recherches. Je permis à Ray et plusieurs autres membres des familles de venir voir l'épave. Pour leur sécurité, ils furent encordés et escortés sur les lieux.

Quand Ray Swentek parcourut ce qui restait de l'appareil, je pus voir la tristesse dans ses yeux. Cette carcasse métallique gelée, tordue, écrasée, méconnaissable, était la dernière demeure du frère qu'il avait idolâtré enfant. Quelque part dans le cockpit, à présent pulvérisé par la glace et la roche, son frère était enterré pour l'éternité.

Je regardais Swentek fouiller la zone autour du cockpit, lentement, triant les débris.

– J'espérais la trouver, dit-il.

– Trouver quoi ?

– Sa chevalière de la Navy. Il ne la retirait jamais, même en vol.

Je savais qu'il n'y avait aucune chance de retrouver cette bague, mais je me mis à genoux et commençai à fouiller le sol.

Nous ne retrouvâmes pas la chevalière, et comme la glace commençait à fondre encore plus vite, j'ordonnai à tout le monde de sortir de la caverne.

Plus tard ce jour-là, avec les parents qui avaient fait le déplacement, on célébra une petite cérémonie funéraire près du campement. On enterra la moitié des fragments d'os sous une croix de fortune, et garda l'autre moitié pour rendre aux défunts des hommages militaires en bonne et due forme.

Alors que nous nous tenions autour de la croix, je pris conscience que c'était probablement la dernière fois que des hommes s'aventureraient en ce lieu. Une grande partie de l'équipage mort dans cet accident avait des familles, des enfants qui avaient grandi en leur absence, qui ne connaîtraient jamais leur père autrement que sur de vieilles photos en noir et blanc.

Tout le monde baissa la tête tandis que j'entamai la prière :

– Notre Père qui êtes aux cieux, nous savons que ces hommes sont auprès de Vous et nous souhaiterions leur témoigner notre reconnaissance pour leur service sur Terre. Nous prions pour que Vous continuiez à bénir leurs familles et leurs proches. Nous Vous remercions de nous avoir guidés jusqu'ici et pour nous permettre de ramener ces hommes chez eux où ils pourront reposer en paix

auprès de ceux qui ont également donné leur vie. Que Votre Grâce les bénisse tous.

– Amen.

Les larmes coulèrent, et l'assistance se recueillit encore un bref moment.

Je détournai les yeux et vis Barker fixer un point au loin. Il avait la tête penchée à droite et les lèvres ouvertes. À côté de lui, Ellis, les yeux écarquillés, montrait quelque chose à Carter en direction de la bande de glace.

Je suivis son doigt du regard et, loin au-dessus du sommet, je vis un objet briller dans le ciel.

– On dirait une fusée de signalisation, dit Swentek.

Cela ressemblait effectivement à une fusée de signalisation, pensai-je. Cela ressemblait même à une fusée à parachute militaire au feu blanc presque argent, suspendue dans les airs, probablement pris dans un courant d'air ascendant que renvoyait le flanc de la montagne.

Puis, un deuxième feu s'alluma dans le ciel, puis un autre et un autre encore, et un autre. Alors que je regardais en silence, toute la ligne de crête s'illumina d'orbes blancs et brillants flottant au-dessus de la montagne.

– Chef, bredouilla Walker. Combien de fusées voyez-vous ?

Je me mis à compter, mais en fait, je savais la réponse avant même de finir.

– Il y en a neuf, dit Carter.

Les orbes restèrent suspendus en l'air encore un quart d'heure avant de filer droit vers le ciel et de disparaître l'un après l'autre.

On rassembla le reste de notre équipement en silence et on ramena les familles à Tofino. Le soleil se couchait derrière les montagnes quand j'embarquai à bord de l'hélicoptère pour l'un des derniers trajets. Alors que j'ajustai mes écouteurs, le pilote me dit dans la com :

– Tout le monde parle de vous à Tofino, commandant. Cela faisait des années que les gens recherchaient cet avion. Maintenant que

ces âmes perdues ont trouvé le chemin du paradis, peut-être que votre chance va tourner.

Je réglai le volume de mes écouteurs et me penchai inconsciemment vers lui pour le regarder dans les yeux.

– Qu'avez-vous dit ?

Il sourit.

– Mes ancêtres indiens croient que la dépouille des défunts doit être visible du paradis pour que leur âme puisse être guidée à travers le grand dôme.

Il vérifia les réglages du compas et jeta un coup d'œil circulaire pour être sûr que nous étions à bonne distance des montagnes.

– On raconte que le ciel est un grand dôme et qu'il y a un trou par lequel les esprits passent pour aller au paradis. Les esprits qui s'y trouvent déjà allument des torches pour guider les âmes en partance.

Le pilote me fit un signe de tête et rit.

– C'est le folklore indien. Quoi qu'il en soit, je suis sûr que des habitants de la région vous offriront une bière à Tofino.

J'étais assis par terre dans l'hélico et, bercé par le souffle régulier du rotor, je regardais la bande de glace disparaître au loin.

Je levai les yeux au ciel, souris, et fis un salut. L'équipage était enfin rentré.

CHAPITRE HUIT

PIRATES AMÉRICAINS

À BORD DU NAVIRE AMPHIBIE USS *OGDEN*, OCÉAN INDIEN

Octobre 1990

– **F**eu !

L'obus de cinq pouces jaillit du canon du destroyer. L'onde de choc se répercuta dans l'eau et fit vaciller tous ceux qui se trouvaient à proximité de l'USS *Ogden*. Un panache d'eau s'éleva dans les airs à une vingtaine de mètres devant le pétrolier irakien *Amuriyah*. Mais ce dernier l'ignora et continua sa route.

– Feu !

Un deuxième coup de semonce fut tiré. Le nuage de fumée se dissipa rapidement. L'obus atterrit encore une fois à une vingtaine de mètres du cargo. J'entendis dans les communications radio de navire à navire le capitaine de l'*Amuriyah* hurler des obscénités au commandant du destroyer australien *Brewton*. Quelle que soit la langue, on sait tout de suite reconnaître des obscénités, même en arabe.

– Feu !

Le troisième tir siffla juste au-dessus de la proue de l'*Amuriyah*. Le capitaine, visible sur le pont, barra à bâbord toute et le bâtiment de 275 mètres de long se rapprocha de la force de frappe américaine.

– Prêt pour le calibre 50.

– Feu ! Feu ! Feu !

L'artilleur de la mitrailleuse de calibre 50 envoya une courte rafale, manquant de peu le petit drapeau irakien qui flottait au-dessus de l'épontille avant.

– Arrêtez ! Vous êtes fous ! Vous pas le droit de faire ça ! riposta le capitaine irakien en anglais rudimentaire.

– L'*Amuriyah*, ici le navire de guerre américain *Ogden*. Je le répète, selon la résolution 665 des Nations unies, vous êtes tenus de vous arrêter et de vous laisser arraisonner.

Le ton était ferme et mesuré.

– Jamais, jamais ! Bande de pirates ! Vous pas monter sur mon bateau.

À l'horizon, quelque chose approchait à grande vitesse. C'était un jet F-14 qui volait au ras de l'eau, à quinze mètres à peine au-dessus du pont.

– Cessez le feu ! ordonna le commandant du destroyer.

Le F-14 accéléra à l'approche du pétrolier, ce qui souleva des trombes d'eau dans son sillage. L'équipage de l'*Amuriyah* se rua vers le garde-corps, prêt à se jeter à l'eau si nécessaire.

Le jet passa entre l'*Amuriyah* et l'USS *Ogden* à une telle vitesse que le vrombissement des moteurs me força à mettre les genoux à terre. L'équipage de l'*Ogden*, aligné au bastingage, le salua par un rugissement d'approbation. C'était une démonstration impressionnante de force militaire, mais le pétrolier continua imperturbablement sa course.

Encore une fois, l'ordre retentit dans le haut-parleur :

– Commandant McRaven, préparez-vous à arraisonner le navire.

C'était à moi de jouer. Nous avions passé les derniers dix-huit mois à nous préparer pour ce genre d'intervention. Nous allions enfin entrer en scène.

Cinq mois plus tôt, j'avais laissé ma femme Georgeann et mes deux fils, Bill et John, sur le quai du port de San Diego alors que

l'USS *Okinawa* partait en déploiement de routine dans le Pacifique ouest pour six mois. Il y a peu de choses aussi déchirantes que de regarder sa famille disparaître peu à peu au loin. Bien que j'adore être un SEAL, ma famille est ce que j'ai de plus précieux au monde. Mes enfants étaient à un âge où nous partagions tout. Je ratais rarement leurs matchs de basket ou de base-ball, et nous adorions passer du temps en mer tous ensemble à San Diego. De plus, nous avions appris avec bonheur que Georgeann était enceinte, ce qui rendait cet au revoir encore plus difficile. Notre seul réconfort était de savoir que je serai de retour pour l'accouchement.

Deux mois après notre départ, on nous informa que Saddam Hussein avait envahi le Koweït. Le président Bush avait ordonné le déclenchement de l'Opération Bouclier du désert. Les forces américaines se rassemblaient pour libérer le Koweït et défendre l'Arabie saoudite. L'USS *Okinawa*, qui était le navire de commande de l'escadron amphibie cinq (PHIBRONFIVE), avait reçu l'ordre de mettre le cap sur l'océan Indien et d'attendre les instructions complémentaires. Nous partîmes de Subic Bay, aux Philippines, et après une courte escale à Hong Kong, nous traversâmes le détroit de Malacca pour arriver en MODLOC (un acronyme naval signifiant « localisation modifiée » et consistant à décrire des cercles en attendant les ordres) au large de la pointe indienne.

En plus de l'*Okinawa*, il y avait quatre navires : l'USS *Fort McHenry*, l'USS *Ogden*, l'USS *Cayuga*, et l'USS *Durham*, ce qui composait, avec la 13th Marine Expeditionary Unit/Special Operations Capable (MEU/SOC), l'ARG *(*AmphibiousReady Group)/MEU Team.

Le contre-amiral de l'escadron était le charismatique capitaine de la Navy Mike Coumatos. Coumatos avait piloté des hélicoptères Huey au Vietnam, et il avait cette assurance désinvolte des pilotes de combat. Il n'était pas très grand et arborait une grosse moustache touffue. C'était un homme d'une grande vivacité d'esprit, très professionnel et très audacieux aussi, comme pouvaient l'être les grands parieurs. Nous nous sommes plu dès le départ. Il se fiait implicitement à mon jugement, et moi, à ses qualités de leader.

Le commandant du MEU/SOC, le colonel John Rhodes, avait été également pilote d'hélicoptère au Vietnam. Deux *Silver Stars* et quatre *Distinguished Flying Crosses*[1] témoignaient de sa bravoure. Rhodes était un militaire à l'ancienne, il avait un mental d'acier dans un corps d'athlète. Il avait un sens de la perfection qui faisait de son MEU l'un des meilleurs que j'avais jamais vus. Il était dur avec son personnel et avec ses Marines, mais ces derniers portaient son sceau dans tout ce qu'ils faisaient. C'était une superbe équipe de la Navy.

En tant que commandant de la Naval Special Warfare Task Unit et officier supérieur des opérations spéciales, j'étais souvent chargé du commandement de tous les éléments qui relevaient des opérations spéciales ou de ce qui s'en approchait. Cela comprenait la branche de la Marine Force Recon (spécialisée dans la reconnaissance militaire), la section de la Navy SEAL et occasionnellement, un détachement de bateaux rapides de la Marine, le bataillon de la Radio Recon, et la section de l'Explosive Ordnance Disposal de la Navy. Nous nous connaissions tous très bien pour avoir passé neuf mois en prédéploiement avant de quitter San Diego.

Alors que nous nous dirigions vers MODLOC, l'ARG/MEU subit une terrible tragédie. La collision de deux hélicoptères UH-1N Huey au cours d'une opération de nuit coûta la vie aux huit membres d'équipage. C'était le rappel que les opérations de routine n'existent pas en mer. Sur les ordres de Coutamos et de Rhodes, nous les avons recherchés pendant quarante-huit heures avant de leur rendre un dernier hommage et de poursuivre notre mission. Ce n'était pas la première fois que j'assistais à des pertes humaines, mais ce n'était jamais facile. Ces hommes avaient des familles. Certains étaient pères et avaient de jeunes enfants comme les miens. Chaque fois que je passais devant les cabines vides des Marines, je me rappelais à quel point la vie était fragile et comme j'avais eu de la chance d'avoir connu des hommes de leur stature.

Le MODLOC au large des côtes indiennes fut épuisant. Pas un nuage dans le ciel. Pas un souffle de vent. Aucune terre en vue, et le soleil chauffait tellement les ponts métalliques que nous ne pouvions conduire des opérations de vol que très tôt le matin ou en soirée.

Nous n'avions pas la télévision, et il fallait compter trois semaines pour recevoir du courrier. Notre seule connexion avec le monde était le téléscripteur du navire. Nous attendions tous les jours avec appréhension les nouvelles de la guerre imminente. Saddam Hussein avait été prévenu : « Quittez le Koweït de votre plein gré ou nous vous y forcerons. » Les Nations unies avaient émis les résolutions 661 et 665 autorisant un embargo naval de tout support aux Irakiens.

En octobre, un cargo irakien en provenance du golfe Persique avait reçu l'ordre de la Navy de s'arrêter. Deux destroyers de la Navy n'avaient malheureusement pas réussi à empêcher le navire irakien de quitter le golfe. Ils l'avaient interpellé et avaient ordonné au capitaine de laisser une équipe monter à son bord. Après quelques échanges verbaux et signes inappropriés de mains, le capitaine avait poursuivi sa route. Les destroyers avaient tiré une salve de calibre 50 devant la proue du vaisseau irakien, mais sans résultat. Ils avaient tenté de lui barrer la route en lui passant devant à grande vitesse plusieurs fois de suite, manquant de peu la collision, mais toujours sans succès. Le capitaine du vaisseau irakien était déterminé à avancer et la seule façon d'arrêter un bateau en mer, à part le couler, est de l'aborder. Et le seul bâtiment en mesure de le faire à proximité du golfe était l'escadron amphibie cinq et le 13th MEU/SOC. Mais nous étions encore à sept jours de là. Ce fut une petite victoire pour Saddam Hussein. Le cargo irakien avait quitté le golfe Persique, la Navy avait coupé le contact et l'avait laissé poursuivre sa route.

Ce soir-là, le général Colin Powell, le chef d'état-major des armées, donna l'ordre au commandant de la 5e flotte dirigeant le PHIBRONFIVE de se rendre immédiatement au nord du golfe Persique et de se tenir prêt à bloquer le passage à tout autre vaisseau irakien qui ne respecterait pas l'embargo.

Nous quittâmes le MODLOC dans l'océan Indien et nous dirigeâmes à une vitesse de routine vers le nord du golfe Persique. Au bout de deux jours, le télétype nous apprit que Saddam Hussein avait personnellement stipulé au capitaine d'un pétrolier irakien, l'*Amuriyah*, qu'il ne devait, sous aucun prétexte, respecter le blocus

américain. Le pétrolier se trouvait à l'est de la ville d'Aden, au Yémen, à quelques jours seulement du golfe Persique. Pour que l'Amphibious Ready Group puisse intercepter le pétrolier avant qu'il ne passe le détroit d'Ormuz, nous devions naviguer à pleine vitesse, ce que nous fîmes.

Le lendemain, une autre information mit l'*Okinawa* en ébullition. Il semblait que l'*Amuriyah* transportait « quelque chose » de très important aux yeux de Saddam. Ce mystérieux « quelque chose » avait affolé les analystes. Certaines spéculations parlaient d'armes chimiques ou même d'une petite bombe nucléaire. Bien que ce fût improbable, la tension se faisait sentir au sein de l'Amphibious Ready Group.

J'étais dans ma cabine, assis à mon bureau rabattable, quand on vint toquer à ma porte.

– Entrez !

Rien.

– Entrez !

La porte de ma cabine s'ouvrit lentement et un jeune maître passa la tête dans l'entrebâillement.

– Commandant McRaven ?

– Oui. Je peux faire quelque chose pour vous ?

– Oui, monsieur. Le contre-amiral aimerait vous voir dans sa cabine.

– Maintenant ?

– Oui, monsieur, maintenant.

J'étais en treillis. J'attrapai mon carnet et me dirigeai vers le bureau du contre-amiral. Coumatos était mon supérieur depuis plus d'un an et je faisais partie intégrante de son staff. En tant qu'officier supérieur des SEALs à bord de l'*Okinawa*, j'avais la double casquette de cadre d'état-major de l'équipage et de commandant de la Naval Special Warfare Task Unit. En tant que membre de l'équipage, j'avais passé les huit derniers mois à bord de l'*Okinawa*. Alors que la plupart des SEALs détestaient rester cloués dans un bateau, j'adorais ça.

Le quotidien à bord d'un bâtiment de la Navy n'avait pas vraiment changé en cinquante ans. La technologie avait évolué, mais tout comme dans les navires de la Seconde Guerre mondiale, on continuait de vivre dans l'exigüité, on mangeait ensemble, on travaillait ensemble et on combattait ensemble. Toutes les interactions humaines se concentraient dans la coque métallique d'un navire. Seuls la discipline et le mode de vie spartiate de la Navy permettaient aux rouages de ne pas se gripper. Les marins dormaient sur des couchettes superposées de trois ou quatre étages avec pour seul espace personnel le dessous de leur matelas et un minuscule casier. Les cabines « privées » des officiers étaient pour quatre personnes, seuls les officiers les plus gradés étaient deux par cabine. On faisait nos lits au carré tous les matins. Les éviers étaient vidés et essuyés après chaque utilisation. Les douches duraient trois minutes. Pas plus. Et il fallait se présenter quinze minutes avant de prendre son poste. Si l'on arrivait quatorze minutes avant, on était en retard. Il fallait polir tous les éléments en cuivre pour éviter qu'ils ne se corrodent. Les passerelles étaient briquées. On ponçait et refaisait les peintures toutes les semaines. Absolument rien n'était négligé. Nos journées étaient planifiées à la minute près. Même nos temps libres étaient inscrits sur le planning. Cette rigueur était parfois éprouvante, mais cette prévisibilité était aussi étrangement rassurante.

– Entrez ! tonna la voix de Coumatos derrière la porte.

En comparaison avec les autres officiers, le contre-amiral bénéficiait d'un certain confort : il avait une cabine pour lui tout seul, avec sa propre douche. Dans ses quartiers, une petite table et des sièges servaient à la fois aux réunions et aux repas. Je me souviens avoir longtemps envié le contre-amiral, jusqu'à ce que je me retrouve moi-même au poste de commande. Le vieil adage qui dit que l'on est bien seul au sommet n'est pas un vieil adage pour rien.

Je fus surpris de voir que le commandant du MEU, le colonel John Rhodes, était également présent. Les deux hommes étaient penchés sur la table en train d'examiner une photo de l'*Amuriyah*. L'*Amuriyah* faisait 275 mètres de long et 22 mètres de franc-bord (la distance

entre le niveau de l'eau et la partie supérieure du pont). Il était haut sur l'eau et ne transportait surement pas de pétrole. Le pont du cargo était un dédale de tuyaux qui allaient du poste de pilotage presque jusqu'à la proue. Il y avait peu d'espaces découverts et ils étaient tous très réduits.

Coumatos me fit signe de les rejoindre.

– Vous avez vu ça ?

– Oui, monsieur. Je l'ai étudié toute la journée.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Rhodes.

– C'est assez simple, monsieur, dis-je en sortant un stylo et en mettant sur papier ma stratégie. Il y aura deux Huey avec des snipers à bâbord et à tribord. La force d'assaut sera embarquée dans un CH-46 et n'interviendra qu'avec le feu vert des snipers, ajoutai-je en entourant un point sur la photo. Le 46 restera en stationnaire au-dessus du navire, entre le poste de pilotage et la proue. Nous lancerons une corde lisse de quinze mètres sur le pont. Nous consoliderons notre position avant de nous répartir en deux équipes. L'une prendra d'assaut la salle des machines pour stopper le navire, et l'autre, le pont pour en prendre le contrôle. Une fois que nous aurons le contrôle du cargo, nous ferons venir un équipage qui le conduira où vous voulez.

Rhodes acquiesça.

– Et s'ils jonchaient le pont avec des débris ? demanda Coumatos.

– Il y a une zone juste avant la proue où nous pourrons manœuvrer, mais nous aurons largement le temps de nous décider. Nous saurons bien avant l'abordage si la zone initialement prévue a été sabotée. S'ils essaient d'empêcher l'abordage, les snipers les maintiendront à distance.

– Quelle unité d'assaut allez-vous prendre ? voulut savoir Rhodes.

C'était une question qui allait au-delà de l'aspect tactique. J'étais un SEAL et il se demandait si j'allais prendre les SEALs plutôt que la Force Recon de la Marine. Mais la meilleure unité pour cette mission était celle des Marines, qui était exceptionnellement bien entraînée

au combat rapproché, et qui était donc toute désignée pour cette opération.

– Je vais prendre la Force Recon comme unité d'assaut, monsieur, les SEALs seront à bord du deuxième 46 comme force de réponse rapide.

Les deux officiers supérieurs se consultèrent du regard et signalèrent leur approbation d'un hochement de tête.

– D'accord, Bill, dit le contre-amiral. Soyez prêt à nous briefer le concept d'opération dans les prochaines vingt-quatre heures. Je veux savoir ce dont vous aurez besoin pour la répétition de l'opération et s'il faut planifier du renfort pour cette mission.

– Monsieur, que fait-on du R2P2 ?

– On n'a pas le temps. Faites-moi un brief au plus vite.

– Oui, monsieur, dis-je avec conviction en rassemblant mes notes et en prenant congé.

Je savais que je n'allais pas me faire des amis dans le PHIBRON ou le MEU. Le R2P2 était la procédure de réaction rapide que les Marines et la Navy avaient apprise et répétée pendant les dix-huit derniers mois. Elle consistait à développer des mesures d'actions en cas de crise. Les deux équipes se targuaient de pouvoir développer des déclarations de mission, d'identifier les forces nécessaires, de proposer trois approches avec une évaluation des risques associés à chacune d'elles, puis au cours d'une réunion préparatoire mûrement réfléchie, de présenter la meilleure approche aux commandants de la Navy et de la Marine. Le R2P2 avait été confié au personnel du PHIBRON et du MEU depuis le début, et voilà qu'il était jeté aux orties en faveur d'une approche très « simplifiée ». *Allez, McRaven, dites-nous quoi faire !* Des années durant, je me suis demandé si Coumatos et Rhodes avaient été bien avisés de renoncer au R2P2. Ce n'est que lorsque je fus, à mon tour, aux commandes, que je compris la valeur de l'expérience. Et parfois, rien ne vaut l'expérience et l'intuition d'un officier pour avoir de bons résultats.

Les deux équipes se plaignirent de ne pas avoir participé à l'élaboration de la stratégie, mais cela ne dura pas, et les répétitions

purent commencer. En moins de soixante-douze heures, nous étions prêts.

Le haut-parleur de l'*Ogden* retentit à nouveau :

– Unité d'assaut en zone un.

Je savais que la section Force Recon était en place depuis trente minutes. Debout sur la passerelle, je recevais les instructions de dernière minute du capitaine de l'*Ogden*, Braden Phillips.

– C'est l'heure d'y aller, déclara-t-il avec le sourire.

– Entendu. À tout de suite, dis-je en faisant glisser mon HK MP5 dans le dos.

Je quittai le pont, descendis une échelle, longeai le garde-corps à tribord, dépassai un certain nombre de marins au visage inquiet, et ressortis sur le pont d'envol principal. La section Force Recon était déjà à bord de l'hélicoptère. Autour du hangar, une partie de l'équipage, le sourire aux lèvres, leur criait des encouragements. C'était la première véritable « action » de *Tempête du désert* et la nature historique de ce petit clash n'avait pas échappé aux marins.

À mesure que j'avançais vers la rampe de l'hélicoptère, le vrombissement régulier des rotors finit par couvrir les acclamations de l'équipage. Je m'efforçais de ne pas montrer mon excitation. C'était effectivement excitant, mais j'étais calme au fond de moi. Nous avions une bonne stratégie. Et nous avions répété intensivement. Les Marines et les SEALs étaient bien entraînés. Nous avions une puissance de feu écrasante. Et je savais que j'étais capable, même sous pression, de prendre les bonnes décisions. Chaque mission avait cependant sa part d'inconnu.

Je pouvais voir, à travers le petit hublot du CH-46 de la Marine, l'*Amuriyah* fendre les eaux. Le capitaine du pétrolier irakien avait tourné tous les canons à eaux du navire vers l'intérieur, créant un savant entrelacs de puissantes projections hydrauliques. L'eau inondait le pont, créant des poches de quatre-vingt-dix centimètres à un mètre vingt de profondeur. Tout cela compliquerait les déplacements et les manœuvres sur le pont.

J’enfilai mes écouteurs et entendis le pilote demander l’autorisation de décoller.

– Lancez la force d’assaut, dis-je.

La tour de contrôle du navire donna son feu vert, et l’hélicoptère s’éleva dans les airs. Il vira à tribord toute et gagna rapidement de l’altitude. Il y avait vingt-et-un Marines de la 1st Force Reconnaissance de Camp Pendleton. La section était dirigée par le capitaine Tony Stallings, un ancien joueur défensif d’Arizona State de 1,96 m pour 110 kg. Stallings était de stature imposante et il possédait cet esprit de compétition qui faisait de lui un formidable Marine et un excellent chef de section. Ses sous-officiers avaient été triés sur le volet et intensivement entraînés à l’abordage de vaisseau. Chaque homme portait un CAR-15, un fusil de calibre 45, une radio, des grenades « flash-crash » et des munitions. Il n’y aurait certainement pas d’échange de tirs, mais nous étions prêts à toute éventualité.

Une fois dans les airs, je m’avançai vers la cabine pour regarder par l’ouverture de la porte latérale. Les deux Huey, qui venaient de l’*Okinawa*, arrivaient en position, l’un à tribord de l’*Amuriyah*, et l’autre, à bâbord. Comme prévu. J’entendais les snipers SEAL dans la radio. Ils vérifiaient qu’il n’y avait aucun signe de menace.

– Il y a beaucoup de mouvement sur le pont, annonça le sniper à bâbord.

– Des armes à feu ? demanda le sniper à tribord.

– Négatif, mais des membres de l’équipage ont des haches.

– Entendu.

Il y eut un bruit dans la radio.

– Raven, Raven, ici Hotel Zero One*,* sachez qu’il y a environ vingt hommes sur le pont principal. Pas d’armes. Deux hommes d’équipage avec des haches. Vous m’avez bien reçu ?

– Bien reçu, Hotel Zero One*,* répondis-je en appuyant sur le bouton de communication. Une vingtaine d’hommes sur le pont. Pas d’arme. Deux hommes avec des haches.

– Raven, ici Hotel Zero One, vous avez le feu vert pour la descente.

– Bien reçu. Ici Raven. À vous.

Je repassai en mode communication inter-hélicoptère et prévins le pilote.

– On a le feu vert pour la descente. Emmenez-nous.

– Entendu, monsieur.

Stallings supervisait toutes les communications et donna ses dernières instructions à ses Marines. Le directeur de saut vérifia le marquage de sécurité de la corde lisse une dernière fois. La corde lisse est une aussière de cinq centimètres, spécialement tressée. Et c'est cette technique de tressage unique qui permet à l'aérocordeur de ralentir sa descente d'une simple pression sur la corde. Sans pour autant pouvoir s'arrêter, l'on peut descendre le long d'une corde lisse de trente-cinq mètres avec quarante-cinq kilos d'équipement sur le dos sans s'écraser au sol comme un caillou d'une tonne… en général. Contrairement aux cordes de rappel, on n'a pas besoin de se clipser dessus, ce qui permet de larguer un plus grand nombre d'hommes plus rapidement.

À travers le puits, je voyais la proue de l'*Amuriyah* sous nos pieds. Le CH-46 ralentit pour se mettre en vitesse de vol stationnaire. Je retirai mes écouteurs, mis mon casque Pro-Tec, vérifiai mes armes et mon équipement, ajustai mes gants pour la corde lisse et me préparai à quitter l'hélicoptère.

Dans la carlingue, les Marines se mirent en file indienne. J'étais le neuvième dans la ligne. Plus l'hélicoptère ralentissait, et plus le bruit des pâles résonnait sourdement. Le pilote se glissa en place, positionnant le CH-46 au-dessus d'une petite zone dégagée du pétrolier. Sur le pont, les Irakiens se dispersèrent, repoussés par le souffle de notre appareil. Les vents violents envoyèrent l'eau et les résidus de pétrole voler dans tous les sens. Le contrôle du positionnement de l'hélicoptère fut dès lors du ressort du directeur de largage.

– Un mètre cinquante à gauche, hurla-t-il dans son casque.

Le pilote s'exécuta.

– C’est bon !

Le directeur de largage jeta la corde dans le puits et la regarda toucher le pont sans encombre.

– Go, go, go ! cria-t-il aux Marines qui attendaient au bord du puits.

L’un après l’autre, les quatre premiers Marines attrapèrent la corde et glissèrent hors de l’appareil. En moins de quinze secondes, ils étaient sur le pont et avaient formé un périmètre de sécurité. Stallings et le petit groupe de commandement suivirent. J’étais juste derrière eux. Attrapant la corde à deux mains, je balançai mon corps à 180 degrés de l’ouverture du puits et entrepris ma glissade de quinze mètres.

Je sentis le souffle chaud des pâles au ras de ma tête. Le vent du golfe était tout aussi oppressant, me repoussant sur le côté, hors du cadre de l’hélicoptère. Serrant la corde de toutes mes forces et enroulant mes jambes autour, je tins bon. Sous mes pieds, deux Marines effectuaient encore leur descente. Quand le premier toucha le pont, il glissa et ses jambes se dérobèrent sous lui. Le deuxième lui tomba dessus. Mais ils roulèrent aussitôt sur le côté pour dégager le terrain et se redressèrent promptement alors que j’atterrissais.

Malgré mes gants, le frottement me brûlait les mains, et je lâchai un poil trop tôt la corde. J’atterris sur l’*Amuriyah* dans un bruit sourd. L’acier est un métal qui ne pardonne pas. À l’impact, je sentis une douleur aigüe me traverser des talons jusqu’à la mâchoire. Mais l’adrénaline et la fierté m’interdisaient de m’effondrer devant les Marines. Trente secondes plus tard, toute la section Force Recon était en position.

La configuration de l’*Amuriyah* était typique d’un gros pétrolier. Le garde-corps extérieur était dégagé, mais le périmètre intérieur était un véritable dédale de conduits, tuyaux, valves, stations de pompage et caissons électriques. Parfait pour se couvrir des tirs, mais ne laissant aucune possibilité de manœuvrer. Nous étions en quelque sorte coincés, mais l’équipage du cargo s’était réfugié vers la grande infrastructure qui abritait le poste de pilotage.

Stallings rassembla brièvement ses hommes avant qu'ils ne se divisent comme prévu en deux groupes pour commencer leur progression. De part et d'autre du navire, derrière les garde-corps, les deux Huey restaient à six mètres au-dessus du pont. J'entendais les snipers dans la radio.

– Bâbord, dégagé.

– Tribord, dégagé.

Le premier sergent, un sous-officier expérimenté, prit la tête du second groupe à bâbord et ouvrit une trappe qui donnait sur la salle des machines. Positionné au milieu du premier groupe, je baissai mon arme, sans menace, mais prêt à réagir. Devant moi, l'élément Recon se mit en marche à une allure mesurée, lente, mais méthodique. L'homme de tête, légèrement accroupi, balayant l'espace devant lui de gauche à droite avec son arme, dirigea l'élément jusqu'au garde-corps à tribord. Derrière lui, le numéro deux du groupe se tenait plus haut et vérifiait si une menace pouvait provenir des échelles extérieures où la majorité des hommes avaient commencé à se rassembler. Le reste de la patrouille couvrait le périmètre. Avec une précision affutée par des années d'entraînement, les Marines se déplaçaient comme les professionnels qu'ils étaient.

Le poste de pilotage était une structure haute comme un bâtiment de quatre étages et il se dressait aux trois quarts du vaisseau. Des échelles extérieures menaient à chaque niveau successif. Quand l'homme de tête parvint à la première échelle, plusieurs hommes d'équipage non armés lui bloquèrent le passage.

– *Allahu akbar* !

Pointant son arme vers l'avant, l'homme de tête signala aux hommes de l'équipage de dégager.

– *Allahu akbar* !

– Va te faire foutre ! répondit le Marine. J'ai dit : « Dégage ! »

Trois autres hommes se mirent à narguer les Marines, mais les deux qui se trouvaient sur les échelles nous laissèrent passer et gagner le niveau supérieur. En moins d'une minute, nous étions au niveau cinq. Stallings rassembla les hommes devant la porte et entra

en respectant les procédures opérationnelles standards. L'homme de tête passa le premier et tourna à droite. Il vérifia que la voie était dégagée à l'avant du poste de pilotage. Le deuxième homme passa la porte et tourna à gauche pour sécuriser l'arrière de la salle. Les troisième et quatrième hommes entrèrent et prirent position aux deux coins les plus proches.

– RAS ! lança l'homme de tête.

Je passai la porte et fus accueilli par les vociférations du capitaine.

– Foutez le camp ! Vous avez pas le droit d'être là. Vous êtes des pirates américains !

Il y avait six autres Irakiens dans le poste de pilotage. Ils n'étaient pas armés, mais ils étaient sur la défensive. L'un d'eux se tenait derrière la barre. Un autre opérait sur le télégraphe. Un homme avec jumelles se tenait à l'avant de la cabine. L'officier de navigation se trouvait de l'autre côté de la pièce, près d'une vieille table à cartes. Le premier homme se trouvait à côté du capitaine, et le capitaine – 1,65 m, 135 kg – se tenait au centre de la pièce. Il gesticulait et hurlait à pleins poumons :

– Vous avez pas le droit ! Bande de pirates !

Je m'avançai droit vers lui.

– Monsieur, je suis un officier naval des États-Unis. Selon la résolution 661 des Nations unies, vous êtes tenu d'arrêter ce vaisseau pour nous laisser procéder à son arraisonnement.

Je fis un signe au traducteur Marine, qui répéta aussitôt ce que je venais de dire en arabe.

– Je parle anglais, dit le capitaine en postillonnant.

– Vous avez une minute pour arrêter ce vaisseau ou je le ferai à votre place, précisai-je avec le plus grand calme.

– Vous ne pouvez pas stopper le bateau aussi vite. Cela va détruire les moteurs.

– Je le peux, et je le ferai.

La sonnerie perçante du téléphone rouge posé sur la console du navire se mit à retentir. Le capitaine décrocha. Ses yeux s'écarquillèrent, et il se tourna vers moi en vociférant :

– Vous avez tué un de mes hommes !

Ses compagnons se mirent à crier sur les Marines.

– Si vous ne coopérez pas, d'autres mourront, lui intimai-je. Vous avez trente secondes pour arrêter votre navire.

Puis, me tournant vers Stallings, je murmurai :

– Allez voir ce qui s'est passé.

Stallings acquiesça d'un signe de tête et se dirigea vers l'aileron de passerelle pour entrer en communication avec le second élément.

Le second élément avait progressé de l'extérieur de la coque vers l'intérieur, et avait descendu cinq niveaux sous le pont pour atteindre la salle des machines, un endroit chaud, empli de vapeur, au sol rendu glissant par la condensation. Leurs pas résonnaient sur les grilles en acier alors qu'ils s'approchaient du poste de contrôle du navire.

En tête, le premier sergent Jones parcourut la pièce du regard. Les hommes d'équipage, à moitié cachés derrière les gigantesques chaudières, semblaient attendre quelque chose. Au moment où Jones entra dans le poste de contrôle, un Irakien, jusque-là dissimulé par un tuyau d'un mètre de diamètre, lui tomba dessus en brandissant une hache. Jones se retourna d'un bond, leva son arme, prêt à tirer, mais se retint, ce qui témoignait d'une incroyable maîtrise de soi. Il fit basculer son Colt Commando en arrière pour décocher un coup de crosse dans la mâchoire de son assaillant. Ce dernier s'effondra inconscient sur le sol métallique. Les autres Marines se déployèrent en position de sécurité. Dans le poste de contrôle, un Irakien avait assisté à la scène. Croyant que son coéquipier était mort, il prévint aussitôt le capitaine.

Stallings me fit signe de le rejoindre sur l'aileron de passerelle.

– Monsieur, personne n'est mort, mais un des hommes d'équipage va se réveiller avec un sacré mal de crâne.

Je retournai vers le capitaine, que les nouvelles avaient visiblement secoué. Et je décidai de le laisser présumer du pire. Ce

qui importait, c'était de garder le contrôle de l'échange, or j'avais la main, et il fallait que je la garde.

– Mes hommes sont dans le poste de contrôle, prêts à arrêter votre navire. Soit vous l'arrêtez vous-même, soit je le fais. À vous de choisir.

Le capitaine poussa un grognement, chercha le regard des officiers gradés de son équipage et donna l'ordre au timonier d'arrêter le navire.

– Ça va prendre un certain temps pour que le bateau soit immobile dans l'eau.

– Ça va prendre exactement treize minutes, dis-je. Si le navire n'est pas immobilisé dans treize minutes, je donnerai l'ordre de faire machine arrière pour l'arrêter.

Voilà, j'avais désormais toute son attention.

– Capitaine, il me faudrait le manifeste du navire et les informations sur les passagers. Je suppose que vous les avez sous clé dans votre cabine personnelle. Veuillez, s'il vous plaît, vous y rendre avec mon Marine et me les rapporter.

Il jeta un œil au capitaine Stallings. Son mètre quatre-vingt-treize suffisait en général à intimider quiconque, mais ajoutez à cela une tenue complète de camouflage et une arme à feu, et vous inspirez pour sûr la terreur. Stallings attrapa le capitaine irakien par le coude et le poussa dans la coursive qui menait à sa cabine. Je fis signe à un autre Marine de les accompagner en renfort.

Quelques minutes après, le navire se mit à ralentir de façon notable. Je ne sais pas si cela prit réellement moins de treize minutes, mais assez rapidement, le pétrolier fut à l'arrêt. Depuis le pont, je pus voir que nous étions encerclés par les navires de guerre *Brewto*, *Ogden*, et un peu plus loin, *Okinawa*.

Ma radio grésilla et j'entendis la voix de Stallings.

– Monsieur, nous avons un petit problème. Le capitaine se fout de nous. Il dit qu'il ne peut pas ouvrir le coffre, parce qu'il a oublié la combinaison.

Mais avant que j'eusse le temps de répondre, quelqu'un cria : « Attention ! » et la communication fut coupée.

– Stallings ? Stallings ? Vous m'entendez ?

Silence. Les Marines qui suivaient également les échanges à la radio entendirent l'agitation. Désignant les deux Marines sur l'aileron de passerelle, j'ordonnai :

– Allez voir dans les quartiers du capitaine ce qui se passe.

– Raven. Ici, Wildcat.

– Je vous reçois cinq sur cinq, Tony. Que se passe-t-il ?

– Rien, monsieur. Tout va bien maintenant. Le capitaine a décidé d'ouvrir le coffre. Nous devrions être de retour dans quelques minutes.

Les deux Marines que j'avais désignés se tournèrent vers moi, et je leur fis signe de ne pas bouger. Quelques minutes après, la porte du poste de pilotage s'ouvrit sur Stallings. Derrière lui, le capitaine, menotté, courbé, avait le visage contusionné. Il avait une grosse bosse au-dessus de son œil gauche, sa lèvre était gonflée et elle saignait un peu.

Je consultai Stallings du regard. Il haussa les épaules d'un air atterré et m'expliqua :

– Monsieur, ce crétin m'a sauté dessus. J'ai essayé de le repousser, mais il est revenu à l'assaut. Il est bâti comme Jabba le Hutt. J'ai fini par lui filer deux, trois gnons pour qu'il arrête.

Je jetai un œil au capitaine et pus le voir sourire malgré ses lèvres enflées. Ses compatriotes irakiens étaient satisfaits. Leur capitaine avait résisté aux Américains, et ses blessures pouvaient en témoigner. Je reçus plusieurs rapports d'incidents de ce genre dans le navire. Je ne voulais surtout pas tuer ou blesser un marin de la marine marchande, mais sans renforts, nous allions avoir du mal à garder le contrôle du navire et de tout son personnel.

Je m'approchai du capitaine.

– Monsieur, veuillez demander à votre équipage de coopérer. S'ils ne le font pas, ils risquent d'être blessés ou tués.

Se tenant à proximité du système d'annonce du navire, le second du capitaine s'empara du micro et hurla en arabe :

– Résistez ! Résistez ! Ne les laissez pas prendre le vaisseau !

L'homme de tête des Marines lui arracha le micro des mains.

– Connard ! hurla le second.

Sur le pont, les hommes d'équipage s'emparèrent de tout ce qui pouvait faire office d'arme, pied-de-biche, balais, etc. Je perdais le contrôle de la situation et je devais reprendre la main. M'avançant sur l'aileron de passerelle, j'appuyai sur le bouton de ma radio et appelai la force de réserve SEAL.

– X-ray Two Zero, ici Raven Zero One.

– Je vous écoute, Raven Zero One. Two Zero. À vous.

– Two Zero. Introduisez la Quick Reaction Force et faites la jonction avec l'élément d'assaut.

– Entendu, Zero One. Terminé.

En moins de deux minutes, les quatorze hommes de l'élément SEAL, sous le commandement du lieutenant Dave Kauffman, furent sur le navire pour aider à rassembler le personnel hostile. Il nous fallut encore une heure et quelques interventions musclées pour neutraliser toute forme de rébellion et mettre les marins irakiens en détention dans la salle de repos de l'équipage. En quatre-vingt-dix minutes, nous avions abordé et sécurisé l'*Amuriyah* sans déplorer de blessures graves ni du côté américain ni du côté irakien. Un détachement de police maritime composé d'un officier des gardes-côtes et de plusieurs officiers des forces opérationnelles américaines vint inspecter de fond en comble le cargo. Six heures après, j'ordonnai l'extraction des Marines et des SEALs. Il était temps de retourner à bord de l'*Ogden*. Il fallut quelques heures de plus pour que l'*Amuriyah* ait le feu vert pour regagner l'Irak. Nous n'avions rien trouvé de suspect, mais étant donné la taille du pétrolier, il était fort possible que « quelque chose » y fût savamment caché.

L'*Amuriyah* retourna en Irak. Le 17 janvier, les États-Unis et leurs alliés déclenchèrent l'opération *Tempête du désert*. Au cours des premiers jours de la guerre, les renseignements révélèrent que

Saddam prévoyait de créer une catastrophe écologique en coulant des navires irakiens pleins de pétrole dans le golfe Persique. L'*Amuriyah* faisait partie des bâtiments concernés. Le 23 janvier, un A-6 décollant du porte-avions USS *Midway* largua deux bombes de 225 kg sur l'*Amuriyah* au large de l'île de Bubiyan, bien avant qu'il ne reçoive sa cargaison de pétrole.

Pendant l'opération *Tempête du désert*, le PHIBRONFIVE et le 13th MEU reçurent l'ordre d'aller libérer un certain nombre de petites îles du golfe tombées aux mains des Irakiens, de participer à une opération de diversion amphibie et de sécuriser l'île koweïtienne de Failaka, détenue par plus de mille deux cents soldats irakiens. J'avais dû attendre quinze ans après mon intégration dans les SEALs pour avoir l'occasion de servir mon pays de façon significative.

Aussi terrible que cela puisse paraître, tout SEAL languit de se battre, de se battre pour des principes, pour une guerre honorable. La guerre met la virilité de chacun à l'épreuve. Elle réaffirme son courage. Elle départage les braves des couards. Elle crée des liens indestructibles entre les compagnons d'armes. Elle donne un sens à la vie de chacun. Et avec le temps, j'aurai plus que mon lot de guerre. Des hommes tomberaient. Des innocents seraient tués. Des familles seraient à tout jamais marquées. Mais de façon inexplicable, la guerre ne perdrait jamais son attrait. Pour un guerrier, la paix n'a pas de souvenirs, pas de caps déterminants, pas d'aventures, pas de morts héroïques, pas de chagrins déchirants, pas de jubilations, pas de remords, pas de repentance et pas de salut. Certains sont faits pour la paix, je n'en fais probablement pas partie.

Dix mois après avoir quitté San Diego, je rentrai chez moi et fus accueilli par Georgeann, Bill, John, et ma petite dernière, Kelly Marie. Quelques semaines après, je rendais visite à mon père à San Antonio. Il me prit sans ses bras et me dit comme il était fier de moi et qu'il espérait que je n'aurais plus à aller à la guerre. Mais douze ans plus tard, je retournerai en Irak pour défaire Saddam Hussein une fois pour toutes.

CHAPITRE NEUF

DEUXIÈMES CHANCES

Morro Bay, Californie

Février 1995

Les deuxièmes chances. Pleines de nobles intentions. On en attend beaucoup, mais elles sont aussi synonymes d'obligations. Elles peuvent guérir ou être fatales. Elles donnent naissance à des chants pleins d'inspiration ou à de véritables tragédies grecques. Leur issue n'est jamais écrite par avance. Certains sauront se rattraper et être fiers d'eux, d'autres gâcheront l'occasion et s'entendront dire : « Je te l'avais dit ! » Se voir offrir une deuxième chance, c'est devoir prendre des risques.

– Coupable.

Le lieutenant Jeremy Carter, vêtu de son uniforme blanc d'été, sembla bouleversé par le verdict que je venais de rendre. C'était un jeune SEAL qui avait une belle carrière derrière lui et beaucoup de potentiel d'avancement. Maintenant, sa carrière était finie.

En tant qu'officier commandant du SEAL Team Three, j'avais examiné les charges retenues contre lui. Il avait enfreint l'article 133 pour conduite inappropriée pour un officier, et l'article 92 pour refus d'obéir à la loi. Il avait été arrêté pour conduite en état d'ivresse et délit de fuite. Je savais qu'il fallait que je le sanctionne, car il devait

répondre de ses actes. Il était un officier SEAL, et devait en tant que tel avoir une conduite irréprochable.

Après que tout le monde a quitté mon bureau, mon maître principal, un vétéran du Vietnam appelé Billy Hill, vint me parler.

– Vous avez été un peu dur avec lui, monsieur.

– Je sais, Billy, mais je ne peux pas punir les soldats du rang pour conduite en état d'ivresse et passer l'éponge quand il s'agit d'un officier.

– Oui, monsieur, mais les soldats du rang survivent sans problème à une sanction qui va anéantir la carrière d'un officier.

Billy avait raison, mais à mes yeux, on attendait plus d'un officier, et par conséquent, ce dernier devait se montrer à la hauteur de ces attentes.

– Peut-être pourriez-vous lui donner une deuxième chance.

Je me contentai d'un hochement de tête.

Il n'y avait rien de tel que de commander une SEAL Team, mais cela mettait au-dessus de votre tête une épée de Damoclès qui pouvait s'abattre à tout moment. Tous les jours, il fallait choisir entre appliquer une discipline stricte, prendre les décisions nécessaires au fonctionnement d'une équipe SEAL, montrer de la compassion quand quelqu'un faisait une erreur et voir au-delà de son échec un avenir alternatif, un avenir où il excellerait et aurait un impact positif sur la vie de vos marins. Mieux que quiconque, je connaissais l'importance de se voir offrir une deuxième chance.

Depuis mon intégration dans le corps des SEALs, j'avais fait tout ce que l'on attendait d'un officier SEAL. J'avais été affecté deux fois au SEAL Delivery Vehicles, j'avais commandé une section SEAL en Amérique du Sud, j'avais participé aux opérations *Bouclier du désert* et *Tempête du désert* en tant que commandant d'unité opérationnelle SEAL, j'avais travaillé au Pentagone, aux Philippines et dans divers services SEAL. J'étais marié et j'avais trois beaux enfants. Mais tout ne s'était pas déroulé sans accroc. En 1983, alors que je servais au poste de chef de section de la très élitiste East Coast SEAL Team, je fus renvoyé. Relevé de mes fonctions. Cela m'ébranla fortement et sapa ma confiance en moi. J'eus du mal à

l'accepter et considérai sérieusement l'idée de quitter la Navy. Toute perspective d'avancement semblait dès lors compromise. Mais, comme elle le fera à plusieurs reprises au cours de ma carrière quand je doutais ou quand les circonstances m'étaient contraires, Georgeann me rappela que je n'avais jamais capitulé, jamais démissionné de toute ma vie. Et ce n'était pas le moment de commencer. Heureusement, plusieurs officiers supérieurs continuaient de voir du potentiel en moi. Ils me donnèrent l'occasion au cours des années qui suivirent de me racheter, de prouver à ceux qui en doutaient que j'avais l'étoffe d'un chef de SEAL Team.

Le maître principal changea de sujet.

– Monsieur, irez-vous à Morro Bay pour voir le dernier exercice de prédéploiement de la section Echo ?

La section Echo de la SEAL Team Three devait se déployer dans le Pacifique Ouest dans quarante-cinq jours, et il s'agissait de leur dernier entraînement avant de partir. Comme d'habitude, le scénario exigeait une infiltration par la plage. L'élément SEAL composé de quatorze hommes partirait de Morro Bay, en Californie centrale, à bord de deux canots pneumatiques à coque rigide de dix mètres appelés RHIB. Ils remonteraient la côte sur une cinquantaine de kilomètres jusqu'à l'endroit où nous avions construit une cible factice. La section gagnerait alors la plage à la nage, attaquerait la cible, retournerait aux canots, puis à Morro Bay. Rien de plus classique.

– Je dois aller à Tampa la semaine prochaine pour briefer l'officier des opérations SOCOM, mais je pense que je ferai un crochet pour voir comment se passe l'exercice.

Hill avait des engagements qui l'empêchaient de faire le voyage, mais la semaine suivante, comme prévu, je me rendis à Morro Bay en voiture pour rejoindre la section Echo. Les hommes avaient planifié un dernier jour de répétition.

Morro Bay est une des nombreuses villes côtières pittoresques de Californie. L'entrée dans la baie passe par une gigantesque formation rocheuse, appelée Morro Rock, comme il se doit. La route serpente ensuite vers le nord, puis vers le sud avant de donner sur un port tranquille où des centaines de bateaux de plaisance de

toutes les tailles sont ancrés. La plus grande partie de l'année, les vagues viennent en rouleaux parfaits finir gentiment leur course sur les plages, faisant de cette côte un spot de surf privilégié. Mais en hiver, ces mêmes vagues s'élèvent à des hauteurs vertigineuses et quand elles passent les brise-lames près de Morro Rock, elles peuvent atteindre quinze mètres de haut.

J'arrivai au soleil levant et vis des vagues de trois mètres déferler sur la plage. Elles étaient nées dans un système orageux sévissant à plusieurs centaines de kilomètres vers l'ouest. Morro Rock et le brise-lames créaient un effet entonnoir dangereux avec des séries de vagues de sept à dix mètres de haut à l'entrée du port.

Nous avions établi le centre de commande à la base locale de la Coast Guard. Le maître principal « Tip » Ammen vint m'accueillir. Il dirigeait la cellule d'entraînement de la SEAL Team Three, et c'était lui qui conduisait cet exercice. Ammen était plus âgé et plus expérimenté que la plupart des soldats du commandement. Toujours enjoué, il avait un grand sens de l'humour et un caractère imperturbable.

– La section est actuellement en briefing, monsieur. Voulez-vous les rejoindre ou faire une pause ?

– Je suis prêt, Tip, allons voir ce qu'ils ont à dire.

Le maître principal me conduisit dans la salle de réunion et je m'assis à la tête d'une longue table recouverte de feutre. Des photos de gardes-côtes et d'hélicoptères de la Coast Guard ainsi que les éloges de l'héroïsme de ses hommes sur la côte Pacifique tapissaient les murs. Les gardes-côtes méritaient sans conteste leur paie sur ce littoral dangereux.

Toute la section était présente. Le commandant de section, un diplômé de l'Académie navale, dirigeait sa deuxième section SEAL. Pour les avoir observés au cours des six derniers mois, j'avais trouvé que la discipline et le professionnalisme des hommes témoignaient des qualités de meneur de leur chef.

Assis le long des murs de la pièce, les membres de la section portaient des treillis et des sweats. Ils avaient passé une grande partie de la journée dans la baie, et avec une eau avoisinant les dix

degrés, la plupart avaient encore les yeux rouges et frissonnaient de froid.

Le commandant de la section résuma brièvement les événements du lendemain.

– Monsieur, nous procéderons aux dernières répétitions de jour, dit-il en désignant la carte marine accrochée au mur. Il y a une petite île à l'intérieur de la jetée. Il n'y a pas de houle, et je pense que c'est un bon endroit pour faire les exercices de contact.

J'examinai la carte et vis un point de sable qui représentait l'île à l'intérieur du port, mais bien au-delà des brisants.

– Comme vous le savez, monsieur, les vagues à l'entrée du port sont actuellement très grosses. Je pensais qu'on pourrait retarder le départ de deux jours, le temps que la mer se calme et laisse nos hommes passer.

– En avez-vous parlé avec le chef d'équipage ?

– Oui, monsieur. Le lieutenant Jones a dit qu'il sortirait le canot dans la baie demain pour tester la mer au bord de la zone de houle.

– Les gardes-côtes ont prévenu nos hommes de ne pas s'approcher trop près des vagues, intervint le *chief petty officer* de la section. Ils ont montré au lieutenant Jones une vieille photo d'une vague de quinze mètres briser un gros bateau de plaisance, ajouta-t-il en souriant. Ce qui lui a visiblement fait une forte impression.

– Je vais laisser aux hommes une bonne nuit de sommeil et nous ne commencerons les répétitions qu'à 8 h 00, reprit le commandant de la section. Quand nous aurons fini les exercices de jour, nous ferons une pause pour le déjeuner. Nous préparerons aussi le matériel des répétitions de nuit qui seront conduites dès que le soleil se couchera.

Il finit son briefing et tout le monde alla dîner. Au mess, je pus discuter avec de jeunes SEALs. C'est ce que je préfère dans ce travail. Être un officier commandant, c'est un peu comme être l'entraîneur d'une équipe de football. On est celui qui connaît tous les joueurs, avec leurs forces et leurs faiblesses. Certains ont l'étoffe de *quaterback*, d'autres, de défenseur, d'autres encore, de *safety*. Certains adorent les attaques éclair, la pression de devoir prendre

une décision difficile quand l'issue du match est en jeu. D'autres sont de véritables machines, ils se relèvent et reviennent à l'attaque autant de fois qu'il le faudra. D'autres encore savent prendre des risques et ne sont jamais là où on les attend. Mais tous aiment le jeu, être au cœur de l'action. Sous les protections, sous les casques, quand les projecteurs s'éteignent, ce ne sont pourtant que des hommes, des hommes qui commettent des erreurs et qui ont besoin d'être guidés. Mon travail consistait à trouver le juste équilibre entre les laisser se donner à fond et les garder dans les limites du terrain.

– Debout, chef ! Encore un grand jour pour exceller !

Je roulai sur le côté, jetai un coup d'œil à ma montre, et m'extirpai de mon sac de couchage militaire. Il était 06 h 00, et Ammen avait déjà lancé le café. Le ciel était couvert et le drapeau américain claquait violemment au-dessus de la base des gardes-côtes.

J'enfilai mon treillis, avalai mon petit-déjeuner, et à 07 h 00, le maître principal et moi nous rendions en zodiac sur l'île. Les hommes de la section étaient tous équipés de pied en cap. Les nageurs éclaireurs, les deux hommes qui examineraient la plage avant que l'élément principal n'arrive à terre, étaient en combinaison de plongée et portaient des Colt Commando avec trois cents munitions.

La section fit plusieurs exercices de contact, perfectionnant ses tirs et ses manœuvres en cas d'affrontement avec « l'ennemi » sur la plage. Les SEALs se déplaçaient bien. Les nageurs éclaireurs sécurisèrent un flanc. L'éclaireur de l'élément principal fit décrire à sa troupe un demi-cercle autour des deux zodiacs tandis que la deuxième escouade les sortait de l'eau pour les poser sur les dunes. Une fois les embarcations camouflées, les hommes formèrent un long cordon pour patrouiller sur la plage. Après plusieurs variantes de cette tactique, le commandant de la section décréta une pause rapide afin de passer les actions en revue.

Alors qu'ils faisaient leur débriefing, je regardai vers Morro Rock et vis les deux canots RHIB, la proue tournée vers la houle. Une vague gigantesque se forma et s'abattit dans un grondement qui résonna dans tout le port. Puis, pendant un court instant, très court, ce fut le

silence, suivi par un autre fracas assourdissant, et un autre encore. Dame Nature n'était pas contente.

– Tip, est-ce qu'on a une liaison radio avec le chef du canot ?

– Non, monsieur.

– Prenez un de ces zodiacs. Je veux savoir ce que ce type fabrique.

Le maître principal réquisitionna un des zodiacs de la section SEAL et nous nous dirigeâmes vers le RHIB. À mesure que nous nous approchions de l'entrée du port, je pris la pleine mesure de la force de la houle. C'était encore pire que je ne le pensais. Il y avait une ligne de trois vagues plongeantes. Elles se formaient derrière l'entrée, puis grossissaient en prenant de la vitesse et de la force. Puis, à leur plus haut point, elles s'abattaient sur elles-mêmes avec violence dans une explosion d'écume blanche. Le déferlement de la première vague était immédiatement aspiré par celle qui lui succédait, ce qui faisait que chaque nouvelle vague était encore plus grosse que la précédente, jusqu'à ce que la série de trois vagues s'épuise et laisse place à la suivante.

Le maître principal ralentit et s'arrêta à la hauteur du RHIB. Un homme d'équipage me tendit son bras. Je l'attrapai et enjambai le large plat-bord qui entourait le canot pneumatique. Après m'avoir déposé, le maître principal retourna sur l'île.

Le RHIB était une embarcation relativement nouvelle dans l'inventaire de la Naval Special Warfare. Il avait été spécialement conçu pour transporter une escouade SEAL de sept hommes et il était armé ce jour-là par des marins de la Special Boat Squadron. Ces marins étaient entraînés comme Special Warfare Combatant-Craft Crewmen (SWCC), et l'officier responsable était un officier de la Navy Surface Warfare, qualifié et entraîné pour piloter un navire de la Navy.

Le RHIB avait quatre hommes d'équipage : un barreur, qui était le plus expérimenté à bord et qui était chargé de diriger le bateau, un ingénieur, qui s'assurait de la maintenance des moteurs, un maître d'équipage, qui opérait la mitrailleuse de calibre 50, et un officier responsable. Le RHIB possédait les dernières avancées

technologiques : un radar de surface Furuno, un GPS, et tous les instruments nécessaires à la navigation longue distance de nuit. À un demi-million de dollars pièce, c'était le pneumatique le plus apte au combat du marché.

La houle dans la zone de déferlement faisait tanguer le canot de gauche à droite. Me tenant à la console de commande, je repris mon équilibre et jetai un œil à l'intérieur de l'embarcation.

– Hé, commandant !

La voix m'était familière. Je me tournai vers la poupe et vis, attaché à un siège, le lieutenant SEAL Geno Paluso. Paluso était un officier des opérations de la Special Boat Squadron et un sacré bon SEAL. À mon insu, il était également venu observer l'entraînement. À ses côtés, il y avait le lieutenant Tom Rainville, un autre commandant de section SEAL, venu lui aussi en observateur.

– Monsieur, quelque chose ne va pas ? demanda l'officier responsable du RHIB.

– Non, monsieur Jones. Je voulais juste savoir ce que vous aviez prévu, dis-je non sans inquiétude.

– Monsieur, mon supérieur est sur la jetée à l'entrée de Morro Bay. Il chronomètre les vagues et me communique les temps par radio. Je pense qu'on peut passer entre les séries.

Le responsable du RHIB m'expliqua qu'une fois les trois vagues passées, ils avaient deux minutes pour faire le tour de la jetée et regagner la haute mer avant que la série suivante de vagues ne s'abatte sur eux.

– Monsieur, mon équipage s'entraîne à Kodiak, en Alaska, depuis trois mois, dit Jones. Le maître Smith est le meilleur barreur de la Special Boat Unit 20*,* et je n'ai aucun doute sur notre capacité à passer la zone de déferlement à temps.

Je regardai encore une fois la houle monter, puis je fixai chaque homme d'équipage dans les yeux. Je n'étais pas sûr de partager l'enthousiasme de leur lieutenant.

Le plus dur pour un commandant des SEALs et des unités des opérations spéciales est de trouver le juste équilibre entre leur

donner confiance en leurs capacités – pour qu'ils soient prêts à affronter les situations les plus périlleuses en temps de guerre – et risquer leur vie en le faisant.

Je m'adressai alors à chaque marin :

– Est-ce dans les capacités de votre embarcation et de votre équipage ?

– Oui, monsieur, répondirent-ils les uns après les autres.

– Lieutenant ?

– Oui, monsieur. Nous pouvons y arriver.

– D'accord. Alors, donnez-moi un gilet de sauvetage. Je viens avec vous.

– Quoi ?

– J'ai dit : « Donnez-moi un gilet de sauvetage ».

– Monsieur, un gilet de sauvetage n'est pas suffisant. Il vous faut une combinaison. L'eau est à dix degrés, si nous chavirons, vous ne tiendrez pas.

– Alors, ne chavirons pas.

À l'arrière du bateau, Paluso et Rainville riaient.

– Ça, c'est un bon conseil, railla Rainville.

Paluso tapota le siège libre à côté de lui.

– Attachez-vous, chef, ça va secouer.

Le siège avait un harnais trois-points et permettait de rester fermement attaché au RHIB en cas de forte houle. En m'installant, je me rendis compte que j'avais deux cigares cubains dans ma poche. Je savais qu'il y aurait une veillée auprès du feu après l'exercice et un bon cigare ne faisait jamais de mal.

Je sortis les cigares et les montrai à Paluso.

– Si je prends l'eau, vous devrez m'en racheter.

Paluso éclata de rire.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur, ces gars sont doués. Vous serez au sec tout du long.

Je jetai un œil vers la base des gardes-côtes. Le maître principal Ammen, qui avait été informé de mon intention de participer à l'exercice, rentrait à la base.

Les vagues continuaient à se former et à déferler, série après série. Il est impossible de passer un déferlement plongeant. Dès que la vague se forme, elle déferle au lieu de gonfler progressivement jusqu'à une courbure limite et de s'enrouler sur elle-même. C'est un mur d'eau qui s'effondre d'un coup dans un tourbillon qui vous entraîne sous l'eau avant de vous recracher à la surface, juste à temps pour que vous vous preniez la vague suivante.

Le lieutenant donna l'ordre au barreur de se rapprocher de la première vague et d'attendre la fin de la série de trois avant de se dépêcher de gagner la haute mer.

Paluso, Rainville et moi étions des SEALs expérimentés qui connaissaient bien la nature des vagues et la nécessité d'avoir un excellent timing. Nous observâmes la première série passer et attendîmes que la deuxième se formât.

Maintenant ! Il fallait y aller maintenant ! Il y avait une ouverture sur le côté. *Allez-y ! Maintenant !* Nous pensions tous les trois la même chose : *go, go, go !*

Mais le canot ne bougea pas.

D'accord, il vérifiait le chrono. Ce serait à la fin de la série suivante.

Mais subitement, le barreur lança les moteurs à plein régime.

Non, non ! C'était le pire moment pour le faire ! La première vague de la série était à son plus haut point. Paluso se tourna vers moi, les yeux grands ouverts, et murmura :

– Oh, merde…

Nous étions à trente nœuds quand le RHIB atteignit la base de la première vague. La proue fendit l'eau, et les moteurs nous propulsèrent jusqu'à la crête de la vague, puis dans les airs.

Je serrai les dents et me mis à compter. C'était un automatisme des sauts en parachute. Nous étions dans les airs et tombions à grande vitesse.

– Mille, deux mille, trois mille, quatre mille !

Le canot percuta le creux de la vague. L'impact envoya à la mer le marin qui se trouvait à la proue et fracassa nos corps contre l'aluminium du plancher.

– Un homme à la mer ! Un homme à la mer !

Mais avant que l'on pût réagir, un autre mur d'eau de dix mètres de haut s'abattit sur nous.

Le barreur leva les yeux et arma les moteurs, essayant de manœuvrer sa proue dans la vague qui arrivait à toute vitesse.

Je me tournai vers Paluso et Rainville. Ils grimaçaient de douleur en se tenant les côtes après avoir percuté de plein fouet le bord des sièges.

La deuxième vague nous cueillit comme la première et nous envoya dans les airs.

– Mille, deux mille, trois mille, quatre mille, oh merde… Cinq mille !

L'impact me coupa le souffle. Il fut tel que la proue craqua et les moteurs calèrent. Le RHIB était HS dans l'eau. Je levai la tête. La vague suivante me barrait entièrement la vue. C'était un monstre de douze mètres qui allait nous engloutir.

– Accrochez-vous ! hurlai-je.

La vague cueillit le canot, le maintint dressé, et dans un grondement furieux, l'engouffra dans l'écume.

Alors que le RHIB s'enfonçait sous l'eau, je me retrouvai harnaché au siège, balloté de part et d'autre, rejeté vers l'arrière par la force de la vague. La corde en nylon qui sert aux SEALs à attacher le petit matériel s'était enroulée autour de mon cou et de mes bras comme un garrot. Elle serrait d'autant plus fort que je ne cessais de basculer d'un côté puis de l'autre. J'essayai de me dégager le cou, mais plus je tirais, et plus je m'étranglais.

Au cours de la carrière dans les SEALs, j'ai été confronté plusieurs fois à la mort, mais cela arrivait toujours si rapidement que je ne pouvais que réagir instinctivement. C'était fini avant même que je puisse y réfléchir. Et voilà que j'étais coincé sous le RHIB, une corde autour du cou, sans air. Cette fois, c'est la bonne, pensai-je.

J'étais cependant étonnamment serein. Des formes sombres et lumineuses dansaient devant mes yeux tandis que l'eau changeait de couleur. Voilà comment j'allais mourir. Mes pensées étaient calmes et méthodiques. En tirant sur le cordon en nylon autour de mon cou, je me dis que je n'allais plus jamais revoir Georgeann, Bill, John, ou Kelly. *Mon Dieu, veillez sur eux.*

Avec le manque d'air, mes poumons se mirent à convulser. Des sons gutturaux résonnèrent dans mes oreilles et tout devint noir. Je donnai un dernier coup sur le cordon. Un dernier geste de survie. *Faites que je vive.*

Il m'est arrivé plusieurs fois au cours de ma vie dans les Teams d'avoir assisté à l'inexplicable. Alors que tout semblait contre moi, soudainement tout se résolvait comme par magie et j'arrivais au bout du tunnel, vers la lumière. Quand après coup, je réfléchissais à ce qui m'était arrivé, je ne trouvais aucune autre conclusion logique que celle d'une intervention divine. C'était la main de Dieu qui m'avait gardé en vie. Ce fut un de ces moments. Soudainement, inexplicablement, j'étais libre ! Libéré du siège, libéré du cordon qui m'étranglait, libéré du canot.

Filant vers le haut, je refis surface et emplis mes poumons d'air. En levant les yeux, je vis que j'étais toujours dans la zone de déferlement et que la prochaine vague était presque sur moi. Le gilet de sauvetage que je portais avait perdu sa flottabilité et mon treillis gorgé d'eau m'entraînait vers le fond. Je n'allais pas survivre à une autre vague.

Dans le fracas de l'eau, je pus distinguer un cri étouffé :

– Commandant ! Commandant !

Me tournant vers le rivage, je vis un zodiac foncer dans ma direction. À bord, deux SEALs vêtus de leur seul short de bain, l'un aux commandes du moteur, l'autre positionné pour m'attraper. Le SEAL à la proue avait le doigt pointé en avant. Il me montrait la vague qui menaçait. Ils n'arriveraient pas à temps, et s'ils chaviraient, avec une eau à cette température, je ne donnais pas cher de leur vie. Ils n'en venaient pas moins à mon secours.

La première vague montait crescendo. Juste à la base de la vague, le barreur effectua un virage serré pour foncer droit sur moi. N'ayant pas le temps de me hisser à bord, le SEAL à la proue me plaqua contre le flotteur en caoutchouc. Les lames du moteur hors-bord frôlaient la semelle de mes bottes.

– Tenez bon, commandant !

Le visage tourné vers le haut et le corps pendant sur le côté du zodiac, tout ce que je pouvais voir, c'était un mur d'eau prêt à s'abattre sur notre minuscule embarcation. Le moteur hors-bord hurla quand le barreur accéléra à pleine vitesse. Au même moment, un torrent déferla à quelques centimètres à peine du zodiac. Un tourbillon d'écumes nous propulsa en avant, doublant notre vitesse et nous déposant dans les eaux calmes.

En me retournant, je vis que nous étions sortis de la zone de déferlement et en sécurité dans le port. Le zodiac ralentit et le SEAL à la proue me hissa à bord.

– Vous allez bien, commandant ?

Roulant sur le plancher et tremblant de froid, il me fallut une seconde avant de pouvoir répondre.

– Je vais bien. Et le reste de l'équipage ?

– Ils ont été éjectés par-dessus bord quand le RHIB a chaviré. Le déferlement les a repoussés vers le port. Je crois que l'autre RHIB les a récupérés.

– Conduisez-moi à l'autre RHIB. Je veux être sûr qu'on a tout le monde.

À bord du deuxième RHIB, le lieutenant Jones faisait l'appel. Pour un homme qui venait de perdre son canot et qui était visiblement blessé, il faisait exactement ce que j'attendais de lui : il prenait le contrôle de la zone d'accident et faisait son possible pour rattraper la situation. En me voyant sauvé, il sut que tout le monde était présent.

Il portait sur son visage quelque chose que je connaissais bien. La peur. La peur d'avoir manqué à son devoir. La peur de voir son avenir comme officier de la marine compromis. La peur d'avoir perdu

le respect de ses compagnons. Et pire que tout, la peur d'avoir failli perdre la vie de ses hommes. Une peur abyssale.

– Vous allez bien ? lui demandai-je.

– Oui, monsieur, répondit-il, stoïque.

Je passai mon bras autour de ses épaules et l'attirai vers moi.

– Écoutez-moi bien, dis-je avec douceur. Quoi qu'il arrive à partir de maintenant, dites-vous que tout le monde est en vie. Tout ira bien.

Il acquiesça, mais sans grande conviction. Perdre un bateau dans la Navy, même un simple canot, n'était jamais une bonne chose.

Mais échapper de peu à la mort mettait les choses en perspective. Il n'y aurait pas de funérailles, ni les siennes, ni les miennes, ni celles de nos compagnons SEALs et des autres marins. Il n'y aurait pas de femmes en deuil, pas d'orphelins. Il n'y aurait pas de cérémonie à la mémoire de vaillants marins. Il n'y aurait que la joie de ceux qui rentraient vivants.

Je tapotai le dos de Jones et dis en riant :

– Avec vous au moins, on ne s'ennuie pas !

– Monsieur ? s'étonna-t-il.

– Faites votre possible pour récupérer le canot et remettre de l'ordre dans tout ça. Je m'occupe de faire le rapport à nos supérieurs.

Jones sourit, toujours tremblant de froid.

– Merci, monsieur.

Il marqua une pause, tourna les yeux vers les vagues qui continuaient de barrer la sortie du port avant d'ajouter :

– J'ai cru que j'allais mourir.

Je ris.

– Oui, moi aussi. Mais nous ne sommes pas morts. Alors, tirons-en une bonne leçon.

Je repris place dans le petit zodiac et retournai à l'appontement.

Les cinq hommes blessés étaient allongés sur le sol de la station des gardes-côtes en attendant l'arrivée de l'ambulance. Nos assistants médicaux s'occupaient de leurs blessures du mieux qu'ils pouvaient.

Paluso, qui avait une fracture au pied gauche et des côtes fêlées, se tenait le torse tout en essayant de trouver une position plus confortable. Il avait le visage tordu de douleur et respirait en haletant laborieusement.

J'allai vers lui, me baissai et tirai les deux cigares à présent dégoulinants d'eau de mer.

– Geno, mes cigares sont trempés.

Paluso esquissa un sourire et se frotta la tête avec le majeur bien dressé.

– J'imagine que je t'en dois d'autres.

– On va les déduire de la facture du RHIB. Ça devrait la ramener à un peu moins d'un demi-million.

Paluso grogna, soit de douleur, soit d'avoir soudainement pris conscience d'avoir perdu un canot de cinq cent mille dollars.

L'ambulance arriva et je prévins mes supérieurs de l'accident. Ces appels me rappelèrent pourquoi j'avais choisi l'armée comme mode de vie. Tous mes supérieurs, en apprenant la perte d'un canot très cher, ne me posèrent qu'une seule question : « Est-ce que vous et vos hommes allez bien ? »

Des sept hommes à bord du RHIB, cinq finirent à l'hôpital avec des côtes cassées, des jambes fracturées, des contusions et une légère hypothermie. Ce jour-là, une autre équipe en zodiac avait foncé dans les vagues pour sauver le lieutenant Tom Rainville, qui avait manqué de peu de se noyer à cause de sa combinaison étanche qui s'était remplie d'eau. Le RHIB fut par la suite récupéré, mais ce n'était plus qu'une épave sans valeur. Une enquête s'ensuivit et pendant dix-neuf jours, il y eut des dépositions, des interrogatoires et des rapports. Le rapport final conclut, malgré la perte d'une embarcation de grande valeur, qu'il était nécessaire de poursuivre ce genre d'exercices, aussi dangereux soient-ils. La décision de traverser la zone de déferlement à ce moment-là était

malavisée, mais le comité d'examen reconnut que la prise de risque faisait partie intégrante des unités des opérations spéciales. Nous aurons donc tous une deuxième chance.

Pour leurs actions qui ont sauvé ce jour-là ma vie et celle de Tom Rainville, les maîtres Dan Mero, Nate Johnson, Scotty Stearns, et le *chief petty officer* Brad Lucas reçurent la médaille des corps de la Navy et de la Marine, la plus haute distinction pour héroïsme en temps de paix. En novembre 1995, ma femme Georgeann se tenait à mes côtés quand nous eûmes l'immense honneur d'accrocher cette récompense à leur poitrine.

Quelques années plus tard, je fis partie du comité de promotion du lieutenant Jeremy Carter, l'officier que j'avais jugé coupable pour conduite en état d'ivresse. *Un homme valeureux qui avait fait une erreur.* Carter fut promu capitaine de corvette et alla combattre en Irak et en Afghanistan, où il obtiendrait l'étoile de bronze pour sa valeur et pour avoir sauvé la vie de plusieurs de ses compagnons d'armes SEALs. Des SEALs qui, eux aussi, eurent une deuxième chance.

CHAPITRE DIX

AIRBORNE FROGGY [1]

San Diego, Californie

2001

– **S**ix minutes ! Six minutes !

Le directeur de saut SEAL fit un signe à l'homme d'équipage, et la rampe du C-130 se baissa lentement, grondant comme un gigantesque monstre mécanique.

Nous étions à la mi-juillet, et à San Diego, le ciel était d'un bleu sans nuages, à peine plus clair que l'océan Pacifique qui s'étendait de la rampe de l'aéronef à l'horizon.

J'étais un capitaine de la Navy, le contre-amiral de la Naval Special Warfare Group One et le responsable de tous les SEALs de la côte Ouest. Nous étions à la base navale amphibie de Coronado, en Californie. La base était une petite péninsule artificielle qui saillait dans la baie de San Diego. C'était, et de loin, le meilleur endroit où être affecté. Trente minutes plus tôt, quinze autres SEALs et moi étions montés à bord du C-130 à la base aéronavale de North Island et nous nous préparions aux exercices de chute libre au-dessus de Brown Field, au sud de San Diego, à la frontière mexicaine.

– Debout !

Les sauteurs détachèrent leur ceinture de sécurité, se levèrent du banc en nylon et se tournèrent vers la rampe. Le vrombissement des quatre turbopropulseurs Allison était assourdissant.

– Vérifiez le matériel, hurla le directeur de saut.

– Vérification du matériel ! répondit chaque sauteur.

Il n'y avait personne devant moi. Je faisais face à l'arrière de l'appareil. L'homme derrière moi vérifia mon parachute MT-1X pour s'assurer que la poignée d'ouverture était bien en place et que le mécanisme d'ouverture automatique était réglé à la bonne altitude.

Quand l'ensemble de l'équipement fut dûment vérifié, chaque homme, en partant de la fin de la ligne, tapota le dos de la personne devant lui, lui signalant que tout était en ordre. Étant en tête de ligne, je fus le dernier et reçus une forte tape sur les fesses. J'annonçai alors au directeur de saut que nous étions prêts.

Retournant vers la rampe, ce dernier se mit à genoux et jeta un dernier œil par l'ouverture de la porte latérale. Il était en communication avec le pilote et lui donna les instructions pour aligner le C-130 de sorte qu'en sautant de l'appareil à 12 999 pieds, les SEALs seraient dans la bonne position pour atteindre la zone de largage.

– Une minute !

– Une minute !

Le directeur de saut me fit signe d'avancer au bord de la rampe. En ligne droite derrière moi, les autres sauteurs se mirent en place. J'avais une vue plongeante sur le paysage. À près de 13 000 pieds, je voyais la ville de Tijuana, au Mexique, le poste de frontière qui menait au sud de San Diego et les immenses prairies verdoyantes. Nous avions mis le cap au nord, ce qui laissait tout le sud s'offrir à notre vue.

Je chantonnais à voix basse et en boucle :

– *Joyeux anniversaire, bébé, Je pense à toi.*

C'était une superstition idiote qui me venait de l'école de parachutisme de l'armée où j'étais allé voilà plus de vingt-cinq ans. Avant chaque saut, je chantonnais ces deux phrases, certain

qu'elles me porteraient chance. Cela avait marché jusque-là. Ce devait être des mots magiques.

Le directeur de saut m'attrapa par la sangle avant et me positionna tout au bord de la rampe. Il me fixa droit dans les yeux, sourit et cria :

– Go, go, go !

J'ai sauté, les bras écartés, les jambes légèrement repliées vers l'arrière. Je basculai en avant, mais très vite, le souffle du réacteur et ma vitesse de chute me redressèrent. Le vent sifflait bruyamment dans mes oreilles, mon cœur battait fort et ma respiration se cala dessus. Alors que je prenais de la vitesse, je baissai les bras parallèles à mes oreilles et écartai un peu plus mes jambes. Ma respiration ralentissait, mon pouls aussi.

À 12 500 pieds, j'étais stabilisé. Pas de tournoiement, pas de culbute, pas de dérive. La plupart des SEALs sont des sauteurs exceptionnels. Ils manœuvrent avec aisance dans les airs. Je n'ai jamais été l'un d'eux, mais j'adore sauter. Il y a quelque chose de spécial à tomber librement à 190 km/h en voyant le sol se précipiter à sa rencontre. C'est à la fois exaltant et terrifiant. Les sauts en parachute font partie des grands plaisirs d'être un SEAL et chaque largage est mémorable.

En admirant l'océan Pacifique et les collines qui bordaient le sud de San Diego, je sus que c'était un saut que je n'étais pas près d'oublier.

10 000 pieds.

Les autres sauteurs étaient maintenant en vue. Nous portions tous la combinaison de saut standard verte de la Navy avec des casques noirs Pro-Tec, et des lunettes de protection. Nous avions tous dans le dos un parachute de vingt-cinq mètres carrés et une voile de réserve plus petite qui se déploierait en cas de problème.

À ma droite, quatre excellents sauteurs s'étaient mis en formation de vol relatif à quatre. Ils resteraient crochetés les uns aux autres par les bras, jusqu'au moment où ils devraient actionner leur voile. Je les enviais. Je n'avais pas leur aisance et n'avais jamais réussi à maîtriser ce type de manœuvres. Oh, j'arrivais à me crocheter à

un ou deux autres sauteurs s'ils étaient dans ma proximité immédiate, mais j'étais bien incapable de naviguer dans les airs jusqu'à un point spécifique et d'arrêter ma progression pile au bon endroit. Ça, c'était faire du saut libre.

6 000 pieds.

Il y avait un sauteur juste sous moi, à soixante mètres sur la droite, cinq cents pieds plus bas. Il tournoyait doucement à l'inverse des aiguilles d'une montre, parce que la position de ses bras n'était pas symétrique et la force de l'air le poussait vers la gauche.

De l'autre côté, il y avait deux autres sauteurs. L'un était loin sur le côté, mais le deuxième n'était qu'à trente mètres sur la gauche et deux cents pieds plus bas. En bougeant les mains, je réussis à me décaler sur la droite pour lui dégager la voie. Le SEAL sur ma droite avait corrigé sa position corporelle et s'éloignait de moi, prêt à ouvrir son parachute.

Loin en dessous, l'océan semblait au calme plat. L'air était pur et un peu frais pour le mois de juillet. Le soleil brillait, mais sans être aveuglant. Tout était parfait.

5 500 pieds.

– Bon sang !

Juste sous moi, le SEAL qui était trop près agitait les bras, signalant qu'il allait actionner sa poignée de libération. Nos circuits d'approche au sol convergeaient. Il était directement sous moi. Sa voile principale s'était extraite de sa poche, le projetant vers le haut tandis qu'elle se déployait. Je jetai les bras sur le côté pour essayer de l'éviter alors qu'il fonçait vers moi. Sa chute était ralentie alors que je tombais toujours à 190 km/h.

Je me retrouvai soudainement enveloppé dans le bleu clair de sa voile. La force d'impact avec le parachute en nylon de mon coéquipier équivalait au coup porté par un boxeur poids lourd. Je rebondis sur la toile et partis en vrille. Encore sonné par la collision, j'eus du mal à comprendre ce qui m'arrivait. Je tourbillonnais vers le sol sans pouvoir me stabiliser, sans savoir à quelle altitude j'étais et sans savoir si j'avais perdu ou non momentanément conscience.

Tout ce que je voyais, c'était le sol, puis le ciel, puis le sol, puis le ciel. Où était mon altimètre ? Comment de temps me restait-il avant l'impact ? Était-ce suffisant pour me stabiliser ? Et puis, merde. *Actionne la poignée. Actionne la poignée !*

J'attrapai la poignée en aluminium et tirai d'un coup sec. Je sentis la voile se déployer. *Le sol, le ciel, le sol, le ciel, le sol, le ciel.* Dans mon dos, l'extracteur jaillit de son conteneur et s'enroula autour de mes jambes, battant contre ma cheville tandis que j'essayais de me dégager.

Le sol, le sol, le sol. Tout ce que je pouvais voir maintenant, c'était le sol, et il venait vers moi à une vitesse vertigineuse. J'étais tête en bas, emmêlé dans l'extracteur, la voile principale à moitié déployée et les élévateurs. À mesure que je piquais vers le sol, je sentais la voile principale s'extirper petit à petit du sac, m'enroulant dans encore plus de nylon.

En tendant le cou vers le ciel, je vis que mes jambes étaient entravées par les deux jeux d'élévateurs, les longues sangles qui relient la voile principale au harnais dans mon dos. Un élévateur s'était enroulé autour d'une jambe, et l'autre, autour de l'autre jambe. La voile principale était entièrement extraite du conteneur, mais les caissons étaient dégonflés et claquaient au vent.

Alors que j'essayais de me libérer, je sentis soudain la voile soulever mon corps et commencer à se déployer. Je regardai vers mes jambes et compris tout de suite ce qui allait arriver.

– Bon sang…

Dans les secondes qui suivirent, la voile prit l'air. Les deux élévateurs, chacun enroulé à l'une de mes jambes, s'écartèrent brusquement et violemment, entraînant mes jambes avec eux. Mon bassin se décrocha d'un coup sec, tandis que la force d'ouverture de la voile tira sur le bas du dos. Les milliers de petits muscles qui relient mon bassin à mon tronc furent arrachés.

La bouche grande ouverte, je poussai un cri qui dut s'entendre jusqu'au Mexique. Une douleur fulgurante me traversa le corps par vagues qui descendaient vers le bassin et remontaient vers le cerveau. De violentes convulsions musculaires me secouaient le

torse, envoyant encore plus de douleur dans les bras et les jambes. Puis, ce fut comme si j'étais sorti de mon corps et que je me voyais hurler. J'essayai de me contrôler, mais la douleur était trop intense.

La tête toujours vers le bas, je chutais trop rapidement. Je réussis cependant à me redresser dans le harnais, ce qui relâcha un peu la pression sur mon bassin et mon dos.

1 500 pieds.

J'avais chuté sur plus de 4 000 pieds avant que le parachute ne se déploie. La bonne nouvelle était que la voile était intacte au-dessus de ma tête. La mauvaise nouvelle était que la force de l'ouverture du parachute m'avait brisé et que j'allais atterrir à près de trois kilomètres et demi de la zone de saut, droit dans un champ de tomates hérissé de tuteurs de deux mètres cinquante de haut.

J'eus conscience de la catastrophe. J'avais du mal à respirer et mon corps était engourdi, mais j'avais l'esprit clair. Derrière le champ de tomates, il y avait un carré d'herbes hautes sans rien qui pouvait m'empaler.

La voile était à l'envers et les commandes qui contrôlaient la direction du vol étaient inversées. En tirant fort sur la commande de gauche, je manœuvrai le parachute vers la droite tout en essayant de me préparer à l'atterrissage. Le petit carré d'herbe avait l'air accueillant, mais qui savait ce qu'il y avait en dessous. Trop tard. Je n'avais plus le choix.

Redressant le parachute pour une approche courte, j'attendis d'être à dix pieds du sol pour tirer à fond sur les deux commandes en même temps. Le parachute se gonfla, me basculant sur le dos et me faisant glisser avec douceur sur le sol mou.

Bien, me dis-je en riant, *je suis peut-être nul dans les airs, mais je maîtrise l'atterrissage.*

Je ne sentais plus rien. J'étais sous le choc, sur le dos, sur la voile qui drapait maintenant l'herbe haute.

– Oh, ça, c'est pas bon, dis-je en voyant les os saillir d'un côté de mon bassin.

Ma combinaison était bizarrement protubérante sur ma hanche droite. Je ne pus m'asseoir. Les muscles de mon abdomen avaient visiblement été arrachés. Je ne pouvais tourner ni d'un côté ni de l'autre.

– Merde.

Je jetai un coup d'œil autour de moi en prenant conscience que personne ne savait où j'étais. J'étais enfoui dans les hautes herbes et à moins que quelqu'un de la zone de saut ait remarqué ma chute, il pouvait se passer une bonne heure avant que l'on me retrouve.

J'étais équipé d'une fusée de signalement Mark 13 dont la flamme était visible à des kilomètres à la ronde. C'eut été parfait si je n'étais pas au milieu d'un champ d'herbes hautes séchées. Ils pourraient me localiser, certes, mais seulement après que les pompiers auraient retrouvé mon corps carbonisé au milieu des tomates.

Je réfléchis à la marche à suivre pendant quelques minutes quand une voix au lointain se fit entendre :

– Billy ! Billy Mac !

– Par ici ! Par ici !

Des hommes se frayaient un chemin jusqu'à moi.

– Billy !

Je connaissais cette voix. C'était celle de Bill Reed, un dur à cuire de l'ère du Vietnam qui avait fait le saut avec moi.

– Ici ! dis-je d'une voix plus faible.

Ils formèrent un cercle autour de moi.

– Billy !

– Ici…

À travers les verres embués de mes lunettes, je distinguais les cheveux blonds et le visage sévère de Bill Reed.

– Billy, ça va ?

J'autorisais peu de gens à m'appeler Billy, mais j'avais un immense respect pour Reed et nous nous connaissions depuis plus de vingt ans.

– Je crois que je suis dans un sale état, Bill.

– L’ambulance va arriver.

J’acquiesçai d’un signe de tête.

– Eh ben, ça a dû être coton, comme atterrissage.

– Ce n’est pas l’atterrissage. C’est arrivé dans les airs.

Ils étaient de plus en plus nombreux autour de moi. L’assistant médical de la zone de saut se pencha sur moi.

– Monsieur. Doc Smith. Les secours sont en route. Pouvez-vous me dire où vous êtes blessé ?

Smith était un assistant médical de la Navy SEAL. Bien qu’ils n’étaient pas des médecins diplômés, les assistants médicaux des Teams savaient très bien gérer les traumatismes.

– Bassin, dos, jambes.

Il sortit de son sac une grosse paire de ciseaux chirurgicaux et se mit à couper ma combinaison pour pouvoir me l’enlever. Deux autres SEALs aidèrent Smith à évaluer l’étendue de mes blessures. Quelqu’un d’autre me retira mes bottes.

J’entendais la sirène de l’ambulance au lointain. Tout le monde s’affairait autour de moi sous les directives de Smith et Reed.

– Vous avez mal ? demanda Smith.

– Non, doc. Je me sens bien.

Nous savions tous les deux que ce n’était pas bon signe.

– Je peux remuer les orteils, dis-je avec soulagement.

Si ma colonne vertébrale avait été touchée, je n’aurais eu aucune sensation dans les orteils. Le visage de Smith resta fermé.

– Bon sang ! fit une voix dans le fond.

Ils avaient retiré ma combinaison et ma blessure était maintenant bien apparente.

– Contre-amiral, on va vous retirer votre casque et vos lunettes, me prévint Smith. Dites-nous si cela vous fait mal.

– Je m’en occupe, Doc, intervint Steve Chamberlain, mon maître principal. Chambo était mon sous-officier le plus gradé au Naval Special Warfare Group One et le meilleur soldat avec lequel

j’avais jamais travaillé. C’était un homme dur, professionnel et profondément loyal. Chamberlain était toujours là pour moi.

Il me souleva la tête et me retira délicatement le casque et les lunettes.

– Chambo.

– Oui, monsieur. Je suis là.

– Chambo. Appelez Georgeann et dites-lui que je vais bien.

– Oui, monsieur. Je le ferai.

Mais je savais que c’était une demande qu’il ne pourrait honorer. Il y avait des procédures à suivre. Quelqu’un appellerait Georgeann pour lui dire qu’il y avait eu un accident, mais rien de plus avant que les médecins ne fassent leur rapport.

Le sifflement de sirène se rapprochait, puis j’entendis les hommes diriger l’ambulance à travers les champs de tomates jusqu’à moi.

Ils me déposèrent sur un brancard, m’attachèrent et me transférèrent dans l’ambulance. Doc Smith sauta à mes côtés et nous regagnâmes cahin-caha un chemin de terre. Il ne fallut que quelques minutes pour atteindre l’autoroute qui menait au Sharp Memorial Hospital à San Diego.

Le secouriste me relia à plusieurs machines et sortit de son sac une seringue.

– Monsieur, je vais vous donner un peu de morphine pour la douleur.

– Non. Pas de morphine.

– Monsieur, vous n’avez rien à prouver. La douleur doit être atroce. Laissez-moi vous faire une piqûre de morphine.

– Non, pas de morphine.

Je n’avais clairement pas tous mes esprits, mais quelques années plus tôt, j’avais lu un roman d’espionnage dans lequel le personnage principal refusait une injection de morphine pour pouvoir sentir la douleur et ne pas masquer ses blessures. Bon, je sais, c’est idiot, mais…

– Monsieur, je suis tenu de vous donner de la morphine à moins que vous ne refusiez catégoriquement. Vous devez me le répéter trois fois.

– D'accord.

– Monsieur, vous comprenez ?

– Oui.

– Voulez-vous de la morphine ?

– Non.

– Voulez-vous de la morphine ?

– Non.

– Voulez-vous de la morphine ?

– Non.

Le secouriste se contenta de secouer la tête.

– Monsieur, en êtes-vous sûr ? insista Doc Smith en souriant.

– Oui, Doc, certain.

À peine vingt minutes plus tard, j'arrivais aux urgences. Une nuée d'infirmières et de médecins s'affairèrent autour de moi et me conduisirent à l'intérieur. Harnaché sur un lit à roulettes, tout ce que je pouvais voir des couloirs que nous traversions était les plaques d'insonorisation du plafond et de temps en temps la tête d'une infirmière qui se penchait sur moi pour me demander comment j'allais.

Puis, une voix puissante se fit entendre dans ce chaos orchestré.

– Oh, purée, vous êtes mal en point, contre-amiral !

– J'ai effectivement connu des jours meilleurs.

Le lieutenant Mark Gould était un chirurgien de la Navy qui avait été affecté au Sharp pour une formation médicale complémentaire. En tant qu'ancien toubib des forces spéciales de l'armée, Gould avait fini sa formation militaire, décroché son diplôme, rejoint la Navy et reçu son diplôme médical de l'école de médecine militaire à Maryland. Il s'empara de la fiche accrochée à mon lit et nous suivit dans les couloirs.

– Dans quel état suis-je, Doc ?

– Il semblerait que votre bassin soit fracturé et que le dos et les jambes soient foutus. Mais nous avons peur qu'il y ait des lésions internes.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

– Ils vont vous emmener aux urgences et faire des radios. On verra mieux ce qu'il faut faire.

Les médecins m'injectèrent un produit de contraste pour identifier les dommages internes. Soudainement, je me sentis partir. Je vis l'inquiétude sur le visage de Gould.

– Monsieur, ça va ?

Je me mis à respirer irrégulièrement malgré mes efforts pour me calmer.

– Je suis en train de partir, Doc.

Une infirmière poussa sans ménagement Gould et lut les relevés :

– La tension artérielle est en train de chuter. Le pouls chute aussi !

Je faisais une allergie au produit de contraste.

Elle prit ma main et la serra doucement.

– Restez avec moi.

Au-dessus de son masque chirurgical, ses yeux me fixaient. Des yeux qui disaient sa bonté, des yeux bleus, d'âge moyen, mûrs, attentifs, professionnels. Il y avait une assurance dans ses yeux qui me réconforta.

J'avais du mal à respirer et j'essayais de me calmer, mais je sentais ma conscience dériver.

– On le perd ! cria l'infirmière aux yeux bleus. Il me faut de l'épinéphrine !

Rester conscient. Rester conscient. Je dois rester conscient.

Des visages masqués entraient et sortaient de mon champ de vision.

– Restez avec moi.

J'acquiesçai dans ma tête.

Elle me tapota doucement le bras.

– C'est bien. Restez avec moi.

Je ne vais nulle part, pensai-je. Mais peut-être me trompai-je.

– Allez ! cria-t-elle. Il continue de chuter !

Elle me serra la main fermement, les yeux fixés sur le cadran.

– Allez, allez… se murmurait-elle.

– La tension remonte, déclara quelqu'un.

Ses yeux ne quittaient pas le cadran et elle me caressait la main comme pour encourager ma tension à revenir à la normale.

Au bout de quelques minutes, elle se pencha sur moi et serra fort ma main.

– C'est très bien. Tout va bien aller, maintenant. Vous êtes un champion.

Elle sourit et le masque chirurgical se souleva sur ses pommettes.

Ma respiration revenait lentement à la normale. Il dut se passer plusieurs minutes avant que ses yeux bleus ne reviennent dans mon champ de vision.

– Bon, nous allons vous donner quelque chose pour vous aider à dormir.

– Non ! Je ne veux pas dormir !

C'est drôle comme l'esprit réagit quand le corps est en miettes. Le sommeil est alors synonyme de mort. J'en avais la certitude. Non. Pas de morphine. Pas de sommeil. Il fallait que je reste éveillé. Que je ressente la douleur. Que je reste conscient.

– Ne vous inquiétez pas. On ne va pas vous opérer maintenant. Mais on a besoin de vous faire des radios pour vérifier qu'il n'y a pas d'hémorragie interne. Ce serait plus facile si vous dormiez.

– Non, insistai-je. Je vais bien.

Elle secoua la tête et quitta mon champ de vision. Je l'entendais s'entretenir avec Gould. Elle revint vers moi quelques instants plus tard.

– D’accord, monsieur. On va vous garder conscient, mais si vous vous agitez trop ou si la douleur devient trop insupportable, on vous endormira.

– Je comprends.

Le visage imposant de Doc Gould revint dans mon champ de vision.

– Vous allez leur faire croire que tous les SEALs sont des surhommes.

– Non, j’ai juste peur de perdre le contrôle, Doc.

– D’accord, contre-amiral. C’est parti !

Dans l’heure qui suivit, je fus passé aux rayons X, scanné, sondé, et ramené au bloc. L’infirmière aux yeux bleus avait retiré ma minerve, et je pus voir un peu mieux ce qui se passait autour de moi.

De l’autre côté de la vitre, il y avait Georgeann, mon fils John, qui venait d’intégrer la fac, et mon ami et compagnon SEAL Joe Maguire. Ils attendaient les nouvelles des médecins. Quelques minutes plus tard, Joe entra dans la pièce où j’étais.

Joe et moi nous connaissions depuis vingt ans, depuis nos premiers jours aux Philippines. Avec sa femme Kathy et leurs deux enfants, Daniel et Catherine, ils étaient nos meilleurs amis. Joe s’était brisé le dos au cours d’un largage en corde lisse quelques années plus tôt. Georgeann et moi avions été les premiers à nous rendre à l’hôpital. C’est ça aussi, l’amitié.

Joe était un boute-en-train, jamais à court de blagues ou d’anecdotes pour remonter le moral des troupes.

– Eh ben ! Qu’est-ce qu’on ne ferait pas pour un jour de congé !

– Oui, j’en avais marre des réunions.

– Tu vas bien ?

– Je ne sais pas. Qu’a dit le toubib ?

– Je ne sais pas si je suis censé te le répéter.

Joe jeta un coup d’œil circulaire dans la pièce et murmura :

– Tu es bien cabossé, mais la bonne nouvelle est qu’il n’y a pas de dégâts internes et que ta colonne n’est pas touchée.

– C’est quoi, la mauvaise nouvelle ?

– Il y a une disjonction du bassin de près de treize centimètres. Tous les muscles de ton abdomen et de tes jambes ont été arrachés et ton dos est légèrement fracturé.

– Rien de grave, quoi, dis-je en riant.

– Non, tu t’en sors bien, répondit Joe sans grande conviction.

De l’autre côté de la vitre, les médecins s’entretenaient avec Georgeann. Elle acquiesçait de la tête stoïquement.

– Bien sûr, avait dû lui dire le médecin quand elle avait demandé à me voir.

Georgeann et John entrèrent dans la pièce et s’approchèrent du lit. John, le grand jeune homme aux épaules larges qui était destiné à devenir docteur en physique théorique, était notre petit génie. Mais il était aussi très sensible, et je voyais bien que même s’il s’efforçait de traiter les informations avec un détachement logique et scientifique, il était difficile pour lui de voir son père dans un lit des urgences.

– Papa. Comment tu te sens ?

– Je vais bien, dis-je en souriant. Ce n’est vraiment pas grand-chose. Regarde, je peux remuer les orteils.

John hocha la tête et fronça les sourcils en réfléchissant à ce que je venais de dire. Il parut comprendre aussitôt le lien entre les orteils et mon bien-être. Il s’appliqua à sourire et posa sa main sur mon épaule.

Georgeann vint se poster à côté de moi et me tint la main. Ses doigts glissèrent entre les miens. Il n’y avait rien de plus réconfortant pour moi que de lui tenir la main. Elle déposa un baiser sur mon front.

– Tu n’as pas trop mal ?

– Non, non. Ça va, mentis-je.

– Les médecins disent qu’ils vont essayer de t’opérer demain.

– Oui, bien sûr. Ils vont réparer tout ça, et je sortirai d’ici vite fait bien fait.

Elle acquiesça en s'efforçant de garder son sang-froid.

Être l'épouse d'un SEAL n'est pas facile. Toutes les femmes ne peuvent accepter ces longs mois d'absence, ces déploiements systématiques à l'étranger. Chaque jour apportait sa part d'angoisse, à se demander si son mari rentrerait à la maison. Tous les soldats mariés depuis longtemps savent que la plus grande force de caractère se trouve en leur femme.

Joe garda le silence tandis que John, Georgeann, et moi bavardions de tout et de rien comme pour nous convaincre que tout irait bien. Plus tard ce soir-là, mes deux autres enfants, Bill, l'aîné, et Kelly, qui n'avait que dix ans à l'époque, vinrent à mon chevet. Bill, le grand frère protecteur, s'assura que Kelly n'était pas trop bouleversée, et me taquina sur les conséquences que cet accident aurait sur mon adresse au basket-ball. Kelly, en larmes, ne voulut pas me quitter quand on me transféra dans une autre chambre.

Quelques heures plus tard, Gould vint m'exposer mes diverses options.

– Monsieur, j'ai un ami à Los Angeles, le meilleur chirurgien du pays. Il pense que pour stabiliser votre bassin, on pourrait poser une plaque à l'avant que l'on fixerait à l'arrière avec une longue vis.

– D'accord.

Ça me paraissait bien. Mais qu'en savais-je ?

– Seulement… Il y a un risque non négligeable.

Gould réfléchit une seconde, se demandant la pertinence de m'expliquer en détail la procédure.

– Cette vis passerait tout près de la colonne vertébrale. La moindre erreur en insérant cette vis aurait de lourdes conséquences.

Il prit une profonde inspiration avant de reprendre :

– Mais, il n'y a pas meilleur que lui. Si on arrive à mettre cette vis comme il faut, vos chances de rétablissement complet seront meilleures.

Un rétablissement complet ? Je ne l'avais même pas envisagé. Et si je ne pouvais plus être un SEAL ? Et si les séquelles m'empêchaient de courir, de sauter d'un avion ou même de

plonger ? Et si ma carrière était finie et que j'étais le seul à ne pas l'avoir encore compris ?

Non, il n'en était pas question. Tant que je pouvais bouger mes orteils (décidément, je faisais une fixation), je resterais un SEAL.

– Faisons ça, Doc.

– Vous êtes sûr ?

– Certain.

Ce soir-là, le chirurgien prit l'avion de Los Angeles. J'eus un moment d'incrédulité quand je découvris qu'il n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Mais c'était un prodige du scalpel, et il me remit d'aplomb le lendemain avec un grand succès.

Après ma convalescence, le premier à me rendre visite fut Moki Martin. Moki, un SEAL de l'ère du Vietnam et l'un de mes instructeurs SEAL, avait eu un accident à vélo quelques années plus tôt. Il avait percuté un autre cycliste de plein fouet et était resté paraplégique avec un usage limité de ses bras. Il se déplaçait désormais en fauteuil roulant. Moki faisait partie des hommes qui m'inspiraient la plus grande admiration.

Il vint à mes côtés et m'attrapa la main.

– Il va vraiment falloir que je te montre comment on saute en parachute.

– Oui, vraiment, dis-je en riant.

– J'ai parlé avec Gould. Il a dit que tu allais t'en sortir, mais que la convalescence serait longue.

– Pas de soucis. Je n'ai rien de prévu pour l'année à venir.

Il fit rouler sa chaise plus près pour pouvoir me regarder dans les yeux.

– Bill, n'oublie jamais que tu es un SEAL. Tu es là parce que tu es un dur à cuire. Je t'ai observé pendant le stage. Tu étais un dur à cuire et tu l'es toujours. Tout ira bien pour toi. Mais quoi qu'il arrive…

Il marqua une pause.

– Ne sonne pas la cloche.

Ne sonne pas la cloche. Ne sonne pas la cloche. Il m'exhortait à avancer, quels que soient les obstacles qui m'attendaient. Aucun homme portant le trident des SEALs n'avait jamais sonné la cloche. Seuls ceux qui échouaient sonnaient la cloche. Seuls ceux qui n'étaient pas à la hauteur du stage SEAL sonnaient la cloche. Sonner la cloche, c'était admettre la défaite. Moki Martin n'avait jamais sonné la cloche. Je ne le ferai pas non plus.

Pendant une semaine après l'opération, je souffris du syndrome crépusculaire qui me fit halluciner, crier la nuit, m'en prendre aux infirmières, être dans un état d'agitation profond. Je finis par dire aux médecins militaires qu'il fallait que je quitte l'hôpital. Je craignais pour ma santé mentale.

Après une discussion mouvementée avec le personnel hospitalier, j'eus l'autorisation de rentrer à condition d'avoir un suivi quotidien par les médecins militaires. Le soir même, une ambulance me conduisit chez moi à la base navale amphibie. Le chirurgien de la base avait fait installer un lit d'hôpital dans le salon.

La première semaine, les médecins militaires venaient me voir toutes les quelques heures. À mesure que je reprenais mes esprits et que mon état physique s'améliorait, Georgeann prit le relai pour les soins infirmiers. Elle m'injectait plusieurs fois par jour des anticoagulants, vidait mon bassin hygiénique, nettoyait mes points, prenait mon pouls et ma tension, me donnait mes repas, et surtout, elle me répétait tous les jours que tout irait bien. Je la croyais, même si elle-même n'en était pas sûre.

Au fil des jours, des dizaines de personnes vinrent à mon chevet. Au bout de trois semaines, je pus m'asseoir dans un fauteuil roulant, et j'assistai même à un gala SEAL… Au grand désarroi de mon médecin qui n'avait pas été invité, parce qu'il m'aurait empêché de boire.

Malgré mon rétablissement très rapide, plusieurs semaines après l'accident, j'étais toujours cloué dans un fauteuil roulant. Il m'arrivait d'aller tout seul au bureau, à quelques minutes de chez moi. Un jour, l'amiral Eric Olson, le commandant du Naval Special Warfare Command et mon supérieur, vint me parler de mon avenir.

Olson était diplômé de l'Académie navale et l'un des SEALs les plus coriaces que je connaissais. Il avait reçu la *Silver Star* pour ses actes de bravoure à la bataille de Mogadiscio au cours de la fameuse chute du Faucon noir. C'était un homme sérieux, au visage fermé, mais respecté et admiré par absolument toute la communauté SEAL. Olson serait le premier amiral SEAL trois et quatre étoiles de toute l'histoire de la Navy. Mais à l'époque, il n'avait encore qu'une étoile à son actif. Et mon destin était entre ses mains.

Le règlement de la Navy exigeait un examen médical complet après un accident grave. Cet examen permettrait de déterminer mon aptitude au service. Je savais que le comité militaire n'allait pas me juger apte à servir comme Navy SEAL. Je pouvais à peine sortir du lit tout seul.

– Comment vous sentez-vous ? demanda Olsen.

– Bien, monsieur. Parfaitement bien, mentis-je.

Cela devenait une mauvaise habitude.

– Bill, dit-il avec hésitation. Vous savez que je suis tenu de faire examiner votre dossier par un comité médical.

– Oui, monsieur. J'en suis conscient.

– J'ai appelé l'administration de la Navy et ils sont d'accord pour retarder votre arrivée au Pentagone de quelques semaines.

Olsen s'était personnellement arrangé pour que ma mission suivante soit au sein de l'administration de la Navy. Il me mettait en position de devenir amiral, et il savait qu'un poste au Pentagone me donnerait la reconnaissance nécessaire du commandement de la Navy.

– Le problème est que si le comité médical ne vous juge pas apte au service, la Navy a de grandes chances de ne pas vous donner ce poste au Pentagone.

– Oui, monsieur, je comprends, dis-je avec une certaine résignation. Monsieur, je dois passer le commandement à Bob Harward la semaine prochaine. Après cela, j'ai deux semaines de permission avant de devoir me présenter au Pentagone. Si j'arrive à sortir de mon fauteuil roulant et faire la passation de commandement

en béquilles, est-il possible de me dispenser de passer devant le comité médical ?

Je mettais Olsen dans une position délicate. Il y avait des règles à suivre. Des gens à prévenir. Des documents à remplir.

Olson hocha la tête.

– Si vous pouvez faire la passation de commandement sur des béquilles, je verrai ce que je peux faire.

Une semaine plus tard, vêtu de mon plus bel uniforme blanc de cérémonie, je sortis d'une berline de l'armée, attrapai mes béquilles et me rendis sur l'estrade extérieure. Au son de la fanfare et des cloches qui sonnaient, devant les drapeaux agités, je passai le commandement des SEALs de la côte Ouest au capitaine Bob Harward. Comme la tradition le voulait, nous saluâmes tous deux l'officier supérieur, l'amiral Eric Olson. Je savais que les papiers n'avaient jamais été envoyés à Washington. J'avais rarement salué un supérieur avec autant de reconnaissance.

Ce soir-là, en rentrant à la maison, je m'effondrai sur le lit. Je savais que la voie qui s'ouvrait devant moi serait longue et douloureuse. Il fallait que je me repose si je voulais un jour être de nouveau au meilleur de ma forme. L'amiral Olson m'avait gracieusement offert trente jours de permission pour aider ma convalescence, ce qui repoussait mon arrivée au Pentagone de quelques semaines. L'administration de la Navy ne s'en est jamais plainte et n'en a jamais demandé la raison.

Trente jours plus tard, j'étais allongé dans mon salon quand, avec Georgeann, nous avons regardé avec horreur les vols 11 et 175 d'American Airlines foncer dans les tours du World Trade Center. Quelques instants plus tard, les images de l'aile occidentale du Pentagone en feu s'affichèrent à l'écran. Georgeann me regarda. Nous gardâmes le silence, priant dans nos cœurs pour les familles qui avaient perdu des êtres chers à New York, en Pennsylvanie et à Washington.

Dans les jours qui suivirent, ma mission au Pentagone fut modifiée. Je rejoignis le général à la retraite Wayne A. Downing dans le service de combat contre le terrorisme. C'était un nouvel organe

qui relevait du Conseil de sécurité nationale. Notre travail consistait à coordonner les activités antiterroristes de la nation. Les deux années qui suivirent me donnèrent le temps de recouvrer entièrement mes capacités physiques. En octobre 2003, je combattais en Irak et en Afghanistan.

Le nombre de blessés ne cessait d'augmenter et j'allais tous les jours faire le tour de l'hôpital militaire. Je n'ai jamais oublié la bonté de ceux qui m'avaient épaulé après mon accident. Pas une seule semaine ne se passa sans qu'un soldat blessé ne me suppliât de le garder dans les opérations spéciales. *Ils n'avaient pas besoin d'une deuxième jambe. Ils voyaient très bien d'un œil. Ils tireraient mieux avec une prothèse de main.*

Mais en tant que commandant, j'avais un travail à faire. Des règles à respecter. Des gens à informer. Des papiers à remplir. Je devais suivre le règlement. Mais allez savoir pourquoi, mon personnel n'arrêtait pas de perdre la paperasse !

Il faudra que je mette un peu d'ordre dans tout ça un jour…

CHAPITRE ONZE

1600 PENNSYLVANIA AVENUE

La Maison-Blanche

Octobre 2001

– Le pape ?

– Oui, le pape.

– Vous voulez que je rédige une lettre du Président au pape pour justifier la guerre en Afghanistan ?

– C'est ça.

– Vous devez savoir que les érudits, philosophes et théologiens du monde entier essaient de justifier la guerre depuis… depuis le début de l'humanité.

– Eh bien, vous avez une semaine pour le faire.

– Oh, une semaine… Large.

La personne à l'autre bout du fil n'eut pas l'air d'apprécier mon sarcasme.

– Pouvez-vous le faire, oui ou non ?

– Oui, monsieur. Bien sûr. Je vous l'envoie dans une semaine.

Il raccrocha sans autre manière.

Cela ne faisait que cinq jours que j'étais à la Maison-Blanche à mon nouveau poste de directeur des affaires stratégiques et

militaires dans le bureau du combat contre le terrorisme. Mon supérieur, le général quatre étoiles à la retraite Wayne Downing, avait persuadé l'amiral Olson que mes services seraient plus productifs à la Maison-Blanche dans la lutte contre le terrorisme qu'au sein de l'administration de la Navy au Pentagone. Georgeann, ma fille de dix ans Kelly et moi avions donc quitté la Californie pour nous installer temporairement au Fort Belvoir, en Virginie du Nord.

C'était une ère de grande cause. Les États-Unis venaient de subir la pire attaque sur son sol depuis Pearl Harbor. Toute la nation se mobilisait. Il y avait des drapeaux partout. On sentait le patriotisme. On sentait la peur. Les jeunes soldats se préparaient à la guerre. Les médias d'information en rappelaient constamment l'urgence. Un besoin de vengeance emplissait le cœur de l'Amérique, et cela paraissait justifié. Plus rien ne semblait ordinaire. L'histoire était en marche.

Downing fixait son téléphone.

– Je suis désolé, je ne serai pas là, monsieur le représentant, mais il y a du nouveau. Mon directeur des affaires militaires, le capitaine Bill McRaven, sera là. C'est un Navy SEAL. Il peut vous aider.

Moi ? Je me désignai du doigt.

Le regard toujours fixe, c'est moi que Downing regardait cette fois.

– Non, monsieur. Je ne pense pas que je serai de retour.

Downing leva les yeux au ciel.

– Oui, monsieur. 13 h 00. Bill sera prêt.

Downing raccrocha et secoua la tête.

– Rohrabacher va passer, dit-il en parlant du représentant de Californie. Il veut qu'on aide un chef de guerre appelé Dostum. Je dois y aller. Je vous laisse gérer ça.

– Où allez-vous, monsieur ?

– À une réunion avec Condi, grimaça-t-il d'un air complice. Rohrabacher est un homme très influent. Il a les numéros de téléphone de tous les chefs moudjahidines d'Afghanistan, et il croit

pouvoir diriger la guerre depuis le Congrès. Écoutez ce qu'il a à dire et ne faites aucune promesse.

Il rit avant d'ajouter :

– Vous ne vous attendiez pas à ça, hein, en venant à la Maison-Blanche ?

– Je ne savais pas à quoi m'attendre, monsieur, mais si je ne peux pas être sur le terrain en Afghanistan, j'imagine que la Maison-Blanche est ce que je pouvais espérer de mieux.

Downing se leva de son bureau, sourit et me donna une tape dans le dos avant de quitter la pièce.

J'aimais beaucoup Downing. Le général Wayne A. Downing, appelé « le WAD » par les jeunes officiers, était une légende des opérations spéciales. Diplômé en 1962 de West Point, il avait fait la guerre du Vietnam et participé à l'opération *Tempête du désert*. Il avait reçu deux *Silver Stars* pour sa bravoure et un *Purple Heart*[1]. C'était l'un des soldats les plus coriaces que l'armée ait eus. Downing avait commandé le célèbre Ranger Regiment, le Joint Special Operations Command, l'US Army's Special Operations Command et, enfin, toutes les opérations spéciales américaines. Il était à présent l'homme de pointe du président sur la guerre contre le terrorisme. Les cheveux blond délavé, pas très grand, mais carré, il était d'une endurance à toute épreuve. Même passée la soixantaine, il surpassait à la course et à l'endurance la plupart des hommes plus jeunes que lui. Il avait un humour caustique et il adorait mettre à l'épreuve la force de caractère des hommes qu'il avait sous sa direction. Tiendraient-ils la distance ? Comprenaient-ils Clausewitz, Sun Tzu et Liddell Hart ? Étaient-ils prêts à sauter de nuit en parachute à 30 000 pieds ? Étaient-ils des meneurs au front et à l'entraînement ? Rien ne semblait lui échapper et il savait juger l'aptitude de chacun à commander.

Il faut croire qu'à ses yeux j'avais quelques mérites.

Il était 13 h 15, et j'espérais que le représentant ne viendrait pas. Assis au bureau de Downing, je regardais par la fenêtre qui donnait sur South Lawn. Nos bureaux dans le Old Executive Office Building étaient petits, mais très bien situés, à deux minutes de marche du

Bureau ovale. Les bureaux du deuxième étage avaient servi de logement au lieutenant-colonel Oliver North, tristement célèbre pour son implication dans le scandale de l'*Irangate*. North s'était servi de son poste à la Maison-Blanche pour vendre des armes aux Contras. Plus de quinze ans après, le spectre d'Ollie North flottait encore sur tout ce que nous faisions. La Maison-Blanche était un lieu hautement politique, non un centre de commande opérationnel. Mais après le 11 Septembre, avec les sites des attentats encore fumants, je sentais que les choses allaient changer.

On frappa à la porte et j'allai ouvrir. Le représentant Dana Rohrabacher et son assistant Al Santoli entrèrent en trombe.

– Où est le général ? tonna Rohrabacher en passant de pièce en pièce.

– Monsieur, le général Downing n'est pas là. Je suis Bill McRaven, ajoutai-je en tendant la main. Il m'a demandé de faire mon possible pour vous aider.

– C'est vous, le SEAL ?

– Oui, monsieur.

– Bon sang ! Il faut que je parle avec Downing.

Sans vouloir m'offenser, pensai-je.

Je passai dans le petit bureau et offris un siège à Rohrabacher. Avec son costume bleu et sa cravate marron, il aurait pu passer pour un général à la retraite. Il était rasé de près, avait les cheveux coupés court, et il dégageait une assurance et une nonchalance que seules des années à des postes d'autorité peuvent donner.

Santoli se tenait appuyé contre le mur tandis que Rohrabacher se mit à parler très vite.

– Écoutez, j'ai reçu un appel du général Dostum. Il a besoin de matériel. Vite. Et de frappes aériennes. Beaucoup de frappes aériennes. Ses hommes sont attaqués, et sans notre aide, ils ne s'en sortiront pas.

Il se leva subitement et se mit à faire les cent pas.

– Appelez George Tenet tout de suite, et ordonnez aux avions de la CIA d'envoyer immédiatement du matériel. Ou appelez le

Pentagone. Appelez n'importe qui, et envoyez de l'aide à ces Afghans !

Le téléphone sonna. J'allais décrocher quand je me rendis compte que ce n'était pas le téléphone de Downing qui sonnait.

– Monsieur, c'est Dostum, dit Santoli en sortant un téléphone satellite de sa mallette.

Rohrabacher prit le gros appareil noir.

– Oui, oui ! Je sais, je sais ! hurlait-il dans le combiné. Je fais aussi vite que je peux. Vous avez les coordonnées du largage ?

Il fit signe de lui donner de quoi écrire.

– OK, c'est noté. Je vous rappelle dès que j'en ai la confirmation.

Santoli me jeta un regard qui semblait vouloir dire que c'était le quotidien du représentant de Californie.

– Bon, le SEAL, voici les coordonnées du largage. Appelez Tenet et dites-lui de faire ça fissa.

Je fixais les huit chiffres gribouillés sur le papier et je me dis qu'appeler le directeur de la CIA pour lui demander de ravitailler un chef de guerre afghan n'était pas vraiment de mon ressort.

– Monsieur, je sais que c'est urgent.

– Ça, vous pouvez le dire ! Nos alliés vont mourir sans ravitaillement.

– Oui, monsieur, mais je ne pense pas que le directeur Tenet agira sur ma recommandation. Dès que le général Downing revient, je lui en fais part et lui dis de vous appeler.

– De m'appeler ! De m'appeler ! Mais mon garçon, j'ai besoin que ça soit fait tout de suite. Pouvez-vous le faire, oui ou non ?

Je regardai encore une fois les chiffres sur le papier. Était-ce ainsi qu'on luttait contre le terrorisme ? Sur les ordres d'un représentant qui appelait directement au front ? Étais-je trop naïf pour savoir que c'était ainsi que se faisaient les choses à Washington ?

– Non, monsieur, dis-je à contrecœur. C'est du ressort du général Downing.

– Je le savais ! fulmina-t-il. Quelle perte de temps ! Vous, dites à Downing de m'appeler dès qu'il arrive.

Rohrabacher secoua encore la tête de façon très théâtrale avant de partir en trombe avec Santoli.

Downing revint une heure plus tard et je lui rapportais en détail la visite du représentant Rohrabacher, ajoutant des commentaires relevés quand je les trouvais appropriés. Il marmonna dans sa barbe, appela Tenet et, le lendemain, du matériel fut largué dans les montagnes afghanes. Trois jours plus tard, je finis ma lettre au pape, et au cours d'une réunion dans la semaine, le président Bush présenta la lettre au nonce apostolique pour qu'il la remette à Sa Sainteté.

Ce travail n'était clairement pas ce à quoi je m'attendais.

Sur le document posé sur mon bureau était inscrit en lettres capitales : « SECRET-DÉFENSE ». Comme dans les romans d'aventures.

« Des coups de feu ont éclaté à l'aube du 27 mai 2001 à l'hôtel Dos Palmas, sur l'île de Palawan de l'archipel des Philippines. Des fanatiques d'Abou Sayyaf, un groupe islamiste affilié à Al-Qaïda, criant "Allahu akbar, Allahu akbar !" ont fait irruption dans un complexe hôtelier paisible et ont pris vingt otages. Ils les ont forcés à monter dans un hors-bord de dix mètres. Parmi les otages, il y a deux missionnaires américains, Martin et Gracia Burnham. Les Burnham sont membres de la New Tribes Mission, une œuvre évangélique chrétienne. Martin est un pilote qualifié qui transporte du matériel et des vivres pour les gens dans le besoin dans les îles philippines. Gracia le seconde en organisant ses vols et elle apprend l'anglais aux autochtones. Ils étaient venus à Dos Palmas pour fêter leur anniversaire de mariage. »

Je relus le document : « 27 mai 2001 ». Nous étions le 27 novembre 2001.

– C'est quoi, ce bordel ? Ça veut dire que ces Américains sont détenus en otages depuis six mois, et personne ne fait rien ?

Il y eut un silence gêné parmi les membres du groupe interagence de coordination d'otage. Le représentant le plus gradé du FBI prit la parole :

– Eh bien, nous ne pouvons pas avoir le soutien du ministère de la Défense, et avec tout ce qui se passe en Afghanistan, la CIA n'a pas assez de ressources. Le FBI manque également de personnel, et les autorités philippines n'ont pas les moyens de les sauver.

– C'est n'importe quoi ! m'écriai-je. Ce sont des Américains. On ne peut pas les laisser moisir dans la jungle. Quelle procédure faut-il lancer pour que quelqu'un prenne les choses en main ?

Je parcourus la pièce du regard. Le groupe interagence de coordination d'otage était un comité de représentants de toutes les administrations de Washington, dont la CIA, le FBI, le ministère de la Défense, la NSA, le ministère des Finances et le Département d'État. Nous ne manquions ni de volonté ni de compétences, mais nous étions tous des cadres de niveau intermédiaire sans réelle autorité.

– Nous devons mettre un plan au point, déclara le représentant du Département d'État, et le soumettre aux députés et aux directeurs de cabinet, et enfin, avoir l'aval du Président.

– D'accord. Qu'est-ce qu'on attend ?

Il y eut des échanges de regards. En tant que directeur du groupe de coordination d'otage (HCG, Hostage Coordination Group), j'avais la responsabilité de localiser tous les ressortissants américains en situation d'otage dans le monde et de coordonner les actions interagences destinées à les rapatrier sains et saufs. Le HCG existait depuis un moment, mais le gouvernement n'était pas d'une grande aide. Les États-Unis avaient pour principe de ne pas payer de rançon, par conséquent les négociations de libération des otages revenaient toujours à des sociétés privées ou aux familles des victimes. Si le FBI et le Département d'État acceptaient de fournir conseils et assistance, le gouvernement américain n'avait pas le droit d'intervenir directement dans l'échange d'argent.

Mais là, c'était différent, pensai-je. Abou Sayyaf était une organisation terroriste et son leader, Khadaffy Janjalani, était un

extrémiste notoire qui avait proclamé son allégeance à Oussama ben Laden bien avant les attentats du 11 Septembre. Caché dans les jungles au sud des Philippines, le groupe Abou Sayyaf était connu pour ses enlèvements, ses décapitations et ses assassinats politiques. L'armée philippine les traquait sans succès depuis des années. Mais j'étais convaincu qu'avec un petit effort des États-Unis, nous pouvions sauver les Burnham et détruire Abou Sayyaf. Tout le monde ne partageait pas mon enthousiasme, mais certains y croyaient aussi.

Le représentant de la CIA, un agent de terrain expérimenté appelé Tom, sourit devant mon optimisme de nouveau venu.

– Qu'est-ce qu'on attend ? Vous savez bien ! dit-il en marquant une pause. Peut-être que je peux obtenir des moyens de reconnaissance aériens pour voir si on peut les localiser.

– Super. Qui d'autre ?

Le représentant du Département d'État prit une profonde inspiration avant de prendre la parole :

– D'accord. Je vais contacter l'ambassade à Manille pour voir ce qu'ils savent. Je sais qu'ils sont sur l'affaire depuis le début.

L'homme du FBI leva légèrement sa main de la table pour attirer mon attention.

– Oui, je vais également contacter le bureau de l'attaché juridique à Manille pour voir quelles négociations il y a eu entre la New Tribes Mission et les preneurs d'otages.

– Les Finances vont se renseigner sur les actifs d'Abou Sayyaf pour voir s'il existe un moyen de pression possible.

Je parcourus la table des yeux et souris.

– Merci, messieurs. Bon, nous avons de quoi faire. Je vais mettre sur papier quelques idées et vous les envoyer pour relecture. Revoyons-nous dans une semaine pour déterminer la marche à suivre.

La réunion finie, Tom, de la CIA, vint me voir.

– J'aime votre style. Vous pouvez compter sur moi.

– Faites attention à ce à quoi vous vous engagez, dis-je en souriant. Les SEALs ne sont pas vraiment réputés pour leurs manières douces, et cela m'a déjà valu des soucis.

– Très bien, dit-il en riant. On est fait pour s'entendre.

Martin était émacié, Gracia était pâle et semblait fatiguée. Les trois terroristes derrière eux avaient le visage masqué et brandissaient des AK-47. Une pose classique d'intimidation. La photo prouvant que les Burnham étaient bien en vie ne me rassurait cependant pas sur leur état de santé.

Depuis leur enlèvement, les otages étaient continuellement déplacés, changeant de planque chaque jour, devant marcher des kilomètres et des kilomètres dans la jungle pour éviter de se faire repérer. Pour avoir été affecté aux Philippines dans mes premières années au SEAL, je connaissais bien cette jungle, et je savais qu'il n'était pas facile d'y survivre.

Les Forces armées des Philippines (AFP), bien qu'enthousiastes, n'étaient pas d'une grande aide. Elles avaient pris en chasse les hommes de Janjalani de façon agressive et maladroite, engageant plusieurs échanges de tirs et lançant des bombes sur le groupe de preneurs d'otages. Je ne savais pas combien de temps les Burnham allaient pouvoir tenir dans la jungle avec les assauts répétés de l'AFP.

* * *

Downing m'attrapa par le bras sur le chemin du Bureau ovale.

– Soyez bref, murmura-t-il. Exposez les points principaux de votre plan, et essayons de lui faire prendre une décision.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

Le Président était debout en train de parler avec Dick Cheney. Dans la pièce, il y avait aussi le général Colin Powell, le secrétaire d'État, et Condoleezza Rice, la conseillère à la Sécurité nationale. Downing me conduisit jusqu'au Président et fit les présentations.

Bush me dévisagea de la tête aux pieds, me donna une poignée de main ferme et me dit avec une pointe d'accent texan :

– Alors, vous êtes un Navy SEAL ?

– Oui, monsieur, répondis-je en me mettant au garde-à-vous dans mon costume civil.

Il me toisa de nouveau.

– Pouvez-vous courir un *mile* en moins de six minutes ?

– Eh bien, monsieur, commençai-je à dire avant de comprendre que le Président ne savait rien de mon accident de parachute. Il fut un temps où j'en étais capable.

– Sacré Bill, s'esclaffa Powell. On en a tous été capables !

Le Président esquissa un large sourire et tout le monde rit en chœur avec Powell.

– Monsieur le Président, Bill aimerait vous faire un exposé rapide de notre plan de sauvetage des Burnham, dit Rice. Nous sortons d'une réunion du comité directeur, et je dois vous avouer que Don Rumsfeld n'était pas du tout partant. Il dit que la Défense est trop occupée avec l'Afghanistan. Mais Colin, George Tenet et Bob Mueller pensent que ce plan tient la route.

« Monsieur le Président, renchérit-il, on ne peut pas ne rien faire alors que des Américains sont retenus en otage par des affiliés d'Al-Qaïda.

– Je suis d'accord, dit Cheney.

– D'accord. Que proposez-vous ? demanda Bush.

D'un regard appuyé, Downing me donna la parole.

– Monsieur, le groupe de coordination d'otage a développé une approche sur trois fronts. Premièrement, nous pensons que l'armée philippine a besoin d'aide tactique, logistique et matérielle. Nous proposons de lui envoyer une centaine de bérets verts pour les conseiller, et si nécessaire, pour les accompagner en mission.

– Quoi d'autre ?

– Monsieur, la CIA est prête à fournir des moyens aériens clandestins pour aider à localiser les Burnham et renseigner les

Philippins.

Bush faisait les cent pas devant la cheminée pendant que j'exposais mes recommandations.

– Pour finir, le directeur Mueller a accepté de détacher un négociateur du FBI pour aider la New Tribes Mission et l'ambassade à persuader Abou Sayyaf de libérer les otages.

– Nous n'allons pas passer d'accord avec les terroristes, hein ? demanda le Président.

– Non, monsieur. Absolument pas. Mais cela ne veut pas dire que nous allons jouer cartes sur table avec Abou Sayyaf. Avec un peu de chance, nous récolterons des informations utiles aux forces de sauvetages philippines.

Rice prit la parole :

– Monsieur le Président, la présidente Arroyo vient pour une courte visite dans quelques semaines. Nous pouvons en profiter pour encourager le gouvernement philippin à accepter notre aide et à se montrer plus agressif envers le groupe Abou Sayyaf.

Bush parcourut la pièce du regard. Tout le monde semblait d'accord.

– OK, faisons comme ça.

Tout simplement, pensai-je. Il avait fallu des mois pour avoir l'accord de toutes les agences, mais seulement quelques minutes pour que le président des États-Unis prenne une décision. Voilà pourquoi j'étais venu à la Maison-Blanche.

Je remerciai le Président et quittai la pièce. Downing resta pour discuter avec Rice et le Président. Je savais qu'il faudrait faire quelques concessions avec la Défense, l'État et le FBI, mais après trois mois d'âpres négociations interagences, nous avancions enfin. Les Burnham étaient à l'ordre du jour de la Maison-Blanche.

J'écrasai le combiné sur mon oreille. Nos bureaux dans l'Old Executive Office Building étaient des locaux isolés pour matériel spécial (SCIF), ce qui voulait dire que l'acoustique était épouvantable.

– La canopée très dense de la jungle de Basilan est difficile à pénétrer. Nous pouvons les apercevoir sur quelques clichés, mais nous n'avons pas le temps de traiter ces informations et de les faire parvenir aux Philippins, dit Tom de la CIA.

– Et vos sources ? demandai-je. Que peuvent-elles nous dire ?

– On pense que Martin a la malaria. Un des otages philippins libérés le mois dernier dit qu'il a perdu beaucoup de poids et qu'il est très faible. Franchement, Bill, je ne sais pas combien de temps Martin et Gracia vont encore pouvoir tenir dans la jungle. Ils changent de localisation tous les jours. L'armée philippine est à leurs trousses. Ils doivent être nourris à peine une fois par jour.

Il se tut un instant avant de reprendre :

– Ce sont des missionnaires, bon sang, pas des Navy SEALs !

– Ce ne sont peut-être pas des SEALs, mais ils ont la foi.

– Je sais bien, dit Tom avec colère, « l'homme ne vit pas seulement de pain », mais quand même !

On toqua à la fenêtre de mon box. C'était Nick Rasmussen, mon meilleur ami à la Maison-Blanche et le type le plus intelligent de notre équipe.

– Bill, la SITROOM a appelé. Tu dois y aller tout de suite.

– C'est au sujet des Burnham ?

– Je ne sais pas, mais ça avait l'air important.

Je finis ma conversation avec Tom et me rendis aussitôt dans la salle de crise de la Maison-Blanche.

La salle de crise (*Situation Room*, ou SITROOM) n'avait rien de très impressionnant. On y entrait par une porte de la salle à manger. À l'intérieur, il y avait une rangée de téléphones gérés par six ou sept jeunes officiers de l'armée, du Département d'État ou de la CIA. Un colonel de l'Air Force et un cadre civil supervisaient la salle de crise, s'assurant que toutes les communications téléphoniques et autres messages entrants étaient correctement traités. Le traitement de toutes les crises par le gouvernement américain commençait dans la SITROOM. La pièce donnait d'un côté sur une petite salle de réunion. La seule chose qui distinguait cette pièce des milliers de

salles de réunion de Washington était le fauteuil en tête de table. Dans le cuir du dossier étaient gravés ces mots : « Président des États-Unis ».

Je présentai mon badge et entrai dans la pièce.

– Monsieur, content de vous voir. Nous avons un problème.

Le major de l'armée, en uniforme de service avec toutes ses barrettes de décoration, me tendit une feuille de papier.

– Je viens d'avoir un appel du centre des opérations de la FAA (Federal Aviation Administration), et ils nous ont faxé ça.

Je jetai un œil au fac-similé sécurisé tandis que le major poursuivait :

– Ils rapportent qu'un cinglé à bord d'un vol American Airlines Paris-Miami a essayé de faire sauter l'avion avec une bombe cachée dans sa chaussure.

– Dans sa chaussure ?

– Oui, monsieur. L'homme s'appelle Richard Reid. Nous rassemblons tout ce que nous savons sur lui en ce moment même. On pense qu'il avait une mèche plantée dans un bloc d'explosif caché dans sa chaussure. Et quand il a essayé de l'allumer, des passagers l'ont maîtrisé.

– Je ne savais pas qu'on pouvait mettre assez d'explosifs dans sa chaussure pour en faire une bombe ! Et puis, ce n'est pas facile de faire détoner du C-4 ou du PETN avec une allumette.

– Monsieur, la FAA a envoyé un croquis de ce qu'ils pensent être la bombe.

Je jetai un œil au dessin. Mon expérience me disait que cela n'avait rien d'une bombe qui pouvait détoner, mais je voulais m'en assurer, alors je pris le téléphone pour appeler le centre des opérations de la FAA.

– Ed Kittel, fit la voix à l'autre bout du fil.

– C'est pas vrai ! Ed Kittel ! m'exclamai-je.

Nous avions travaillé ensemble au Pentagone il y avait de cela près de quinze ans. Ed était un ancien officier de la Navy Explosive

Ordnance Disposal et il s'y connaissait en démolition.

– Ed, c'est Bill McRaven de la Maison-Blanche. On se parlera plus tard, pour l'instant, j'ai besoin de savoir si tu penses que cette bombe dans la chaussure est une vraie menace.

– Elle l'est, répondit-il sans hésitation.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Ed m'exposa son analyse, et bien que j'eusse des réserves sur ses conclusions, c'était lui l'expert.

– Si Al-Qaïda peut mettre des explosifs dans des chaussures, dans quoi peut-il bien les cacher encore ? dis-je en réfléchissant à voix haute.

– Sachant qu'ils n'utilisent pas de système de mise à feu avec un minuteur, ils doivent créer une impulsion électrique pour créer une étincelle.

Mon cœur se mit à battre plus vite.

– Et s'ils pouvaient conditionner l'explosif en une fine plaque qu'ils glisseraient dans un ordinateur ? Ils pourraient utiliser la batterie pour l'impulsion électrique.

Je pouvais presque entendre les rouages du cerveau encyclopédique d'Ed tourner.

– Oh merde ! Mais oui, c'est possible. Il faudrait que je fasse quelques tests pour savoir si cela marcherait.

– Je ne suis pas certain qu'on ait le temps de faire des tests. Downing est avec le Président à bord de l'*Air Force One*. Il faut que je l'appelle tout de suite pour le tenir au courant. Vois ça de ton côté, Ed, et rappelle-moi.

Je le remerciai, raccrochai et demandai aussitôt à la SITROOM de me passer le général Downing à bord de l'avion présidentiel.

– Oui, monsieur. La FAA pense que la menace est réelle, hurlai-je pour couvrir le grésillement parasitaire.

J'entendis Downing pousser un juron. Et si cette tentative de faire sauter un avion commercial faisait partie d'une attaque coordonnée

d'Al-Qaïda ? Et s'il y avait d'autres Richard Reid dans les airs en ce moment même s'apprêtant à embarquer dans un avion quelque part dans le monde ?

Ce fut alors que je dis ces mots que je ne manquerai pas de regretter chaque fois que je voyagerai à l'avenir :

– Monsieur… Je crois que nous devons demander à tous les passagers montant à bord d'un avion à destination des États-Unis de retirer leurs chaussures pour inspection. Il faudrait aussi que la sécurité vérifie tous les ordinateurs portables, car leur batterie peut servir de détonateur pour une bombe artisanale.

– Oui ! D'accord ! hurla Downing sans hésiter.

Il éprouvait visiblement les mêmes difficultés avec la qualité de l'appel.

– Je vais parler au Président et lui demander de l'imposer immédiatement.

(*Pour ma défense, je pensais que cet ordre ne serait valable que quelques semaines. Désolé, vraiment…*)

Downing raccrocha et dans les minutes qui suivirent, la FAA reçut l'ordre de renforcer son protocole de sécurité. Une heure plus tard, Richard Reid fut appréhendé dans la zone de débarquement de l'aéroport de Boston. Après cet événement, le monde du voyage aérien ne fut plus jamais le même.

Quant à moi, je m'en retournais essayer de sauver les Burnham.

Au tournant de la nouvelle année, le plan que nous avions exposé au Président commença à prendre forme. Les forces des opérations spéciales américaines furent déployées aux Philippines et elles établirent une base des opérations dans le sud de la péninsule de Zamboanga. La couverture médiatique du calvaire des Burnham gagnait de plus en plus l'attention du public. L'effort mené contre le groupe Abou Sayyef et Janjalani était maintenant appelé « le second front ». Le Département d'État, le FBI et la communauté du renseignement faisaient tout pour localiser et sauver les Burnham.

Malheureusement, comme dans tout effort de guerre, il y avait des conséquences pas toujours très joyeuses. En février, un hélicoptère militaire Chinook revenant de ravitailler les forces spéciales américaines à Basilan s'écrasa au large des côtes de Zamboanga, tuant huit membres d'équipage et deux hommes de l'Air Force Pararescue.

Les guerriers sont conscients des risques qu'ils prennent. Et ces hommes savaient qu'ils pouvaient perdre leur vie pour une grande cause. Ils savaient qu'ils pouvaient périr en essayant de sauver des vies. Pour d'autres que des militaires, cette croyance peut faire penser à un patriotisme naïf, une loyauté dévoyée, un enthousiasme béat – une croyance entretenue très cyniquement auprès de la jeunesse par ceux qui sont au pouvoir pour couvrir une politique aventurière ou la création d'un empire. Mais je sais, pour l'avoir vu à maintes reprises, que ces hommes et ces femmes prennent ces risques les yeux grand ouverts. Les soldats, qu'ils soient jeunes ou aguerris, ne sont pas dupes de la rhétorique politique. Au contraire, ils la remettent en question tous les jours, mais ils surmontent leurs doutes et leurs inquiétudes, parce qu'ils prennent exemple sur leurs compagnons d'armes qui servent avec noblesse et non par intérêt politique. Celles et ceux qui s'engagent dans l'armée le font pour servir leur ville natale, l'équipe de football de leur lycée, leurs petites-amies et leurs petits-amis. Ils s'engagent et ils se sacrifient, parce qu'ils croient en l'Amérique dans laquelle ils ont grandi. Ils savent que l'Amérique et les gens qui vivent dans ses métropoles et ses petites villes méritent leur sacrifice et parfois même leur vie. Je peux vous garantir que les hommes à bord de cet hélicoptère n'ont jamais douté de leur engagement.

À la fin février, les renseignements montraient Martin plus maigre que jamais. Menotté toute la journée, il souffrait de diarrhée, de déshydratation et de crises de paludisme. Il avait beaucoup de mal à suivre le rythme de ses jeunes ravisseurs fuyant l'armée philippine. Gracia, souffrant également d'une diarrhée sévère, devait subir l'humiliation constante du manque d'intimité. L'armée de l'air philippine faisait pleuvoir des bombes indistinctement sur le petit groupe d'Abou Sayyaf et leurs otages, les forçant à être

constamment en mouvement. Cela faisait neuf mois que les Burnham avaient été enlevés. Neuf longs et horribles mois.

En mars, un donneur anonyme versa 300 000 dollars pour la libération des Burnham. Le paiement n'eut pas le résultat escompté, mais les renseignements purent tracer en partie l'argent. Malgré cela, le petit groupe de preneur d'otages continuait d'échapper à leurs assaillants dans la jungle de Basilan.

Un peu plus tard dans le mois, le directeur du FBI, Bob Mueller, se rendit aux Philippines pour s'assurer que le Bureau faisait son possible pour la libération des Burnham. À Langley, la CIA continuait de coordonner les activités de renseignements aux Philippines, tenant au courant la Maison-Blanche et le groupe de coordination d'otage. De mon box au deuxième étage de l'Old Executive Office Building, je continuais de préconiser une plus grande implication des forces américaines au détriment des forces philippines.

– Écoutez, Bill, me dit Tom de la CIA, les Philippins font de leur mieux, mais ce ne sont pas des SEALs, et ils ne laisseront jamais les forces spéciales américaines prendre les commandes. Ça se passe chez eux, et ils considèrent que c'est leur problème. Tout ce que nous pouvons faire pour le moment, c'est de les former, de leur donner les meilleurs renseignements possible et de leur indiquer la localisation des Burnham. Souhaitons-leur un coup de chance.

Je savais qu'il avait raison, mais cela n'en était pas moins frustrant. En écoutant Tom, je ne pouvais m'empêcher de penser à un vieux dicton militaire : « Espérer n'est pas une stratégie ». Mais je n'avais pas besoin de le rappeler à Tom. La CIA et lui faisaient tout ce qui était en leur pouvoir.

Mars passa, puis avril, puis mai, puis juin. Le 7 juin, je parvins à m'éclipser de la Maison-Blanche pendant vingt-quatre heures pour donner une conférence à West Point. Ce soir-là, après mon intervention, je retournai à l'hôtel Thayer sur le campus. La nuit était belle. De ma fenêtre, je pouvais voir la lune se lever au-dessus de la rivière Hudson.

Sur l'île de Basilan, au sud de l'archipel des Philippines, il se mit à pleuvoir. À travers la dense canopée de la jungle, le sergent philippin distinguait à peine la silhouette des hommes armés et leurs otages.

Les forces spéciales philippines avaient traqué ce groupe d'insurgés toute la nuit et elles attendaient l'occasion de frapper. Ayant établi leur campement sur un flanc de coteau escarpé, les hommes de Janjalani s'apprêtaient à passer la nuit ici en espérant que la pluie couvrirait leurs traces.

Les commandos se déployèrent. Le capitaine mit ses hommes en position de tir. Sur le flanc de la colline, Martin et Gracia venaient de dérouler leur hamac.

– Je t'aime, murmura-t-elle.

Il sourit.

Depuis la ligne des arbres retentit soudain le fracas des armes automatiques.

– Feu ! Feu ! Feu ! cria le capitaine philippin.

Tombant de son hamac, Gracia dévala la colline et fut touchée à la jambe par une balle de gros calibre qui l'arrêta net dans sa course. Le corps de Martin Burnham gisait sans vie à ses côtés, frappé par la première volée de tirs. Autour d'eux, soldats et ravisseurs tiraient sans discontinuer. Les blessés hurlaient de douleur et de terreur.

Les balles pleuvaient des deux côtés, tuant un autre otage et blessant plusieurs soldats philippins. En quelques minutes, les soldats philippins ratissèrent le campement et repoussèrent ce qui restait des hommes d'Abou Sayyaf dans la jungle.

Le téléphone de ma chambre d'hôtel sonna. C'était la SITROOM. La voix du jeune officier au bout du fil était tendue. Il parlait vite, respirant à peine. Des rapports du « sauvetage » commençaient à arriver. Martin était mort. Gracia avait survécu. On me mit immédiatement en liaison avec Downing et Condi Rice. On nous informa que les Philippins transféraient Gracia à Zamboanga pour la faire soigner avant de la conduire à Manille. L'ambassadeur américain Frank Ricciardone rencontrerait Gracia au pied de l'avion et appellerait les parents de Martin pour leur annoncer la mort de leur fils. Dans le chaos du combat, les Philippins avaient laissé le corps de Martin dans la jungle, mais ils s'étaient engagés à le récupérer au petit matin, ce qu'ils firent plus tard.

Au cours des jours qui suivirent, Gracia put parler au téléphone à ses enfants et elle reçut une visite de la présidente Arroyo à l'hôpital de Manille. Le 17 juin, après de longues heures de vol, elle était de retour à Kansas City.

Au bout de quelques semaines, la vie avait repris son cours. Downing m'avait chargé d'élaborer une stratégie nationale de lutte contre le terrorisme. Ce devait être la première ligne de conduite globale, interagence, chapeautée par le Président dans la lutte contre le terrorisme dans le monde. Je me mis au travail avec détermination et implication dans l'espoir de faire quelque chose de significatif dans la guerre contre le terrorisme, ce que je n'avais pas encore réussi à faire jusque-là.

J'étais sur mon ordinateur dans mon box quand le téléphone sonna.

– McRaven, ai-je répondu aussitôt.

– Vous êtes bien Bill McRaven ?

– Oui, monsieur, dis-je en reconnaissant la voix du riche donateur qui avait payé la rançon des Burnham.

– Je suis avec quelqu'un qui souhaiterait vous parler.

Il y eut un moment de silence, puis une petite voix, presque angélique me dit :

– Capitaine McRaven, c'est Gracia Burnham.

Je pris une profonde inspiration. C'était une voix que je ne pensais pas entendre un jour.

– Oui, madame.

– Monsieur McRaven, je voulais vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour Martin et moi.

Mes yeux s'emplirent de larmes.

– Je suis vraiment désolé que l'on n'ait pas pu sauver Martin, bredouillai-je.

– Ne vous inquiétez pas, dit-elle avec douceur. Vous avez fait de votre mieux. Dieu avait un plan pour nous tous, et je prie pour que la mort de Martin ait servi à quelque chose.

Nous discutâmes encore un peu avant de raccrocher.

Un an plus tard, je quittais la Maison-Blanche, et dans la décennie qui suivit, je pris la direction des forces de sauvetage des otages et de lutte contre le terrorisme. Je fis mon possible pour que la mort de Martin ait servi à quelque chose. Je me promis de tout mettre en œuvre pour sauver la vie de chaque otage tant qu'il me serait donné l'autorité de le faire. Tant que j'avais les forces de frappe nécessaires, aucun terroriste ne resterait impuni.

Dans son livre *In the Presence of My Enemies* (en la présence de mes ennemis), Gracia dira que la seule façon de délivrer le monde de la haine est d'avoir « l'amour véritable dans nos cœurs ».

Mais je dois avouer qu'en traquant les hommes malveillants de ce monde, je n'ai pas toujours eu de l'amour dans mon cœur. À chaque homme, Dieu a donné une qualité spéciale. Il semblerait que je sois plus doué pour rechercher la justice que pour offrir la clémence. J'espère que Martin comprendra.

CHAPITRE DOUZE

L'AS DE PIQUE

BAGDAD, IRAK

Décembre 2003

Je plissai les yeux pour mieux voir l'écran vidéo. Deux hélicoptères MH-47 Chinook filaient au-dessus du désert de l'ouest irakien en direction d'un petit camp arabe au nord de Fallujah. À bord, vingt-quatre soldats de notre unité opérationnelle des opérations spéciales. Leur cible : Saddam Hussein.

Les images en noir et blanc à la qualité granuleuse nous parvenaient d'un hélicoptère Black Hawk qui volait au-dessus des Chinook.

– Dans deux minutes, annonça le sous-officier du JOC (Joint Operations Center, centre d'opérations conjointes).

– Entendu. Dans deux minutes, répétai-je.

Dans le JOC, cinquante hommes, écouteurs aux oreilles, les yeux fixés sur l'écran, parlant doucement dans leur micro, aidaient à coordonner la mission.

– Little Bird sur la cible, monsieur.

Des petits points noirs traversèrent l'écran alors que les hélicoptères légers AH-6 Little Bird, qui servaient de renforts, se mettaient en position au nord et au sud de la base.

– Pris à partie, monsieur.

– Entendu, dis-je en ajustant mes écouteurs et me penchant pour mieux voir.

Une ligne continue de coups de feu venant de l'intérieur de l'un des petits bâtiments visait les Little Bird en vol stationnaire. Les miniguns de l'hélicoptère répondirent par une salve de calibre 7.62 qui réduisit le tireur au silence.

– Hélicos au sol.

Enveloppés de poussière, les deux Chinook se posèrent de chaque côté du mur d'enceinte de la base. Les commandos des forces opérationnelles spéciales dévalèrent les rampes des appareils vers la grille métallique de la base.

– Monsieur, il y a de l'activité dans la base. Sur l'écran, je voyais plusieurs Irakiens se déplacer dans la cour. Les commandos avaient forcé la grille extérieure et s'engouffraient dans le premier bâtiment.

– Pris à partie !

Il y eut un court silence dans la radio.

– Deux cibles EKIA.

– Entendu.

Je respirais déjà mieux. Deux « *enemies killed in action* », soit deux ennemis tués au combat.

J'observais les commandos sécuriser chaque bâtiment. En colonne devant les points d'entrée, un premier homme lançait une grenade incapacitante pour surprendre et aveugler les occupants de la pièce. Puis, les hommes s'engouffraient à l'intérieur en masse. Le combat dura moins de dix minutes.

Ma radio grésilla.

– Raven, Zero One, ici November Zero One, fit la voix du commandant d'escadron.

– Je vous reçois cinq sur cinq, Bill, répondis-je.

– Monsieur, c'est une impasse, dit-il d'un air exaspéré.

– Pas de soucis, Bill. Tout le monde va bien ?

– Oui, monsieur. Tout le monde va bien. On a deux cibles EKIA, mais ce n'est pas le jackpot. Il semblerait qu'ils fabriquaient des voitures piégées.

Les véhicules piégés avaient fait des centaines de victimes sur les marchés de Bagdad et faisaient partie des armes les plus létales et les plus efficaces de l'arsenal d'Al-Qaïda.

– Dites-vous que des gens resteront en vie grâce à vous, les gars. Bien joué.

– Monsieur, on a encore une heure pour fouiller le site. Qui sait, peut-être que quelqu'un finira par parler ou que l'on trouvera une note, mais je pense que personne ici ne sait où se trouve Saddam.

– D'accord, Bill. Remerciez vos gars. On remettra ça demain.

– Entendu, monsieur. Terminé.

Encore une nuit. Encore une impasse. Ça commençait à être lassant.

J'étais arrivé à Bagdad trois mois plus tôt, en octobre 2003, pour remplacer le commandant de la Task Force 714, le général de brigade de l'Air Force Lyle Koenig. Notre unité des forces opérationnelles était stationnée dans un petit campement près de l'aéroport international de Bagdad. Quand la Task Force 714 était arrivée à Bagdad en mars 2003, le commandant en titre, le général de division Dell Dailey, avait surnommé le camp de la garnison « NAMA » pour *nasty-ass military area* (saloperie de zone militaire). J'avais connu pire, mais il faut reconnaître que l'on était à des années-lumière du luxe du palais Al-Faw de Saddam. Nous dormions dans des tentes ou des bâtiments délabrés baignés dans la puanteur des égouts et des déchets brûlés. Mais je m'en fichais. J'avais enfin quitté la Maison-Blanche pour le front.

Nous avions établi le centre des opérations conjointes dans un des rares bâtiments qui n'avaient pas été détruits au cours de l'invasion américaine. Le camp comptait huit cents soldats, dont une compagnie de Rangers, une compagnie de la 1re division de cavalerie – qui nous fournissait des chars Abrams, des véhicules de combat Bradley et des M113 – une compagnie de renfort, l'élément

du QG de l'unité opérationnelle et un élément de douze hommes des renseignements qui géraient notre petite prison. Nous avions entre cinq et douze prisonniers détenus sous les recommandations très strictes du département de la Défense. Ils nous donnaient de précieuses informations pour localiser d'autres dirigeants du parti Baas.

Pour motiver les troupes américaines, un jeune officier des relations publiques avait eu l'idée de fabriquer un jeu de cartes avec le nom et la photo des dignitaires irakiens les plus recherchés. Saddam était l'as de pique.

Notre unité des opérations spéciales avait reçu comme ordre de mission de traquer les cinquante cibles les plus importantes. Ainsi au cours des huit derniers mois, nos hommes avaient capturé ou tué quelques-uns des membres les plus importants du régime baasiste. Quelques mois avant mon arrivée à Bagdad, l'escadron A du lieutenant-colonel Mark Erwin avait localisé les fils de Saddam, Oudaï et Qoussaï, dans une planque barricadée près de Mossoul. Les deux hommes étaient réputés pour leurs mœurs dépravées. Oudaï réduisait les femmes en esclaves sexuelles dans sa villa des rives de l'Euphrate. Et Qoussaï, qui habitait la villa voisine, aimait torturer d'innocents Irakiens pour trahison envers Saddam. Après la chute de Bagdad, les villas furent saisies. Elles empestaient le sang, l'urine et la peur. Derrière les barricades de Mossoul, Oudaï et Qoussaï combattirent jusqu'à la mort, blessant plusieurs membres de l'escadron A et tuant un chien militaire. Il fallut un missile TOW d'une unité de la 101e division aéroportée pour sceller définitivement leur sort.

Malgré une traque rapide et efficace, Saddam nous échappait toujours, neuf mois après la chute de l'Irak.

C'était encore une de ces sensations inexplicables, puissantes, irréelles. Je ne pouvais ni m'en défaire ni la rationaliser. Mais ce n'était pas la première fois que j'avais une « prémonition » et, comme l'avenir me le montrerait, ce n'était pas la dernière.

– Faites demi-tour ! hurlai-je par-dessus le vrombissement des moteurs du C-130.

– Quoi ?

– Dites au pilote de faire demi-tour et de rentrer à Bagdad.

Mon aide de camp, le capitaine « Hank » Henry, retira son casque Bose, traversa l'allée et vint s'asseoir à côté de moi.

– Qu'avez-vous dit, monsieur ?

– Hank, nous devons retourner à Bagdad. Ce soir, on attrape Saddam Hussein.

Hank balaya des yeux la carlingue de l'avion à moitié vide et me demanda d'un air perplexe.

– Quelqu'un vous a appelé ?

– Non. Il faut juste qu'on retourne à Bagdad. Tout de suite.

Hank était un officier des forces spéciales, un béret vert. Ancien footballeur, il était grand et musclé. Il avait beaucoup d'humour et un sourire contagieux. Nous nous sommes tout de suite plu. Il assurait mes arrières et moi, les siens.

– Entendu, monsieur. Je vais le dire au pilote.

Il revint quelques instants plus tard pour m'informer que nous ne pouvions changer de cap dans l'espace aérien irakien. Nous devions atterrir à Al Oudeid, au Qatar, et de là trouver un vol pour l'aéroport international de Bagdad. Cela retardait de deux bonnes heures notre retour au camp, mais nous n'avions pas le choix.

Une fois débarqué à Al Oudeid, Hank réussit à convaincre un pilote de l'Air Force de nous laisser monter à bord du prochain vol pour Bagdad. À mon insu, Hank appela notre centre des opérations conjointes, qui lui assura qu'il n'y avait rien de prévu. Bref, il n'y avait aucune nouvelle piste ou information sur l'endroit où se cachait Saddam Hussein.

– Je déteste ce moment, dit Hank quand le pilote du C-130 entama une descente en spirale abrupte pour éviter d'éventuels tirs de missiles d'insurgés. L'atterrissage à l'aéroport international de

Bagdad se passa sans encombre, mais les passagers, un assortiment de militaires, d'entrepreneurs et d'agents du Service extérieur furent soulagés de débarquer.

Sur le tarmac m'attendait mon sergent-major Ed Certain.

– Déjà de retour, patron ?

Hank le supplia du regard de ne pas poser davantage de questions.

– C'est pour ce soir, dis-je. Sur quelle piste est le JOC ?

Le sergent-major esquissa un sourire et lança un regard à Hank.

– C'est drôle que vous demandiez ça, amiral. L'escadron C a sorti al-Muslit de sa cellule il y a quelques heures et il semblerait qu'il puisse nous conduire au chauffeur de Saddam, et peut-être à Saddam lui-même.

Mohammed Ibrahim Omar al-Muslit, que l'escadron C traquait depuis deux mois, avait été capturé plus tôt ce matin-là. C'était le plus proche collaborateur de Saddam que nous ayons en détention.

Nous sautâmes dans la Toyota Hilux qui nous attendait et regagnâmes le camp NAMA non loin.

– Monsieur, cet al-Muslit ne vaut peut-être pas mieux que la balise. Je ne miserai pas grand-chose sur cette piste.

La balise. Je n'avais entendu que ça depuis mon arrivée en Irak. La balise était censée être une mine d'informations, c'était l'homme qui devait nous conduire à Saddam. On l'appelait ainsi, parce que nos techniciens l'avaient équipé d'un émetteur radio qu'il devait allumer s'il se trouvait à proximité de Saddam. Une unité des opérations spéciales se tenait prête à entrer en action si la balise se signalait. Cela n'était encore jamais arrivé, mais nous nous accrochions à tout ce qui pouvait nous guider jusqu'au repaire de Saddam. Nous savions tous que la balise était un escroc, mais il nous avait toujours donné suffisamment de renseignements pour garder un intérêt à nos yeux. Il nous menait en bateau. Nous le savions, mais nous n'avions pas le choix. Il était notre seule piste… jusqu'à maintenant.

– Je crois que cette fois, c'est différent, dis-je au sergent-major.

– En quoi est-ce différent ?

– Juste une intuition, répondis-je en souriant.

– D'accord, monsieur, fit le sergent-major en secouant la tête. Mais n'aviez-vous pas une réunion importante avec le général Abizaid à Al Oudeid ?

– Eh bien, si j'ai raison pour ce soir, Abizaid ne m'en voudra pas de ne pas assister à cette réunion.

– Et si vous vous trompez ? demanda Certain.

– Et si je me trompe… Je suis sûr qu'il comprendra.

En tant que commandant de l'unité opérationnelle en Irak, j'étais sous les ordres du général John Abizaid qui dirigeait le Central Command. Abizaid était un leader exceptionnel, un homme déterminé, doté d'un humour caustique même dans les moments les plus difficiles. Pour le jeune amiral que j'étais alors, apprendre aux côtés d'officiers tels que John Abizaid était l'assurance de succès à venir.

Le véhicule nous déposa au JOC où nous déchargeâmes notre matériel. Il était 19 h 00, heure locale, quand j'entrai dans le centre. Je levai aussitôt les yeux sur l'écran géant qui diffusait en direct les images filmées par l'hélicoptère de surveillance de l'unité opérationnelle. On pouvait voir une petite construction en boue d'une pièce comme on en trouvait un peu partout en Irak. Quelques palmiers s'élevaient aux alentours, mais il n'y avait aucune autre habitation visible dans les environs. En bas de l'écran, le chef du JOC avait fait inscrire ces mots : « Cible Wolverine 1 ». C'était la mission de cette nuit.

Le capitaine de la Navy SEAL, Lee Snell, mon second, communiquait par radio avec quelqu'un sur le terrain. Je m'assis à côté de Snell, qui se leva aussitôt pour me laisser le siège du commandant. Je lui fis signe de se rasseoir.

– C'est bon, Lee. Que se passe-t-il ?

– Monsieur, l'escadron C pense avoir une piste conduisant au cuisinier de Saddam, Qais. Nous avons sorti al-Muslit de prison ce matin pour le conduire à Tikrit en début d'après-midi. Al-Muslit dit

qu'il nous emmènerait jusqu'à Qais, qui cache Saddam. On surveille la maison de Qais, baptisée Wolverine 1.

L'image du capteur optique WESTCAM de l'hélicoptère était granuleuse et il arrivait que le capteur fasse un zoom arrière, passant d'un gros plan à une prise de vue à 1 500 mètres.

Je mis un casque et écoutais les communications radio de la fréquence tactique de l'escadron C.

Au fil des échanges, je compris que nous avions capturé Qais, mais qu'il niait savoir où se trouvait Saddam, comme le faisaient tous ceux que l'on attrapait. Al-Muslit accompagnait la seconde escouade des opérations spéciales. Je ne le savais pas, mais sur ses indications, le lieutenant-colonel Bill Coultrup, le commandant de l'escadron C, et le colonel Jim Hickey, de la 1re brigade de la 4e division d'infanterie, avaient continué sur le sentier de terre qui allait de Wolverine 1 à une autre petite habitation désignée sous le nom de code Wolverine 2.

Alors que je fixais les images de la WESTCAM et que j'écoutais les communications radio, l'image et le son semblèrent soudainement se dissocier. Wolverine 1 paraissait relativement calme, mais les communications radio de Coultrup suggéraient qu'ils fonçaient sur la cible.

– On dirait qu'ils vont vers la cible, Lee, pourtant je ne vois aucun mouvement à l'extérieur de la maison.

Je fis un signe au sous-officier du JOC, qui était assis au bout de la longue table en forme de fer à cheval autour de l'écran de contrôle. Il avait un casque et voyait comme moi qu'il ne se passait rien à l'écran. Je levai les mains vers le ciel, ce qui en langage universel voulait dire : « C'est quoi, ce bordel ? » Il haussa les épaules et déclara :

– La caméra de surveillance est sur la cible, je ne sais pas où est l'escadron, monsieur.

Je déteste appeler l'escadron en plein milieu d'une opération. Personne sur le terrain n'a envie de recevoir un appel de son chef confortablement installé au JOC à des kilomètres du feu de l'action. Mais il était de notre responsabilité de pouvoir envoyer des forces de

réactions rapides et d'ordonner une évacuation médicale si les choses tournaient mal. Ce qui est difficile à faire si vous ne savez pas exactement ce qui se passe sur le terrain. Et à vrai dire, j'étais curieux de voir si cette nouvelle piste serait fructueuse.

Avec une certaine réticence, j'appuyai sur le bouton de communication avec Coultrup.

– Bill, vous êtes sur l'objectif ?

– Oui, monsieur, répondit Coultrup avec excitation.

– On ne vous voit pas sur les images de surveillance.

Il y eut un silence avant que Coultrup ne reprenne :

– Monsieur, nous sommes sur Wolverine 2, un peu plus loin sur la route de l'objectif original. Et nous avons Jackpot.

Jackpot ? Jackpot ?

Jackpot voulait dire qu'ils avaient capturé la cible. J'ai tout d'abord cru qu'il parlait de Qais, mais je compris soudain que le ton de sa voix indiquait une prise bien plus importante.

– Jackpot ? Petit jackpot ou gros jackpot ?

– Gros jackpot !

Dans le JOC, alors que tout le monde écoutait, il régnait un calme étonnant, comme si nous n'arrivions pas à croire ce que nous entendions. Je ne voulais pas m'emballer. Au cours des derniers mois, les commandos avaient déjà crié au jackpot sur des cibles, mais ils avaient dû reconnaître par la suite que c'était une erreur. Les noms et les visages irakiens se ressemblaient beaucoup, il était facile de se tromper. Cependant, Saddam Hussein était l'un des visages les plus connus au monde. Il ne pouvait pas y avoir de confusion possible.

– Appelez-moi depuis une ligne fixe quand vous serez de retour à Tikrit, dis-je à Coultrup.

Si c'était Saddam, Coultrup n'avait pas besoin que je le bombarde de questions alors qu'il était encore sur le site. Nous parlerions à son retour à la base de Tikrit.

Derrière moi, l'excitation montait dans le JOC. Je me tournai vers Snell pour lui dire de sécuriser toutes les lignes extérieures. Aucune communication ne devait sortir du camp NAMA sans mon autorisation. Personne ne devait quitter le camp NAMA sans mon autorisation. Tant que nous n'aurions pas établi avec certitude que jackpot était bien Saddam Hussein, personne ne devait crier la nouvelle sur les toits. Tout devait se faire dans les règles.

Trente minutes plus tard, Bill Coultrup m'appela de Tikrit.

– Alors, qu'en pensez-vous, Bill ? C'est lui ?

– Oui, monsieur. Je crois que c'est lui.

– Bill, avant d'appeler Abizaid, McChrystal, et Sanchez, je dois en avoir la certitude. Quel degré de certitude avez-vous ?

J'entendais autour lui le bavardage des commandos qui retiraient leur équipement, ce brouhaha typique des retours de mission.

– Monsieur, je suis sûr à 98 %.

Derrière lui, un homme des opérations spéciales s'écria :

– N'importe quoi ! 100 % !

Coultrup se mit à rire.

– Monsieur, c'est lui. On l'a tiré d'un trou de souris à Wolverine 2, et la première chose qu'il a dite, c'est : « Je suis Saddam Hussein, le président irakien, et je suis prêt à négocier. »

Al-Muslit avait donc bien mené les forces d'assaut sur la bonne cible. À Wolverine 2, il y avait le frère de Qais, qui niait également savoir où se trouvait Saddam. Sur place, al-Muslit, l'air de rien, avait tapé du pied au sol, indiquant qu'il y avait peut-être quelque chose sous le plancher. Au bout de quelques minutes de recherche et avec l'aide d'un chien renifleur, les soldats avaient mis au jour le trou de souris. Saddam, qui avait une arme avec lui, faillit ne pas sortir de là vivant, mais les soldats avaient pu rapidement le désarmer et le traîner à l'air libre. Après qu'il avait déclaré être Saddam Hussein, le président irakien, l'un des commandos lui avait répondu : « Le président Bush vous envoie ses salutations ! »

Lee Snell écoutait par-dessus mon épaule. Je lui souris et fis un signe de tête.

– Coultrup dit que c'est lui.

J'ordonnai à Coultrup de mettre Saddam dans le premier hélico disponible pour le transférer au camp NAMA. Puis, j'appelai Abizaid et McChrystal, mon nouveau supérieur à Fort Bragg. Tous deux voulaient s'assurer qu'il s'agissait bien de Saddam, ce que je ne pouvais pas garantir sur le moment. Je leur fis part de mon intention de faire venir Jackpot dans l'heure qui suivait pour pouvoir vérifier de mes propres yeux que c'était bien Saddam. En cas de doute, nous lui prélèverions du sang pour une analyse ADN.

Alors que j'étais au téléphone, un jeune sergent vint me voir et m'informa que le lieutenant général Sanchez était à l'entrée.

Rick Sanchez était le commandant de toutes les forces militaires en Irak. Je ne l'avais rencontré que brièvement dans le bureau du général Abizaid un mois plus tôt, mais j'aimais bien l'homme. Son commandement en Irak était scruté sous toutes les coutures, surtout par ceux qui n'iraient jamais au combat. Pour avoir travaillé avec lui, je le trouvais compétent, travailleur, digne et abordable. Cela dit, son arrivée me surprenait. Son QG au palais Al-Faw était à une bonne demi-heure de route du camp NAMA. Avait-il eu vent des résultats de la mission de cette nuit ? J'étais encore en ligne en train de coordonner l'arrivée de notre détenu à Bagdad quand Sanchez et le général de division Barb Fast, l'officier supérieur des renseignements en Irak, s'avancèrent à ma table.

Sanchez prit une chaise pliante et s'assit à côté de moi.

– Eh bien, j'ai cru comprendre que vous avez attrapé Saddam.

– Monsieur, je ne le sais pas encore. L'homme que nous avons capturé atterrit dans dix minutes. Vous pourrez le voir en personne.

– J'ai eu un appel de la CIA. Ils pensent que vous l'avez, et on m'a dit que George Tenet en avait déjà informé le président Bush.

Je secouai la tête d'exaspération. Quelqu'un des renseignements avait appelé Buzzy Krongard, le directeur exécutif de la CIA, qui en avait informé Tenet, qui avait appelé Bush. Tout ça, quelques minutes seulement après la capture.

– Espérons qu'ils ont raison, dis-je avec une certaine frustration.

Quinze minutes plus tard, un appel de la prison informa Snell que le détenu était arrivé. J'étais toujours en train de travailler avec l'équipe du CENTCOM pour élaborer une feuille de route pour Saddam, si c'était bien lui. J'étais aussi en liaison avec le centre de détention militaire de l'autre côté de la rue pour faire transférer Ali le Chimiste dans nos locaux. Je voulais avoir une autre personne pouvant corroborer l'identité de notre détenu. Je savais que des millions d'Irakiens et autant d'Américains exigeraient des preuves indiscutables.

Sanchez, Fast et Snell se rendirent à la prison pendant que je finissais de coordonner les tâches. Quelques minutes plus tard, Snell m'appela pour me confirmer que nous avions bien capturé le président irakien Saddam Hussein.

Quand Snell revint de la prison, ce fut mon tour d'y aller. Le centre de détention était un bâtiment en béton de plain-pied comprenant huit pièces que nous avions reconverties temporairement en cellules. Les couloirs étaient courts et étroits. L'odeur de sueur mêlée à la poussière avait imprégné les murs. La clim crachait un souffle tiède qui rendait l'air plus humide encore et accentuait l'odeur de renfermé. Les officiers des renseignements, agents de la police militaire, interrogateurs et médecins qui travaillaient là n'avaient qu'un seul objectif : soutirer des informations aux détenus irakiens.

Il y avait plus de monde que d'habitude dans les locaux. Tous voulaient aider et espéraient apercevoir notre prisonnier. Je me frayai un passage dans la foule et trouvai Sanchez en train de discuter avec Bill Coultrup.

– C'est un moment historique, disait Sanchez.

Coultrup affichait un sourire jusqu'aux oreilles – et il y avait de quoi ! Coultrup avait passé presque toute sa vie d'adulte dans les forces spéciales. Il avait participé à la bataille de Mogadiscio. Il avait combattu en Bosnie, au Kosovo, et avait pris part à la phase initiale de l'invasion de l'Irak. Bill Coultup était un homme un peu excentrique, mais un vrai guerrier. J'aurais de nombreuses occasions de travailler avec lui dans les années qui allaient suivre. Dans ma carrière, j'ai rencontré peu d'hommes aussi professionnellement agressifs et talentueux.

Coultrup se tourna vers moi et dit en souriant :

– Voilà, j'ai fait mon boulot, patron. Il est tout à vous.

Je remerciai Coultrup pour son travail et allai discuter avec Sanchez de la marche à suivre. Un communiqué de presse avait été rédigé, mais il nécessitait encore quelques ajustements. En prévision de ce jour, nous avions déjà mis au point une stratégie d'interrogatoire au sujet des armes de destruction massive et sur ce qui était arrivé au capitaine de la Navy Scott Speicher dont l'avion avait été abattu au cours de l'opération *Tempête du désert* en 1991. Mais cette stratégie devait encore être validée par Abizaid. Le nouveau gouvernement irakien voudrait également avoir son mot à dire sur le sort final de Saddam.

Mais avant tout, nous devions montrer aux Irakiens et au monde que Saddam Hussein avait bel et bien été capturé. Au moment de la capture, Saddam portait une barbe hirsute qui masquait en partie les traits de son visage. Bien qu'il me semblât évident que c'était Saddam Hussein, je sentais la nécessité de le raser. On ne devait laisser planer aucun doute sur l'identité de notre prisonnier. Un Irakien moyen devait pouvoir être sûr qu'il s'agissait de son ancien président.

Me tournant vers Sanchez, je dis :

– Monsieur, je vais demander à un des médecins de raser Saddam pour avoir une bonne photo à donner à la presse.

– Le raser ?

– Oui, monsieur. L'arranger pour la photo.

– Avons-nous l'autorisation de le raser ? demanda Sanchez très sérieusement.

– Monsieur, dis-je en riant. Nous avions l'autorisation de l'abattre s'il présentait une menace, alors je crois qu'on peut le raser.

Sanchez sourit.

– Je suppose que oui.

Nous eûmes de bonnes photos avant/après. Sanchez et moi avions personnellement écrit le communiqué de presse et aux petites heures du lendemain, les choses se calmèrent.

À 10 h 00, le 14 décembre 2003, devant les caméras, l'ambassadeur Paul Bremer, aux côtés de Sanchez, annonça aux médias : « Nous l'avons eu ! »

La presse mondiale s'emballa, et toutes les chaînes de télévision du monde diffusèrent nos photos avant/après de Saddam. Dans le communiqué de presse, nous attribuâmes tout le mérite de la capture à la 4e division d'infanterie, qui avait joué un rôle majeur dans la traque de Saddam. Nous présentions les faits en prenant soin de protéger l'identité de nos opérateurs spéciaux.

Plus tard ce jour-là, Bremer et Sanchez débarquèrent à l'aéroport international de Bagdad avec Ahmed Chalabi, le chef du Congrès national irakien, et trois autres dirigeants de la résistance irakienne. J'allai à leur rencontre à l'aéroport et les escortai jusqu'à notre centre de détention. Avec Bremer et Sanchez, il y avait plusieurs officiers du Service extérieur de l'ambassade et deux journalistes.

À l'entrée du centre de détention, je m'assurai que chaque homme était fouillé et lui expliquai qu'aucune photo ne devait être prise. Une fois à l'intérieur, je les conduisis dans le couloir qui menait à la cellule de Saddam. Bremer se déplaçait avec l'assurance et la satisfaction du devoir accompli, ignorant sciemment la puanteur et la rusticité typiques des prisons de guerre. Sanchez semblait quelque peu agacé par le cirque qui entourait Bremer. Je voyais bien que Sanchez aurait préféré ne pas être là. Plus nous nous approchions de la cellule, plus les chefs de la résistance paraissaient nerveux. Leur peur était profondément ancrée. Ils devaient se dire que même en prison, Saddam pouvait les atteindre.

Je fis signe au garde d'ouvrir la porte. À l'intérieur, Saddam, vêtu d'une combinaison orange, était assis sur le bord d'un lit de camp de l'armée. Il affichait une parfaite maîtrise de soi. Quand Bremer et Sanchez entrèrent dans la pièce, Saddam resta assis. La captivité ne semblait avoir en rien écorné son arrogance. Chalabi et les autres Irakiens passèrent devant Sanchez et se mirent aussitôt à crier des insanités au visage de Saddam.

Le dictateur déchu souriait, du même sourire moqueur que celui d'un parrain de la mafia attrapé par la police qui savait très bien que d'une façon ou d'une autre, c'était lui qui aurait le dernier mot.

Poings levés, hurlant et crachant en direction de Saddam, les Irakiens semblaient déverser des décennies de haine contenue.

Saddam leur fit signe de se taire. Il était encore le « président de l'Irak », et ils étaient ses sujets. S'étant libérés de leur colère, les Irakiens se dirigèrent vers le fond de la pièce et s'assirent. Le prisonnier en combinaison orange gardait une ascendance presque mystique sur eux. Seul Chalabi semblait indifférent à la démonstration d'autorité de Saddam. Dans ce qui était clairement un plan prémédité, il s'avança et s'assit face à Saddam. Je vis un flash, mais ne pus identifier celui qui avait pris la photo. Le lendemain matin, un cliché montrant Chalabi plein d'assurance en train de sermonner le prisonnier Saddam Hussein fit le tour de la presse.

La rencontre dura environ trente minutes, et Bremer et sa suite quittèrent le camp NAMA. La nouvelle de la réunion fuita dans la presse et les spéculations sur le traitement de Saddam, sa localisation et son sort allèrent bon train.

Un commentateur insinua que nous allions très certainement torturer Saddam et le droguer pour lui soutirer des informations cruciales sur l'endroit où trouver les armes de destruction massive. Le battage médiatique fut tel que le commandant de l'US Special Operations Command, le général Doug Brown, m'appela directement pour avoir la confirmation qu'on n'utiliserait pas de drogues lors des interrogatoires. Je rassurai Brown. Aucune substance psychoactive ne serait utilisée. En fait, Saddam vivait dans de meilleures conditions que la majorité des soldats du camp NAMA. Il était isolé dans la petite pièce avec un médecin et un Ranger présents à tout moment. Saddam recevait un examen médical tous les jours, et nous nous faisions livrer ses repas du réfectoire. Je ne pensais, au départ, le garder qu'un jour ou deux avant son transfert à Basra puis à bord d'un bateau de la Navy dans les eaux internationales. Mais ce plan fut écarté par le général Abizaid, qui m'ordonna de le garder jusqu'à nouvel ordre.

J'avais trois grandes inquiétudes quant à la détention et la protection de Saddam. Chercherait-il à se suicider ? L'un de nos collègues irakiens essaierait-il de le tuer (le scénario Jack Ruby[1]) ? Les insurgés irakiens tenteraient-ils de prendre la prison d'assaut

pour le libérer ? Le camp NAMA n'était qu'à une centaine de mètres d'une route principale empruntée tous les jours par des centaines de camions irakiens chargés de ravitailler les troupes américaines. Bien qu'il importât peu à la majorité des Américains que Saddam soit assassiné ou qu'il se suicide, il n'en était pas moins mon prisonnier, et j'avais l'obligation morale et légale d'assurer sa sécurité jusqu'à ce que mes supérieurs ou les Irakiens décident de son sort.

Pour ce faire, j'avais interdit l'entrée de la prison à tous les Irakiens. C'était un coup dur pour nos alliés irakiens qui voyaient cet ordre comme un affront à leur loyauté. Et ça l'était, mais les conséquences d'une brèche dans la sécurité l'emportaient sur leur susceptibilité. J'avais également renforcé la défense des lieux en établissant des postes de combat à l'extérieur et en plaçant des Rangers et des soldats de notre 1re cavalerie le long des routes principales voisines. Ces mesures furent mises en place en quarante-huit heures.

Au troisième jour d'incarcération, Abizaid appela pour me dire qu'une « autre agence gouvernementale » allait désormais se charger de l'interrogatoire de notre prisonnier. Cela ne m'enchantait pas, mais le sujet n'était pas ouvert à discussion. Je fis une « demande » de notification par écrit de cet ordre, ce que le général Abizaid comprit parfaitement, et il eut l'obligeance d'accéder à ma requête.

Je m'attendais à ce que l'autre agence gouvernementale transfère Saddam dans un lieu top secret pour le questionner, mais ils avaient décidé de le garder au camp NAMA pour poursuivre le dialogue dans nos locaux. De plus, ils savaient que notre interprète, un officier des renseignements qui travaillait pour moi au camp NAMA, avait développé une certaine entente avec Saddam, ce qui était un atout considérable.

À leur arrivée, j'établis clairement que la santé et le bon traitement de Saddam relevaient de ma responsabilité. Je craignais que leurs méthodes ne soient plus agressives que les procédures militaires, et je voulais m'assurer d'avoir mon mot à dire sur tout ce qui se passait dans le camp NAMA. Il s'avéra que mes craintes étaient complètement infondées. C'étaient des professionnels, courtois, qui

respectaient le règlement à la lettre. Ils accédèrent à toutes mes requêtes.

L'interrogatoire se déroulait plus comme une interview qu'un interrogatoire. L'équipe passait entre quatre et six heures par jour avec Saddam pour essayer de nouer un dialogue susceptible de les éclairer sur le sort du capitaine Speicher. Saddam était étonnamment loquace et semblait apprécier la familiarité qui s'était développée entre lui et ses interrogateurs. Il apparut très vite qu'il n'avait aucune idée de la localisation du capitaine Speicher. Alors que le sort d'un officier de la Navy porté disparu au combat était d'une grande importance pour les États-Unis, pour Saddam, ce n'était qu'un pilote parmi tant d'autres tombés lors de la première guerre du Golfe. Ce qui était arrivé à Speicher ne méritait visiblement pas son attention.

Il n'y avait pas non plus d'armes de destruction massive. Qu'importe le nombre de fois où l'équipe revenait sur ce sujet avec Saddam, la réponse était la même. L'Irak ne possédait pas d'armes nucléaires de destruction massive. Ce n'était pas la réponse que nous espérions.

Quand nous l'engagions sur la question du génocide kurde, sur l'emploi de gaz sarin pour tuer des dizaines de milliers de Kurdes dans le nord de l'Irak, Saddam se montra dédaigneux et répondit en haussant les épaules : « C'était Ali, pas moi. » Ali le Chimiste était un proche de Saddam. Il avait été chargé de gérer le problème kurde au nord du pays et il avait eu recours aux pires atrocités pour éradiquer la population kurde. Les Kurdes ne devaient leur survie qu'à l'imposition d'une zone d'exclusion aérienne dans le Nord en 1992.

Quand on le questionna sur le meurtre de ses deux beaux-fils qui avaient fui en Jordanie avec ses filles, et qui étaient revenus croyant naïvement que tout était pardonné, Saddam répondit, tel un parrain de la mafia : « C'est une histoire de famille. »

L'interrogatoire se poursuivit dix jours, mais de toute évidence il ne faisait que flatter l'ego de Saddam sans pour autant nous livrer d'informations exploitables. L'ancien dictateur devait considérer avoir l'avantage dans la discussion, et il se sentait encore tout-puissant.

L'équipe d'interrogatoire le savait et finit par se dire qu'elle n'avait plus rien à gagner de ce dialogue. Elle quitta les lieux au bout de deux semaines, sans avoir obtenu d'informations claires sur des questions critiques.

Pendant la détention de Saddam, j'allais lui rendre visite une fois par jour, tous les jours, pour voir avec le médecin et le garde si tout allait bien. Chaque fois que je faisais mon entrée dans la petite pièce, Saddam se levait et essayait d'engager la conversation. Je lui faisais signe de s'asseoir et ne m'adressais jamais directement à lui. Personne ne devait lui adresser la parole à moins d'en avoir reçu mon autorisation. Au fil des jours, Saddam perdit sa superbe et son assurance. Chaque visite, chaque conversation que je lui refusais alimentaient sa frustration et minaient son importance. Son attitude changea de façon spectaculaire avec le temps.

Environ trois semaines après l'emprisonnement de Saddam, le général Abizaid vint remercier l'équipe des renseignements de l'armée pour leur rôle primordial dans la traque de l'ancien dictateur. Je demandai à Abizaid s'il voulait voir Saddam. Il me répondit sans hésitation : « Pourquoi diable aurais-je envie de rencontrer ce mégalomane ?! »

La sévérité de sa réponse nous étonna tous. Le Saddam que nous voyions tous les jours était un vieil homme brisé en combinaison orange, sagement assis sur son lit de camp, désespéré d'engager la conversation avec qui voudrait bien l'écouter. Le vrai Saddam avait effectivement été un grand mégalomane. Il avait sur ses mains le sang de dizaines de milliers de ses propres citoyens. Il avait fait gazer dix mille Iraniens au cours des dix années que dura la guerre Iran-Irak. Ses fils et ses amis proches étaient des êtres dérangés qui avaient tiré un plaisir pervers à la souffrance d'autrui. Sa police secrète avait assuré sa protection avec une cruauté digne de l'ère stalinienne. Saddam se considérait comme une figure historique arabe à l'égale des pharaons des temps anciens qui avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets. Mais en réalité, c'était un être foncièrement mauvais.

Après trente jours de détention au camp NAMA, l'ancien président de l'Irak fut transféré dans un complexe de la police militaire où il

devait attendre d'être jugé. Dans les premiers jours de janvier 2004, nous étions en plein début d'insurrection. Al-Qaïda commençait à menacer sérieusement la stabilité politique en Irak. Voitures piégées et attentats-suicides devenaient monnaie courante. La montée d'Abou Moussab al-Zarqaoui et de ses sunnites extrémistes créait des problèmes sans nom aux militaires américains qui n'avaient pas fini de déloger l'armée de Saddam et qui se retrouvaient à devoir combattre une force nébuleuse d'insurgés irakiens.

Le dernier jour de détention de Saddam au camp NAMA, je décidai de jouer le tout pour le tout et de lui demander d'aller devant les caméras de la télévision et de donner l'ordre aux insurgés de se rendre. J'avais élaboré tout un plan avec mon interprète, et nous avions répété mes répliques pour qu'il sache exactement ce que je voulais dire et comment le dire. Je ne me faisais pas d'illusion sur le potentiel de succès de cette tentative, mais après tout, je n'avais rien à perdre.

Quand j'entrai dans la petite pièce, Saddam se leva, sourit et engagea la conversation. Je restai stoïque et lui demandai de s'asseoir. Il essaya de se positionner de sorte à me forcer à m'asseoir sur le lit, et lui, sur une chaise à proximité. Je l'attrapai par les épaules et le forçai gentiment, mais fermement, à retourner sur son lit. Son attitude changea du tout au tout. Il n'aimait pas qu'on lui dise quoi faire.

Je commençai par lui dire que la guerre était finie et que les forces américaines avaient le plein contrôle du pays. Même si neuf mois après l'invasion de l'Irak cela pouvait sembler évident, Saddam semblait ne pas avoir la moindre idée de l'actualité de son pays. Un rictus illumina son visage. Un rictus de satisfaction. Il savait qu'il y avait autre chose que je ne lui disais pas encore.

Je poursuivis en disant que de nombreux Irakiens n'avaient pas déposé leurs armes, et que par conséquent, nous tuions un grand nombre de ses citoyens qui n'avaient pas besoin de mourir, puisque la guerre était finie. Il garda le silence et attendit avec assurance que je lui fasse une offre.

Pour sauver son peuple d'un triste sort et contribuer à rebâtir un Irak fort, j'offrais à Saddam l'occasion de tourner une vidéo dans

laquelle il demanderait aux soldats restants de poser les armes et de commencer la reconstruction du pays.

Il s'adressa directement à moi et dit en arabe :

– Demanderiez-vous à vos hommes de se rendre ?

C'était une question à laquelle je m'attendais.

– Si cela voulait dire sauver mes compatriotes, oui. Je leur demanderais de se rendre.

C'était un mensonge et Saddam le savait.

– Je ne le crois pas.

– Vous serez sans aucun doute pendu pour vos crimes, repris-je. Voulez-vous que l'on se souvienne de vous comme d'un minable dictateur comme Mussolini, ou voulez-vous que l'on se souvienne de vous comme d'un Irakien patriote qui a essayé de sauver son pays ?

– Nous verrons bien si je serai pendu pour mes crimes, rétorqua-t-il avec toute sa morgue revenue.

– Alors, c'est la dernière fois que nous nous voyons. Je vais vous faire transférer dans un autre complexe dès ce soir.

Saddam sembla troublé par ma dernière remarque. Je me levai et quittai prestement la pièce.

Plus tard cette nuit-là, sous étroite surveillance, je remis mon prisonnier au chef de corps du centre de détention militaire à l'aéroport de Bagdad. Je n'aurais plus l'occasion de voir Saddam Hussein, mais j'allais rester en Irak six ans de plus, jusqu'au départ des forces américaines en décembre 2010.

Le 30 décembre 2006, après un long procès, Saddam Hussein fut pendu pour ses crimes à l'encontre du peuple irakien. Treize ans ont passé, et l'Irak reste une nation vacillante, hantée par l'État islamique et Al-Qaïda, au bord d'une guerre sectaire. On peut se demander si l'engagement américain en valait la peine. Il n'y avait pas d'armes de destruction massive, la fracture de la société irakienne a causé la mort de milliers d'innocents et la perte de trois mille vies américaines et alliées. Je ne sais quoi répondre. Je ne peux qu'espérer. Espérer qu'un jour, des cendres de la guerre s'élèvera un gouvernement irakien plus inclusif, plus représentatif,

plus fort. J'espère que des innombrables vies irakiennes brisées viendra un homme ou une femme qui changera le cours de l'histoire en développant un traitement contre le cancer, en apportant la paix au Moyen-Orient ou la lumière dans les ténèbres. J'espère que les familles des soldats tombés trouveront la paix en sachant que leurs proches sont morts en servant vaillamment, en protégeant leurs compagnons d'armes, et en mettant un terme à la propagation de la malveillance de Saddam.

Je ne peux que l'espérer.

CHAPITRE TREIZE

RECHERCHÉ MORT OU VIF

BAGDAD, IRAK

2008

« ***A****llahu akbar ! Allahu akbar !* » criait un jeune Algérien. Dans le marché bondé, les femmes attrapèrent leurs enfants et se mirent à courir. Mais il était déjà trop tard. Les yeux baissés sur sa veste explosive, le visage blême et couvert de sueur, les yeux écarquillés, le jeune garçon saisit la poignée du détonateur relié aux blocs d'explosifs autour de sa poitrine. Selon les témoignages ultérieurs, il n'eut aucune hésitation. Sa récompense l'attendait au paradis, et plus tôt il mourrait en martyr, plus tôt il rejoindrait Allah. Les vingt-et-un hommes, femmes et enfants morts ce jour-là furent sacrifiés pour la cause de l'Islam. C'était le huitième attentat-suicide de l'année. Plus de deux cents civils irakiens avaient péri, et un homme, *un homme* qui restait intouchable, était le seul responsable de ce carnage.

J'étais fatigué, exténué. De cette fatigue qui rend pénible le simple fait de respirer. De cette fatigue qui vous fait vous demander s'il est possible de s'en défaire un jour. De cette fatigue qui vous fait comprendre que vous n'avez plus dix-neuf ans.

Début octobre 2008, je revenais d'une mission de combat à Bagdad avec les Rangers. À cinquante-trois ans, porter en permanence une carabine M-4, un gilet pare-balles avant et arrière, un casque en Kevlar et trois cents munitions s'avérait éreintant. Mais rien ne me donnait plus de satisfaction que de passer du temps sur le terrain avec mes hommes.

Cela dit, je n'avais pas prévu d'avoir cinquante-trois ans quand l'occasion se présenterait enfin. Comme le disait si bien Stan McChrystal, un amiral trois étoiles à qui il arrivait occasionnellement d'aller sur le terrain en combat, je n'étais plus désormais qu'un « touriste des champs de bataille ». Mais en allant sur le terrain, je pouvais mieux comprendre ce que mes troupes devaient affronter toutes les nuits.

La mission se termina vers 2 h 00. Je rentrai au QG de la base aérienne de Balad, me débarrassai de mon matériel et m'écroulai dans mon lit complètement fourbu. La température extérieure avoisinait les trente-huit degrés, mais le climatiseur soufflait un air délicieusement frais sur mon lit en aluminium blanc. Je croquai la moitié d'un Ambien et m'endormis presque aussitôt.

– Monsieur, réveillez-vous.

– Quoi ?

– Monsieur, réveillez-vous ! le colonel Erwin est au téléphone. Ça ne peut pas attendre.

Je m'assis et jetai un œil à l'horloge. Il était trois heures du matin.

– Je sais, monsieur, murmura mon aide de camp, le chef d'escadron Pat Lange. Il a dit que c'était très important.

Le colonel Mark Erwin était le commandant de l'unité opérationnelle des opérations spéciales. C'est un excellent officier avec qui j'avais travaillé régulièrement ces cinq dernières années. Mark était grand et mince, bâti comme un joueur de football européen. Il avait d'ailleurs joué pour l'équipe de Wake Forest. Nous nous étions liés d'amitié quelques années auparavant, quand Erwin n'était encore qu'un commandant d'escadron et que je venais d'être promu amiral une étoile. Étant le seul homme de la Navy parmi tous

ces soldats de l'armée de terre, j'appréciais son amitié. Mark m'avait beaucoup appris sur le fonctionnement de son unité opérationnelle. C'était un homme discipliné qui attendait beaucoup de ses hommes. Son unité comptait sans aucun doute parmi les meilleures au monde.

Je pris le combiné, m'éclaircis la voix et essayai de dissiper les effets de l'Ambien.

– Mark, qu'y a-t-il ? demandai-je en espérant avoir l'air parfaitement éveillé.

– Monsieur, dit-il avec une pointe de panique dans la voix, mes hommes ont traversé la frontière irakienne et ont pénétré en Syrie.

– Pardon, pouvez-vous répéter ?

Je pouvais entendre son exaspération au bout du fil.

– Monsieur, l'adjudant-chef et cinq hommes sont en Syrie.

– Quand vous dites « en Syrie », que voulez-vous dire exactement ?

– Monsieur, ils sont quinze kilomètres à l'intérieur des frontières de la Syrie et ils se dirigent vers la planque d'Abou al-Ghadia.

Abou al-Ghadia. Bon sang…

Abou al-Ghadia était l'homme le plus recherché en dehors d'Irak. Personne n'avait facilité autant d'attentats-suicides et causé autant de victimes américaines et irakiennes que lui. Il opérait depuis des années de l'autre côté de la frontière, en Syrie, organisant l'entrée de centaines de terroristes en Irak, de jeunes hommes radicalisés venant de tout le Moyen-Orient et d'Afrique du Nord.

À l'époque, la Syrie était théoriquement notre alliée. Nous avions une ambassade à Damas et partagions nos renseignements sur les cibles de grande valeur d'Al-Qaïda. Mais pour une raison ou pour une autre, les Syriens semblaient fermer les yeux sur les activités d'al-Ghadia. On nous avait rapporté qu'un officier des renseignements syriens travaillait pour al-Ghadia depuis plusieurs années et l'aidait à échapper aux Américains et aux autorités syriennes.

Al-Ghadia opérait toujours à proximité immédiate de la frontière irakienne, mais juste assez loin pour qu'on ne puisse pas la traverser rapidement et l'attraper. Il se rendait souvent dans une ville appelée Abou Kamal, mais s'y attardait rarement plus de vingt-quatre heures.

Après avoir pris le commandement de la Task Force 714, j'avais passé en revue leur plan de capture ou d'élimination d'al-Ghadia. Il avait peu de chances de faire l'unanimité. Le plan prévoyait le déploiement en Syrie d'une puissante force d'assaut aéroportée comprenant cinquante Rangers et vingt commandos des forces opérationnelles de l'armée. Les cinq hélicoptères nécessaires devraient éviter les défenses aériennes syriennes et atterrir en masse autour de la planque d'al-Ghadia pour le capturer ou le tuer. Une fois la mission remplie, ils reviendraient en Irak. Il fallait également prévoir une patrouille aérienne de combat et peut-être même l'artillerie en appui. J'avais trouvé cette approche beaucoup trop conventionnelle, et elle manquait cruellement de discrétion. Je l'avais présentée sans conviction au général Dave Petraeus avec l'espoir d'obtenir des renforts pour attraper al-Ghadia. Petraeus avait rejeté, avec raison, ce plan. Il fallut alors nous atteler à le remanier.

Après le briefing avec Petraeus, j'avais convoqué Mark Erwin dans mon bureau et l'avais mis au défi de revenir avec un plan plus modeste, quelque chose de non conventionnel, quelque chose digne de son unité opérationnelle. Il était revenu deux semaines après avec une requête pour le moins inattendue… Il voulait se procurer des VTT ! Il pensait qu'à vélo, ses hommes se déplaceraient plus rapidement et surtout plus discrètement dans le désert. Contre toute attente, j'avais adoré l'idée… Jusqu'à maintenant.

– Bon, Mark, dis-je en essayant de garder mon calme. Qu'ils reviennent en Irak le plus vite possible.

– Oui, monsieur. Je leur en ai déjà donné l'ordre, mais il leur faudra quelques heures pour repasser la frontière.

– J'ai une réunion avec Petraeus à 7 h 00. Est-ce qu'ils seront de retour d'ici là ?

Il y eut un court silence.

– Monsieur, si tout va bien, ils seront là vers 8 h 00.

– D'accord, Mark. Ne vous inquiétez pas. Faites le nécessaire pour qu'ils reviennent en toute sécurité et appelez-moi immédiatement s'il y a un pépin.

– Entendu, monsieur. Reçu.

Je sentais qu'il y avait autre chose.

– Qu'y a-t-il, Mark ?

– Monsieur, je suis désolé, mais… J'ai poussé les gars un peu fort. Peut-être un peu trop fort. Cela fait des semaines que nous cherchons à passer la frontière sans nous faire repérer. Cette nuit, l'adjudant-chef a trouvé une brèche et il a décidé d'y aller.

Contrairement à ce que la plupart des gens s'imaginent, la frontière irakienne n'est pas une ligne imaginaire dans le sable. C'est une démarcation matérielle, renforcée par des barbelés, surveillée des deux côtés par des patrouilles, et très probablement couverte par des radars syriens.

– Mark, ne vous bilez pas. Faites revenir les gars, et on verra ce qu'on fera ensuite.

– Entendu, monsieur.

Je raccrochai en sachant que j'allais en prendre plein la figure les jours suivants. Traverser la frontière syrienne requérait une autorisation du Président, du département de la Défense, de l'ambassade américaine de Syrie, de l'ambassade américaine d'Irak, du CENTCOM et du général Petraeus. Je n'en avais aucune. S'il arrivait quelque chose à ces hommes, j'allais devoir dépêcher un renfort aérien et terrestre pour assurer leur retour, le tout sans aucune de ces autorisations.

Plus tard dans la matinée, je pris l'avion de Balad pour aller voir Petraeus au palais Al-Faw, à Bagdad. Ce fut une de ces réunions où l'on comprend ce qui différencie les grands généraux des bons généraux.

Debout devant le bureau de Petraeus, j'entrepris de lui résumer la situation.

– Monsieur, Mark Erwin m'a appelé il y a quelques heures.

Mais avant que j'aie le temps de développer, il me demanda :

– Comment va Mark ? C'est un excellent officier.

– Oui, monsieur. Très efficace.

Petraeus jeta un œil sur son emploi du temps de la journée.

– Monsieur, repris-je, nous avons un petit problème, et je voulais vous en informer.

– Oui, lequel ?

– Monsieur, six de mes commandos ont traversé la frontière syrienne hier soir en direction d'Abou Kamal avec l'intention d'attraper al-Ghadia.

Petraeus hocha la tête, comme pour me dire de poursuivre.

– Ils devaient faire une simple reconnaissance, mais ont décidé de continuer jusqu'à la planque d'al-Ghadia. Dès que Mark l'a appris, il leur a ordonné de rentrer.

– Ils sont de retour ?

Je regardai ma montre.

– Non, monsieur. Leur retour est prévu pour 8 h 00.

Petraeus se leva et se tourna vers la fenêtre. Il fixa un point à l'horizon et demanda :

– Jusqu'où sont-ils allés en Syrie ?

– Monsieur, ils avaient fait une quinzaine de kilomètres quand on les a rappelés.

Petraeus se détourna de la fenêtre, contourna son bureau et vint se placer juste devant moi. Il me regarda droit dans les yeux, sourit et dit :

– Vous auriez probablement dû les laisser faire.

Je ne m'attendais pas à cette réaction, mais j'eus l'occasion, au cours des années suivantes, de comprendre en quoi tenait le génie de Petraeus. Il savait seconder les faux pas ou même les erreurs de ses subordonnés afin de consolider leur loyauté et leur confiance en son sens des responsabilités. Il savait qu'Erwin et moi faisions tous les deux de notre mieux. Nous avions fait une erreur, mais nous pouvions la corriger et en tirer une bonne leçon. Ce n'était pas le

moment de nous mettre le nez dedans, mais le moment de se montrer compréhensif.

– J'appellerai Ryan pour l'en informer, mais si les gars reviennent sains et saufs, je crois que ça peut rester entre vous et moi.

Ryan Crocker était l'ambassadeur américain en Irak. C'était aussi un grand monsieur avec qui j'aurais l'honneur de servir en de nombreuses occasions.

– Bill, je veux attraper al-Ghadia autant que vous tous. Présentez-moi un plan, un plan réalisable que je puisse montrer au Président. Vous aurez mon soutien.

Je remerciai Petraeus et quittai le palais. À 8 h 00, les commandos étaient de retour et l'on se mit aussitôt à planifier la suite des événements.

Même s'il était plus rapide de se déplacer en VTT qu'à pied, il nous serait impossible de traverser le désert, capturer la cible et revenir en Irak avant le lever du soleil. Quelle que soit la méthode d'infiltration, les hélicoptères devraient assurer notre retour. Il nous fallait le plan le plus simple possible. Nous savions que nous ne pourrions pas attraper al-Ghadia quand il serait à Abou Kamal. La ville étant très dense, il y avait trop de risques de victimes collatérales. La seule fenêtre d'action envisageable était quand il regagnait son repaire nocturne en dehors de la ville. Pour agir à ce moment-là, il faudrait compter sur deux hélicoptères Black Hawk pour transporter les commandos jusqu'à la cible et deux hélicoptères légers MH-60 équipés de mitrailleuses en appui. La partie la plus complexe de ce plan était d'obtenir toutes les autorisations à temps pour agir dès qu'al-Ghadia serait en route. Mais en réalité, il ne nous fallait qu'un seul avis favorable, celui du président des États-Unis, George W. Bush.

Au cours des mois suivants, les services de renseignement redoublèrent d'efforts pour localiser et traquer al-Ghadia. Il était retourné plusieurs fois à Abou Kamal, mais aucune occasion d'agir ne se présenta. Il fallait attendre le bon moment.

Al-Ghadia était un personnage clef, mais ce n'était pas le seul ennemi que nous traquions. À cette période, les forces

opérationnelles de l'armée, les Rangers et les SEALs menaient quelque vingt-cinq missions par nuit en Irak, toutes ayant pour cibles des individus importants.

Le 20 octobre, mon commandant adjoint, le général de division Joe Votel, vint me relayer quelques semaines. Joe était un superbe officier. Grand, sec, les cheveux noirs coupés à ras, c'était l'incarnation même du Ranger. Ayant commandé le régiment des Rangers en tant que colonel, c'était un tacticien hors pair et une brute de travail. Votel avait également une grande expérience du combat en Irak et en Afghanistan. Son sens de l'humour caustique faisait de lui un adjoint parfait. Il avait toute ma confiance.

Juste avant l'arrivée de Votel, les informations indiquaient qu'al-Ghadia pourrait se rendre dans son repaire dans les quelques jours ou semaines à venir. Ces alertes finissaient par devenir routinières et elles n'aboutissaient pratiquement jamais. Il ne fallait néanmoins sous-estimer aucune occasion d'agir. À un petit avant-poste près de la frontière, nous avions donc positionné une force d'assaut prête à intervenir au pied levé.

Je n'avais aucun scrupule à laisser le commandement aux mains de Votel. Il saurait aussi bien, si ce n'est mieux que moi, prendre les décisions opportunes.

Le vol Bagdad-Fort Bragg, en Caroline du Nord, était un long trajet auquel j'étais habitué. À bord du jet réservé au commandement militaire, les communications transatlantiques étaient parfois intermittentes, mais je recevais régulièrement les rapports de Votel, qui me tenait informé de la situation. L'étau se resserrait sur al-Ghadia. Les chances de déclencher la mission augmentaient d'heure en heure.

J'arrivai à Fort Bragg vers 20 h 00 le 25 octobre. Le chauffeur qui m'attendait à l'aéroport me tendit les dernières informations sur al-Ghadia. Le renseignement d'origine humaine (ROHUM) indiquait qu'al-Ghadia se rendrait dans son repaire le jour suivant. Votel en avait déjà informé les commandos et avait notifié à Petraeus, aux chefs des forces conjointes et au CENTCOM que nous étions en position pour la mission.

Passer de l'Irak à Fort Bragg avait toujours quelque chose d'irréel. La veille au soir encore, j'étais dans une zone de combat où il se passait toujours quelque chose et où les hommes risquaient leur vie à chaque instant, et voilà qu'au petit matin, je me retrouvais au milieu de pins verdoyants, avec au-dessus de ma tête, le ciel bleu de la Caroline du Nord. Après le combat ou un long déploiement, chaque soldat, marin ou pilote languit de rentrer à la maison. Être chez soi, c'était être en sécurité, loin du stress, loin de la solitude, loin des ennemis qui voulaient votre peau. Georgeann faisait toujours en sorte que mon retour soit agréable. Le premier jour, elle ne m'accablait jamais avec de mauvaises nouvelles ou des problèmes familiaux à régler. Les enfants se portaient comme un charme, nos finances étaient au mieux et tout allait bien. Les jours suivants, la vie reprenait ses droits, mais le premier jour était toujours spécial. Cela dit, quand on est à un poste de commande, on ne peut jamais vraiment se couper du travail. À peine avais-je posé mes valises, embrassé Georgeann, et joué avec le chien, que la ligne sécurisée de mon bureau se mit à sonner.

Je me ruai dans les escaliers et décrochai :

– McRaven ! annonçai-je un peu essoufflé.

– Bill, ici Hoss Cartwright.

Le général James « Hoss » Cartwright était le vice-président du Comité des chefs d'état-major interarmées. Cet officier de la Marine était le deuxième officier le plus gradé de l'armée et le principal officier de liaison militaire avec la Maison-Blanche.

– Est-ce que vous surveillez les déplacements d'al-Ghadia ?

– Oui, monsieur, bien sûr.

– Je sais que vous avez besoin de l'aval du Président si al-Ghadia se rend dans son repaire.

Et avant que je puisse répondre, il ajouta :

– J'ai demandé une réunion du Conseil national de sécurité à 07 h 00 demain. Serez-vous prêt ?

– Oui, monsieur. Nous vous ferons parvenir le briefing ce soir.

– D'accord. À demain, 07 h 00.

Cartwright raccrocha et j'appelai aussitôt Votel. Il travaillait sur la présentation de la mission avec le colonel Jim Jarrett, le second de Mark Erwin, et me ferait parvenir le tout d'ici quelques heures. Tout indiquait qu'al-Ghadia serait à son repaire le jour suivant.

Le lendemain matin, j'arrivai au QG de Fort Bragg à 6 h 00. Al-Ghadia avait rejoint son repaire un peu plus tôt ce jour-là et semblait devoir y rester quelque temps. Votel m'avait envoyé la présentation et il ne nous fallait plus que l'aval du Président.

Mon QG à Fort Bragg possédait le centre de commande le plus sophistiqué existant. Je pouvais communiquer avec mes unités dans le monde entier, visionner en direct les images filmées par tous les appareils aériens sans pilote du monde et avoir une connaissance précise de chaque mission en cours. Mais ce matin-là, je voulais juste pouvoir être en liaison avec la salle de crise de la Maison-Blanche.

Je m'assis au bureau de commandement avec une tasse de café et reçus le premier rapport du jour. La visioconférence était déjà en cours avec Votel, Petraeus, le CENTCOM, l'ambassade américaine en Irak, l'État-major et la Maison-Blanche. Le briefing était sur mon bureau. Le plan restait sensiblement le même. Quatre hélicoptères embarquant une petite force d'assaut traverseraient la frontière irakienne, volant au ras du sol pour éviter les radars syriens. Une fois le repaire en vue, les hélicoptères de combat prendraient position au-dessus des hauts murs d'enceinte, prêts à ouvrir le feu pour couvrir les assaillants. Les deux autres hélicoptères se poseraient dans l'enceinte où les assaillants débarqueraient et engageraient l'ennemi pour capturer ou éliminer al-Ghadia. Ce dernier serait ensuite conduit en Irak, que ce soit pour y être interrogé ou enterré.

À précisément 07 h 00, la *Situation Room* de la Maison-Blanche apparut sur l'écran. En tête de table, il y avait le conseiller à la sécurité nationale Steve Hadley. Hadley et moi avions déjà travaillé ensemble quelques années plus tôt quand j'étais un capitaine de la Navy dans l'équipe du Conseil de sécurité nationale (NSC). Nous nous entendions bien, mais je savais qu'il me trouvait un peu casse-

cou et qu'il pensait que je prenais parfois trop de risques. Il n'avait pas forcément tort.

Il y avait à ses côtés les autres membres du Conseil de sécurité nationale : Bob Gates, le secrétaire de la Défense ; l'amiral Mike Mullen, le chef d'état-major ; Hoss Cartwright ; Condoleezza Rice, la secrétaire d'État ; Mike Hayden, le directeur de la CIA ; et de nombreux députés. Sur l'écran, en liaison depuis le Wyoming, il y avait aussi le vice-président Dick Cheney.

– Bonjour, Bill, commença Hadley.

– Bonjour, monsieur. Content de vous revoir.

Se tournant vers l'assemblée, Hadley dit :

– Le Président va arriver dans quelques minutes, mais avant, Bob, veuillez nous faire un bref résumé de la situation.

Gates fit un rapide état des lieux et me donna la parole. Je rapportai les dernières informations au NSC et passai le relai à Votel et Jim Jarrett pour faire le point opérationnel. Alors qu'ils finissaient leur partie du briefing, le Président fit son entrée. Tout le monde se leva et Hadley lui laissa sa place en tête de table.

Le Président semblait être particulièrement de bonne humeur. Il échangea quelques banalités avec Gates et se mit aussitôt au diapason.

– Alors, Bob. Que se passe-t-il ?

– Monsieur le Président, j'ai Bill Raven en ligne, il va vous briefer sur la mission de capture d'Abou al-Ghadia.

– Je vous écoute, amiral, dit-il avec la diction traînante typiquement texane.

Il m'écouta dérouler le plan de l'opération et m'arrêta à un moment pour me demander :

– Pourquoi envoyons-nous les forces spéciales ? Ne serait-il pas plus simple de balancer un GBU-31 ?

Cette question en disait long. Personnellement impliqué dans cette guerre depuis sept ans, le Président connaissait parfaitement nos missions et la nomenclature de notre arsenal militaire. Il savait donc qu'une bombe GBU-31 de 906 kg guidée par GPS était l'arme

qu'il fallait dans ce cas précis. Sa question m'interloqua momentanément.

– Monsieur, nous avons envisagé cette option. Malheureusement, il y a une petite structure semblable à une tente au milieu du complexe. Il est possible qu'une femme et des enfants soient logés à l'intérieur. Nous pensons que la femme se charge de la cuisine et du ménage.

– D'accord, dit-il sans pour autant paraître complètement convaincu par mon explication.

– De plus, monsieur, il est peu probable que nous puissions garder ce raid secret, et nous espérons qu'un aller-retour rapide pourrait minimiser les représailles syriennes.

Le Président acquiesça aussitôt.

Je finis le briefing et demandai à Votel et Jarrett en Irak s'il y avait autre chose à ajouter. Tout était bon de leur côté.

Le Président parcourut la table des yeux.

– Bon, passons au vote, dit-il en levant le bras droit, pouce levé. Voici mon vote. Et vous, Bob ?

Le secrétaire de la Défense Gates sourit et leva son pouce. Le Président continua le tour de table, et chacun, à tour de rôle, tendit le bras et leva le pouce. Enfin, il se tourna vers le vice-président Cheney qui se trouvait dans le Wyoming.

– Dick, quel est votre vote ?

Sur mon écran à Fort Bragg, l'image était divisée en autant de carrés que de lieux connectés à la visioconférence. Dans le coin supérieur, il y avait Cheney. Son visage emplissait le carré. Il leva les deux mains devant la caméra et leva ses deux pouces.

– OK, dit le Président avec une certaine jubilation avant d'annoncer en regardant directement dans la caméra : amiral, capturez-le !

Je le saluai et rendis l'antenne en disant :

– Oui, monsieur. Ce sera fait.

La liaison avec la Maison-Blanche fut coupée.

Quelques minutes plus tard, je donnai l'autorisation formelle à Votel de procéder dès que les conditions seraient favorables. Tout était désormais entre ses mains.

– La force d'assaut a décollé. Il est 16 h 30, heure locale.

– Entendu, répondit Votel avec le calme de celui qui compte des milliers de missions à son actif.

Les hélicoptères décollèrent de l'aérodrome dans un nuage de poussière et filèrent en formation serrée à quinze mètres seulement du sol à travers le désert de l'ouest irakien.

– On passe la frontière, dit une voix dans la radio deux minutes après.

Un drone volant loin au-dessus de la formation nous transmettait les images des quatre hélicoptères traversant la large berme qui délimitait l'Irak et la Syrie. L'opération se déroulait en plein jour. Si la défense syrienne détectait notre présence, que ce soit visuellement ou sur leurs radars, elle ouvrirait immédiatement le feu avec des missiles surface-air ou des canons antiaériens. Les Syriens étaient nos alliés, mais pas nos amis.

– Une minute de l'objectif.

Les deux hélicoptères de combat Black Hawk prirent la tête et se séparèrent aussitôt pour se positionner, l'un au nord du repaire d'al-Ghadia, l'autre, au sud pour couvrir les assaillants.

La caméra du drone glissa des hélicoptères au bâtiment. On put voir une cour assez grande et sept hommes qui, alertés par le bruit des hélicoptères, couraient prendre leurs armes et se mettre à couvert pour engager la lutte.

– On a le visuel.

– Entendu, répondit Votel alors que les hélicoptères entraient à nouveau dans le champ de vision du drone.

Le premier Black Hawk frôla le mur d'enceinte, le nez dressé en l'air, le rotor anticouple vers le bas. Il s'arrêta un moment dans les airs et se posa lourdement dans la cour intérieure.

– Pris à partie !

Les opérateurs sautèrent du premier hélicoptère et engagèrent aussitôt le combat avec al-Ghadia et ses hommes. Le deuxième hélicoptère, avec quelques secondes d'écart, exécuta la même manœuvre aérienne et se posa juste à côté du premier. Les deux hélicoptères d'appui se posèrent à l'extérieur du complexe et débarquèrent les soldats qui se mirent en position de sécurité pour qu'aucun homme d'al-Ghadia ne s'échappe.

– Pris à partie !

Dans la cour, les commandos progressaient sous un tir nourri. L'ennemi n'avait aucune échappatoire. Les hommes d'al-Ghadia tombèrent les uns après les autres. Le combat ne dura que quelques minutes. Recroquevillés dans la petite tente au milieu du complexe, se trouvaient une femme et plusieurs enfants en bas âge.

Les images du drone montraient les commandos passer de cadavre en cadavre à la recherche de la cible. Quelques minutes après, la radio annonça la nouvelle :

– Jackpot. Je répète, jackpot.

– Entendu, dit Votel avec un large sourire.

Enfin ! Notre patience avait payé.

Sur place, c'était encore le chaos. Les coups de feu avaient cessé, mais le temps pressait. Les Syriens devaient maintenant savoir que des Américains avaient traversé la frontière. Il était temps de quitter les lieux.

Nos hommes embarquèrent le corps d'Abou al-Ghadia et furent de retour en Irak en moins de trois minutes. La mission avait duré en tout dix-sept minutes.

Je fis mon rapport à la Maison-Blanche et à Petraeus avant de reprendre le cours de la guerre.

Plus tard ce soir-là, selon la tradition islamique, le corps d'al-Ghadia fut lavé, enveloppé dans un linceul blanc, béni par un imam et enterré la tête dirigée vers La Mecque. Sa tombe fut laissée anonyme pour que ses partisans ne puissent pas en faire un lieu de pèlerinage.

Grâce au courage des commandos des forces spéciales et au rôle décisionnel du président des États-Unis, l'une des plus grandes menaces qui planaient sur la vie d'innombrables Américains et Irakiens avait été éliminée. À l'approche des élections présidentielles de 2008, je me demandai quelle serait la position du prochain occupant du Bureau ovale. Se battrait-il avec la même détermination contre nos ennemis ? Accepterait-il de prendre autant de risques tactiques et stratégiques ? Confierait-il sa réputation et celle de notre nation aux forces spéciales ? Nous permettrait-il de poursuivre notre chasse à l'homme globale ? Le destin allait très rapidement répondre à ces questions.

CHAPITRE QUATORZE

OTAGE EN HAUTE MER

BAGRAM, AFGHANISTAN

8 Avril 2009

Le bâtiment détonait dans cette mer de tentes, d'abris Sprung et de petites cabines. Le « Palais de contreplaqué » construit par les *Seabees*[1] de la Navy était une structure en bois qui abritait le QG de mon unité opérationnelle en Afghanistan. C'était probablement le bâtiment le plus important de la guerre contre le terrorisme. Il comprenait une vingtaine de pièces et s'élevait sur deux niveaux. Il n'y avait rien de très sophistiqué, ce n'était que du contreplaqué, mais au fil des années, nous avions acquis tous les équipements dernier cri.

Le centre principal de commande, appelé Joint Operation Center (Centre des opérations conjointes), se trouvait au rez-de-chaussée. C'était une grande pièce où, derrière leurs écrans, plus de cent cinquante personnes contrôlaient le trafic aérien, géraient les évacuations sanitaires, surveillaient et paramétraient les drones, coordonnaient les commandants régionaux et orchestraient les milliers de petites décisions qui font le succès d'une mission.

Le mur du fond faisait neuf mètres de haut et était couvert d'écrans plats. Chaque mission était filmée, scrutée, chaque soldat était localisé, chaque appel radio était répertorié et le moindre coup

de feu était notifié. Rien ne nous échappait et tout se déroulait sous nos yeux en temps réel.

Au centre de la pièce se trouvait le commandant du régiment des Rangers, un colonel de l'armée, assis dans un fauteuil pivotant, casque sur la tête, café en main. Il dirigeait tous les combats de l'unité opérationnelle en Afghanistan. Il avait à ses côtés une petite armée de chefs d'escadron, capitaines et sous-officiers pour assurer le succès sur les champs de bataille.

En 2009, nous conduisions entre cinq et dix missions par nuit, de l'Hindou Kouch, au nord-est de l'Afghanistan, à la province du Helmand dans le Sud. En tant que commandant de l'unité opérationnelle, je supervisais et ordonnais toutes les missions en Afghanistan, mais mon rôle principal était d'avoir un point de vue global sur les combats. Nous avions des missions en cours en Irak, au Yémen, en Somalie, en Afrique du Nord et aux Philippines. Cette année-là, nous avions porté la lutte contre Al-Qaïda au Yémen et en Somalie, et avions traqué des terroristes à travers tout le Mali et le Nigéria.

Au premier étage du Palais de contreplaqué, il y avait mon bureau ainsi qu'un plus petit centre de commande, appelé *Situational Awareness Room* (SAR). Le nom prêtait à confusion, parce que l'on ne se contentait pas de faire le point sur la situation globale. De mon bureau en contreplaqué, je pouvais donner des ordres aux troupes où qu'elles se trouvent sur la planète, ce que je faisais quotidiennement sur des lignes de communication sécurisées avec à ma disposition toutes les données vidéo nécessaires et une réserve sans fin de boissons énergétiques et de M&M's.

– Il n'est jamais trop tôt pour boire un Rip It, n'est-ce pas, monsieur ?

J'ouvris l'opercule de ma canette de boisson pétillante hautement caféinée au goût orange chimique, et fis un signe de tête à l'attention du sous-officier du SAR, qui commençait son service du matin.

– Le petit-déjeuner des champions, dis-je en avalant une gorgée.

Je n'ai jamais été du matin. Quand j'avais intégré les SEALs, on m'avait dit que je travaillerais de nuit. J'aime la nuit. Le jour… pas trop. Mais à vrai dire, ce n'était plus vraiment le matin. L'horloge en LED rouge affichait 10 h 00, en heure Zulu ou heure de Greenwich. Toute l'unité opérationnelle fonctionnait en heure Zulu. De cette façon, où que l'on soit dans le monde, de la Somalie à Washington, on avait la même référence de temps.

Il ne s'était rien passé de spécial la nuit précédente. Les Rangers et les SEALs avaient frappé cinq cibles en Afghanistan, dont un complexe taliban à Kandahar et une planque probable d'Al-Qaïda à Konar. Il y eut également une frappe de drone Predator à Wardak. En Irak, des éléments de nos forces opérationnelles et des soldats britanniques avaient conduit des raids nocturnes sur les forces d'Al-Qaïda de Bagdad à Basra. Il y eut quelques blessures, mais rien de bien grave. La routine, en somme.

J'avais quitté le SAR vers 23 h 00. Certaines missions étaient toujours en cours, mais de manière générale et à moins qu'un événement critique ne requière mon attention – une mission de sauvetage d'otage, un nombre particulièrement élevé de victimes, une frappe de missile ou un assaut sur une cible politiquement sensible – je passais le relai aux colonels. Je savais que le commandant du régiment des Rangers, qui était un vrai combattant, prendrait les bonnes décisions. Il en était de même pour le commandant de l'unité opérationnelle de l'armée qui dirigeait les combats en Irak.

Je m'étais couché à minuit et levé à 6 h 00. J'étais allé à la gym, un abri Sprung équipé de poids et de machines cardio, et l'avais trouvé bondé malgré l'heure matinale. Après une douche rapide et un petit-déjeuner, j'étais de retour à mon bureau. Je vérifiai mes mails et allai tranquillement au SAR.

Les résultats des missions de la nuit étaient affichés sur les écrans vidéo. Je passai en revue les pertes et pris des nouvelles des blessés. Une journée comme tant d'autres en zone de combat.

– Bonjour, monsieur, m'accueillit mon chef d'état-major.

– Bonjour, Randy, dis-je en avalant ma dernière gorgée de Rip It. Comment s'en sont sortis vos Red Sox hier soir ?

– Bien, monsieur. Ils ont battu les Rays cinq à trois. Leurs tirs sont puissants et l'équipe des releveurs tient la route. Mais la saison est longue.

Mon chef d'état-major, le colonel Randy Copeland, se chargeait de la gestion du camp en Afghanistan. Il s'occupait de l'aspect administratif et de la logistique des grands déploiements de forces armées. Copeland était un ancien officier de l'infanterie. Il était un peu plus âgé que la plupart de mes colonels et de corpulence un peu trapue. Il avait un humour caustique particulièrement efficace pour remonter le moral des troupes dans les moments difficiles. Il taquinait tout le monde au SAR, moi y compris.

Copeland tira une chaise à côté de moi et me regarda de longues secondes dans les yeux sans dire un mot.

– Quoi… ? demandai-je.

Copeland poussa un profond soupir.

– Monsieur, les gardes ont remis ça.

– C'est une blague ?!

– Ils ont arrêté le général Khan et ses hommes à l'entrée et ils ne veulent pas les laisser passer.

Ali Khan était un général de l'armée afghane et mon intermédiaire avec les officiers supérieurs afghans. Il faisait une heure de route tous les jours pour venir de Kaboul à notre centre de commande. Ses officiers et lui nous aidaient à coordonner les missions de combat avec les Afghans dans divers districts. Leur soutien nous était indispensable. Mais les gardes de l'entrée principale de la base aérienne de Bagram arrêtaient systématiquement Khan et le questionnaient pendant des heures.

– Passez-moi le commandant de la base ! J'en ai marre de leurs conneries.

– Monsieur, j'ai déjà envoyé l'adjudant-chef chercher le général Khan. Il sera là dans quelques minutes.

– C'est tous les jours le même cirque, Randy. Réglez-moi ça.

– Oui, monsieur.

– Je vais rassembler les gardes, les aligner devant un peloton d'exécution et les faire abattre à l'aube. Qu'en pensez-vous ?

– Parfait ! Et surtout, ne leur bandez pas les yeux !

Copeland sauta sur ses pieds, me salua avec un rictus amusé et quitta le SAR. Je savais qu'il résoudrait le problème, et que personne ne serait exécuté. Après son départ, le sous-officier du SAR se pencha en avant pour avoir mon attention.

– Monsieur, l'état-major interarmées vient d'appeler. Ils demandent une visioconférence dans une heure.

– À quel sujet ?

– Un navire américain se serait fait aborder par des pirates au large des côtes de Somalie. Ils n'en savent pas beaucoup plus pour l'instant.

– Entendu. Dressons la liste des suspects habituels et voyons si Fort Bragg a plus d'informations.

– Entendu, monsieur. Ce sera fait.

Cela faisait des années que la Somalie produisait des pirates. Des milliers de navires traversaient le golfe d'Aden tous les ans. Il y avait un trafic marchand important venant de la mer Rouge. Rien que cette année-là, les pirates somaliens avaient attaqué plus de deux cents bateaux et pris deux-cent-soixante-trois hommes d'équipage en otage. Ces navires et leur équipage restaient bloqués au large des côtes de Somalie en attendant, parfois des années, que leur compagnie maritime négocie leur libération. Je ne comprenais pas pourquoi ces compagnies n'engageaient pas des mercenaires armés pour repousser les attaques pirates ou pourquoi ils ne s'éloignaient pas plus des côtes. Quand je posais la question, on me répondait que les navires n'avaient pas le droit d'entrer au port avec des armes à bord, et qu'il était plus rentable de payer une rançon que de dévier la trajectoire de tous les cargos de plusieurs milliers de milles. Cela me paraissait quand même aberrant.

Dans l'heure qui suivit, tout mon personnel était réuni au SAR pour la visioconférence.

– Bonjour, monsieur.

– Scotty, comment ça va ?

– Un autre jour au paradis, monsieur.

Le colonel Scott Miller était le directeur adjoint des opérations spéciales et l'ancien commandant d'un élément des forces opérationnelles de l'armée. Stan McChrystal l'avait introduit au Pentagone quand il prit le poste de directeur des opérations de l'état-major interarmées. Miller était un soldat aguerri exceptionnellement talentueux. Il avait participé comme jeune officier à la bataille de Mogadiscio en 1993, et avait été par la suite de tous les combats importants dans le monde. En 2004, j'avais accroché la *Purple Heart* à sa poitrine pour blessure au combat au cours d'une embuscade en Irak.

– Qu'avons-nous, Scotty ?

– Monsieur, voici ce que l'on sait, dit-il en marquant une légère pause pour parcourir ses notes. Tôt ce matin, un gros cargo battant pavillon américain, le *Maersk Alabama*, a été abordé par des pirates somaliens.

Sur l'écran à côté de celui où l'on voyait Miller, mon sous-officier SAR fit apparaître une photo récente du *Maersk Alabama*.

– D'après ce que nous avons compris, l'équipage a résisté, mais les pirates ont quand même réussi à monter à bord. Nous n'avons pas plus de détail, mais le capitaine, un certain Richard Phillips, a été pris en otage.

– En otage à bord du navire ?

– Non, monsieur. Les pirates ont quitté le *Maersk Alabama* à bord d'un canot de survie et ils ont pris Phillips avec eux.

– Quel genre de canot ?

– En voici une photo, monsieur, intervint le sous-officier SAR.

C'était une petite embarcation orange de huit mètres cinquante de long avec un toit fermé. Le canot de survie standard des navires marchands.

– Combien de pirates y a-t-il ?

– Monsieur, d'après l'équipage, il y aurait quatre pirates et le capitaine à bord du canot, dit Miller.

– À quelle distance le navire est-il de l'armée américaine la plus proche ?

– Monsieur, le *Bainbridge*, le *Halyburton* et le *Boxer* sont dans le golfe. Le chef d'état-major leur a donné l'ordre de mettre le cap sur la côte somalienne.

– Quelle est leur heure d'arrivée prévue ?

– Il faut compter vingt-quatre heures pour qu'ils soient sur place.

– Est-ce qu'on a le capitaine Moore en ligne ? demandai-je au sous-officier SAR qui acquiesça d'un signe de tête.

– Scott, vous êtes là ?

– Monsieur, je vous écoute, dit Moore alors que son visage s'affichait sur un des écrans.

Le capitaine Scott Moore était le commandant de notre unité opérationnelle de la Navy SEAL. Surnommé « à la guerre Moore », il était militairement agressif et adorait aller sur le terrain. C'était un grimpeur de classe mondiale, d'une forme exceptionnelle, et tactiquement très sûr. Après deux longues et éprouvantes années de combat face à un ennemi déterminé, il était passé du poste de commandant des forces opérationnelles en Afghanistan à celui de colonel des Rangers. Ses SEALs et ses Rangers avaient éliminé des centaines d'ennemis des champs de bataille, mais ils avaient aussi perdu dix des leurs. Moore était maintenant de retour au pays, et il était à la tête d'un groupe SEAL.

– Scott, qui avons-nous à proximité ? Qui peut être rapidement sur place ?

– Monsieur, on a Jonas Kelsall à Nairobi. Il a une équipe de sept SEALs qui pourrait rejoindre le *Bainbridge* en moins de six heures.

Je connaissais Kelsall. C'était un capitaine de corvette SEAL, un formidable jeune homme qui avait servi comme simple soldat avant de retourner à l'université du Texas pour décrocher un *bachelor* et monter en grade dans la Navy.

– Bill, ici Shortney, fit la voix familière du vice-amiral Bill « Shortney » Gortney, le commandant de la 5e flotte stationnée au Bahreïn.

– Shortney, je ne savais pas que vous étiez avec nous.

– Je vous écoutais, dit-il en apparaissant sur l'un des écrans depuis la salle de réunion au Barheïn. Sachez que toutes mes ressources sont à votre disposition.

Gortney était devenu un ami et c'était un allié sur lequel je pouvais toujours compter dans la guerre contre le terrorisme. Il n'avait aucun ego mal placé quand il s'agissait de faire ce qu'il fallait.

– Merci, Shortney. Je ne sais pas encore ce qu'il nous faut exactement, mais je n'hésiterai pas à vous le demander.

Puis, me tournant à nouveau vers Scotty Miller, je repris :

– Scotty, juste pour être sûr de la chaîne de commandement. Est-ce que je dirige cette mission ?

– Oui, monsieur, répondit Miller en sachant que ce poste me donnait accès à toutes les ressources militaires dont j'aurai besoin.

– Monsieur, le chef d'état-major aimerait avoir un concept des opérations d'ici une heure. Le chef d'état-major et le secrétaire m'ont donné l'autorisation de déplacer toutes les forces que vous jugerez appropriées pour cette mission de sauvetage.

– Entendu, Scotty. Je vois ça avec mon personnel et Scott Moore, et je reviens vers vous d'ici une heure. En attendant, laissons la visioconférence tourner.

– Parfait, monsieur. Je transmets au général McChrystal. Je pense que le chef d'état-major assistera également au prochain briefing.

– Pas de soucis. À dans une heure.

Il y avait une douzaine de liaisons à cette visioconférence, dont l'état-major interarmées, le département d'État, la CIA, le FBI, la NGA, la DIA, Fort Bragg et plusieurs commandants d'unités combattantes, ce qui faisait beaucoup trop pour parler franchement.

Je me tournai vers le sous-officier SAR.

– Je veux une liaison point à point avec le capitaine Moore depuis mon bureau.

– Oui, monsieur.

Je passai dans mon bureau, juste à côté, avec quelques hommes clés. La pièce était spacieuse, tout en contreplaqué, cela va sans dire. Elle pouvait accueillir une dizaine de personnes. C'est de là que je faisais mes visioconférences avec la Maison-Blanche ou l'état-major interarmées pour préserver la confidentialité des échanges.

Moore se mit à parler dès qu'il apparut à l'écran.

– Monsieur, nous avons contacté Jonas. Il dit pouvoir décoller dans l'heure avec ses hommes et leur kit complet, parachutes compris.

Je ne cesserai de m'émerveiller devant notre organisation. Le capitaine de corvette Kelsall et son équipe faisaient partie à Nairobi de notre élément de liaison des opérations spéciales. Ils étaient au Kenya pour coordonner nos opérations contre l'organisation terroriste somalienne Al-Shabaab. Les SEALs emportaient toujours leur parachute pour parer aux éventualités comme celle-ci. Il était rare qu'ils s'en servent, mais leur prévoyance allait payer.

– Très bien, Scott, voyons ça avec notre contact à la 5e flotte et coordonnez un rendez-vous entre l'équipe de Nairobi et le *Bainbridge* dès que ce dernier arrivera en position.

– Amiral, j'aimerais également larguer le pack de sauvetage d'otage de Norfolk. Nous pouvons être sur place dans vingt-deux heures.

– Combien d'hommes cela représente ?

– Eh bien, monsieur, dit Moore tout penaud, soixante commandos et quatre appareils d'assaut rapides.

– Soixante ? Mais que voulez-vous faire avec soixante commandos ? Il s'agit de cinq hommes dans un canot.

– Monsieur, j'ai réfléchi…

– Oh, c'est mauvais signe… fis-je pince-sans-rire.

– Monsieur, je crains que les pirates ne débarquent Phillips en Somalie. Une fois dans les terres, nous pourrions mettre plusieurs mois pour le retrouver, si nous le retrouvons.

– Continuez.

– Monsieur, avec les renforts SEALs et l'appui des Cobra d'une MEU[2], nous pouvons nous assurer qu'il n'y aura pas de pirates pour l'intercepter à terre.

Moore prit une photo du littoral somalien et la plaqua sur notre écran commun.

– Presque tous les pirates opèrent depuis Eyl. Il y a six ou sept camps le long de la côte. D'après nos sources, tous ces hommes sont sous les ordres d'un certain Alam. Nous travaillons avec le FBI et la CIA pour déterminer la localisation exacte de ce chef. Nous pensons qu'il vit dans les terres et qu'il est joignable.

Je savais que Moore avait raison, mais je doutais que l'état-major interarmées et la Maison-Blanche acceptent de déployer une aussi grande force de sauvetage pour un seul homme dans un canot.

– D'accord, Scott. Que le pack soit prêt à intervenir. Nous avons une autre visioconférence prévue avec le chef d'état-major dans une heure. Nous aborderons le sujet avec lui à ce moment-là.

Moore sourit, comprenant que j'approuvais son plan et que je le défendrais auprès de l'état-major interarmées.

– En attendant, mettons au point un concept des opérations. Comme toujours, je veux que ce soit simple : un slide avec la localisation du canot de survie et la position de l'*Halyburton* et du *Bainbridge* ; un slide avec les informations sur les pirates et leur hiérarchie ; un slide sur la taille des forces de sauvetage et sur les mouvements prévus depuis les États-Unis continentaux.

– Monsieur, intervint l'officier des opérations qui se tenait derrière moi, il faudrait peut-être informer le chef d'état-major que l'équipe Nairobi va faire la jonction avec le *Bainbridge*.

– Entendu. Scott, vous avez entendu ?

– Oui, monsieur. J'inclus l'équipe Nairobi.

– Laissez ensuite le JAG[3] se charger du topo sur les habituelles règles d'engagement.

Je parcourus la pièce des yeux.

– Autre chose ?

Personne ne prit la parole.

– Bien. Une heure. À tout à l'heure, Scott.

L'écran s'éteignit.

Tous les écrans du SAR fourmillaient d'activité. Kelsall et l'équipe Nairobi, qui étaient à bord d'un avion léger, s'affichaient tout à gauche. Une carte montrait leur position GPS et leur progression de Nairobi vers la côte somalienne. Ils étaient à deux heures du point de rendez-vous avec le *Bainbridge*. Un autre écran montrait en direct les déplacements de tous les vaisseaux américains dans la région. Ils étaient représentés par des petites icônes avec, dans une bulle, leur nom, leur latitude et leur longitude en cours, ainsi que leur vitesse estimée. Le *Bainbridge* et l'*Halyburton* fonçaient à vingt nœuds vers le canot de survie. L'écran central montrait une salle de réunion du Pentagone. Scotty Miller et d'autres membres de l'état-major interarmées préparaient l'arrivée du chef d'état-major. À droite de l'écran central, il y avait le brief du concept d'opération, et tout à droite, une photo du trafic aérien de tous les drones opérant dans la Corne de l'Afrique. Ayant des missions en cours au Yémen, nous n'avions pas de drones Predator ou Reaper disponibles dans le voisinage immédiat. Toutes les images en direct nous seraient fournies par le drone ScanEagle du *Bainbridge.*

Sur l'écran central, Miller et les autres officiers se mirent au garde-à-vous. Le chef d'état-major interarmées venait d'entrer dans la pièce. Mullen était grand et distingué. Il avait les cheveux d'un noir de jais et portait son uniforme kaki avec les quatre étoiles de son grade d'amiral sur le col. Il me faisait penser aux amiraux des grandes flottes de la Seconde Guerre mondiale. Je l'imaginais très bien sur le pont d'un navire de guerre en direction de Midway.

– Bonjour, William.

– Bonjour, monsieur.

– Qui d'autre participe à cette visioconférence ?

J'énumérai rapidement la liste des participants en distinguant plus particulièrement le général Petraeus, le commandant du CENTCOM. Techniquement parlant, c'était moi qui dirigeais cette mission, mais

dès qu'elle serait finie, je retournerai sous les ordres de Petraeus, alors je m'assurais qu'il était au courant de chaque étape de son déroulement.

Après l'échange de quelques formules de politesse, j'entrai dans le vif du sujet.

– Monsieur, l'équipe Nairobi se dirige vers un point de rendez-vous avec le *Bainbridge*. Ils devraient être à bord d'ici deux heures. D'après les renseignements, les pirates essaient de retourner à leur camp de base. Ils sont à bord d'un canot de survie qui n'avance qu'à deux ou trois nœuds, nous n'aurons donc aucun problème pour les intercepter avant qu'ils n'arrivent à terre.

Miller montrait à Mullen le PowerPoint avec la position actuelle du canot et le point d'interception prévu.

– Monsieur, nous savons également que les pirates sont en communication avec un certain Mohammad, localisé dans les terres en Somalie. Ils veulent avoir un bateau rapide pour pouvoir y transférer le capitaine Phillips et arriver à terre avant l'arrivée de l'US Navy.

– Que puis-je faire pour vous, Bill ?

– Monsieur, j'en ai discuté avec Scott Moore, et nous aimerions faire venir des States le pack entier de sauvetage d'otage.

Miller murmura quelque chose à l'oreille de Mullen.

– Ça fait soixante commandos et quatre bateaux ?

– Oui, monsieur. Avec un tel pack, il faudrait également déployer l'USS *Boxer* avec le *Bainbridge* et l'*Halyburton*. Le *Boxer* peut transporter les soixante hommes et mettre les appareils d'assaut rapides sur son pont d'envol.

– Que voulez-vous faire avec tous ces SEALs ? demanda Mullen en plissant légèrement les yeux.

– Monsieur, il y a plus de deux cents otages retenus sur la côte somalienne. La plupart d'entre eux se trouvent près du point d'ancrage à Eyl.

Miller montrait quelque chose du doigt sur les écrans de la salle de briefing du Pentagone. La localisation d'Eyl, pensai-je.

– De plus, il y a une demi-douzaine d'enclaves de pirates le long de la côte somalienne.

Mullen avait toujours les yeux sur l'écran du Pentagone.

– Monsieur, je pense qu'il est temps de régler ce problème une bonne fois pour toutes. Si nous laissons ces pirates dicter leur loi sur le trafic marchand autour de la Corne, ils ne cesseront de détourner nos efforts d'Irak et d'Afghanistan tout en augmentant les risques de capture de centaines d'autres Américains.

Je voyais Mullen peser le pour et le contre de cette requête, mais il savait aussi que le nouveau Président pouvait difficilement autoriser une opération aussi agressive aussi tôt dans son mandat. Quel qu'en soit le résultat, il y avait de grandes chances que des soldats américains soient tués ou blessés. Mais bon… l'idée n'était pas sans intérêt, et je pense que Mullen en était conscient.

– D'accord, Bill. Préparons le briefing pour la Maison-Blanche et voyons ce qu'ils en disent.

– Entendu, monsieur.

La visioconférence prit fin quelques instants plus tard.

9 avril 2009

– Sauteurs largués ! annonça le sous-officier SAR.

À cinq mille pieds au-dessus de l'océan Indien, Jonas Kelsall et ses hommes sautèrent du petit avion. Basculant légèrement en avant en se jetant de la rampe, ils actionnèrent immédiatement la poignée d'ouverture de leur parachute. Se rassemblant dans les airs sous leur voilure carrée, les SEALs chutaient en formation et atterrirent à proximité les uns des autres dans la mer agitée. Une petite embarcation, tanguant au gré des vagues, les attendait pour les emmener à bord de l'USS *Bainbridge.* Dans l'heure qui suivit, Kelsall et le commandant du *Bainbridge*, le capitaine de frégate Frank Castellano, mirent au point un plan pour rassembler les informations nécessaires à un sauvetage. Castellano était un excellent officier des opérations maritimes de surface. Il prendrait part à tous les aspects du sauvetage.

– Monsieur, le *Bainbridge* est en communication avec les pirates.

J'acquiesçai de la tête tout en suivant sur l'écran le petit zodiac transportant Kelsall et ses SEALs s'approcher du canot.

– Leur chef est d'accord pour le transfert d'eau et de nourriture.

Ces images étaient filmées par le drone ScanEagle du *Bainbridge*. Malgré les milliers de kilomètres qui séparaient la Somalie du SAR, les images étaient d'une netteté remarquable.

À bord du *Bainbridge*, un interprète somalien était en communication avec le chef des pirates, Abduwali Muse. Muse avait la voix traînante. Il était visiblement très affecté par la chaleur oppressante qui régnait dans le canot de survie. L'interprète convainquit Muse d'accepter l'offre d'eau et de nourriture de l'US Navy pour garder l'otage en vie.

– Doucement, doucement, me murmurai-je à moi-même tandis que le zodiac s'approchait du canot.

La trappe du canot s'ouvrit et l'un des pirates se pencha vers l'extérieur, le canon de son AK-47 pointé vers les Américains. La proue du zodiac cogna contre la poupe du canot. Je pouvais voir les SEALs et les pirates parlementer. Peu après, l'eau et la nourriture changèrent de main et le zodiac s'éloigna. Kelsall nous fit son rapport dans les minutes qui suivirent.

– Monsieur, les SEALs disent que Phillips va bien. Mais les pirates ont l'intention de rejoindre la côte somalienne.

Mon officier des renseignements prit la parole :

– Amiral, nous avons intercepté des communications. Les pirates ont appelé du renfort d'Eyl. Ils savent qu'ils ne peuvent rejoindre la terre en canot. Apparemment, une petite embarcation rapide se dirige vers eux.

Au fond de moi, j'espérais presque voir leurs renforts arriver. Le canonnier du calibre 50 du *Bainbridge* serait certainement ravi de montrer ses compétences. Et cela chaufferait pour les pirates.

Le *Bainbridge* resta toute la journée en contact avec le chef des pirates, Abduwali Muse. Notre interprète semblait avoir réussi à engager le dialogue, mais Muse continuait de menacer de tuer

Phillips si nous tentions de le libérer. Plus la chaleur s'accumulait à l'intérieur du canot de survie, et plus la tension montait. Il y faisait plus de 38 °C et les pirates sautaient de temps en temps dans l'eau pour se rafraîchir, mais à aucun moment nous ne vîmes le capitaine Phillips.

Je me redressai dans mon siège quand l'amiral Mullen se connecta en visioconférence.

– William, le Président a autorisé le déploiement des SEALs. Mais il veut savoir exactement quel plan d'action délibérée vous allez suivre pour sauver Phillips.

Je levai les yeux sur l'écran où le minuscule canot de huit mètres cinquante tanguait sur les vagues. Il y avait à peine assez de place pour les cinq hommes à l'intérieur. Ce n'était pas un bateau de croisière sur lequel des SEALs pouvaient débarquer en corde lisse depuis un hélicoptère ou attaquer par la mer.

– Monsieur, dis-je sans réussir à masquer ma frustration, c'est un canot de survie.

– Je sais bien, Bill, mais la Maison-Blanche veut un plan d'action délibérée. William… Vous allez leur donner un plan d'action délibérée.

Comme toujours, Mullen affichait un petit sourire qui voulait dire qu'il savait que j'étais dans une situation délicate.

– Oui, monsieur, dis-je à contrecœur. Nous allons vous fournir un plan d'action délibérée.

– D'ici demain.

– Oui, monsieur, d'ici demain.

Mullen se retira de la communication et je discutai de la marche à suivre avec Scott Miller et l'état-major interarmées. Scott Moore et ses SEALs devaient arriver le lendemain matin, le 10 avril. Les soixante SEALs et leurs quatre navires d'assaut rapides seraient parachutés dans l'eau par quatre avions-cargos C-17 et seraient ensuite hissés à bord de l'USS *Boxer*.

Le vice-amiral Bill Gortney avait effectué un changement de contrôle opérationnel de cette petite flotte pour la mettre sous mon

contrôle. Le canot de survie se retrouvait entouré par un navire d'assaut amphibie équipé d'un radier de grande taille, l'USS *Boxer*, un destroyer armé de missiles, l'USS *Bainbridge* et une frégate, l'USS *Halyburton*. Ensemble, ils formaient la Combined Task Force 151 (CTF 151), commandée par la vice-amirale Michelle Howard. L'amirale Howard était une commandante d'une grande compétence et sa direction au cours de cette libération d'otage s'avéra cruciale.

Alors que le jour se couchait au large des côtes somaliennes, nous attendions que l'occasion d'en finir se présente.

Je pris un autre Rip It du petit réfrigérateur du SAR et en avalai une gorgée. Cela faisait près de quarante-huit heures que la crise d'otage avait commencé, et je n'avais pas quitté mon bureau si ce n'était pour aller aux commodités. Il était près de 3 h 30 en Afghanistan, ce qui faisait 2 h 00 du matin au large des côtes de Somalie. À cette heure, les images vidéo en infrarouge du petit canot flottant au gré des flots avaient quelque chose d'hypnotique.

– Amiral, amiral ! Il se passe quelque chose !

Sur l'écran, il y avait une silhouette dont la signature thermique se découpait distinctement dans la fraîcheur de l'océan. Était-ce un pirate qui se rafraîchissait ?

– Qu'en dit le *Bainbridge* ?

– Monsieur, ils voient la même chose que nous et n'arrivent pas à savoir qui est dans l'eau.

– Le canot vire.

Il se passait clairement quelque chose. Les pirates s'affairaient avec précipitation au bord du petit canot.

– Pris à partie ! annonça le sous-officier SAR.

Sur l'image infrarouge, l'eau devint verte autour du canot à mesure que le moteur tournait. L'embarcation vira abruptement.

– Amiral, le *Bainbridge* dit que le capitaine Phillips est dans l'eau.

– Entendu, dis-je en fixant la silhouette luttant dans l'eau pour s'éloigner de la proue du canot.

Je m'étais rarement senti aussi démuni. Le *Bainbridge* était trop loin, et aucune force de réaction rapide SEAL ne pouvait sauver Phillips.

Sa fuite fut contrecarrée en quelques minutes. Phillips fut à nouveau hissé dans le canot et tout espoir de liberté pour lui cette nuit s'envola.

Je savais que ses ravisseurs le lui feraient payer.

À bord du *Bainbridge*, l'interprète somalien prit aussitôt contact avec Muse. S'ils s'en prenaient au capitaine, ils le paieraient cher. Muse semblait comprendre. Les pirates n'avaient aucun intérêt à lui faire de mal. Ils ne voulaient pas plus la mort de Phillips que la leur, mais un mauvais calcul de part et d'autre pouvait avoir des conséquences tragiques. Nous continuâmes de jouer la sécurité, attendant qu'une occasion se présente, aussi maigre fût-elle.

– C'est ça, votre plan d'action délibérée ? demanda Mullen.

– Oui, monsieur, répondis-je.

Dans la nuit, j'avais appelé le vice-amiral d'escadre Mike Miller à l'Académie navale et lui avais demandé de me convoquer le meilleur de ses architectes. Je voulais savoir s'il y avait des risques de fissurer la coque du canot de survie et de le couler en fonçant dessus avec la proue de nos bateaux d'assaut rapides. Mike fit réveiller un de ses hommes, et le fit conduire dans un endroit secret pour qu'il puisse faire ses calculs. J'eus ma réponse au matin. En fonçant sur le canot, le bateau d'assaut rapide ne le coulerait pas.

– Voyons si j'ai bien compris, William, récapitula Mullen. Votre plan d'action délibérée est d'éperonner le canot avec un bateau d'assaut rapide pour renverser tous ses occupants. Les SEALs en profiteraient alors pour intervenir, abattre les pirates et sauver Phillips. C'est bien ça ?

Dit comme ça, mon plan n'avait rien de très judicieux.

– Monsieur, c'est un canot de survie, rétorquai-je respectueusement. Il n'y aura pas vraiment d'occasion d'action délibérée.

– Alors, comment cela va se dérouler ?

– Monsieur, tôt ou tard, le canot n'aura plus de carburant, probablement d'ici demain. Nous aurons alors la main sur le rythme des événements. Les pirates auront encore besoin d'eau et de nourriture, ce qui nous donnera l'occasion de nous approcher et peut-être de réussir à les convaincre de libérer Phillips. Si ce n'est pas le cas, et dès que les SEALs arriveront sur les lieux, nous aurons des snipers prêts à éliminer les pirates si l'occasion se présente. Quoi qu'il se passe, monsieur, nous devrons faire preuve de patience et ne rien précipiter.

Mullen acquiesça d'un signe de tête. Il savait que nous ne ferions rien qui mette la vie de Phillips en danger.

– Monsieur, j'ai discuté avec Scott Moore. Il dit que c'est le problème tactique le plus délicat qu'il ait eu à traiter de sa carrière. Il serait en fait plus facile de s'emparer du *Maersk Alabama* que de ce canot de survie. Le canot n'a qu'un point d'entrée, ce qui ne nous laisse pas vraiment l'élément de surprise.

Mullen hocha la tête.

– Bill, je brieferai le secrétaire et la Maison-Blanche dans la journée. Tenez le colonel au courant.

Quand Mullen se leva et quitta la pièce, je savais que cette crise serait bientôt résolue. Les pirates n'avaient plus le choix, et c'était l'occasion que nous attendions.

Nos hommes maintinrent la pression sur les pirates toute la journée du vendredi 10 avril. En jouant au bon policier et au mauvais policier, nous avions utilisé les hélicoptères du *Bainbridge* et de l'*Halyburton* pour nous approcher du canot et recueillir d'autres informations sur la situation tout en fournissant de l'eau et de la nourriture aux pirates. Nous voulions les acculer à une position difficile, mais pas intenable.

À 18 h 00 ce vendredi, nous eûmes la confirmation que Phillips allait bien malgré la fatigue, le stress et la chaleur étouffante dans le canot. Le soleil se couchait sur la Somalie et la lune était déjà levée.

– Pris à partie !

Je jetai un œil sur le canot, mais ne vis rien de spécial. Personne n'était dans l'eau et tout semblait calme. Dans les minutes qui suivirent, le *Bainbridge* rapporta que Phillips n'avait rien. Apparemment, un des pirates avait par accident actionné son arme. La nuit se passa sans autre accroc, le canot continuant doucement de se diriger vers la terre.

Samedi 11 avril

– Sauteurs largués ! Sauteurs largués !

C'était beau à voir. Un bateau d'assaut rapide de douze mètres catapulté de la rampe d'un C-17, suivi de près par une douzaine de voiles bleues qui pleuvaient sur l'océan. Les deux cargos géants qui avaient aéroporté les SEALs des États-Unis virèrent lentement sur la gauche, inclinant leurs ailes comme par marque de respect, et retournèrent à Dover. En moins d'une heure, le capitaine Scott et ses soixante hommes furent à bord de l'USS *Boxer* avec leurs quatre engins d'assaut rapides accrochés au bastingage.

– Amiral, contente de vous voir, dit l'amirale Michelle Howard en liaison vidéo.

– Ravi de vous revoir aussi, Michelle, répondis-je. Merci de vous être occupée de Scott et de ses hommes.

– Ce fut un plaisir. Mon personnel est à votre disposition pour vous assister de quelque façon que ce soit.

Dans la pièce, il y avait une quarantaine de personnes : les membres clés de la Task Force 151, dont les hommes du commandement de l'amiral Howard, Scott Moore et la plupart de ses officiers supérieurs et simples soldats.

La visioconférence se faisait dans le centre de commande du *Boxer,* au cœur du navire. La coque en acier créait des interférences dans les communications. L'image se figeait de temps en temps. Moore prit la parole :

– Monsieur, j'envoie une troupe de quinze SEALs sur le *Bainbridge*. Nous nous posterons sur le pont d'envol et serons prêts à tirer si l'occasion se présente.

Moore et moi savions tous deux que même les meilleurs snipers auraient du mal à toucher une cible mouvante, ballotée au gré des flots sur l'océan, mais nous devions nous préparer à toutes éventualités.

– Je vais positionner les bateaux d'assaut rapides à l'arrière du *Boxer* pour que les pirates ne les voient pas. Comme ça, s'il faut déclencher un plan délibéré, ils seront prêts.

– Amiral, intervint Howard, avec votre accord, nous aimerions continuer les survols en hélicoptère et l'arrosage à la lance à incendie.

La présence des hélicoptères et les jets d'eau sur le canot avaient fait leur effet. Cela irritait les pirates sans pour autant trop les menacer. De plus, l'eau avait l'avantage de refroidir un peu le canot.

– Cela me paraît bien, Michelle. Prévenez-moi si les pirates s'énervent. Il ne faudrait pas trop les pousser.

– Entendu, monsieur. Reçu.

Sur l'écran, je voyais Moore discuter avec son personnel, leur demandant s'ils avaient autre chose à me communiquer. Tout le monde secoua la tête.

– Bien, patron. Je crois que c'est tout pour l'instant. Y a-t-il autre chose qu'on puisse faire ?

Je ne le jugeais pas nécessaire, mais je leur répétai cependant :

– Scott, comme toujours, procédons en douceur et délibérément. Il ne faut pas compromettre la vie de l'otage. Maintenez la pression, gardez la main sur le tempo et cherchez la moindre occasion. Je sais que nos gars feront ce qu'il faudra quand le moment viendra.

– Oui, monsieur. Reçu.

Je le savais pertinemment.

La liaison vidéo terminée, je retournai au SAR. Une nouvelle équipe de simples soldats était venue gérer les ordinateurs et les écrans vidéo, mais tous mes éléments clefs avaient gardé leur poste.

– Bon, dis-je avec autorité, vous avez besoin de vous reposer. C'est une mission de longue haleine et je veux que tout le monde

reste en forme.

Personne ne bougea. En fait, personne ne leva les yeux de son écran.

– Vous m'entendez ?

– Oui, monsieur. On a bien entendu, dit Copeland en continuant de taper sur son clavier.

Toujours aucun mouvement.

– Allez-vous faire voir, dis-je. Vous n'avez qu'à tous mourir d'empoisonnement au Red Bull.

Copeland ricana et glissa devant moi une canette de Rip It à l'orange.

– Qu'on ne soit pas les seuls à mourir !

Dimanche 12 avril

– Monsieur, ils n'ont plus de carburant, presque plus d'eau et de nourriture, et ils commencent à être très agités. Je ne sais pas combien de temps on peut les pousser encore, dit Moore.

– Les sentez-vous prêts à négocier ?

– Je crois que le chef est prêt à nous parler, mais ses compagnons montrent une certaine hostilité. Ils espéraient avoir des renforts d'Eyl, mais ils ont compris qu'ils ne pouvaient plus y compter. Ils sont coincés et ils cherchent une échappatoire. Les hommes acculés ont tendance à agir de façon irrationnelle. Nous allons devoir procéder avec délicatesse.

– Scott a raison, dit Howard. Hier soir, ils ont menacé de tuer Phillips et ils ont commencé à tirer sur le *Bainbridge*. De colère et de frustration. Nous les avons calmés, mais c'était tendu.

– Réfléchissons un peu, dis-je. Qu'est-ce qui pourrait les convaincre de nous remettre Phillips ?

– De l'argent, dit sans hésiter l'officier des renseignements. C'était le but de leur mission. S'ils retournent en Somalie sans otage et

sans argent, ils le paieront cher, et leur famille aussi. Ils jouent leur vie. Ils ne peuvent plus reculer.

– D'accord. Nous devons les convaincre que nous sommes prêts à négocier.

– Ils savent que le gouvernement américain ne négociera pas, objecta Moore.

– Oui, mais ils penseront que le *Maersk*, oui.

– Amiral, dit l'officier des renseignements, Muse a l'air raisonnable. Je pense qu'on peut le convaincre de monter à bord du *Bainbridge* pour essayer de trouver un accord.

– Il est peut-être malheureusement le seul pirate raisonnable du groupe. Je n'ai pas envie de laisser Phillips seul avec trois psychopathes, dis-je. Michelle, Scott, qu'en pensez-vous ?

– Ça vaut le coup d'essayer, répondit Howard.

– Je suis d'accord, renchérit Moore. Ce sera l'occasion d'avoir le canot plus près du *Bainbridge* et peut-être d'avoir une fenêtre de tir.

– D'accord. Appâtons-les avec la perspective d'une rançon et voyons si Muse accepterait de parler.

– Entendu, monsieur, dit Moore. Nous allons établir une communication navire à navire et voir si Muse est intéressé.

Le grand écran plat du SAR parut s'embraser quand le soleil se refléta dans les eaux bleues de l'océan Indien. Au milieu de l'écran, un petit zodiac noir embarquant quelques SEALs s'approcha du canot. Sous un tas de couvertures, ils avaient caché des M-4 et MP5 pour se protéger ou attaquer si l'occasion se présentait.

Pour sortir de cette impasse, je leur avais donné l'autorisation de passer à l'action s'ils jugeaient qu'un sauvetage était justifié. Il faut savoir faire confiance aux hommes qui sont sur le terrain. En tant que commandant, on a tendance à vouloir tout gérer, mais c'est impossible à faire. Dans une crise d'otage, trop de facteurs entrent en jeu, et quand les choses se précipitent, il n'est pas toujours possible de demander la permission d'agir. Il faut pouvoir répondre à la situation du mieux que l'on peut. Il faut s'en remettre au commandant sur le terrain et espérer que l'expérience et la maturité

des commandos l'emporteront ce jour-là. Ce qui est en général le cas.

Sur l'écran, je voyais le SEAL parler à Muse. Le zodiac tapait dans la proue du canot. Les SEALs firent passer l'eau et la nourriture à travers la trappe de la petite embarcation. Leur conversation dura plusieurs minutes. Muse, dont on voyait la tête dépasser de la trappe, s'entretenait avec le SEAL et partait rapporter ses paroles à ses compagnons dans le canot.

– Monsieur, le *Bainbridge* nous informe que Muse accepte de monter à bord pour parler.

J'acquiesçai d'un signe de tête. Me penchant vers l'écran, je plissai les yeux pour observer le SEAL tendre la main et attraper Muse qui sautait dans le zodiac. Muse échangea un dernier mot avec ses hommes, et le zodiac s'éloigna doucement pour rejoindre le *Bainbridge*.

Muse passa l'heure qui suivit assis sur le pont d'envol du *Bainbridge* à boire du Coca-Cola et à parler, par l'intermédiaire de l'interprète somalien, avec les SEALs. En suivant un fil conducteur bien déterminé à l'avance, le négociateur le convainquit de laisser le *Bainbridge* remorquer le canot. Exténué par les derniers jours en mer, et se rendant bien compte que le canot et ses passagers dérivaient de plus en plus loin de la côte, Muse finit par accepter. C'était exactement ce que nous espérions.

Dans le canot, l'atmosphère devait se tendre un peu plus. Les pirates pouvaient voir Muse bavarder sur le pont d'envol, boire des Cocas, manger et prendre du bon temps. Avec l'accord de Muse, le *Bainbridge* accrocha un câble de remorquage au canot et l'entraîna à sa suite. Avec la vitesse, le canot tapait et rebondissait sur les vagues, ce qui devait être l'enfer pour ses occupants.

À l'écran, Moore expliquait son plan :

– Monsieur, comme prévu, les pirates commencent à avoir le mal de mer. Nous leur avons proposé de les rapprocher du *Bainbridge.* Dans le sillage, le roulis sera moins fort.

– Ils ont accepté ? demandai-je abasourdi.

– Oui, monsieur. Ils ont accepté, répéta Moore tout aussi étonné.

– Est-ce qu'on peut les rapprocher suffisamment pour avoir une occasion de tir ?

– Eh bien… dit-il en marquant une pause pour peser sa réponse. Trois de mes meilleurs snipers sont positionnés sur la dunette du *Bainbridge*. S'ils ont une occasion, ils tireront. Mais…

– Mais quoi ?

– Mais ça va être dur. Le soleil se couche, le canot est secoué dans tous les sens, et les seuls points de tir sont les hublots.

– Oui, mais à part ça, ça devrait être facile, non ?

Moore sourit.

– Oui, monsieur, à part ça… Ça devrait être facile.

– Parfait, Scott. À vous de jouer.

Je quittai la communication. Je ne pouvais rien faire d'autre que de faire confiance en Scott et aux SEALs à bord du *Bainbridge*.

Mon second et bras droit, le lieutenant-colonel Pat Ellis, vint se poster à mes côtés.

– Monsieur, la nuit risque d'être longue. Et si vous alliez à la gym faire une petite séance, cela vous ferait du bien. S'il se passe quelque chose, je viendrai vous chercher.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, Pat. Au moindre signe, venez me chercher.

– Je le ferai, monsieur.

Je refermai mon ordinateur, descendis la volée de marches, passai devant le soldat de garde et retournai dans mes quartiers. Ma chambre était mon refuge. C'étaient quatre murs en contreplaqué, une pièce à peine plus grande qu'un dressing, mais j'étais chez moi. C'était calme, c'était propre. Entre ces murs, personne n'annonçait de coups de feu, d'ennemis tués, de civils morts ou de soldats mourants. Entre ces murs, personne ne demandait de conseil, n'attendait de prendre une décision, ne cherchait de voix de sortie. Entre ces murs, j'étais coupé de tout. Mais je n'y restais jamais très longtemps, parce que c'était au monde extérieur que j'appartenais.

J’enfilai ma tenue de sport et sortis dans l’air frais du soir. Quand on ne se faisait pas tirer dessus à coups de roquettes par un taliban fanatique, les nuits afghanes étaient très belles. Le ciel s’emplissait d’étoiles et la crête des montagnes se découpait au loin sous le clair de lune. Le calme régnait. Un calme si serein qu’il vous faisait oublier qu’il y avait la guerre.

Le gigantesque abri Sprung où se trouvait la salle de gym était bondé 24 h/24. Il y régnait toujours une odeur de caoutchouc, de sueur et un vague relent de solitude. À peine avais-je passé le pas de la porte qu’Ellis entra en trombe.

– Amiral ! Amiral ! Venez vite !

Je rebroussai chemin en courant. Je pris le passage en bois qui reliait les baraquements entre eux et remontai les marches du Palais de contreplaqué. À mon arrivée au SAR, le sous-officier annonça :

– Monsieur, des coups de feu ont été tirés à l’intérieur du canot !

Je m’assis, les yeux fixés sur l’écran. Je savais que les snipers devaient saisir la moindre occasion. Il ne leur fallait qu’une petite chance, une petite ouverture pour sauver Phillips.

Allongés sur le ventre sur un tapis en caoutchouc, ils scrutaient le canot à travers leur lunette de visée. S’ils avaient les pirates dans leur ligne de mire, ils le signaleraient aussitôt. Mais ce n’était pas facile, le canot ne cessait de bouger de haut en bas. Pour que cela marche, il fallait que les trois pirates soient visibles en même temps, et que les trois snipers appuient sur la détente en même temps. Il suffisait que l’un d’eux manque sa cible, pour signer la mort presque certaine de Phillips. Le sniper numéro un avait dans sa ligne de mire le front du pirate le plus corpulent. À côté de lui, le sniper numéro deux ralentissait sa respiration, les yeux plissés sur sa lunette de visée, prêt à appuyer sur la détente. Le sniper numéro trois roula légèrement sur sa droite, se pencha sur sa crosse et mit sa cible en ligne de mire.

– Sniper un. Cible une. Vert.

– Sniper deux. Cible deux. Vert.

– Sniper trois. Cible trois… Merde ! Rouge.

Le petit canot orange dansait sur l'eau dans le sillage du *Bainbridge*, entrant et sortant du champ de tir, la silhouette de la cible trois étant à peine visible à travers la vitre rayée du hublot de tribord.

– Sniper trois. Cible trois… Allez, quoi… Allez… Merde ! Rouge.

– Sniper un. Cible une. Vert.

– Sniper deux. Cible deux. Vert.

– Sniper trois. Cible trois… *J'inspire à fond, la vision est dégagée*… Vert !

– Tirez ! Tirez ! Tirez !

– Ouverture du feu !

Dans le centre de commande, tout le monde se tut. Plusieurs minutes passèrent.

– Amiral, finit par retentir la voix de Scott Moore. Phillips est vivant !

Dans le SAR, le personnel salua la nouvelle avec joie, mais le calme revint aussitôt pour écouter la suite des informations.

– Et les pirates ? demandai-je.

– Tous morts, monsieur.

Jolis tirs, pensai-je.

– Nous examinerons rapidement le capitaine Phillips avant de le transférer à bord du *Boxer* pour un examen complet.

– Bravo, Scott. Remerciez les gars de ma part.

Moore essayait de rester impassible à l'écran, mais il avait du mal à réprimer un sourire de contentement.

Trente minutes plus tard, sur les écrans du SAR s'affichèrent les visages de tous les dirigeants des agences gouvernementales. Scott Moore et Michelle Howard résumèrent l'opération. Le vice-amiral d'escadre Bill Gortney serait le visage public du sauvetage, et ensemble, nous décidâmes des points à mettre en avant et rédigeâmes le communiqué de presse de la 5e flotte. Le général Petraeus et son personnel s'occuperaient des démarches

administratives et se chargeraient de remettre Muse aux forces de l'ordre américaines.

Mais il restait une dernière visioconférence à faire avec l'état-major. L'amiral Mullen, en uniforme bleu, entra dans la pièce, s'installa dans son siège et appuya sur le bouton de communication.

– Eh bien, William, bravo.

– Merci, monsieur. Mais c'est à Scott et à ses hommes qu'on doit ce succès. Ils ont été formidables, comme d'habitude.

– Je sais. Vos hommes ne cesseront de m'épater. Je crois que le Président va appeler Scott pour le féliciter.

– Merci, monsieur. Je sais que Scott apprécierait beaucoup.

– Vous avez l'air fatigué, Bill.

Je souris en hochant la tête.

– Ces deux derniers jours ont été longs.

– Allez-vous reposer, William. On ne sait pas ce que demain nous réserve.

– Non, monsieur, on ne peut jamais le prévoir, dis-je en souriant.

Je remerciai le chef d'état-major et coupai la communication.

Randy Copeland prit une chaise à côté de moi.

– Monsieur, vous avez perdu le compte des jours. C'est Pâques, aujourd'hui.

Je jetai un œil au calendrier.

– Effectivement… Effectivement.

– C'est ce que je préfère dans ce travail, dit Copeland. Chaque jour vous donne l'occasion de faire le bien. Quelqu'un est en vie aujourd'hui, parce que les gars ont fait leur boulot. Quelqu'un va connaître d'autres Pâques, parce que des hommes endurcis ont été prêts à employer la violence à leur place.

J'appréciai la référence orwellienne. Copeland avait raison. C'était ce que nous étions : des hommes endurcis. Des hommes endurcis qui devaient employer la violence pour le bien du monde. En ce dimanche de Pâques, j'aurais aimé que ce ne fût pas le cas, mais deux mille ans après la mort du Christ, la nature humaine n'avait pas

changé. Et il fallait encore des hommes endurcis pour protéger les innocents.

Le capitaine Richard Phillips retrouva sa famille dans le Norfolk et fit plus tard l'objet d'un film dans lequel Tom Hanks jouerait son rôle. Abduwali Muse fut condamné à la prison à vie par le tribunal du district est de Virginie. Un an plus tard, le capitaine Scott Moore fut promu amiral une étoile et il retourna au combat. Le colonel Scotty devint général quatre étoiles et prit en 2018 le commandement de toutes les forces américaines en Afghanistan. Le capitaine de frégate Frank Castellano fut promu capitaine de vaisseau et continua de servir sa patrie. Michelle Howard devint la première femme élevée au rang d'amiral quatre étoiles de toute l'histoire de l'US Navy. Malheureusement, le capitaine de corvette Jonas Kelsall fut tué en Afghanistan le 6 août 2011, quand des guerriers talibans abattirent l'hélicoptère à bord duquel il se trouvait. Une pièce dans le bâtiment du Reserve Officers Training Corps de la Navy à l'université du Texas porte son nom.

CHAPITRE QUINZE

CHASSE À L'HOMME

WASHINGTON, D.C.

Septembre 2009

Je ne cesserai jamais de m'étonner de voir comme une misérable crapule opérant seule dans les bas-fonds du quart-monde peut semer le chaos autour de lui, parmi ses propres compatriotes. Et pourtant, l'histoire ne manque pas d'exemples d'êtres aussi nuisibles.

Saleh Ali Saleh Nabhan était le numéro trois sur la liste des hommes les plus recherchés du FBI. En 1998, il avait participé à la préparation et à l'exécution des attentats à la bombe des ambassades américaines à Dar es-Salaam, en Tanzanie, et à Nairobi, au Kenya. Il y avait eu plus de 250 morts. En 2002, Nabhan avait orchestré des attentats-suicides contre l'hôtel Paradise à Mombasa, qui avaient tué trois touristes israéliens, 10 travailleurs kényans, et blessé plus de 80 personnes. Au cours de la même opération, deux de ses hommes avaient tenté, sans succès, d'abattre un avion israélien.

Les États-Unis et les renseignements alliés traquaient Nabhan depuis 1998, mais il s'avérait particulièrement doué pour échapper à nos recherches. Nabhan n'utilisait jamais d'appareil électronique, de téléphone ou d'ordinateur. Il restait rarement au même endroit plus

de vingt-quatre heures et se servait toujours d'intermédiaires pour s'assurer de ne jamais s'exposer directement au danger. Il avait également profité, après les attentats du 11 Septembre, que nos services s'étaient concentrés sur des menaces plus éminentes comme ben Laden, Ayman al-Zawahiri et Zarqaoui.

En 2009, Al-Qaïda avait fait des métastases. Des organisations terroristes comme Shebab en Somalie s'étaient alignées avec ben Laden et élaboraient des opérations de grande envergure pour se faire connaître. Saleh Nabhan revint donc sur le devant de la scène.

* * *

La secrétaire d'État, Hillary Clinton, semblait ne pas être sûre d'avoir compris ma réponse.

– Combien d'opérations de ce genre avez-vous conduites ?

Je réfléchis un moment et fixai l'image figée de l'écran de visioconférence avec la salle de crise de la Maison-Blanche.

– Des milliers.

– Des milliers ?

– Oui, madame, des milliers.

Je réfléchis encore une fois pour être sûr de ne pas grossir le trait. Cela faisait huit ans que nous étions en guerre. Nous avions conduit en moyenne dix missions par jour en Irak et un peu moins en Afghanistan. La moitié au moins de ces missions comprenaient l'intervention d'hélicoptères pour des infiltrations ou pour des assauts directs. Multipliez cela par 365 jours, puis par six à huit ans… Oui, « des milliers », c'était peu dire.

– Madame, nous conduisons des assauts héliportés tous les jours, plusieurs fois par jour. En fait, ce genre d'assaut direct est plus simple à mener.

Quelques instants plus tôt, l'écran de la *Situation Room* avait montré la course-poursuite entre deux hélicoptères Little Bird et un véhicule irakien. Les Little Bird, ou MH-6, étaient les hélicoptères les plus petits, les plus maniables et les plus redoutables de l'arsenal

des forces d'opérations spéciales. La bulle de plexiglas autour du cockpit et dans la cabine offrait tout juste assez de place pour un pilote, un copilote et deux passagers. Les Little Bird étaient équipés de patins d'atterrissage modifiés permettant à un commando des forces spéciales de s'asseoir dessus pour tirer sur la Toyota Hilux en fuite.

Roulant à près de 100 km/h, le véhicule fonçait sur une route en terre dans les environs de Ramadi. Le conducteur, le visage ruisselant de sueur, donnait de brusques coups de volant pour créer un nuage de poussière qui s'élevait à plus de quatre mètres cinquante dans les airs et qui occultait le véhicule. À l'arrière, deux hommes, penchés au dehors des fenêtres, tiraient sur les hélicoptères à l'approche. Dans un ballet aérien parfaitement synchronisé, les deux Little Bird se positionnèrent de part et d'autre de la Toyota et réglèrent leur vitesse sur la sienne. Les deux snipers postés sur les patins des hélicoptères tirèrent chacun deux balles dans le bloc-moteur de la voiture qui se mit à ralentir petit à petit avant de s'arrêter. Les hélicoptères se posèrent juste devant le véhicule. Les commandos se détachèrent et sautèrent à terre pour l'encercler. Les Irakiens jetèrent leurs armes et se rendirent aussitôt.

Cette intervention n'avait pas duré plus de trois minutes et elle avait visiblement attiré l'attention du président Obama et de l'équipe de la sécurité nationale. À Washington, la guerre s'observait en général à six mille mètres de haut, sur des images granuleuses de drones Predator. Les observateurs voyaient des bombes de précision exploser sur des complexes et les laisser en ruines, mais les morts restaient des silhouettes lointaines et anonymes. Pour ceux qui n'étaient pas habitués aux combats, la guerre prenait un autre visage avec cette scène de poursuite à haut risque, avec de vraies personnes et de vraies armes. Elle témoignait également du professionnalisme et du courage de nos pilotes et de nos combattants des forces spéciales.

Dans la *Situation Room*, tout le monde se tourna vers le Président. Le menton posé sur ses mains croisées, il parcourut l'assemblée des yeux et dit pensivement :

– Alors, Bill, si je comprends bien, votre intention est d'envoyer deux destroyers de la Navy au large des côtes somaliennes.

J'acquiesçai, et il poursuivit :

– Et vous voulez vous servir de ces destroyers comme plateforme d'envol pour quatre Little Bird embarquant des SEALs.

– Oui, monsieur.

Je pouvais voir le Président visualiser la mission dans sa tête.

J'attrapai la télécommande et affichai une carte de la côte somalienne sur l'écran.

– Nous savons grâce au renseignement humain que Nabhan se rend périodiquement de Brava à Merka. Si Nabhan ne se sert jamais d'appareils techniques, son messager, que nous avons identifié, porte toujours un téléphone sur lui. Notre source dit que Nabhan et le messager se déplaceront dans une berline bleue cinq portes mardi de la semaine prochaine.

– Pourquoi des hélicoptères ? demanda Bob Gates, le secrétaire de la Défense. Pourquoi ne pas envoyer des avions pour les bombarder ?

J'avais anticipé cette question, mais je savais que ma réponse ne satisferait pas ceux qui étaient autour de cette table.

– Monsieur, nous ne savons pas exactement quand Nabhan quittera Brava. Notre source nous a désigné un complexe que nous surveillons, mais Nabhan peut partir à n'importe quel moment entre maintenant et mardi.

Je revins à la carte de Somalie et repris :

– Si nous voulons avoir dans les airs un pack d'assaut d'aéronefs à voilure fixe, nous devons déployer un porte-avions de la mer d'Arabie au large des côtes de Somalie. Il nous faut également deux avions de combat F/A-18 dans les airs en permanence jusqu'à ce que l'on identifie la berline bleue.

De nouveau, je revins à la carte :

– Il faut deux jours pour que le porte-avions transite de la mer d'Arabie aux eaux somaliennes, un jour pour exécuter la mission et deux jours pour faire le chemin inverse. Pendant ce temps, nous

n’aurons aucun support pour les aéronefs de la Navy en Irak et en Afghanistan, ce qui mettrait beaucoup de soldats sur le terrain en danger.

– Et si l’on utilisait un bombardier de notre base d’Al Oudeid ? demanda l’un des participants des rangs du fond.

– Le problème est double. Premièrement, le timing. Nous n’aurons qu’un créneau de cinquante-cinq minutes pour abattre Nabhan dans une zone qui minimise les dommages collatéraux, dis-je en encerclant le petit tronçon de route que nous avions coloré en vert sur la carte. Nos hommes ont passé au crible chaque centimètre de cette route pour déterminer où il y aurait le moins de pertes civiles. À l’exception de ce petit tronçon, le reste du trajet de Nabhan est rouge, donc intouchable. Deuxièmement, neutraliser un véhicule roulant à plus de 60 km/h n’est pas aisé. C’est faisable, mais c’est délicat et le risque de manquer la cible est élevé.

L’expression perplexe sur les visages de ceux qui étaient dans la *Situation Room* était prévisible. Je ne plaidais pas vraiment ma cause.

– Un raid en hélicoptère en Somalie, je ne sais pas trop, dit la secrétaire Clinton. La dernière fois, cela ne s’est pas très bien passé.

Et voilà. Exactement ce que je redoutais. Elle faisait référence au Black Hawk abattu le 3 octobre 1992 à Mogadiscio, en Somalie[1]. Une unité opérationnelle et un élément de Casques bleus avaient tenté de capturer des lieutenants du chef de guerre somalien Mohammed Farah Aidid, mais l’opération avait tourné au désastre. La mission qui ne devait durer qu’une heure était devenue la bataille la plus mortelle pour les Américains depuis la guerre du Vietnam, coûtant la vie à dix-huit soldats et la perte de plusieurs hélicoptères. Malgré l’incroyable courage des forces d’opérations spéciales, l’issue de cette bataille avait opéré un profond changement dans le positionnement des forces américaines à l’étranger. Et l’ombre de ce jour funeste planait sur toutes les missions des forces spéciales impliquant des hélicoptères.

Il était temps de dévoiler ma carte maîtresse.

– J’ai une option de bombardement, mais elle est expérimentale, et… elle nécessiterait tout de même que des hélicoptères se posent pour récupérer les corps et vérifier que nous avons bien eu Nabhan.

L’amiral Mike Mullen me fit un signe de tête pour m’inciter à poursuivre.

– Nous étudions une nouvelle arme à guidage laser qui pourrait être larguée d’un petit avion et qui pourrait frapper une cible se déplaçant à 65 km/h. C’est un obus pesant moins de huit kilogrammes, mais suffisant pour détruire notre cible.

Le président Obama se redressa dans son siège.

– D’où votre avion décollerait-il ?

– Monsieur, nous avons une base clandestine dans un pays voisin d’où nous pouvons faire décoller l’aéronef.

– Est-ce que ce pays serait au courant de notre opération ? demanda Clinton.

– Oui, madame. Nous en avons déjà discuté le concept avec l’ambassadeur américain, qui en informera leur président avant l’attaque. L’ambassadeur pense qu’il pourra obtenir l’accord de notre nation hôte.

Autour de la table, l’atmosphère n’était déjà plus la même.

– Ainsi vous largueriez une petite bombe, et ensuite, les hélicoptères viendraient récupérer les corps ? C’est bien ça ? demanda le Président.

– Affirmatif, monsieur. Mais si vous permettez, monsieur, je continue de penser que l’emploi des hélicoptères en première option reste la meilleure approche. Si la petite bombe manque sa cible, Nabhan pourrait s’échapper, et cela compliquerait considérablement la mission.

Je consultai Gates et Mullen du regard pour voir si j’avais dépassé les bornes. Mais ils restaient tous deux parfaitement stoïques. Clinton ne semblait pas complètement rassurée, mais je sentais qu’elle me soutenait. Contrairement à ce que l’opinion publique se faisait d’elle, je trouvais Clinton presque belliciste. Elle posait toutes

les questions sensibles, mais n'hésitait jamais à faire les recommandations difficiles. J'appréciais son style.

– D'accord, Bill. Laissez-moi y réfléchir, dit le Président.

– Monsieur le Président, avec votre permission, j'aimerais déployer les destroyers au large des côtes somaliennes et positionner les quatre Little Bird avec l'escouade SEAL à bord. Si vous décidez de ne pas conduire cette mission, cela aura été un simple coup d'épée dans l'eau. Mais au moins, ils seront prêts si vous nous donnez le feu vert.

Le Président se tourna vers Gates et Mullen, qui acquiescèrent tous deux.

– D'accord, Bill. Faites ce que vous avez à faire pour être prêts.

Le Président me remercia, puis me demanda de me retirer pour qu'ils puissent parler en privé. J'attendis derrière la porte de la *Situation Room* jusqu'à la fin de la réunion. Au bout de vingt minutes, les membres du comité sortirent et le général Hoss Cartwright vint vers moi.

– Je ne pense pas que le Président va donner son aval, Bill.

J'acquiesçai stoïquement.

– Ils ne sont pas tranquilles avec des hélicoptères en Somalie.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, Cartwright reprit :

– Je sais, je sais. C'est comme ça.

Devant la porte de la salle de crise, le Président parlait encore avec Clinton. Il l'écoutait avec attention. Quand elle eut fini, il la remercia, lui serra la main et l'accompagna vers le couloir de l'aile ouest.

– Quoi qu'il en soit, dit Cartwright, je devrais vous donner une réponse dans les quarante-huit heures.

– Merci, monsieur.

Après le départ de Cartwright, Mullen vint me parler à son tour. Il vérifia que personne ne nous écoutait.

– Je ne sais pas, Bill. C'est une décision difficile pour eux. Mais je pense que vous avez bien plaidé votre cause. Nous verrons bien.

– Oui, monsieur, je comprends. Mais pour que ce soit bien clair : ai-je l'autorisation de déployer les destroyers, les Little Bird et la force d'assaut au large des côtes ?

Alors que Mullen allait me répondre, des hauts fonctionnaires de la Maison-Blanche se rassemblèrent non loin pour la réunion du comité des suppléants dans la *Situation Room*. Nous nous reculâmes dans un coin pour que personne ne nous entende.

– Oui, dit Mullen. Nous avons discuté du prépositionnement après votre départ, et tout le monde est d'accord pour dire que c'est ce qu'il y a de plus avisé à faire. Le Président a juste besoin d'un jour ou deux pour mûrir sa réflexion, expliqua-t-il avant de sourire et d'ajouter : vous avez fait du bon travail, William.

– Merci, monsieur, dis-je en sachant que Mullen ne m'appelait « William » que pour m'exprimer son soutien résolu.

Ce soir-là, je retournai à mon QG à Fort Bragg. Mon personnel me fit un point rapide sur toutes les missions de combat en cours en Irak et en Afghanistan, et à 22 h 00, je regagnai mes quartiers, exténué par le trajet et mon séjour à Washington.

En ouvrant la porte de chez moi, j'entendis Georgeann à l'étage dire au téléphone sécurisé : « Il est au travail. »

– Je suis rentré ! Je suis là ! criai-je en grimpant les escaliers.

Elle me tendit le combiné et, la main sur le récepteur, m'annonça :

– Le général Cartwright.

– Oui, monsieur, dis-je en prenant le combiné.

– Bill, le Président nous a donné son feu vert.

Cela n'a pas été long, pensai-je.

– Super, monsieur !

– Mais avant de pouvoir faire quoi que ce soit contre Nabhan, vous devez attendre l'aval définitif du secrétaire à la Défense.

– Pas de problème, monsieur. Nous aurons une visioconférence dans vingt-quatre heures avec le Pentagone, la Maison-Blanche, l'ambassade à Nairobi et notre officier de liaison du département d'État.

– Quel est votre plan à présent ?

– Monsieur, j'ai contacté le commandement central et le commandement Afrique pour repositionner les deux destroyers au large des côtes de Somalie. Les SEALs et les Little Bird partiront demain en C-17. Nous devrions avoir tous les acteurs en place d'ici 72 heures.

– D'où commanderez-vous l'opération ?

– Monsieur, je retourne en Afghanistan demain. Nous avons beaucoup de choses en cours sur ce théâtre, mais je peux sans problème diriger cette mission de mon QG de Bagram.

– D'accord, Bill. Bonne chance !

Le lendemain matin, j'embrassai Georgeann, montai dans l'avion et débarquai quinze heures plus tard à Bagram pour faire la guerre sous perfusion de Rip It.

– Il est en mouvement, annonça l'officier des opérations.

– Entendu, dis-je en observant quatre individus monter dans la berline bleue et s'éloigner du complexe.

La retransmission vidéo du Predator effectua un léger zoom arrière alors que la voiture quittait les lieux et s'engageait dans une rue voisine.

Sur un autre écran s'affichait le visage du capitaine Pete Van Hooser, le commandant de l'unité SEAL en charge de cette mission. Pete avait le contrôle tactique de l'opération. De son centre de commande en Virginie, il communiquait directement avec les assaillants SEAL à bord du premier destroyer.

Van Hooser était un officier remarquable. À 62 ans, il était le capitaine le plus âgé de l'US Navy. Cet ancien Marine avait décidé sur le tard de devenir un SEAL. Un accident en parachute et des complications à la suite de son opération lui avaient valu l'amputation d'une jambe sous le genou. Mais rien ne pouvait arrêter Pete. Bon coureur, excellent nageur, il ne se plaignait jamais de son handicap. Il était une source d'inspiration pour tous ceux qui le

connaissaient et l'un de mes meilleurs commandants de notre armée.

– Monsieur, les retors tournent, me dit Van Hooser.

– Entendu, les retors tournent, répétai-je en regardant la berline bleue sillonner la petite ville de Brava.

Van Hooser devait garder les hélicoptères sur le pont d'envol jusqu'à ce que l'on ait eu la certitude que le véhicule se dirigeât vers le nord, sur la route du littoral. Le créneau entre le décollage et l'interdiction était de dix minutes. Le vol des hélicoptères devrait être parfaitement synchronisé pour ne pas interférer avec le bombardement effectué par l'aéronef en altitude, tout en étant assez près pour atterrir tout de suite après la frappe. Tous ces mouvements devraient être minutieusement chorégraphiés pour se dérouler dans la zone où il y aurait le moins de dommages collatéraux possible. Si Nabhan ou l'un de ses lieutenants entendaient l'avion ou voyaient les hélicoptères trop tôt, ils pourraient se réfugier dans la ville la plus proche et la mission serait annulée. Il se passerait alors peut-être plusieurs années avant que l'occasion de l'attraper ne se représente.

– C'est lui ? demandai-je à l'assemblée.

Mon agent de liaison des renseignements techniques leva sur moi un regard sans expression.

– Ce n'est pas sûr, monsieur. Tout ce que je peux dire, c'est que la balise que nous surveillons est dans le véhicule. Je n'ai aucun moyen de savoir si Nabhan est dedans ou non.

Nous en revenions au même problème. Nabhan ne portait jamais de téléphone et la seule façon pour nous de le localiser était par son messager. Si nous frappions la berline alors qu'elle ne transportait que le messager et sa petite famille, je devrais vivre avec leurs morts sur la conscience le reste de ma vie.

La berline bleue tourna vers l'ouest en direction de la route du littoral, au soulagement général du SAR. Mais ils pouvaient tout aussi bien aller acheter du pain au marché.

– Quel est le statut de Charlie 3-5 ?

– Monsieur, l'avion est à dix minutes. Le Griffin est armé et prêt au déploiement.

– L'état-major interarmées, ici McRaven, annonçai-je dans le petit microphone sur mon bureau.

– Oui, monsieur, me répondit l'officier supérieur deux étoiles en liaison depuis le Pentagone.

– Demande de permission de conduire les opérations de frappe.

– Monsieur, le secrétaire Gates m'a autorisé à vous accorder cette permission. Bonne chance, monsieur.

La demande était de pure forme. Je savais déjà que si les conditions favorables à l'opération étaient réunies – si la berline bleue s'engageait bien sur la route du littoral, si les forces de frappe étaient en place, et si les dommages collatéraux estimés étaient faibles – le secrétaire nous donnerait le feu vert. Mais c'était une étape à laquelle je devais me soumettre pour respecter les ordres du Président. La berline bleue n'était toujours pas sur la route du littoral, mais je ne voulais pas attendre la dernière minute.

– Monsieur, la cible vient juste de s'engager sur la route du littoral en direction du nord.

L'excitation transparaissait dans le ton de l'officier des opérations, mais comme tout le monde dans le SAR, il s'efforçait de rester impassible et professionnel en dressant à voix haute la liste de la mission.

– Entendu, dis-je en regardant la berline bleue prendre de la vitesse sur la route mal bétonnée.

Si le véhicule maintenait une vitesse de croisière de 65 km/h, il entrerait dans la zone verte dans les quinze minutes qui suivraient. Je levai les yeux sur l'écran de cinquante pouces où s'affichait le visage de Pete Van Hooser.

– Pete, le secrétaire a donné son autorisation. Vous avez toute latitude pour exécuter la mission à votre rythme.

– Entendu, monsieur. Je comprends que nous avons l'autorisation d'exécuter la mission, dit Van Hooser en répétant les mots-clés pour qu'il n'y ait aucun doute possible sur l'ordre.

Mon personnel me tenait au courant minute par minute.

– Monsieur, Charlie 3-5 se rapproche de la position.

– Monsieur, les hélicoptères doivent décoller dans cinq minutes.

– Monsieur, le véhicule-cible maintient son cap et sa vitesse.

Mon officier des opérations se pencha et me murmura à l'oreille :

– Monsieur, il semblerait que la météo change.

– La météo ?

– Des nuages bas. Il est possible qu'ils masquent la cible au moment du bombardement.

Sur l'écran, il y avait en effet des paquets de nuages fins et aériens qui flottaient au-dessus de la route du littoral. En temps normal, cela n'aurait eu aucune conséquence, mais le système de guidage du Griffin nécessitait une vue parfaitement claire sur la cible pour garantir une frappe directe.

À la radio, j'entendais l'officier des systèmes d'armes à bord du Charlie 3-5. Il faisait les dernières préparations pour le décollage et ne semblait pas s'inquiéter de la couverture nuageuse.

– Pete, avez-vous entendu ça ? demandai-je en regardant le grand écran.

– Oui, monsieur.

Son officier des opérations se pencha et lui murmura quelque chose à l'oreille. Van Hooser lui répondit d'un hochement de tête et appuya sur le bouton de communication.

– Monsieur, si le Griffin ne peut pas être lancé, est-ce que nous avons la permission d'utiliser les miniguns ?

Les deux Little Bird étaient équipés de miniguns, des mitrailleuses à cadence élevée redoutablement efficaces, pouvant tirer 6 000 coups à la minute. Mon commandant en second, le lieutenant-colonel Pat Ellis, me lança un regard appuyé comme pour dire « Monsieur, faites attention à ce que vous allez répondre ». Dans mon briefing au Président, j'avais accepté d'utiliser le Griffin comme plateforme principale de frappe. Les SEALs et les hélicoptères n'étaient là que pour récupérer les corps. J'avais vendu une mission

de bombardement, pas une mission d'action directe par des hélicoptères et un commando. Tout écart du plan original irait à l'encontre des recommandations qui m'avaient été faites par le Président.

– Pete, tenons-nous-en à ce qui est prévu, dis-je en jetant un œil à la berline bleue sur la route du littoral. La météo semble encore permettre le lancement du Griffin.

– Entendu, monsieur.

Devant mes yeux, l'action se déroulait sur cinq écrans géants : la berline bleue roulant à vitesse constante sur la route ; les hélicoptères prêts à décoller sur le pont des destroyers, le tronçon de route surligné en vert à maintenant douze minutes des véhicules, le centre de commande SEAL et le centre de commande de l'état-major interarmées. Je savais que la Maison-Blanche, le département d'État et l'ambassade américaine étaient également en liaison vidéo avec mon SAR.

Au-dessus des écrans, une horloge affichait le compte à rebours de la mission. Nous étions à dix minutes. Dix minutes à 65 km/h, et la berline bleue serait dans la zone de tir.

– Monsieur, les hélicoptères ont décollé, annonça calmement Van Hooser.

Les Little Bird s'élevèrent des ponts d'envol des destroyers, se positionnèrent en formation en V pour commencer leur approche de la côte à basse altitude.

Au SAR, tous les regards étaient rivés sur la berline bleue, et l'attention fixée sur la voix de l'officier des systèmes d'armes du Charlie 3-5.

– Alpha 3-3, ici Charlie 3-5, demande permission de larguer quand la cible sera dans la zone validée.

Van Hooser, la voix dénuée de toute angoisse, répondit :

– Entendu, Charlie 3-5, vous avez le feu vert dès que la berline entre dans la zone de tir.

La berline bleue était maintenant à deux minutes. Nos services de renseignements techniques avaient un signal net du téléphone.

L’avion se positionnait pour la frappe.

– Monsieur, il y a des nuages qui arrivent.

Un petit amas clairsemé de nuages filait en direction de la zone cible. Van Hooser le voyait aussi.

– Charlie 3-5, ici Alpha 3-3, comment c’est pour vous ? demanda Van Hooser à l’officier des systèmes d’armes.

– Monsieur, tout est bon de mon côté. Nous sommes à environ une minute du largage.

La berline bleue poursuivait sa route sans savoir que dans soixante secondes tous ses occupants seraient morts.

Au large, les hélicoptères avaient établi un point stationnaire. En faisant des cercles à quelques mètres de la surface de l’eau, ils maintenaient leur position en attendant l’ordre de Van Hooser.

– Trente secondes. Vingt. Dix. Le véhicule est dans la zone de tir, annonça l’officier des opérations.

Sur l’horloge, le compte à rebours tournait toujours. La berline bleue continuait sa route. Personne ne dit mot. Je savais qu’à bord de l’avion, l’officier des systèmes d’armes et son équipe alignaient le véhicule avec le système de ciblage du Griffin. Ils avaient un créneau de quinze minutes et voulaient assurer son tir.

Les aviateurs de mon personnel avaient une fenêtre de messagerie instantanée ouverte avec le centre de commande SEAL et l’équipe. Mon officier des opérations se détourna de son ordinateur et dit à voix basse :

– Monsieur, d’après les messages en chat, l’équipe semble avoir du mal à accrocher la cible.

– Entendu, dis-je en levant les yeux sur l’horloge. On a encore le temps.

Van Hooser semblait calme derrière son bureau, mais je savais qu’il voulait, tout comme moi, que la bombe soit larguée au plus vite. Le compte à rebours continuait inexorablement à s’égrener.

– Il reste dix minutes, annonça le sous-officier du SAR.

Le maître des renseignements suivait le déplacement de la berline bleue sur une carte digitale. Le véhicule avait parcouru un tiers de la zone de tir.

Derrière Van Hooser, le personnel s'activait.

– Monsieur, annonça-t-on dans mon SAR, Charlie 3-5 a du mal à accrocher la cible.

– Monsieur, dit quelqu'un d'autre, les nuages sont sur la côte, je ne sais pas si Charlie 3-5 peut voir la cible.

Je me retins d'appeler Van Hooser, mais je voyais l'inquiétude grandissante sur son visage.

Van Hooser articula quelque chose en silence à ses officiers avant de se tourner vers la caméra.

– Monsieur, vous savez que je surveille tout ça. Je vais repositionner les hélicoptères à un kilomètre et demi de la côte. Nous sommes en contact avec l'équipe qui pense toujours pouvoir accrocher la cible avant qu'elle ne quitte la zone de tir.

– Entendu, Pete.

Je regardai l'horloge. Plus que sept minutes.

Dans le SAR vint une autre annonce :

– Monsieur, Charlie 3-5 dit qu'ils accrocheront la cible dans deux minutes.

– Ça va être serré, dit mon second en faisant les cent pas derrière moi.

Les sept minutes devinrent six, puis cinq, puis quatre. Sur l'écran, Van Hooser donnait des instructions à son personnel. Le temps pressait. Dans le SAR, la carte digitale montrait la berline bleue proche de la fin de la zone de tir. Dès qu'elle entrerait dans le petit village non loin, une frappe ferait d'innocentes victimes dans la population civile.

– Monsieur, dit mon officier des opérations, Charlie 3-5 dit ne pas pouvoir accrocher la cible à cause des nuages qui la masquent.

– Merde !

Il y avait effectivement une fine bande de nuages bas qui masquait par intermittence la berline bleue. Van Hooser avait ordonné aux hélicoptères de se mettre en mouvement vers la cible.

– Monsieur, les hélicos sont à l'approche, annonça l'officier des opérations. Une minute du véhicule cible.

Van Hooser appuya sur le bouton de communication et regarda droit dans l'objectif de la caméra.

– Chef, demande de permission d'utiliser les miniguns.

Sur l'écran, le village était désormais en vue. La berline y serait dans quelques instants. Si Nabhan était bien dans ce véhicule, c'était peut-être notre dernière chance. S'il n'y était pas, je serais responsable de la mort de quatre innocents.

– Passez aux miniguns ! hurlai-je.

– Entendu. Passez aux miniguns !

En formation serrée, les quatre hélicoptères traversèrent la plage. Le conducteur de la berline bleue, conscient d'être poursuivi, accéléra immédiatement.

– Monsieur, les hélicos sont pris à partie, annonça le sous-officier du SAR.

Les hélicoptères se mirent aussitôt en formation d'attaque et ripostèrent avec les miniguns. La berline faisait des zigzags pour éviter les tirs. Sur les images retransmises par le Predator, le feu nourri des miniguns apparaissait comme un flux continu rouge et jaune. Les tirs ne durèrent pas plus de cinq secondes. Le conducteur et ses passagers étaient morts et le véhicule alla finir sa course dans le fossé, encore fumant des tirs encaissés.

Personne dans le SAR ne dit mot. Nous avions tous les yeux fixés sur l'écran. Les deux hélicoptères armés restèrent en vol stationnaire tandis que les deux autres Little Bird se posèrent sur la route.

Avant même que les patins ne touchent terre, les quatre SEALs de chaque appareil sautèrent au sol et filèrent vers la voiture fumante, armes levées, prêts à engager toute menace s'il y avait des survivants.

Deux minutes passèrent quand la voix de Van Hooser rompit le silence :

– Chef, nous avons quatre hommes en âge de servir dans l'armée, tous décédés. Nous allons récupérer les corps et les ramener pour identification.

– Entendu, Pete. J'ai compris quatre hommes en âge de servir dans l'armée, tous décédés. Nous restons en contact.

Alors que les SEALs dégageaient les corps de l'épave de la berline, un petit groupe de villageois se forma autour d'eux. L'officier SEAL alla à leur rencontre et leur demanda de reculer, ce qu'ils firent aussitôt. Ils semblaient plus intéressés de savoir qui se trouvait dans le véhicule qu'autre chose.

En moins de quinze minutes, les corps furent placés dans les sacs mortuaires et montés à bord d'un des hélicoptères. Les Little Bird s'élevèrent dans les airs et mirent le cap sur les destroyers.

Il se passa une heure avant que Van Hooser ne reprenne contact. À son large sourire et à l'éclat de ses yeux, je devinais qu'il avait de bonnes nouvelles.

– Monsieur, nous avons envoyé les photos au FBI et avons reçu la confirmation que l'un des hommes est… Saleh Nabhan.

Je m'efforçais de contenir mon excitation. Tuer des hommes n'est pas un sport. Mais faire justice en éliminant des hommes comme Nabhan, responsable de centaines de morts, cela faisait du bien.

– Et les trois autres ?

– Tous des complices reconnus de Nabhan.

– Bravo, Pete !

Van Hooser afficha un grand sourire et rendit l'antenne.

Le personnel du SAR devait maintenant fournir des comptes rendus détaillés à l'état-major interarmées, la Maison-Blanche et toutes les grandes agences. Dans l'après-midi, on m'informa que l'amiral Mullen demandait à me contacter en visioconférence.

– Eh bien, William, félicitations ! me dit-il avec une joie sincère. Le Président m'a demandé de vous transmettre ses félicitations.

– Merci, monsieur.

– Une chose, cependant, Bill.

– Oui, monsieur ?

Mullen esquissa un sourire narquois.

– Je me souviens parfaitement vous avoir entendu dire au Président que vous n'utiliseriez pas les Little Bird pour une action directe.

– Eh bien, monsieur…

– Le Président semble s'en souvenir aussi.

– Oui, monsieur, fis-je en hésitant un instant. Malheureusement, l'avion ne pouvait accrocher la cible, et j'ai dû prendre la décision de laisser filer Nabhan ou de faire intervenir les Little Bird.

Mullen se pencha vers l'objectif et son visage emplit tout mon écran. Il me lança un regard paternel, avec une pointe de sévérité et une pointe de fierté.

– Bon, William, passons pour cette fois, dit-il en masquant un sourire amusé avec sa main.

– Entendu, monsieur, répondis-je en lui retournant son sourire.

– Retournez travailler, Bill. Il y en a d'autres à attraper.

– Oui, monsieur.

Je le saluai et rendis l'antenne.

Au cours des trois années qui suivirent, les forces opérationnelles capturèrent ou éliminèrent plus de deux mille individus d'importance moyenne ou élevée par an, des individus qui représentaient une menace pour nos forces en Irak, en Afghanistan et pour notre patrie. Au cours de ces opérations, plus de trois cents soldats des opérations spéciales perdirent la vie et des milliers furent blessés. Certains en gardèrent des séquelles qui leur interdisaient tout retour à une vie normale.

Pas un jour ne passe sans que je ne pense aux sacrifices de ces hommes et de ces femmes. Il est facile de juger ces guerres aujourd'hui et de dire qu'elles n'ont, de toute évidence, pas délivré la paix ou le changement que nous espérions. Mais… combien

d’autres Américains ou alliés seraient morts dans des ambassades, des avions, des tours, des métros, des hôtels ou dans la rue si nous n’avions pas éliminé des terroristes comme Saleh Nabhan, ou tous les autres qui ont comploté contre nous ? Nous ne le saurons jamais, mais je prends un certain réconfort à penser que quelque part dans le monde, un grand leader, un brillant scientifique, un médecin qui sauve des vies, un artiste renommé, une mère ou un père aimant, quelqu’un dont la contribution change le monde, cette personne est encore vivante aujourd’hui, parce que mes hommes ont fait leur travail.

Et cela suffit pour que je dorme bien la nuit.

CHAPITRE SEIZE

LA NOUVELLE GÉNÉRATION GRANDIOSE

Le Fantassin inconnu

La pièce avait cette odeur stérile typique des chambres d'hôpital : un mélange d'alcool, d'air froid et de peur. J'étais passé par la salle des infirmières pour prendre une combinaison. Pour entrer dans la zone stérile, chaque visiteur devait enfiler par-dessus ses vêtements une combinaison intégrale blanche et mettre un masque, des gants en caoutchouc et des chaussons bleus.

Nous étions en mai 2007 à Landstuhl, en Allemagne, où se trouvait le premier complexe hospitalier militaire d'Europe. J'étais un amiral deux étoiles en charge de toutes les forces d'opérations spéciales en Europe et en Afrique. Mes fonctions m'amenaient souvent à venir de mon QG de Stuttgart rendre visite aux soldats blessés au combat en Irak et en Afghanistan. Beaucoup d'entre eux souffraient de graves blessures, tellement graves qu'ils devaient transiter par Landstuhl jusqu'à ce que leur état soit suffisamment stable pour supporter le trajet de retour aux États-Unis.

Je profitais de la tournée des blessés des opérations spéciales pour faire un arrêt à l'unité des soins intensifs.

– Quelle est l'histoire de cet homme, doc ? demandai-je en ajustant mon masque.

– Monsieur, tout ce que je sais, c'est que son unité a été touchée par un EEI (engin explosif improvisé). Comme vous allez le voir, la

déflagration lui a causé de sérieuses blessures.

– Quel est le pronostic ?

– Il va s'en sortir, mais la convalescence sera très longue.

Le médecin marqua une pause avant de reprendre :

– La règle veut qu'il n'y ait aucun contact dans la chambre stérile. Veuillez, s'il vous plaît, ne pas le toucher, même s'il veut vous serrer la main.

– Entendu. Je comprends.

Le médecin hocha la tête, poussa la porte et me précéda dans la pièce.

Allongé sur le lit, complètement nu, il y avait un jeune soldat qui ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Son corps était tout boursoufflé. Le haut de son torse était couvert de brûlures. Il avait perdu la moitié d'une jambe et une grande partie de l'autre. Son visage était tellement tuméfié que ses yeux n'étaient plus que deux fentes. Ses lèvres avaient entièrement brûlé. Il avait le corps hérissé de tubes, et les appareils qui surveillaient ses fonctions vitales bipaient en continu.

– Monsieur, il ne peut pas parler, mais il vous entend et il aime recevoir des visites.

Je m'avançai lentement jusqu'à son lit et fis attention de ne rien toucher.

– Hé, mon grand, je suis l'amiral McRaven.

Je vis qu'il était conscient de ma présence.

– Vous êtes drôlement amoché, dis-je.

Il esquissa un très vague sourire et tendit sa main vers la table de chevet. Le médecin attrapa un porte-bloc et le tendit au soldat.

– Il aime écrire ses réponses.

Avec le crayon attaché, il gribouilla : « Vous devriez voir l'autre gars ! »

Je ris, et il rit avec moi.

– Ils ont l'air de bien s'occuper de vous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit…

Il s'empara à nouveau du porte-bloc et écrivit : « Une bière ». Le médecin me regarda et secoua la tête à contrecœur.

– Vous savez quoi ? Vous allez rentrer au pays, reprendre du poil de la bête, et je paierai ma tournée.

Il hocha la tête.

Je ne savais pas trop quoi dire. Et pourtant, j'avais été dans ce genre de situations des centaines de fois. Le mieux était encore de parler de tout et de rien. En temps normal, je connaissais le soldat ou son unité, et j'avais des choses plus personnelles à lui dire. Je fis le tour du lit pour rejoindre le médecin.

– C'est un Marine ou un soldat ? lui demandai-je tout bas.

– Je ne sais pas, monsieur. Je ne suis que le médecin de garde. Mais je peux demander.

– Ce n'est pas la peine.

Je retournai de l'autre côté du lit et me penchai sur le jeune homme.

– Vous êtes un Marine ou un soldat ?

La question semblait l'agiter. Il me pointait du doigt un tatouage sur le haut de sa cuisse. Il devait penser qu'il était entièrement visible, mais ses brûlures étaient telles qu'il n'en restait que de vagues contours.

Je m'approchai et vis un grand « 1 » rouge : la 1re division d'infanterie (*The Big Red One*).

– Vous êtes un soldat.

Il attrapa le porte-bloc et écrivit : « infanterie ».

L'infanterie est l'unité la plus dure de l'armée. Les soldats sont constamment sur les routes, à pieds, avec leur barda sur le dos, toujours en première ligne. Il faut être fort et athlétique pour survivre dans l'infanterie, surtout en temps de guerre.

Je regardai le corps meurtri de ce jeune homme en me demandant s'il était conscient de l'étendue des dégâts.

Voyant que j'évaluais sa condition physique, une ombre passa sur son visage tuméfié. Il roula vers moi et écrivit en lettres capitales :

« JE RETOURNERAI DANS L'INFANTERIE ! »

Je lus la note à voix haute, et il acquiesça en tapotant le porte-bloc comme pour insister.

– Oui, oui, bredouillai-je. Vous retournerez dans l'infanterie.

Il sourit et roula de nouveau sur le dos.

D'une certaine façon, je le croyais. J'en avais été témoin de nombreuses fois. Ces jeunes hommes et ces jeunes femmes s'étaient engagés dans l'armée avec une détermination sans faille. Rien ne pouvait les empêcher de poursuivre leurs rêves. Les revers comme celui-ci… Eh bien, c'est parfois le prix à payer quand on est un soldat.

Je ne revis jamais ce jeune homme. Mais j'aime à croire qu'il marche aujourd'hui aux côtés de ses compagnons d'armes sur deux prothèses qui donnent à sa démarche une belle allure enthousiaste. J'aime à croire que son corps a complètement désenflé et que son tatouage délavé a retrouvé son éclat et ses couleurs d'origine. J'aime à croire qu'il a retrouvé une certaine normalité. J'aime le croire, parce que je dois le croire. *Il ne m'a pas laissé le choix.*

Le Premier-Maître (SEAL) Mike Day

La vie a une dimension mystique, je le sais d'expérience. En tant qu'homme de foi, j'ai assez souvent senti la main de Dieu pour savoir qu'il existe. Mais quand on voit son œuvre de près, quand après avoir examiné tous les dénouements possibles et déterminé qu'un seul pouvait arriver, mais qu'ensuite il se passe autre chose, alors on sait qu'il y a une force plus grande en jeu, une force que les yeux ne voient pas.

L'infirmière de l'unité de soins intensifs de Landstuhl n'en revenait pas.

– J'ai vingt ans de métier, et cela fait trois ans que je travaille à Landstuhl. J'ai vu les pires blessures de guerre…

Des sanglots la saisirent. Des sanglots de joie.

– Je n'avais jamais vu quelqu'un aussi… abîmé, poursuivit-elle. Il avait seize blessures par balles… Il…

Elle prit une profonde inspiration.

– Et il va s'en sortir.

Je souris et les remerciai elle et son équipe pour tout ce qu'ils avaient fait pour mon frère d'armes SEAL. Elle me regarda et secoua la tête.

– Nous n'y sommes pour rien.

Je comprenais. La vie était ainsi faite.

L'homme allongé dans la chambre d'hôpital était le premier-maître Mike Day. Mike avait servi avec moi dans la SEAL Team Three. C'était un sacré personnage : plutôt grande gueule, mais dans un esprit bon enfant. Il avait toujours une blague à raconter. Il ne prenait jamais rien trop au sérieux. Mais c'était un excellent combattant SEAL et un bon marin. Nous nous étions perdus de vue après avoir quitté la côte Ouest. Nous voilà réunis dans la pire des situations. À l'hôpital.

J'appris en parlant avec l'escorte militaire de Mike ce qui s'était passé. Mike dirigeait une escouade des forces conjointes américaines et irakiennes pour un raid sur une habitation en Irak. Un officier irakien ouvrait la marche, suivi de près par Mike et ses hommes. Ils se postèrent derrière une porte donnant sur la cuisine. Sur l'ordre de Mike, l'officier irakien ouvrit la porte en grand, et les hommes s'engouffrèrent dans la pièce, qui se révéla ne pas être une cuisine comme ils s'y attendaient, mais une petite antichambre. L'officier irakien se figea, ainsi que tous les hommes.

Mike savait que le temps pressait. Les ennemis les avaient certainement entendus. Mike ordonna aux Irakiens d'aller dans la pièce suivante, mais la peur l'emporta et ces derniers battirent en retraite.

Mike prit les choses en main et dirigea le reste de l'escouade dans la pièce suivante, mais ils avaient perdu de précieuses secondes. Quatre insurgés les attendaient avec des armes automatiques et ouvrirent aussitôt le feu. Les balles volaient de partout. Mike fut immédiatement touché. Sa veste en kevlar protégeait sa poitrine,

mais ses bras et ses jambes furent criblés de balles. Le tir ennemi coupa la carabine M-4 de son corps, et il s'effondra au sol, touché par vingt-sept tirs directs en l'espace de quelques secondes. Trois hommes derrière lui furent tués, dont un jeune officier SEAL, abattu d'une seule balle dans la nuque.

Au sol, alors qu'il se vidait de son sang, Mike réussit à sortir son pistolet de son holster, et à tuer les insurgés un par un. Puis, avec un calme olympien, il prit sa radio et signala à l'équipe restée à l'extérieur que la voie était dégagée. Du Mike Day tout craché ! Les secours le stabilisèrent sur place avant de le transférer dans la journée à Landstuhl. Sur le moment, personne ne pouvait dire s'il survivrait.

Comme souvent lors de mes visites à l'hôpital, Georgeann m'accompagnait. Nous vîmes à travers la fenêtre que Mike était allongé sur le dos, le corps relié à toutes sortes de tubes et d'appareils. L'infirmière nous ouvrit la porte et nous demanda de ne pas rester trop longtemps. Mike devait encore se faire opérer avant de pouvoir être rapatrié.

À mon entrée, Mike se redressa, leva la main en l'air et lança d'une voix forte :

– Hé, skipper ! Content de vous voir !

– Michael ! le saluai-je tout aussi bruyamment. Encore une de vos excuses pour ne pas aller travailler ?

– Non, monsieur. Je me prépare pour le prochain combat.

Je secouai la tête et ris.

En m'approchant du lit, je pus mesurer l'étendue des dégâts. Il n'y avait pratiquement pas un seul endroit de son corps qui n'avait pas été criblé de balles. Seul son torse, protégé par la veste en kevlar était indemne.

Je restai à son chevet une bonne demi-heure à l'écouter parler. Au fil des minutes, je le voyais cependant lutter pour rester éveillé. Enfin, il me regarda droit dans les yeux et me demanda :

– Monsieur, à votre avis, quand vais-je retrouver les gars ?

En voyant son corps ravagé et la poche de stomie reliée à son intestin, je connaissais la réponse, mais la vérité n'est pas toujours bonne à dire.

– Dès que vous pourrez me battre au parcours d'obstacles.

Mike fit rouler ses yeux et sourit.

– Dans peu de temps, alors !

La morphine commençait à faire effet et il s'endormit peu à peu.

Quand je repense aux centaines d'hommes et de femmes à qui j'ai rendu visite à l'hôpital, je me dis que chacun d'eux – tous autant qu'ils étaient – m'avait posé la même question : « Quand vais-je pouvoir retourner dans mon unité ? Quand vais-je rejoindre mes compagnons d'armes ? Quand vais-je retourner au combat ? » Quel que soit leur état, ils ne pensaient qu'à leurs amis, leurs coéquipiers, leurs camarades toujours au front. Jamais – pas une seule fois – n'ai-je entendu un soldat se plaindre de son sort. Des soldats qui avaient perdu leurs jambes, des soldats paralysés, des soldats qui n'auraient plus jamais une vie normale… aucun ne s'apitoyait sur son sort.

Dans le courant de la semaine, Mike fut rapatrié aux États-Unis. Ses blessures étaient trop lourdes pour qu'il puisse retourner un jour au combat, mais cela ne l'empêcherait pas de servir ses frères d'armes. Aujourd'hui, Mike accompagne les vétérans souffrant de stress post-traumatique et de traumatismes crâniens. Il sert la nation du mieux qu'il peut. Après cette visite, et chaque fois que l'occasion se présenterait, je ferais des parcours d'obstacles avec l'intime conviction qu'un jour, Mike viendrait me défier sur le terrain. Il fallait que je sois prêt.

Sergent Brendan Marrocco

Alors que mon agent de sécurité s'arrêtait devant l'entrée de l'hôpital Walter Reed de Washington, D.C., l'adjudant-chef Thompson sortit du bâtiment principal et m'accueillit avec un large sourire.

– Monsieur, content de vous revoir, dit-il en me saluant.

– Merci, adjudant-chef, fis-je en lui serrant la main. Où est votre frère, l'autre adjudant-chef Thompson ?

Il sourit.

C'était une blague. Les « jumeaux » Thompson étaient les deux sous-officiers les plus hauts gradés chargés de la défense des droits des soldats des opérations spéciales au Walter Reed. L'un était blanc, l'autre, noir. Mais ils étaient avant tout des soldats, et sacrément fiers de l'être.

– Monsieur, il est au centre d'entraînement avancé en train de parler aux nouveaux patients.

Le centre était un complexe de 2 900 m^2 où les soldats ayant été amputés apprenaient à retrouver une certaine normalité. Il était doté d'un laboratoire de prothèses dernier cri, des meilleurs appareils de rééducation et de médecins de classe mondiale. Mais ce qui le rendait vraiment spécial, c'étaient les soldats qui, malgré des circonstances accablantes, faisaient preuve de la plus grande solidarité, chacun cherchant à aider son prochain sur le chemin de la guérison, quelles que soient ses propres blessures.

J'aimais ces visites au centre. J'avais l'impression de me retrouver sur le broyeur du stage SEAL pour les exercices physiques du matin. Tout le monde se charriait, tout le monde se défiait. Personne ne vous laissait vous apitoyer sur votre sort. « Arrête de te plaindre. Tu as perdu tes deux jambes, et alors ? Tu vas pouvoir en avoir de plus grandes et les femmes te regarderont peut-être enfin ! »

Cela faisait environ une heure que j'étais avec des soldats de nos forces d'opérations spéciales, quand l'adjudant-chef Thompson vint me prendre à part.

– Monsieur, il y a un soldat de la 25e division d'infanterie que j'aimerais vous présenter. Son véhicule a percuté une mine EEC en Irak, et il a dû subir une quadruple amputation. Son unité est toujours déployée à l'étranger, il n'a donc eu aucun visiteur.

– Pas de problème, adjudant-chef. Par où se trouve-t-il ?

Thompson me fit un signe discret de la tête vers ma gauche.

Adossé au mur, un jeune homme se balançait sur des prothèses provisoires attachées à ce qu'il lui restait de jambes. Ces prothèses ne le surélevaient que d'une dizaine de centimètres du sol. Il devait se préparer physiquement à recevoir et à s'adapter à des futures prothèses complètes et définitives. Le souffle de l'engin explosif de circonstance ne lui avait pas seulement arraché les deux jambes, il lui avait également coupé les deux bras, brûlé son cou et lacéré son visage.

J'avais vu beaucoup d'amputés, mais quand la silhouette humaine est à ce point transformée par la violence humaine, on ne peut qu'être abasourdi.

L'adjudant-chef le vit dans mon regard.

– Je sais, monsieur, dit-il en partageant ma désolation.

Je laissai là Thompson et m'avançai vers le jeune homme. Je mis un genou à terre pour lui parler face à face.

– Bonjour, dis-je en tendant la main pour serrer ce qui lui restait de son bras droit.

Il me regarda en essayant de deviner mon grade.

– Vous êtes un général ? demanda-t-il en voyant les quatre étoiles sur ma poitrine.

– Un amiral, rectifiai-je en souriant. Comment vous appelez-vous ?

– Brendan Marrocco.

– Je crois savoir que vous faites partie du Tropic Lightning, dis-je en faisant allusion au surnom de sa division d'infanterie.

– Oui, monsieur ! fit-il en essayant de se tenir un peu plus droit. Compagnie Alpha, 2e bataillon, 27e régiment.

– Cela a été dur en Irak.

Il baissa les yeux vers le sol, là où auraient dû être ses jambes, puis parcourut la salle pleine d'amputés.

– Oui, mais pas aussi dur que pour certains.

J'eus du mal à cacher mon étonnement. « *Pas aussi dur que pour certains… »* Il n'avait plus ni bras ni jambes, il avait le corps strié de

brûlures et de plaies, mais cela aurait pu être pire ?

À côté de Marrocco se tenait un autre jeune homme.

– Monsieur, voici mon frère, Mike.

Je saluai Mike, qui était visiblement dévasté par ce qui était arrivé à son cadet. La tristesse sur son visage était poignante. Je me tournai à nouveau vers Marrocco.

– Est-ce qu'on s'occupe bien de vous ici ?

– Oui, monsieur ! Les médecins et les infirmières sont formidables, et j'adore être avec les autres gars.

– Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

Il n'hésita pas une seconde :

– Oui, monsieur. J'aimerais retourner à Hawaï pour voir ma compagnie à son retour d'Irak.

Si vous avez de la chance, vous aussi, vous rencontrerez quelqu'un dont l'existence tout entière a été bouleversée, et qui vous sera une source d'inspiration, parce qu'il vous montrera qu'il est possible de surmonter les plus grands revers de fortune. À travers lui, il vous semblera que la condition humaine, quelle que soit la forme qu'elle prend, est parfaite. Et cette rencontre, vous ne l'oublierez jamais. Ce face-à-face avec le jeune Brendan Marrocco fait partie de ces moments forts dans ma vie. Il dut voir quelque chose dans mes yeux – la pitié, le chagrin, le regret – parce qu'il releva la tête bien droite et sourit.

– Monsieur, dit-il en me touchant avec le moignon qui lui servait de bras. J'ai vingt-quatre ans et toute la vie devant moi. Tout ira bien.

Tout ira bien.

Je n'oublierai jamais ces mots, et quand je trouve la vie un peu dure avec moi, je me souviens de ce moment. Et cela m'est arrivé plus d'une fois. Je me répétais alors ces mots, encore et encore. *Tout ira bien.*

Pour qu'une nation perdure et s'épanouisse, elle doit transmettre à ses citoyens les idéaux qui ont fait d'elle une grande nation, elle doit leur instiller un esprit indomptable, une volonté d'avancer quelle que soit la difficulté rencontrée en chemin, aussi long soit ce chemin, et

aussi incertaine puisse en être la destination. Le peuple doit être intimement convaincu que demain sera un jour meilleur – s'il se bat pour qu'il soit meilleur, et s'il ne s'avoue jamais vaincu. J'ai vu cet esprit indomptable en mes parents et en ceux qui ont survécu à la Grande Dépression et à la Seconde Guerre mondiale. Je l'ai vu également chez des soldats, des marins, des aviateurs, des Marines avec qui j'ai servi en Irak et en Afghanistan. Plus tard, en tant que président honoraire de l'université du Texas, je l'ai vu tout aussi vivace chez les jeunes étudiants. Des champs de bataille aux salles de classe, j'ai vu des jeunes hommes et des jeunes femmes de cette génération tant décriée des milléniaux. On les dit surprotégés, on dit qu'ils prennent tout pour acquis, qu'ils sont trop sensibles. J'ai trouvé qu'ils n'étaient rien de tout ça. Ils sont courageux, héroïques et aussi patriotiques que leurs parents et leurs grands-parents l'ont été avant eux. Ils se sont battus et certains ont trouvé la mort en Irak et en Afghanistan. Ce sont ces mêmes jeunes Américains qui construisent nos ponts, découvrent de nouveaux traitements médicaux et enseignent à nos enfants. Ces hommes et ces femmes prennent l'uniforme et vont au front pour protéger autrui. Ils ne sont pas comme ceux de ma génération. Ils sont meilleurs. Ils sont plus inclusifs. Ils ne voient ni la couleur, ni l'ethnie, ni l'orientation sexuelle. Ils valorisent les gens à leur amitié et à leurs talents. Ils sont plus engagés. Ils ne vont pas rester les bras croisés et regarder les gens souffrir. Ils posent plus de questions. Ils veulent comprendre. Comprendre pourquoi nous entrons en guerre, pourquoi nous augmentons notre déficit, pourquoi nous ne pouvons pas faire autrement en innovant. Ils prennent des risques, ils entreprennent, ils donnent de leur temps et de leur énergie. Et par-dessus tout, ils sont optimistes… En ces temps incertains, cette génération croit que demain sera un jour meilleur. Et je suis convaincu que l'histoire reconnaîtra un jour que ces jeunes Américains ont été la plus grande génération de ce siècle, et je sais, sans l'ombre d'un doute, que tout ira bien.

Brendan Marrocco se rendit à Hawaï juste à temps pour le retour de la 25e division d'infanterie. En 2012, il bénéficia avec succès d'une greffe de deux bras. Aujourd'hui, il sillonne le pays pour

raconter son histoire et venir en aide à ceux… *qui ont eu moins de chance que lui*.

CHAPITRE DIX-SEPT

LE TRIDENT DE NEPTUNE[1]

Un lieu confidentiel aux États-Unis

Avril 2011

– **A**vec une apostrophe.

– Pardon, monsieur, quoi ?

– Avec une apostrophe, dis-je. C'est « *Neptune's Spear* », avec une apostrophe.

Le jeune capitaine de corvette me regarda avec surprise.

– Monsieur, l'ordinateur ne génère pas de nom avec une apostrophe.

– Bien sûr que non.

Il sourit et acquiesça.

– J'aime bien.

Il prit un marqueur et écrivit en gros sur le tableau blanc : Opération Neptune's Spear – Bref résumé pour le chef d'état-major des armées

Cela peut paraître idiot, mais j'avais beaucoup réfléchi au nom de l'opération. Je voulais qu'il symbolise les origines marines des forces d'assaut SEAL, et qu'il représente la justice sous la forme du trident du dieu des mers. Je voulais un nom qui fasse écho au commando trié sur le volet, un nom dont les gens se souviendraient si la mission

était un succès ou qu'ils oublieraient en cas d'échec. Dans mon bureau de Fort Bragg, il y avait une petite statue en bronze que j'avais achetée chez un antiquaire à Venise. Elle représentait le dieu grec Poséidon sur un cheval des mers. Poséidon tenait un long trident, le cheval se cabrait, les deux pattes avant en l'air, sa queue flottant derrière lui, prêt à attaquer. Normalement, je ne raffole pas de ce genre de symbolisme un peu mièvre. Mais la statue accrocha mon regard, et je dois avouer qu'elle avait quelque chose. Alors, quand il fallut baptiser notre opération, j'ai repensé à cette statue de bronze. Je ne pouvais pas l'appeler « le trident de Poséidon », parce qu'en cas d'échec, tous les gens de ma génération penseraient au film catastrophe *L'Aventure du Poséidon,* et c'est ce qu'ils retiendraient de la mission. D'où « *Neptune's Spear* » – avec une apostrophe.

Trois mois plus tôt, le directeur adjoint de la CIA, Michael Morell, m'avait informé que l'agence avait une piste sur le lieu où se trouvait Oussama ben Laden. En interrogeant et en suivant différents messagers, en recoupant ces informations avec les données recueillies par les services de renseignement, la CIA avait localisé un vaste complexe fortifié à Abbottabad, au Pakistan. Le complexe était sur la route de l'académie militaire pakistanaise, à environ un kilomètre et demi d'un gros entrepôt de munitions. Des photos avaient révélé la présence d'un individu qu'ils avaient surnommé le « *pacer* » (l'arpenteur). C'était un homme de grande taille, en longue chemise flottante, qui faisait les cent pas dans l'enceinte des murs sans jamais en sortir. Les renseignements étaient intéressants, mais à vrai dire, il y avait eu des douzaines de signalements de ben Laden depuis 2001, et aucun n'avait été concluant. Il fallait cependant admettre que cette piste semblait beaucoup plus prometteuse.

Après le briefing de la CIA, je fis mon rapport au secrétaire Gates et à l'amiral Mike Mullen au Pentagone. Le bureau du secrétaire à la Défense se trouvait dans la coursive extérieure du Pentagone. C'était une longue et vaste pièce bénéficiant d'une vue sur la rivière Potomac et le centre de Washington qui s'étendait derrière le cours

d’eau. Sur les murs, les portraits de Lincoln, de Washington et de soldats anonymes rappelaient que les décisions du secrétaire affectaient la nation tout entière.

– Qu’en pensez-vous, Bill ? me demanda le secrétaire.

– Monsieur, c’est un complexe. Nous faisons des raids sur des complexes toutes les nuits en Afghanistan. Ce n’est tactiquement pas difficile. Le tout est d’atteindre la cible sans se faire repérer, mais une fois sur place, c’est assez simple.

– Combien d’hommes vous faut-il ? demanda Mullen.

– Monsieur, un raid sur un complexe requiert en général entre cinquante et soixante-dix hommes. On isole le complexe et on positionne de petits éléments à des points de blocage stratégiques. La force d’assaut fait une brèche et s’empare de la cible. Il faut compter une équipe médicale, une équipe d’exploitation des informations recueillies, de biométrie, etc. Mais encore une fois, tout dépendra du moyen d’arriver à la cible.

– Quel est le nombre minimum d’hommes dont vous avez besoin ? voulut savoir le secrétaire.

Je réfléchis un instant. C’était un très grand complexe. Il faisait plus de 2 700 m^2.

– Disons entre vingt-cinq et trente, mais les risques sont plus élevés.

– D’accord, Bill, dit Mullen. Je ne sais pas s’il faut agir maintenant. C’est la CIA qui a la main, mais ils vont, à un moment ou un autre, vous demander conseil et assistance pour planifier ça.

– Pas de soucis, monsieur. Nous sommes prêts à les assister en tout.

– Combien de temps restez-vous ici, Bill ? demanda le secrétaire.

– Monsieur, je retourne en Afghanistan ce soir, mais je reviens dès que l’on a besoin de moi.

– William, dit Mullen, vous ne pouvez parler de cette mission à personne. La moindre fuite pourrait être désastreuse.

– Je comprends, monsieur. Mais quand la CIA voudra planifier la mission, je devrais étendre le cercle des initiés.

Le secrétaire et l'amiral Mullen me remercièrent et je repartis l'après-midi même pour l'Afghanistan. Un mois plus tard, je reçus un appel du vice-président du comité des chefs d'état-major interarmées, le général Cartwright, me demandant de retourner à Washington pour des réunions avec la CIA. Ce n'était pas dans mes habitudes de quitter aussi souvent le champ de bataille pour retourner aux États-Unis, mais les choses commençaient à s'échauffer en Libye et une grande partie de mon personnel pensait que je me rendais à des discussions top secrètes avec l'état-major interarmées ou la Maison-Blanche.

En tant que commandant, tous mes faits et gestes étaient enregistrés par le personnel de mon centre des opérations et inscrits sur notre journal de bord numérique. Mes allées et venues étaient connues, seules les raisons de mes déplacements n'étaient pas notifiées. Mon second, le lieutenant-colonel Art Sellers, était le seul membre de mon personnel à savoir que quelque chose d'inhabituel se tramait. Sellers était un Ranger et il me secondait depuis un an. Il m'accompagnait dans tous mes déplacements. Son travail consistait à vérifier que toutes les décisions qui relevaient du commandement avaient mon attention. Il examinait tous les documents qui arrivaient sur mon bureau. Il coordonnait toutes les visites. Il passait en revue tous les appels et gérait toutes les petites crises qui font le quotidien d'un centre de commande important. Il comptait parmi mes meilleurs éléments et je lui faisais une confiance totale. Mais aussi fiable soit Sellers, j'avais mes ordres.

L'avion atterrit à Washington dans la soirée du lundi.

– Monsieur, à quelle heure est votre rendez-vous au… Pentagone ? demanda Art en étirant le dernier mot.

– Nous devons être au Pentagone à 13 h 00. Appelez le point de contact. Il fera le nécessaire pour nous laisser passer, dis-je en tendant à Sellers le numéro de mon contact à la CIA. Écoutez, Art, je ne peux rien vous dire de plus pour l'instant, et j'aimerais que vous ne posiez pas de question.

– Pas de problème, monsieur.

– J'ai aussi besoin que vous me couvriez auprès du personnel du QG. Ils vont finir par se douter de quelque chose et vont poser des

questions. Tenez-vous-en à ce que vous savez jusqu'à nouvel ordre.

– Entendu, monsieur, dit Sellers impassible. Reçu.

Je savais qu'il le ferait. Art était professionnel jusqu'au bout des ongles, et il participerait grandement au succès de cette mission au cours des mois qui allaient suivre, même s'il ne le savait pas encore.

Le lendemain, je me rendis à la CIA pour passer en revue les renseignements que nous avions sur la cible. Morell et son équipe m'avaient donné une bonne vision d'ensemble, mais j'avais maintenant besoin de connaître le complexe fortifié d'Abbottabad en détail. L'équipe de planification de l'agence se retrouvait en dehors du bâtiment principal, dans un local de plain-pied sans prétention où personne n'allait. C'était parfait.

Nous passâmes le poste de contrôle principal de la CIA et Sellers me déposa dans le parking. Mon commandement avait des dizaines de personnes qui travaillaient à la CIA, et l'un d'eux finirait par m'apercevoir dans les parages. J'espérais avoir d'ici là une bonne excuse à lui donner.

Mon contact vint à ma rencontre à l'extérieur du bâtiment, qui était placé sous la surveillance d'un seul garde. Il me conduisit dans une grande pièce remplie de cartons, de dossiers et de cartouches d'encre. Cette installation servait d'entrepôt pour tout le matériel administratif de la CIA.

– Nous ferons enlever tout ça, dit-il en montrant de la main tout ce qui encombrait la pièce.

Sur une grande table, il y avait la maquette du complexe d'Abbottabad. On me présenta des analystes de la CIA qui avaient rassemblé les renseignements ainsi que l'officier de la division des activités spéciales (Special Activities Division, SAD), qui planifiait l'option de raid de la CIA. Les analystes se servirent de la maquette pour me dire tout ce qu'ils savaient sur ce complexe, sur le « *pacer* », sur les soldats pakistanais et les civils des environs. C'était une remarquable démonstration de leurs capacités de collecte et d'analyse des renseignements. Je n'avais jamais vu d'informations aussi détaillées et pointues, quel que soit le sujet. Les analystes n'arrivaient cependant pas à trouver un consensus sur

l'identité du « *pacer* ». Certains étaient sûrs à 95 % qu'il s'agissait de ben Laden, d'autres n'y croyaient qu'à 40 %.

Ensuite, l'officier de la SAD m'exposa son plan pour attraper ben Laden. La SAD était une unité paramilitaire de la CIA. Elle était majoritairement composée d'anciens combattants des forces spéciales ou de Marines qui aidaient à entraîner, équiper et diriger des forces secrètes à travers le monde. Ils étaient très bons dans leur domaine, mais ils étaient trop peu nombreux pour avoir une réelle capacité à mener des raids. L'officier qui me briefait était un ancien capitaine de l'armée avec une formation en reconnaissance. C'était un professionnel, précis, et intéressé d'avoir mon avis critique sur son plan. Je fis quelques suggestions mineures tout en me gardant de faire des recommandations radicales.

Il y avait toujours eu des tensions professionnelles entre la CIA et mon commandement. Dans le monde de l'antiterrorisme, nous avions des prérogatives similaires. En traquant des cibles de grande valeur en Irak ou en Afghanistan, nos agents du renseignement d'origine humaine (ROHUM), ces officiers traitants en uniforme qui rassemblaient les renseignements indispensables pour les opérations militaires, étaient souvent en compétition avec les officiers traitants de la CIA. Ces derniers pensaient que c'était à eux d'aller chercher les renseignements. Légalement, les deux agences étaient dans leur droit. En vertu du titre 10 du Code des États-Unis, le département de la Défense a traditionnellement l'autorité militaire permettant à des individus qualifiés de collecter des renseignements qui serviront à des fins militaires. En vertu du titre 50, la CIA a l'autorité des services de renseignement de conduire des missions secrètes similaires. Si cette distinction est très claire en dehors des théâtres de guerre, en temps de conflit comme en Irak ou en Afghanistan, les autorités tendent à se chevaucher et à occasionner quelques vexations. Cela dit, les relations entre l'armée et la CIA étaient de façon générale très bonnes. Mais à ce stade de la mission, je ne voulais pas donner l'impression d'être celui qui sait tout et qui vient donner des leçons à la CIA. Je gardais donc un silence respectueux lors des briefings et ne posais des questions que pour clarifier des points mineurs. Après le départ des analystes,

je pris le temps d'examiner longuement la maquette en réfléchissant à la façon dont moi, j'aborderais le problème.

Située à deux heures au nord de la capitale pakistanaise, Abbottabad comptait environ 300 000 habitants, ce qui en faisait une assez grosse ville, d'après les normes pakistanaises. Elle abritait l'académie militaire nationale, un gros dépôt de munitions, des baraquements où logeaient un bataillon de l'infanterie pakistanaise et plusieurs postes de police.

Le complexe était situé sur un petit chemin de terre à 800 mètres de la route principale qui traversait Abbottabad. S'il y avait des habitations à proximité du complexe au nord et à l'ouest, le terrain était dégagé au sud et sur plusieurs centaines de mètres à l'est. Plus loin à l'est, il y avait un quartier résidentiel avec une population de classe moyenne très dense. Par chance, un petit canal bloquait tout accès direct au complexe. C'était un obstacle mineur que des jeunes Pakistanais traverseraient sans difficulté, mais je savais qu'il dissuaderait les plus vieux de s'approcher du complexe si quelque chose s'y passait.

Le complexe en lui-même était de forme irrégulière, avec un long mur du côté nord, deux murs perpendiculaires à l'est et l'ouest, puis, dans le prolongement des murs est et ouest, deux longs murs qui se rejoignaient au sud. Sur le mur nord, un portail en fer à deux battants donnait sur la route. Toujours au nord, deux portes simples ouvraient vraisemblablement dans les pièces de vie. Le bloc d'habitation se distribuait sur trois niveaux et les fenêtres étaient orientées vers le sud. L'ensemble fortifié était divisé en deux parties séparées par une allée privative. D'un côté, un lieu de vie avec la maison principale, une petite maison d'hôtes et un autre plus petit bâtiment, et de l'autre, une cour à ciel ouvert avec des chèvres et des poules. Dans l'enceinte du complexe, chaque zone était murée. On ne pouvait aller de la cour à la zone d'habitation qu'en passant par plusieurs portails métalliques fermés à clé.

Bien qu'assez inhabituel avec ses hauts murs, ses barbelés et son éclairage de sécurité, le complexe n'avait rien d'extraordinaire pour le Pakistan et encore moins pour l'Afghanistan. La seule véritable aberration était le mur inhabituellement haut au sud. Il faisait

1,80 mètre de plus que les murs d'enceinte de 3,70 mètres de haut. Cette façade de 5,50 mètres de haut empêchait de voir à l'intérieur du complexe de n'importe quel point élevé d'Abbottabad.

Les analystes n'avaient aucune idée de l'agencement des espaces de vie. Les images satellites montrent beaucoup de choses, mais elles ne permettent pas de voir à travers les murs. Les analystes ne pensaient pas qu'il y avait des passages souterrains, mais ils n'en avaient aucune certitude. Si ben Laden s'y trouvait, on supposait de façon générale qu'il devait avoir un moyen de s'échapper. Très souvent en Irak et en Afghanistan, les cibles de haute valeur se cachaient dans des passages souterrains lors des raids des forces de sécurité. Les analystes ne savaient pas non plus – ce qui était déjà plus problématique – si la maison était minée. Encore une fois, il n'était pas rare de tomber sur des bâtiments piégés à l'explosif. Malgré la présence possible de chausse-trappes, d'explosifs, d'EEI à déclenchement piégé et de tunnels d'évasion, il n'y avait aucun obstacle que nous n'avions déjà rencontré. J'étais sûr que si nous arrivions à pénétrer dans le complexe, nous attraperions ben Laden – s'il s'y trouvait.

Je passai les heures suivantes à réfléchir à un plan d'ensemble. Comment allais-je envoyer une force d'assaut au complexe ? Abbottabad était à environ 260 km de la frontière afghane. Les Pakistanais avaient un système de défense aérienne sophistiqué qui, nous le savions par expérience, pouvait repérer nos hélicoptères et nos avions si nous nous approchions trop près de la frontière.

Je réfléchis à différentes alternatives. Était-il possible de faire une infiltration en parachute dans une zone d'atterrissage isolée et d'atteindre le complexe à pied ? Était-il possible d'entasser des commandos dans un véhicule-cheval de Troie pour se rendre à Abbottabad par la route ? Était-il possible d'entrer dans le pays avec des visas touristiques, d'établir un lieu sécurisé et de demander à la CIA de nous conduire jusqu'au complexe ? Je n'avais malheureusement de réponse à aucune de ces questions.

Je quittai les locaux au bout de quelques heures et retrouvai Sellers. Nous retournâmes au Pentagone pour que je puisse débriefer le secrétaire et l'amiral Mullen.

Après avoir fait un résumé des nouveaux renseignements, je dis :

– Messieurs, j'ai besoin d'au moins une autre personne pour planifier tout ça.

Gates et Mullen échangèrent un regard.

– Qui avez-vous en tête ? demanda l'amiral.

– Le capitaine Rex Smith, monsieur. C'est un Navy SEAL qui a une grande expérience du combat. Il travaille ici, à Washington. Ses allées et venues n'attireront pas particulièrement l'attention.

– D'accord, acquiesça Mullen. Mais ce sera le seul pour l'instant. Je vais en parler avec la CIA et la Maison-Blanche. Attendez que je revienne vers vous pour lui dire quoi que ce soit.

– Oui, monsieur.

– Bill, pouvez-vous faire cette mission ? demanda Mullen.

– Je ne sais pas encore, monsieur. Je dois parler à plusieurs personnes. Il faudra élaborer un plan précis et faire des répétitions. Ce n'est qu'alors que je pourrai vous dire si c'est faisable.

– Le Président voudra probablement avoir un concept d'opérations d'ici quelques semaines, fit remarquer le secrétaire.

– Dans quelques semaines, j'aurai un concept détaillé. Mais sans l'avis éclairé d'hommes de l'aviation et d'hommes au sol, je n'ai aucun moyen de vous assurer le succès de la mission.

– D'accord, dit Mullen. Pour l'instant, vous êtes le seul au courant. Je vais me renseigner pour Smith. Mais il n'y a personne d'autre avant l'autorisation expresse du Président.

– Compris, monsieur.

Je quittai le Pentagone et retournai à mon hôtel. Je reçus dans l'heure l'autorisation d'intégrer Rex Smith dans mon équipe solo.

Surnommé « le Sénateur », Rex était le portrait craché de Robert Mitchum, le célèbre acteur des années 1950. Toujours très classe, il avait une assurance et un flegme qui lui valaient l'attention de tous dans une pièce. Grand, carré, les cheveux noirs, il était incroyablement rusé et ne manquait pas d'expérience. Le capitaine avait déjà travaillé pour moi plusieurs fois au cours des dix années

passées, et je faisais implicitement confiance à son jugement opérationnel.

* * *

Je refermai la porte de son petit bureau.

– Rex, je vais vous dire quelque chose, et j'ai besoin d'être sûr que vous ne le répéterez à personne, absolument personne.

Comme beaucoup d'hommes très grands, il avait tendance à s'affaisser dans son siège, mais il se redressa aussitôt et se pencha en avant.

– Oui, monsieur. Personne n'en saura rien.

– Personne.

– Oui, monsieur. Personne.

– Nous avons une piste sur ben Laden, dis-je en lui laissant le temps de digérer l'information. La CIA monte une mission pour l'attraper. Ils nous demandent de les aider pour la planification.

Rex hocha la tête. Ce n'était pas le premier signalement de ben Laden dont on lui faisait part, et il mesurait sa réaction.

– J'ai besoin de vous pour aller à la CIA. Ils ont développé plusieurs plans d'action, dont un seul comprenant un raid. Pour le moment, cette option n'est pas en tête de liste.

Il changea de position sur son siège et demanda :

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Rien. Contentez-vous d'écouter. Il ne faut surtout pas que la CIA pense que nous essayons de prendre la main.

– Est-ce que je dois aider avec la planification ?

– Les hommes de la Special Activities Division planifient l'option terrestre. S'ils vous demandent votre avis, donnez-le-leur. Mais n'insinuez jamais que l'on pourrait faire mieux.

– D'accord, monsieur.

– Je retourne en Afghanistan ce soir. Appelez-moi si les choses avancent ou si vous avez des questions.

– Oui, monsieur.

Je savais que c'était l'homme qu'il me fallait. Il s'entendait bien avec les gens, et dégageait une sympathie qui conviait au partage et à la transparence. Si quelqu'un pouvait gagner la confiance de la CIA, c'était bien « le Sénateur ».

Dès le lendemain, j'étais de retour en Afghanistan. Dans les semaines qui suivirent, Rex m'appela presque tous les jours pour me tenir au courant. Maintenant qu'il avait pris connaissance des renseignements, son enthousiasme était évident. La piste était solide, et il le savait.

Comme je m'y attendais, je reçus un appel trois semaines plus tard me demandant de retourner aux États-Unis. Le Président voulait passer en revue tous les renseignements et discuter de ses options. Des allers-retours au pays aussi rapprochés auraient en temps normal attiré l'attention, mais la Libye était en pleine débandade, et les Nations unies et les États-Unis soutenaient l'armée de libération nationale qui combattait Kadhafi. Mes déplacements et mes visites fréquentes à la Maison-Blanche étaient attribués aux opérations en Libye.

Peu après mon retour à Fort Bragg, je pris contact avec quelques experts, sans leur en dévoiler trop, pour essayer de répondre à mes quatre questions. Était-il possible d'infiltrer une petite équipe dans une zone de largage isolée et d'atteindre le complexe à pied ? Était-il possible de construire un camion-cheval de Troie à Kaboul, d'y entasser des commandos, et de traverser la frontière jusqu'à Abbottabad ? Était-il possible de prendre un vol commercial pour Islamabad, de se fournir en armes et équipements par la CIA, et de gagner Abbottabad par la route ? Et enfin, était-il possible pour nos aéronefs de ne pas se faire repérer par les radars pakistanais sur les 260 km qui séparaient la frontière de la cible ?

Mon commandement comprenait l'un des meilleurs escadrons de l'Air Force. Nos pilotes connaissaient sur le bout des doigts les procédures d'infiltration d'une petite unité commando dans une zone de largage parachuté. J'appelai le commandant de l'escadron et lui dis que j'avais besoin d'un de ses meilleurs pilotes pour faire des plans préliminaires pour une éventuelle intervention en Libye. C'était

une excuse un peu creuse, et le commandant n'y croirait certainement pas, mais il savait ne pas poser trop de questions.

Après avoir passé une journée à envisager tous les itinéraires d'infiltration par la voie des airs et toutes les zones de largage possibles, il fallut reconnaître que l'idée d'infiltration décalée n'était pas faisable. Je contactai alors quelques agents clandestins pour leur demander de creuser l'idée du cheval de Troie. Bien qu'elle eût des avantages, elle présentait les plus grands risques de compromission et serait la plus longue à exécuter. Je finis par rejeter l'idée d'entrer dans le pays avec des visas touristiques, car le contrôle des Américains entrant sur le territoire pakistanais avait été hautement renforcé depuis l'affaire Raymond Davis. Davis était un consultant pour le gouvernement qui avait abattu deux policiers pakistanais en civil, parce qu'il les avait pris pour des criminels qui voulaient l'agresser. Depuis, tout Américain paraissait suspect, et il n'y avait aucun moyen de faire entrer des hommes et des armes au Pakistan sans se faire prendre.

Les Pakistanais avaient un excellent système de défense aérienne, mais comme ils considéraient que les plus grandes menaces venaient d'Inde, il y avait des trous dans la couverture radar le long de leur frontière occidentale. Cela nous permettrait d'envisager une infiltration en hélicoptère.

Je passai chaque option au crible et les comparai à un modèle théorique que j'avais créé vingt ans plus tôt quand j'étudiais à la Naval Postgraduate School à Monterey, en Californie. Le modèle reposait sur ce qui faisait le succès des forces d'opérations spéciales, en particulier sur le fait qu'elles représentaient une force réduite partant à l'assaut d'une cible bien défendue. Carl von Clausewitz, le grand stratège militaire prussien, disait que la position défensive était supérieure à la position offensive, parce que la défense consistait à « défendre et protéger », alors que l'attaque devait « imposer sa volonté à l'ennemi ». Dans le cas qui m'intéressait, la défense était assurée par le système de radar pakistanais, le bataillon d'infanterie pakistanais déployé autour de l'objectif et le complexe d'Abbottabad lui-même.

Clausewitz affirmait qu'une force d'attaque ne pouvait surmonter la supériorité naturelle de la défense que par le nombre et la stratégie. Mais les missions des opérations spéciales semblaient défier cette sagesse conventionnelle… Comment cela se faisait-il ? Pour moi, les forces des opérations spéciales étaient capables d'avoir une « supériorité relative » sur l'ennemi en développant « un plan simple, tenu scrupuleusement secret, répété un nombre suffisant de fois et exécuté sous le couvert de la surprise, avec rapidité et détermination ». Pour mettre ma théorie à l'épreuve des faits, j'avais analysé huit missions et développé un modèle de supériorité relative. Le modèle montrait comment, au cours d'une mission commando, la force d'opération spéciale gagnait une « supériorité relative », combien de temps elle la gardait et quand elle la perdait. Pour qu'une opération spéciale soit un succès, il était crucial de réduire au maximum le temps de vulnérabilité pour arriver à la supériorité relative. Contrairement à la vraie supériorité militaire, la supériorité relative ne dure qu'un court laps de temps. Quelle que fût ma façon de comparer chaque scénario possible pour Abbottabad au modèle de supériorité relative, le résultat était le même. La meilleure approche était la plus simple et la plus directe : atteindre la cible par la voie des airs le plus rapidement possible, capturer ben Laden et quitter les lieux. Rien de compliqué, rien d'exotique, à l'instar des milliers de missions que nous avions conduites jusque-là. Avant la fin de la semaine, je savais ce qu'il fallait faire. Restait à savoir si c'était faisable.

La veille du briefing au Président, le directeur de la CIA, Leon Panetta, me convia à une réunion avec ses hommes de confiance à Langley. Depuis sa nomination à la tête de la CIA en 2009, Panetta et moi avions eu de nombreuses occasions de travailler ensemble. Il avait l'esprit d'équipe, il était sociable, parfois même grivois, et il avait un rire contagieux. On ne pouvait que l'apprécier. Et quel que soit le sujet, il ne se mettait jamais en avant. Avec Panetta, il s'agissait de faire ce qu'il fallait pour le bien de la nation. Sa grande expérience servait aussi bien la CIA que la Défense. Élu huit fois au Congrès comme représentant du district de Monterey, Panetta avait également été le chef de cabinet de la Maison-Blanche sous Clinton,

et directeur du bureau de la gestion et du budget. Il connaissait bien Washington.

Nous passâmes en revue les différentes options pour Abbottabad avec ses cadres supérieurs. Le général Cartwright recommandait de bombarder le complexe par voie aérienne. Pour l'avoir fait à de nombreuses occasions, je savais qu'il faudrait un largage massif pour nous assurer de la mort de ben Laden. Bien que cette option pourrait marquer la fin du règne de ben Laden, elle causerait d'importants dommages collatéraux et laisserait un gigantesque cratère fumant en plein milieu d'Abbottabad. Ce qui n'était pas très bon pour les relations américano-pakistanaises. Sans compter qu'un bombardement de cette ampleur ne nous donnerait aucune certitude de la mort de ben Laden. Cette option, qui me semblait extrême, était néanmoins viable.

La deuxième option était un enlèvement mené par la CIA avec une poignée d'agents de la SAD qui entreraient au Pakistan, iraient d'Islamabad à Abbottabad, et s'empareraient de ben Laden. Le défaut de ce plan était la difficulté de faire sortir ben Laden du Pakistan, mort ou vif. Cette option nécessitait par ailleurs d'impliquer les Pakistanais. Et personne dans la pièce ne pensait que c'était une bonne idée de mettre les Pakistanais dans la confidence, mais nous voulions présenter toutes les options possibles au Président. Et la dernière option était un raid des opérations spéciales.

– Alors ? dit Panetta à son personnel. Je suis en faveur du raid des opérations spéciales, mais j'aimerais avoir votre avis.

Le tour de table fut pour le moins surprenant. Les agents de la CIA, qui aimaient le moins les forces d'opérations spéciales (*special operations forces*, SOF), semblaient être nos plus fervents supporters. Panetta encourageait la dissidence professionnelle et ses cadres ne se retenaient pas.

– Il n'est pas question de mettre les Pakis dans le coup. Cette option ne devrait même pas être envisagée.

– Que se passerait-il si après avoir atomisé cet endroit, on se rendait compte que ben Laden n'y était pas ? Ils ont des bombes nucléaires et ils sont déjà super-énervés avec Davis.

– Leurs services de renseignement savent forcément si ben Laden se cache là ! Bon sang, c'est à un kilomètre et demi de leur West Point !

– J'aime bien nos gars des activités spéciales, mais ils ne sont pas de taille.

Chacun avait son opinion.

Panetta finit par se tourner vers moi.

– Bill, qu'en pensez-vous ?

Je parcourus l'assemblée des yeux. J'avais travaillé en étroite collaboration avec la plupart d'entre eux au cours des dix dernières années. En Irak, Afghanistan, au Yémen, en Somalie, au Kenya, à Djibouti, au Liban, en Israël… nos chemins s'étaient déjà croisés. C'étaient de grands patriotes et de très grands professionnels. Mais il y avait toujours un ou deux cadres supérieurs qui se sentaient menacés par les SOF et qui chercheraient à saper nos efforts. Et dans cette assemblée, leur opinion comptait.

– Monsieur, pour l'instant je n'ai pas assez d'informations pour vous dire si le raid des opérations spéciales marcherait. Nous avons encore beaucoup de détails de planification à étudier, et nous devrons faire plusieurs répétitions avant de pouvoir vous donner, à vous et au Président, une réponse ferme.

– Que pensez-vous de l'option des activités spéciales ? me demanda un homme de l'équipe de Panetta.

J'hésitai. J'aimais vraiment beaucoup le jeune agent de la SAD chargé de planifier la mission de la CIA, mais par rapport à mes combattants SOF, son équipe avait une expérience limitée du combat, et il aurait besoin, quoi qu'il arrive, d'un hélicoptère.

– Monsieur, c'est une option viable, mais d'après leur plan actuel, il faudrait quand même un hélicoptère pour assurer l'évacuation de leur équipe et de ben Laden.

– On pourrait prendre vos hommes pour effectuer cette mission, suggéra Morell.

Je me tournai vers Panetta.

– Monsieur, nous pouvons soutenir les hommes de la SAD ou faire un raid des SOF unilatéral, mais il faudra choisir.

– Écoutez, dit Panetta. Je pense que la seule véritable option est le raid des opérations spéciales. Mais continuons d'explorer les autres pistes.

Deux des cadres supérieurs présents étaient d'anciens chefs de station de la CIA au Moyen-Orient, et je devinais à leur langage corporel qu'ils respectaient les hommes de la SAD, mais qu'ils jugeaient leur plan irréalisable. Panetta ajourna la discussion et demanda de faire le point plus tard.

Pendant l'heure qui suivit, il mit la pression sur son personnel pour trouver un moyen de vérifier si le « *pacer* » était bien ben Laden. Était-il possible d'avoir de meilleures images satellites ? Une source de la CIA pouvait-elle cacher une caméra sur le mur d'enceinte pour regarder à l'intérieur ? Sans la preuve qu'il s'agissait bien de ben Laden, le Président avait peu de chance d'autoriser une action directe sur le complexe fortifié d'Abbottabad.

À la fin de la réunion, Panetta me prit à part et me réaffirma son soutien pour le raid des SOF. J'étais content de le savoir aussi fermement dans le camp du raid, mais je n'étais pas encore prêt à mener la charge et je ne voulais pas offrir au président des États-Unis une option dont je ne pouvais pas me porter garant.

Sellers me déposa devant la Maison-Blanche. Je portais mon uniforme de service de la Navy, avec la veste croisée et les bandes dorées aux manches. J'avais pensé m'habiller en civil pour éviter d'être reconnu, mais avec ce qui se passait en Libye, autant y aller au vu et au su de tous.

En arrivant près de l'entrée sud, à l'arrière de l'Old Executive Office Building, j'entendis quelqu'un m'appeler par mon nom. C'était Karen Tumulty, une amie d'enfance que je n'avais pas vue depuis quarante ans et qui faisait la queue pour entrer dans la Maison-Blanche. Je savais qu'elle était journaliste au *Washington Post*.

– Bill ! lança-t-elle en me prenant dans ses bras. Que fais-tu là ?

Exactement ce dont j'avais besoin. Une journaliste du *Washington Post*. Que faisais-je là ? N'avais-je pas bien réfléchi à cette question ? Non. Apparemment non.

– Eh bien, tu sais, il se passe beaucoup de choses dans le monde, dis-je avec le sourire.

– La Libye, hein ?

– Eh bien…

Mais plutôt que de bredouiller bêtement, je changeai aussitôt de sujet et lui demandai des nouvelles de sa famille et de sa carrière. La conversation dura quelques minutes. Nous avions quarante ans à rattraper. Karen était une journaliste politique très respectée. Même si la sécurité nationale n'était pas son terrain de prédilection, c'était une journaliste, et les journalistes sont curieux de nature. Il valait mieux que je ne m'attarde pas.

– Karen, cela m'a fait plaisir de te revoir. Je suis souvent à Washington. Peut-être qu'on pourrait prendre un café un de ces jours.

– Avec plaisir. Et je te promets de ne rien te demander sur ton travail.

– Vendu.

Je la serrai contre moi, récupérai mon badge auprès de l'agent des services secrets et entrai dans la Maison-Blanche en poussant un gros soupir. La prochaine fois, je ferai mieux de me préparer à ce genre de rencontre inopinée.

La *Situation Room* était vide à mon arrivée. Le directeur de la SITROOM était un capitaine de la Navy. Il fit subtilement remarquer qu'il ne savait rien de ce qui se tramait cette après-midi-là. Cette réunion ne figurait ni sur l'agenda du Président ni sur le planning de la *Situation Room*, où il était simplement indiqué qu'elle était bloquée.

Mon vieil ami Nick Rasmussen fit son entrée peu après. Nick était un des rares membres du Conseil de sécurité nationale (NSC) à être inscrit au planning, et au cours des mois suivants, il me serait d'une

aide précieuse pour comprendre le raisonnement du Président et de son équipe de la sécurité nationale.

Très vite, la pièce se remplit. Le secrétaire à la Défense Gates, le chef d'état-major des armées Mullen, et Hoss Cartwright arrivèrent ensemble, suivis par le vice-président Biden, la secrétaire d'État Clinton, le directeur de la CIA Leon Panetta, le directeur du renseignement national Jim Clapper, le conseiller à la sécurité nationale Tom Donilon, Denis McDonough, John Brennan et une petite équipe de briefing de la CIA. En tant qu'inférieur hiérarchique, je m'assis en bout de table.

Quelques minutes après que tout le monde fut assis, le Président arriva sans fanfare. Il avait l'air fatigué. Je me souvins qu'il venait de rentrer d'un séjour à New York où il avait assisté à un gros événement la veille au soir.

Il se glissa sur le siège en tête de table et s'adossa presque en position inclinée. L'équipe de la CIA fit le point sur les renseignements. Panetta livra son analyse générale et le Président demanda aux principaux acteurs leur opinion. Tous s'accordèrent pour dire que les renseignements étaient convaincants, mais qu'ils manquaient de certitude. Personne n'était prêt à passer à l'action. Panetta passa en revue les quatre options.

Tout le monde, y compris le Président, écarta l'idée d'inclure des Pakistanais dans la mission. Si ben Laden se trouvait à un kilomètre et demi de leur académie militaire, ils devaient le savoir. Mettre les Pakistanais dans la boucle, c'était risquer de voir ben Laden s'échapper, et cela pouvait nous prendre dix années de plus pour le retrouver. C'était trop risqué.

Cela ne nous laissait donc que trois options : le bombardement, l'enlèvement par la SAD et le raid des opérations spéciales. Hoss Cartwright exposa au Président l'option de bombardement, et cette approche mettait visiblement tout le monde mal à l'aise. Pour raser le complexe et s'assurer que ben Laden ne pourrait s'en sortir vivant, il fallait 128 000 kg d'explosif. Outre le volume d'armement nécessaire, ce qui gênait le plus le Président, c'étaient les dommages collatéraux humains. D'après les rapports de la CIA, trois ou quatre femmes et une quinzaine d'enfants vivaient dans le

complexe. Tous mourraient avec ben Laden. Et si ce n'était pas lui ? demanda le Président. Et si c'était juste un cheik arabe avec ses femmes ?

Panetta discuta brièvement de l'option de la SAD, puis me passa la parole pour que je présente le raid des opérations spéciales.

– Bonjour, monsieur le Président. Monsieur, le complexe numéro un d'Abbottabad se trouve à 260 km de la frontière afghane. Je suis sûr de pouvoir déployer une force d'assaut sur les lieux, sécuriser le périmètre et capturer ou éliminer la cible de haute valeur. C'est le trajet jusqu'au complexe qui est délicat.

Je marquai une courte pause avant de reprendre :

– J'ai analysé plusieurs options. Nous pouvons effectuer un parachutage dans une zone de largage décalée. Les hommes rejoindraient alors le site cible à pied. Nous pouvons traverser la frontière dans un véhicule de fortune à bord duquel se cacheraient les commandos, ou aéroporter les hommes directement au site cible, comme nous le faisons toutes les nuits en Afghanistan.

– Monsieur le Président, intervint Panetta. Bill étudie l'emploi d'hélicoptères modifiés qui nous permettraient de passer à travers les défenses aériennes pakistanaises.

J'affichai sur l'écran de la *Situation Room* une photo de Black Hawk spécialement configurés.

– Monsieur, ces hélicoptères peuvent éviter la détection des radars et atteindre le complexe.

Tout le monde avait les yeux fixés sur les appareils à l'apparence pour le moins inhabituelle.

– Mais il reste beaucoup d'inconnus.

– Comme quoi ? demanda le Président.

– Monsieur, je ne sais pas si les hélicoptères peuvent embarquer assez d'hommes.

– Combien vous en faut-il ?

– Au minimum, vingt. Tout équipés.

Le Président continuait à fixer intensément la photo. Il m'invita à poursuivre d'un signe de tête.

– Beaucoup d'éléments influencent la capacité de charge d'un hélicoptère. Le carburant, la température, l'altitude et le temps passé sur le site. Par exemple, monsieur, si la température atmosphérique diffère d'un degré de nos prévisions, cela changerait complètement la capacité de charge et le volume de carburant nécessaire pour conduire la mission. Si nous restons au sol plus longtemps que prévu, l'hélicoptère devra être ravitaillé, ce qui serait un autre élément de risque.

Je sentis l'enthousiasme pour le raid retomber un peu.

– De plus, nous n'avons pas encore testé ces appareils. Les Black Hawk MH-60 sont des cellules qui ont fait leurs preuves, mais ces appareils ont été tellement modifiés que je ne sais pas comment ils se conduiront.

Ce fut le silence. Je voulais certes exposer sans fards les limites des hélicoptères, mais je ne voulais pas complètement saper l'option du raid.

– Monsieur, nos Black Hawk standards pourraient éventuellement se servir des montagnes pour déjouer la défense aérienne pakistanaise, auquel cas, le déploiement jusqu'à la cible serait faisable.

Je marquai une pause pour les laisser réfléchir avant d'ajouter :

– Quoi qu'il en soit, je n'ai pas suffisamment d'information pour vous dire si ces deux options d'insertion aéroportée sont viables.

– De quoi avez-vous besoin, Bill ?

– Monsieur, il me faut des experts pour m'aider à planifier les phases aériennes et terrestres.

– Combien d'hommes cela représente ?

– Monsieur, il me faudrait l'habilitation de cinq hommes.

Le Président parcourut l'assemblée des yeux pour voir s'il y avait une objection.

– D'accord, amiral. Procédez à la planification et revenez vers moi.

Tom Donilon, le conseiller à la sécurité nationale prit la parole :

– Monsieur le Président, nous avons une réunion prévue le 29 mars.

– D'accord. Refaisons le point le 29. Tout le monde sait quelle information je veux ? demanda le Président en regardant autour de la table.

– Oui, monsieur, fut notre réponse collective.

Le Président remercia tout le monde et quitta la pièce. La plupart des cadres restèrent pour s'assurer qu'ils avaient bien compris les tâches que le Président leur avait assignées.

En sortant de la *Situation Room*, Panetta me prit à part.

– Bill, vous savez ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

Il sourit, me tapa dans le dos et ajouta :

– Alors, au travail !

C'était toujours rassurant d'avoir Leon Panetta de son côté.

Ce soir-là, dans ma chambre d'hôtel, je passais en revue ce dont j'avais précisément besoin. Pour la phase aérienne, c'était simple, j'allais contacter le colonel John « J.T. » Thompson, le commandant de notre unité d'élite d'aviation des opérations spéciales, et demander à l'un de ses sous-officiers les plus expérimentés de se charger de l'aspect tactique de la planification aérienne. Il me fallait aussi un pilote de l'unité spéciale des Black Hawk pour me dire si techniquement parlant ces aéronefs délivreraient les performances vantées. Et enfin, il fallait choisir l'élément d'assaut terrestre. Devais-je prendre des Navy SEALs ou les commandos des opérations spéciales de l'armée ? Il n'y avait que deux hommes en qui j'avais entièrement confiance pour conduire l'opération au sol. Tous deux étaient des officiers aguerris, de formidables tacticiens, et surtout, ils avaient tous les deux un grand esprit d'équipe. Avec toutes les tensions inhérentes à une mission de cette importance et de cette envergure, il me fallait quelqu'un qui puisse monter sereinement une équipe opérationnelle conjointe et tenir face à la pression des enjeux.

En étudiant le programme de déploiement en Afghanistan, j'appris que l'officier de l'armée que j'avais en vue venait d'être déployé en Afghanistan avec son escadron. Je ne pourrais pas les faire revenir aux États-Unis sans éveiller de soupçon. L'officier de la Navy SEAL et son escadron, en revanche, rentraient tout juste d'Afghanistan et avaient trois semaines de permission. Trois semaines ! La couverture idéale. Personne n'allait se demander où il était, et personne n'aurait besoin de lui sur le terrain.

J'appelai Rex et lui dis de convoquer l'officier SEAL et son maître principal à Washington le jour suivant. J'appelai ensuite J.T. Thompson pour lui demander des planificateurs aériens supplémentaires. Thompson comprit que quelque chose se tramait quand je lui demandai de m'envoyer un sous-officier de l'unité spéciale d'hélicoptère à Washington. Sans vouloir se montrer trop intrusif, mais ne voulant pas être écarté de quelque chose d'important, Thompson demanda si j'avais également besoin de son assistance. Je ne pus m'empêcher de rire. J'aurais fait exactement la même chose. *Pas maintenant*, lui dis-je, *mais bientôt*, qu'il reste dans les parages. Thompson était un excellent pilote d'hélicoptère et un officier tout aussi impressionnant. Je savais que tôt ou tard, je ferais appel à lui.

Le lendemain, Rex rassembla les quatre nouveaux membres de l'équipe et les escorta jusqu'au QG de la CIA. Nous avions convoqué l'équipe analytique de la CIA et le commandement de l'élément de la SAD dans une salle du fond. Rex n'avait pas dit aux nouveaux venus pourquoi ils étaient là ni qui ils allaient rencontrer.

Je les accueillis à la porte. Je connaissais bien les deux SEALs, mais pas du tout les deux sous-officiers de l'aviation. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient à la CIA, mais ma présence et le fait que nous nous cachions dans un quelconque petit bâtiment ne pouvaient que leur mettre la puce à l'oreille. Ils étaient tous les quatre des combattants exceptionnellement expérimentés.

Sur la table au centre de la pièce trônait la maquette du complexe d'Abbottabad 1 (AC-1). Après de rapides présentations aux membres de la CIA, nous nous assîmes pour faire le point sur le « *pacer* » et sur toutes les nouvelles informations recueillies sur AC-

1. Encore une fois, l'étendue des renseignements et la qualité des briefings étaient exceptionnelles.

Nous passâmes ensuite en revue les quatre options toujours offertes au Président.

– Messieurs, le Président veut un concept détaillé de l'option du raid dans moins de deux semaines, commençai-je. Votre travail consiste à me dire si oui ou non c'est faisable.

Ils acquiescèrent tous en silence.

– J'ai étudié plusieurs options pour atteindre la cible, mais franchement, je pense qu'aucune n'est faisable. Je vous donne un jour ou deux pour réviser mes analyses. Ensuite, nous devrons choisir un plan d'action et commencer à le planifier.

– Monsieur, avez-vous envisagé une zone de largage décalée ?

– Oui.

– Et traverser la frontière par la route ?

– Oui.

– Et se rendre en avion à Islamabad et de là, aller directement au site cible ?

– Oui, j'y ai pensé aussi. Révisez mon travail et faites-moi savoir si j'ai loupé quelque chose.

Sans surprise, le commandant SEAL réunit la petite équipe d'experts et dit :

– Vous savez ce dont le chef a besoin. Au travail !

Sans qu'on le leur demande, les analystes de la CIA offrirent leur aide. Deux semaines durant, chaque information fut analysée sous toutes les coutures. Des experts en systèmes de défense aérienne pakistanais vinrent nous prêter main-forte. Des analystes d'imagerie répondirent à toutes nos questions sur le complexe : la hauteur et l'épaisseur des murs, l'éclairage extérieur, les pièces d'habitation du « *pacer* », le nombre possible de femmes et d'enfants, le voisinage, la localisation de la police et des unités militaires pakistanaises. D'autres analystes projetèrent en détail les réactions possibles des Pakistanais une fois que notre présence serait détectée. De précédentes incursions en territoire pakistanais nous avaient appris

que les Pakis attaqueraient nos hélicoptères et nos forces au sol à la première occasion. Ces deux semaines intenses permirent également aux planificateurs de la mission de dresser une liste exhaustive de demandes de renseignement aux analystes de la CIA. L'une de ces questions semblait impossible à trancher : était-ce ben Laden oui ou non ?

Il ne fallut pas longtemps aux planificateurs pour confirmer ce que je pensais, à savoir que la seule véritable option de raid était par héliportage jusqu'à la cible, AC-1. Restait à déterminer si nous pouvions atteindre AC-1 avec suffisamment de SEALs dans tel ou tel type d'hélicoptère, et ce sans se faire détecter. La seule façon de le savoir était de faire des exercices simulant la menace pakistanaise. Ce qui voulait dire mettre encore plus de monde dans la confidence et obtenir l'aval du Président.

La réunion avec le Président et les autres membres habilités de la sécurité nationale eut lieu le 29 mars. La CIA fit le point sur les renseignements, mais il n'y avait toujours aucune certitude sur l'identité du « *pacer* ». Nous discutâmes à nouveau les mérites de chaque plan d'action.

L'Air Force avait cependant donné au général Cartwright une nouvelle option cinétique. Au lieu d'un bombardement massif du complexe, il était possible de faire une frappe chirurgicale qui tuerait le « *pacer* » tout en limitant les dommages collatéraux. Mais ce plan d'action nécessitait que la plateforme de frappe se trouvât sur les lieux au moment précis où le « *pacer* » déambulait dans la cour de l'AC-1. Or, les images satellites montraient qu'il y avait toujours plusieurs enfants autour de lui lors de ses marches quotidiennes.

La nouvelle option était convaincante. Elle ne demandait aucune présence humaine au sol. La réaction des Pakistanais serait sévère, mais ponctuelle. Et les risques de tuer les habitants des maisons voisines étaient éliminés. Cela dit, aucune opération cinétique, quelle qu'elle soit, ne nous permettrait de savoir avec certitude si ben Laden était mort ou pas. Et aussi précise soit la frappe, il y avait de grandes chances que les enfants autour de lui soient tués.

Le Président finit par se tourner vers Panetta :

– Bon, voyons l'option du raid.

Panetta fit un signe de tête dans ma direction.

Sur la table devant le Président se trouvait une maquette du complexe d'Abbottabad. J'avais également disposé quelques slides PowerPoint devant chaque membre de la réunion.

– Monsieur, le plan est relativement simple. Quand j'en aurai l'ordre, j'enverrai une force d'assaut des États-Unis en Afghanistan. Cette force sera composée de vingt-quatre SEALs, d'un officier de la CIA, de deux hélicoptères Black Hawk spécialement modifiés et d'un chien de travail militaire. Nous avons déjà positionné en Afghanistan deux hélicoptères de transport MH-47. Ils fourniront une force de réaction rapide et serviront de point de ravitaillement en carburant si nécessaire.

Le premier slide montrait la configuration du champ de bataille sur une carte avec la distance entre la frontière afghane et Abbottabad. Le deuxième slide était un schéma de la couverture radar de la défense aérienne pakistanaise. Des arcs rouges signifiaient que nous avions de grandes chances d'être repérés, les arcs verts, que nous ne risquions rien. Il n'y avait pas beaucoup de vert.

– Sur ordre, nous lancerons la force d'assaut et ferons les 260 km en hélicoptère jusqu'au complexe d'Abbottabad.

Le Président suivit des yeux la trajectoire des hélicoptères sur le slide.

– Pouvez-vous passer leur défense aérienne ?

– Je ne sais pas encore, monsieur. Nous étudions encore le problème. Mais en utilisant les montagnes comme écran, il y a la possibilité de s'approcher assez près du complexe sans se faire détecter.

Le Président se redressa sur son siège, concentré. Je pouvais voir les questions lui venir en tête au fil de mon briefing.

– Près comment ?

– Monsieur, une fois que nous aurons quitté le couvert des montagnes, il nous faudra deux minutes pour atteindre le complexe. C'est le bruit des hélicoptères qui trahiront notre présence, et il est très possible qu'on nous entende à l'intérieur du complexe.

– Poursuivez.

– Oui, monsieur, dis-je en passant au slide qui présentait une vue aérienne du complexe d'Abbottabad avec des flèches indiquant nos propositions de routes d'insertion. Monsieur, le premier hélicoptère transportera douze hommes qui descendront dans l'enceinte du complexe en corde lisse et sécuriseront la petite maison d'hôtes avant de faire une brèche au rez-de-chaussée et de sécuriser les lieux de bas en haut. Le deuxième hélicoptère larguera un petit élément à l'extérieur du complexe pour couvrir toutes les voies de fuite. Puis il pourra larguer les hommes restants sur le toit du bâtiment d'habitation pour qu'ils sécurisent les lieux de haut en bas.

– Et les femmes et les enfants ? demanda la secrétaire Clinton.

– Madame, nous pensons trouver une douzaine d'enfants et probablement cinq femmes. Nous rencontrons le même problème tous les jours en Afghanistan. Nos hommes savent comment gérer de grands groupes de non-combattants.

– Et si l'un d'eux représentait une menace ? demanda quelqu'un d'autre.

– S'ils portent une veste explosive ou s'ils sont armés et menacent la force d'assaut, ils seront abattus.

La prise de conscience soudaine que d'autres que ben Laden pouvaient être tués, non par une bombe, mais par un soldat américain à bout portant, ancra cette mission dans la réalité et dans ce qu'elle avait de plus cru. Je voulais m'assurer qu'il n'y avait aucun malentendu sur le déroulement du raid.

– Monsieur, si les habitants du complexe représentent une menace pour les commandos, ils seront tués. Il fera nuit, ce sera la confusion. S'il s'avère que ben Laden n'est pas sur les lieux, il y a de grandes chances d'avoir des Pakistanais morts.

Le Président hocha la tête.

– Reçu.

– Combien de temps durera cette mission ? demanda Brennan.

– Il faut compter quatre-vingt-dix minutes de vol de la frontière afghane à Abbottabad. J'ai l'intention de ne pas rester plus de trente

minutes sur la cible. Et quatre-vingt-dix minutes de plus pour retourner à la base.

– À quelle vitesse les Pakistanais peuvent réagir ? voulut savoir le secrétaire à la Défense.

– Monsieur, nous ne sommes pas sûrs, mais nous serons alertés de leurs mouvements et nous relayerons les informations à la force d'assaut.

Je présentai les deux derniers slides, qui montraient la trajectoire de sortie du Pakistan des hélicoptères et des informations sur notre programme de répétitions.

– Pouvez-vous faire cette mission, Bill ? demanda le Président.

– Monsieur, je ne sais pas encore. C'est juste un concept. Avant de pouvoir vous assurer quoi que ce soit, je dois identifier la force d'assaut, avancer dans la planification et conduire plusieurs répétitions. Je ne saurai qu'alors si le concept est valide.

– Combien de temps vous faut-il ?

– Il me faut trois semaines, monsieur.

– D'accord, amiral, dit le Président sans la moindre hésitation. Je crois que vous avez de quoi faire. Assemblez votre équipe et revenez me voir dans trois semaines.

– Oui, monsieur.

La réunion se termina sans grande discussion, après quoi je restais parler avec Panetta, Mullen et Brennan. La CIA avait construit une réplique grandeur nature du complexe d'Abbottabad près de chez moi, à Fort Bragg, en Caroline du Nord. C'était idéal pour assembler une unité commando sans éveiller les soupçons. Nous avions trois semaines pour les convoquer, les briefer et conduire les répétitions qui nous permettraient de dire au Président si le raid était faisable. C'était un emploi du temps plus que chargé.

En moins de vingt-quatre heures, j'envoyai aux unités des opérations spéciales l'ordre de rassemblement en Caroline du Nord. Du côté SEAL, tous les hommes appartenaient à la même section. Ils avaient été spécialement choisis par le commandant SEAL. Tous

avaient une expérience extensive du combat. L'équipe aérienne avait également été triée sur le volet et avait autant d'expérience, mais elle n'avait pas été convoquée dans un délai aussi court.

Le lendemain, nous rassemblâmes l'équipe du raid dans la salle de réunion de nos bâtiments de Caroline du Nord. Ils ne savaient pas pourquoi ils étaient là, et l'ennui se lisait sur leur visage. À mes côtés, il y avait l'amiral Eric Olson, Mike Vickers, le sous-secrétaire à la Défense chargé du renseignement, et plusieurs cadres supérieurs de la CIA. Le langage corporel des commandos était révélateur. Ils avaient dû quitter Virginia Beach et Fort Campbell à contrecœur, et ils étaient persuadés d'avoir été réquisitionnés pour participer à un exercice improvisé destiné uniquement à en mettre plein la vue aux huiles.

Après quelques mots de bienvenue, je passai la parole à l'agent de la CIA. Il commença par distribuer des formulaires de confidentialité. Je vis avec amusement le langage corporel des hommes changer peu à peu. Il était rare que l'on demande la confidentialité pour des exercices, même des exercices sensibles.

Il fallut quelques minutes pour que les documents fussent signés et rassemblés. Puis, un autre cadre de la CIA s'avança sur la petite estrade et commença le briefing. Les SEALs s'installèrent confortablement dans leur siège pour se concentrer sur les slides qui s'affichaient à l'écran.

– Messieurs, depuis plusieurs mois la CIA traque un individu surnommé le « *pacer* ».

Sur le slide, il y avait un lien sur lequel l'agent de la CIA cliqua pour lancer une vidéo. Tout le monde put voir le « *pacer* » déambuler dans le complexe AC-1.

– Nous avons des raisons de penser qu'il s'agit d'Oussama ben Laden.

Au nom de ben Laden, le silence se fit dans la pièce. Les SEALs s'échangeaient des regards, l'air de dire : « C'est une blague ou quoi ? »

Le briefing dura encore une trentaine de minutes. Quand l'analyste de la CIA eut fini de parler, je me levai et m'assurai que la

raison de notre présence en ces lieux était claire pour tout le monde.

– Messieurs, le Président nous a demandé de développer l'option du raid pour capturer ou éliminer ben Laden. Depuis plusieurs semaines, une petite équipe planifie cette mission. Nous devons maintenant déterminer si le plan est exécutable ou non. Nous avons moins de trois semaines pour le mettre à l'épreuve. Je devrai alors faire au Président mon rapport sur la viabilité de la mission.

Les SEALs ne laissèrent transparaître aucune émotion. Pas un sourire, pas un mot. Ils réagissaient en professionnels.

– La CIA a construit une réplique grandeur nature du complexe à un kilomètre et demi d'ici. Vous avez deux jours pour travailler les déplacements sur la cible. Ensuite nous irons plus loin à l'ouest pour faire une répétition générale.

Je proposai aux officiers supérieurs de dire quelques mots, mais tous reconnurent qu'il était temps de passer à la pratique.

– Je vous laisse voir les détails avec votre supérieur. Des questions ?

Il n'y en avait pas.

– Bien. Alors, au travail !

Le commandant SEAL et son maître principal rassemblèrent aussitôt les autres SEALs et les pilotes d'hélicoptère pour planifier les prochaines vingt-quatre heures. Les répétitions commencèrent dans l'heure.

J'allai en compagnie d'Eric Olson et de Mike Vickers sur le site de la réplique du complexe pour regarder les SEALs faire une douzaine de mouvements au sol tandis que les pilotes d'hélicoptère tentaient différentes approches. La CIA avait fait un excellent travail de reconstitution. Un mur grillagé reproduisait le mur d'enceinte à la hauteur et aux dimensions exactes. Au milieu de la clôture, des conteneurs maritimes empilés les uns sur les autres à la manière de Lego simulaient les quartiers d'habitation et la petite maison d'hôtes. On retrouvait toutes les caractéristiques architecturales d'AC-1. Nous n'avions malheureusement pas le temps de construire en dur l'épaisse enceinte en béton du complexe d'Abbottabad… ce qui n'allait pas manquer de nous jouer des tours. Nous n'avions aucune

idée de l'agencement intérieur des bâtiments. Les ingénieurs et les analystes de la CIA avaient fait des projections en s'appuyant sur la surface au sol et sur ce qui se faisait dans la région, mais nous savions tous qu'il n'y avait aucun moyen de savoir comment les pièces étaient distribuées avant que nos hommes ne soient sur place.

Les répétitions en Caroline du Nord durèrent quarante-huit heures, après quoi nous changeâmes de site pour conduire les répétitions générales. C'étaient ces dernières répétitions qui me diraient si je pouvais me tenir devant le président des États-Unis et lui dire avec toute mon assurance que la mission était faisable. Mais avant, rien n'était moins certain.

La base de l'Air Force se trouvait dans une zone isolée. Les officiers n'étaient pas au courant de la mission, mais sachant que la priorité nous avait été donnée, ils se doutèrent que quelque chose d'important se préparait. Ils se montrèrent cependant d'un professionnalisme et d'une discrétion sans faille.

Notre unité opérationnelle était considérablement plus importante depuis ma dernière réunion avec le Président. En plus des unités des opérations spéciales et de ma petite équipe, j'avais fait venir plusieurs planificateurs opérationnels et des officiers supérieurs de Fort Bragg, ainsi que mon major, Chris Faris, et le capitaine Pete Van Hooser de Virginia Beach. Ils étaient tous nécessaires à la préparation de la mission et seraient, au besoin, déployés pour son exécution.

Le poste de commande fut établi dans un bâtiment de plain-pied à l'écart de la base. Tandis que les commandos continuaient de répéter leurs manœuvres tactiques, mon équipe s'entraînait aux aspects de commandement et de contrôle de la mission. Le personnel avait préparé des listes détaillées de vérification. Il avait revu tous les scénarios possibles et considéré tous les plans de secours. J'avais demandé qu'on développe une matrice de décision pour qu'en cas de pépin, nous n'ayons pas à réfléchir aux alternatives. Nous devions envisager tous les problèmes possibles à

l'avance pour pouvoir proposer des solutions adaptées. La plupart de mes décisions étaient binaires :

Si nous nous faisons détecter en traversant la frontière, devons-nous continuer la mission ? Oui ou non ?

Si nous nous faisons détecter à 160 km ? Oui ou non ?

À 80 km ? Oui ou non ?

Que faire en cas de problème mécanique sur un hélicoptère à 160 km ?

À 80 km ?

Une fois l'objectif atteint, que faire si l'on ne trouve pas ben Laden dans les quinze minutes ?

Dans les trente minutes ?

Et si les Pakistanais convergeaient vers la cible dans les quinze minutes ?

Dans les trente minutes ?

La liste des problèmes possibles était extensive, mais les décisions étaient simples. Difficiles à prendre, mais faciles à discerner. Si nous nous faisons repérer en traversant la frontière, nous ferons demi-tour et recommencerions un autre jour. Si un hélicoptère doit se poser à cause d'un problème mécanique à 160 km de la cible, mais qu'il n'a pas été détecté par les radars, nous continuerons avec la force disponible. Si un hélicoptère se crashe, mais que nous avons une force suffisante pour atteindre la cible, nous poursuivrons la mission, mais alerterons la force de réaction rapide et commanderons une évacuation sanitaire. Tout était binaire. Dans ce genre de mission, il ne faut surtout pas que les émotions dictent les décisions. Si nous nous faisons repérer en traversant la frontière et que les Pakistanais menacent d'abattre nos hélicoptères, nous pourrions facilement nous convaincre que la mission est trop importante pour renoncer et que nous devons poursuivre. Les décisions prises dans le feu de l'action finissent rarement bien. Nous devions avoir un plan de secours pour chaque imprévu. Et un plan de secours pour chaque plan de secours.

En plus des répétitions des forces d'assaut et du centre de commande et de contrôle, les hélicoptères simulèrent une menace pakistanaise pour voir s'ils pouvaient masquer leur approche de la cible. Les résultats étaient prometteurs, mais pas concluants. Les pilotes, qui avaient une longue expérience de vol dans la région, me dirent qu'ils étaient presque sûrs qu'avec le couvert des montagnes, ils pouvaient échapper aux radars pakistanais. Je leur faisais confiance, mais cela ne suffisait pas.

À la fin de la semaine, nous avions répété plusieurs fois tous les aspects de la mission, mais n'avions pas encore fait de répétition générale. D'après les études que j'avais faites à la Naval Postgraduate School, une répétition générale était absolument nécessaire pour mettre en évidence les défauts d'un plan. Chaque mission historique que j'avais analysée pour ma thèse montrait que lorsqu'une partie d'une mission n'était pas dûment répétée, cette partie se révélait être un échec. Malheureusement le temps pressait et nous allions devoir conduire notre première répétition générale devant des dirigeants militaires et civils qui influenceraient la décision du Président.

– Je ne suis pas sûr que les Black Hawk puissent faire l'aller-retour sans ravitaillement.

– Quoi ?

J.T. Thompson me fixa droit dans les yeux et répéta :

– Monsieur, nous avons refait les calculs une dizaine de fois, et compte tenu du poids des commandos et des températures prévues la nuit de la mission, je ne pense pas que l'on puisse faire l'aller et le retour sans ravitaillement en carburant au Pakistan.

Je pris une profonde inspiration. Depuis le début, nous avions prévu d'atteindre la cible à bord de deux Black Hawk, de les garder en vol stationnaire quarante minutes maximum et de revenir à la base. Tous les calculs nous avaient indiqué que nous pouvions le faire sans ravitaillement. Et voilà que ce n'était plus le cas, juste avant de briefer le chef d'état-major des armées. Pour ravitailler des Black Hawk, il fallait un MH-47 Chinook équipé d'un gros réservoir.

Cela voulait dire un hélicoptère supplémentaire dans l'espace aérien pakistanais, et cela impliquait aussi de trouver un endroit isolé où les Black Hawk et le Chinook pourraient se poser sans se faire repérer et passer vingt minutes au sol pour le ravitaillement.

– Je suis désolé, monsieur, dit Thompson. Il est toujours possible de faire l'aller et le retour, mais toute variation de température ou tout vent contraire nous forcerait à atterrir en zone pakistanaise contrôlée par les talibans. Je préfère que l'on ait un plan pour ça.

Je savais que Thompson avait raison. J'avais poussé les planificateurs de la mission à me trouver une option ne requérant que deux hélicoptères pour infiltrer et extraire les SEALs de la cible. Plus la mission serait complexe et plus elle aurait de chances d'échouer et – je le savais également – plus elle aurait de chances d'être rejetée par le Président.

– D'accord, J.T. J'imagine que vous avez identifié un lieu sûr pour le point de ravitaillement.

– Oui, monsieur.

– Assurons-nous que le ravitaillement soit au programme de la répétition de ce soir.

– Oui, monsieur. Nous en avons tenu compte.

– Tout ira bien, J.T., dis-je en lui donnant une tape dans le dos. Allez voir vos hommes et assurez-vous d'avoir le nécessaire pour conduire un ravitaillement.

Thompson hocha la tête et s'en alla. Je savais qu'avec ses hommes, il ferait en sorte que tout se déroule sans accroc. Ils étaient tout simplement les meilleurs.

L'amiral Mullen se pencha en avant pour mieux voir la carte dépliée sur le sol.

– Monsieur, le deuxième hélicoptère transportant Chalk 2 se positionnera juste à l'extérieur du complexe pour larguer en corde lisse trois commandos SEAL, notre collègue de la CIA et le chien militaire. Cet élément sécurisera l'extérieur du complexe et, si nécessaire, tiendra les autochtones à distance.

– À quelle vitesse réagiront-ils une fois qu'ils sauront que nous sommes sur les lieux ? demanda Mullen.

Le *chief petty officer* SEAL répondit sans hésiter :

– Monsieur, il y a un poste de police à environ un kilomètre et demi de la cible et tout un bataillon d'infanterie à environ six kilomètres et demi de la cible. Nous estimons que la police arrivera en premier et qu'il faudra compter au minimum trente minutes pour qu'un élément armé du bataillon arrive. Mais ce qui nous préoccupe surtout, ce sont les habitants des maisons juste derrière ce petit fossé (il désigna une ligne sur la carte). Avec le bruit que feront les hélicoptères, ils vont certainement venir voir ce qui se passe.

Il désigna l'officier de la CIA qui était assis aux côtés de la force d'assaut SEAL.

– Monsieur, Mohammad est un Américain pakistanais qui parle couramment l'ourdou et le dari. Si une foule se rassemble, il leur dira qu'il s'agit d'un exercice de l'armée pakistanaise et qu'ils doivent rentrer chez eux.

Le commandant SEAL intervint :

– Monsieur, ce n'est pas une très bonne couverture, mais cela devrait nous faire gagner quelques minutes, et c'est tout ce qu'il nous faut.

Au cours des deux heures qui suivirent, chaque unité des opérations spéciales présenta sa partie de la mission. Après quoi, Mullen s'adressa directement à chacun d'eux et leur demanda sans détour :

– Êtes-vous sûr de pouvoir faire cette mission ?

La réponse fut unanime et sans réserve : « oui ».

Mullen me prit à part après le briefing.

– J'ai vu que nous avons un hélicoptère supplémentaire.

– Oui, monsieur.

J'hésitai un peu avant de préciser :

– Ce ne sera peut-être pas nécessaire si les conditions sont bonnes, mais nous devons avoir un plan de secours et nous devons

le répéter en cas de besoin.

Mullen hocha la tête.

– Je suis d'accord.

Tout au long de la planification et du briefing, l'amiral m'avait fermement soutenu. Pendant mes années de service en tant que commandant SOF, Mullen avait activement soutenu des dizaines de missions que nous avions conduites dans le monde. Quand les directeurs des autres agences émettaient des réticences devant les risques encourus, c'était le fort leadership et la confiance que Mullen accordait aux forces des opérations spéciales qui faisaient avancer les choses. Il en avait été de même pour cette mission. Si le chef d'état-major des armées soutenait le raid, le Président y prêterait une plus grande considération.

Les répétitions durèrent cinq heures, et tout se déroula à la perfection. Les VIP quittèrent la base et retournèrent à Washington. Je fis de même peu après et peaufinai le briefing que je devais présenter au Président le lendemain. Après cela, je ne pouvais rien faire de plus pour convaincre le commandement américain que nous étions prêts.

Panetta sourit quand j'eus fini de briefer le Président. Le silence se fit dans la salle tandis que ce dernier réfléchissait à ce que je venais d'exposer. La mission était exécutable, avais-je dit. J'étais sûr que nous pouvions atteindre la cible, capturer ou éliminer ben Laden, et revenir à la base. J'avais expliqué la nécessité du troisième hélicoptère pour un point de ravitaillement avancé. Le Président demanda poliment pourquoi ce sujet avait été soulevé aussi tardivement. Je lui expliquai qu'en approfondissant les calculs, nous avions découvert qu'une variation de température atmosphérique de quelques degrés seulement sur la cible et une variation de la charge des hélicoptères de quelques kilos pouvaient compromettre le retour en Afghanistan. Le MH-47 supplémentaire permettrait de ravitailler nos hélicoptères en carburant en zone FATA (régions tribales administrées fédéralement). Le Président prit acte des changements sans montrer une grande inquiétude.

J’eus l’impression de répondre de manière satisfaisante aux questions que me posait le Président. Sans vouloir plaider pour ma cause au détriment des autres options, le raid semblait remporter plus de suffrages qu’au cours des précédentes réunions. Puis la conversation tourna abruptement.

– Que se passerait-il si les Pakistanais encerclaient le complexe pendant que les SEALs seraient à l’intérieur ? demanda le Président, qui poursuivit avant de me laisser répondre : que se passerait-il s’ils ouvraient le feu ?

Il mesurait ses mots, il était précis.

– Que se passerait-il s’ils se mettaient à tirer sur nos hélicoptères ?

Autour de la table, les principaux décideurs se mirent à bouger nerveusement dans leurs sièges en cuir. *Oui, McRaven, que comptez-vous faire si cela arrive ?*

Tous les regards se tournèrent vers moi.

– Monsieur, nous avons un terme technique pour désigner ce genre de situation en langage militaire.

Gates et Mullen échangèrent un regard perplexe.

– Nous disons… dis-je en marquant une pause théâtrale, que « ça chie dans le ventilo ! »

– Exactement ! s’écria le Président.

Le secrétaire à la Défense et le chef d’état-major des armées éclatèrent de rire, mais tout le monde ne goûtait pas mon trait d’humour.

J’expliquai qu’avec vingt-quatre SEALs lourdement armés, nous pourrions contenir les Pakistanais suffisamment longtemps pour nous extraire de la cible. Mais notre planification reposait sur le principe de ne pas engager le combat avec la police ou l’armée pakistanaise afin d’éviter de créer une crise internationale. Le Président ne voulait cependant pas compromettre le succès de la mission ou la sécurité des SEALs en essayant d’élaborer un plan qui s’attacherait trop aux retombées politiques, ce dont je lui étais grandement reconnaissant.

Le Président m'ordonna de développer un plan alternatif pour que les SEALs puissent sortir de là par les armes s'il le fallait.

– Pas question d'avoir des soldats américains retenus en otages par les Pakistanais, insista-t-il.

C'était un ajout facile à faire. Nous avions suffisamment de forces en Afghanistan pour venir en aide aux SEALs en cas de besoin. Il n'y avait aucune nécessité de prévenir ces forces avant le jour J, la sécurité de la mission ne serait donc pas compromise.

La réunion dura encore trente minutes, le temps de passer en revue la chronologie des décisions clés. Avant de partir, le Président se tourna vers Mike Leiter, le directeur du National Counterterrorism Center (NCTC), et lui demanda d'assigner un autre groupe d'analystes des renseignements à l'étude des éléments rassemblés par la CIA sur le « *pacer* ». N'étions-nous pas en train de couper les cheveux en quatre ? Peut-être était-ce ce qui était arrivé avec les armes de destruction massive en Irak. Peut-être que des analystes d'un autre service de renseignement allaient avoir une autre interprétation que la nôtre…

Le Président finit par remercier tout le monde pour le travail fourni, et Donilon programma une autre réunion une semaine plus tard pour passer en revue une dernière fois toutes les options.

La semaine suivante, nous nous retrouvâmes. Le Président se tourna vers Leiter.

– Alors, Mike, qu'en pensent vos hommes ? Le « *pacer* » est ben Laden ?

Leiter se figea, baissa les yeux sur l'étude que son équipe d'analystes lui avait remise et déclara avec circonspection :

– Monsieur, l'équipe d'analystes pense que les chances que ce soit ben Laden sont comprises entre 60 et 40 %.

Quand il dit « 40 % », tout le monde dans la salle de crise laissa échapper un hoquet de surprise.

– 40 % ! s'exclama Panetta.

– C'est la fourchette basse, reprit immédiatement Leiter. Mais c'est toujours 38 % de mieux que ce que l'on a depuis dix ans.

– Monsieur le Président, dit Panetta, je soutiens les analyses de la CIA, et bien que je ne puisse pas vous assurer avec certitude que c'est ben Laden, j'évalue les probabilités à bien plus de 60 %. Je pense que c'est lui !

Le Président fixa Panetta et hocha la tête. Tout le monde savait que 40 % était l'estimation la plus basse, mais cette nouvelle évaluation ne faisait qu'augmenter la pression sur cette mission.

– Bon, revoyons tout ça encore une fois, dit le Président.

Après avoir passé une heure à revoir toutes les informations et les options, le Président me donna l'autorisation d'envoyer les SEALs et la force d'assaut héliportée en Afghanistan, mais il s'assura que je comprenais qu'il n'avait pas encore pris sa décision. Je quittai Washington le mercredi soir et atterris à Bagram le jeudi soir.

Mon retour en Afghanistan n'attira nullement l'attention du personnel de ma base avancée ou des hautes instances du pays. Avec tous mes déplacements, ce retour n'avait rien d'inhabituel.

Je convoquai immédiatement le petit groupe d'officiers au courant de la mission. J'avais ordonné à mon commandant adjoint, le général de brigade Tony Thomas, d'embarquer avec la force d'assaut pour s'assurer que tout serait prêt à mon arrivée. Thomas, un ancien Ranger et membre de la section d'assaut des opérations spéciales, avait une expérience extensive du combat. Il était l'un des meilleurs officiers avec qui j'ai eu l'honneur de servir. Il me confirma que la force était prête. J'avais également donné pour mission au colonel Erik Kurilla, le commandant du régiment des Rangers, d'assembler une force rapide de réaction (Quick Reaction Force, QRF). Kurilla, l'un des chefs de combat les plus agressifs des opérations spéciales, se trouvait déjà en Afghanistan, et avec toutes les missions conduites quotidiennement, il avait pu trouver un prétexte pour assembler une QRF sans soulever de suspicion.

Le lendemain matin, conformément à mon rythme de bataille habituel du vendredi, je m'envolai pour Kaboul pour parler avec le général Petraeus. C'était la troisième fois en six ans que je travaillais avec Petraeus. La première fois, il commandait une force internationale en Irak. La deuxième, il était à la tête du Commandement central des États-Unis (CENTCOM). Maintenant, il

dirigeait la Force internationale d'assistance et de sécurité en Afghanistan (FIAS). Petraeus avait toujours accordé un fort soutien aux opérations spéciales, et je l'appréciais beaucoup. Malheureusement, tout le monde ne partageait pas ma sympathie pour lui à Washington, et il avait été laissé en dehors de la planification du raid. Dès le départ, j'avais demandé que le général Petraeus et le général Jim Mattis, le nouveau commandant du CENTCOM, soient intégrés dans la boucle. Par souci de limiter le nombre de personnes habilitées, ils n'avaient pas participé aux discussions opérationnelles, mais juste avant mon départ de Washington, on me fit savoir que le général Cartwright allait appeler Petraeus et Mattis pour les informer de la mission.

– Monsieur, j'ai compris que vous avez été mis au courant de l'opération, dis-je en m'asseyant à la petite table de réunion du bureau de Petraeus.

Il hocha la tête avec un air de vague mépris.

– Hoss m'a appelé et a vaguement parlé d'une opération transfrontalière.

Il lui avait vaguement parlé d'une opération transfrontalière ? *Mais je l'ai carrément dans l'os,* ai-je pensé.

Je regardai Petraeus. Il ne savait rien de l'opération *Neptune's Spear*. Cartwright ne lui avait donné aucun détail.

– Eh bien, fis-je en poussant un profond soupir. C'est un peu plus que ça.

– Qu'est-ce que c'est ?

Je pris mes cinq slides, me levai et me dirigeai vers son bureau.

– Nous allons chercher ben Laden.

– Quoi ? dit Petraeus presque en riant.

– Nous allons chercher ben Laden, répétai-je en posant un premier slide devant lui et en lui résumant le plan.

– Bon sang ! s'écria-t-il en regardant la distance jusqu'à la cible.

Je posai le deuxième slide.

– Bon sang ! fit-il en voyant le complexe d'Abbottabad.

Je finis avec le reste des slides.

– Ils vont vraiment vous laisser faire ça ?

– J'attends encore le feu vert du Président, mais on est prêts.

Petraeus secoua la tête et sourit.

– Tout ce que je peux dire, Bill, c'est bonne chance. Vous allez en avoir besoin.

Je savais que nous avions un bon plan, mais j'acquiesçai, parce qu'on n'a jamais trop de chance.

En retard pour une réunion, Petraeus se leva, me serra la main et rit de nouveau. C'était un rire rassurant. Un rire amical. Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais, mais étonnamment, cela raffermit ma confiance.

Je quittai le QG des FIAS, sautai dans un hélico et rentrai à Bagram. J'appelai Mattis et découvris qu'il n'en savait pas plus que Petraeus sur la mission. Comme ce dernier, il me souhaita bonne chance et m'offrit son aide. Dans l'après-midi, une délégation du Congrès vint visiter le QG des opérations spéciales à Bagram. Parmi ceux qui savaient, il y eut un débat sur la nécessité d'annuler ou non cette visite, mais je tenais à ce que rien, jusqu'à la dernière minute, ne déroge au planning. Par conséquent, j'accueillis les membres du Congrès et leurs personnels, leur résumai rapidement les opérations quotidiennes en Afghanistan, et leur fis le tour de nos locaux. Ils quittèrent la base en début de soirée sans se douter un seul instant qu'une opération majeure se préparait. Peu après leur départ, je reçus un appel de Panetta, qui m'informait que le Président avait pris sa décision. L'opération *Neptune's Spear* avait le feu vert.

Le lendemain, le samedi, je reçus un appel de notre centre des opérations à Jalalabad (JBAD). La météo sur notre route d'infiltration prévoyait du brouillard en basse altitude. Cela ne représentait pas un problème majeur pour nos hélicoptères, mais les prévisions pour le dimanche étant meilleures, je pris la décision de reporter la mission d'un jour. Je prévins la CIA, qui informa son directeur et le Président que j'avais repoussé le déploiement de 24 heures.

Plus tard ce soir-là, je reçus un appel de la Maison-Blanche me disant que le Président voulait me parler vers 17 h 00, heure de la

côte Est. Juste avant que l'heure ne sonne, j'appelai le numéro que l'on m'avait donné. La secrétaire du Président me mit poliment en attente le temps que le Président prenne mon appel.

– Bill, comment allez-vous ?

– Bien, monsieur le Président.

– Et comment se présentent les choses ?

– Nous sommes prêts, monsieur le Président, mais il y avait un peu de brume au Pakistan, alors j'ai décidé d'attendre demain. Ce sera donc pour dimanche.

– Rien ne sert de se presser si l'on n'est pas prêt.

– Non, monsieur. Aucune précipitation.

– Eh bien, Bill, je voulais juste vous souhaiter à vous et à vos hommes bonne chance.

– Merci, monsieur le Président.

– Dites-leur que je suis fier d'eux. Assurez-vous bien de le leur transmettre, Bill.

– Je le ferai, monsieur.

– Qu'en pensez-vous ? Est-ce lui, Bill ?

– Je ne sais pas, monsieur. Mais je sais que si c'est lui, nous l'aurons. Et si ce n'est pas lui, nous rentrerons à la base.

Il y eut un court silence à l'autre bout de la ligne. Peut-être n'était-ce que mon interprétation, mais j'avais l'impression que le Président mesurait les risques que prenaient mes hommes et qu'il appréciait véritablement leur courage et leur patriotisme.

– Encore une fois, bonne chance, Bill.

– Merci, monsieur le Président.

J'hésitai juste une seconde à dire au Président que je savais combien il était difficile pour lui de prendre une telle décision, et que j'appréciais son leadership.

– Et merci à vous de prendre une décision aussi difficile, ajoutai-je.

– Merci, Bill.

Nous raccrochâmes. Il ne me restait plus qu'à conduire cette mission.

Le petit bimoteur atterrit avec un bruit sourd sur la piste de Jalalabad. Il roula jusqu'en bout de piste, où je fus accueilli par un jeune maître. Il nous conduisit au complexe SEAL à 800 mètres de là. Je laissai mon équipement dans ma chambre et me rendis aussitôt au petit centre des opérations conjointes (Joint Operations Center, JOC), que nous avions réquisitionné pour être notre centre de contrôle et de commande.

Dans le petit bâtiment en contreplaqué, il y avait toute une série d'écrans plats, d'ordinateurs et de téléphones. L'officier commandant de la SEAL Team et son maître principal vinrent à ma rencontre et me briefèrent sur les préparations de la mission.

– Nous avons un dernier briefing dans une heure, dit Van Hooser. Après quoi les hommes se reposeront avant d'aller se mettre en tenue.

En tant qu'officier commandant de la SEAL Team dirigeant la mission, j'avais confié à Van Hooser la supervision de l'exécution tactique de la mission. Il serait en contact direct avec le commandant SEAL au sol et me tiendrait au courant tout au long de la mission. Aux côtés de Van Hooser, J.T. Thompson superviserait la partie hélicoptère et ferait ses rapports à Van Hooser. Dans le JOC, une partie de mon QG, des représentants de la CIA et un petit élément de l'Air Force nous aideraient pour les renseignements, la surveillance et la reconnaissance.

À ma demande, les SEALs m'avaient construit dans le JOC une cabine de la taille d'un placard dans laquelle je pouvais m'entretenir en privé avec Panetta et son équipe tout en étant en position de suivre l'action tactique sur les écrans de contrôle et d'entendre les communications radio.

Tout le monde se réunit une heure plus tard dans le grand hangar où les opérateurs faisaient leur dernier brief. Il était exceptionnellement détaillé et exposait les responsabilités de

chacun. J'insistai sur plusieurs points pour être sûr que tout le monde connaissait mes ordres.

– Je veux m'assurer que l'on communiquera. L'une des raisons de l'échec de l'opération de sauvetage des Américains à Téhéran en 1980 était le silence radio respecté par les forces d'assaut. Je veux que vous communiquiez avec moi et entre vous pour que tout le monde sache ce qui se passe. N'ayez pas peur de prendre la radio et de parler. Il y a peu de chances que les Pakistanais interceptent nos communications, et même s'ils le font, ils ne pourront pas nous empêcher d'atteindre la cible.

Tout le monde acquiesça.

– Les pilotes, soyez prudents. N'essayez pas de voler à quinze mètres du pont ou trop près les uns des autres, cela créerait un profil de vol risqué. Votre boulot, c'est d'emmener les SEALs en toute sécurité. S'il y a un problème technique, posez-vous dans un endroit isolé et réglez le problème. Lentement, méthodiquement, prudemment.

Je fixai Thompson et les sous-officiers aux commandes des hélicoptères.

– Est-ce que c'est bien clair ?

– Oui, monsieur.

– Les SEALs, n'ouvrez le feu sur les Pakistanais que pour sauver votre vie. Est-ce clair ?

Ils acquiescèrent et semblaient prendre la mesure des ramifications politiques de cette mission. Être professionnel, c'est aussi savoir quand ne pas tirer.

– Pour finir, cette mission a pour objectif de capturer ou d'éliminer ben Laden. Capturez-le si vous pouvez, mais s'il représente une menace, quelle qu'elle soit, abattez-le.

Nous avions déjà passé en revue les règles d'engagement, mais je voulais m'assurer qu'il n'y avait aucun malentendu. Cela faisait douze ans que ben Laden était en cavale, il dormait certainement avec une veste explosive sur lui ou à portée de main. Tous les SEALs présents avaient déjà eu affaire à des combattants irakiens

ou afghans qui se faisaient sauter à l'arrivée des forces d'assaut. Par conséquent, nous avions des critères très précis pour caractériser une menace. À moins que ben Laden ne soit en sous-vêtements avec les mains en l'air, il était possible qu'il porte une veste explosive et qu'il représente par là même une menace. En pleine nuit, dans la confusion du combat, sous l'effet de l'adrénaline et avec des gens se déplaçant autour de la cible, les SEALs n'avaient pas le temps de s'arrêter et d'évaluer le degré de menace face à eux. Comme je l'avais dit au Président et à l'équipe de la sécurité nationale, s'il y avait des hommes ou des femmes qui paraissaient présenter une menace, ils mourraient, point final.

À la fin du briefing, je me levai de mon siège pliant, face aux SEALs et aux équipages des hélicoptères.

– Comme la plupart d'entre vous le savent déjà, je suis un fan de basket.

Il y eut des sourires dans l'assemblée, certains avaient effectivement déjà joué avec moi de nombreuses fois.

– Vous connaissez le film *Le Grand Défi* ? demandai-je en marquant une pause pour que tout le monde voie de quoi je parlais. C'est l'histoire d'une équipe de basket d'un lycée du fin fond de l'Indiana qui se hisse au championnat d'État. Ils font le déplacement jusqu'à Indianapolis pour jouer contre une équipe de la grande ville. La plupart de ces gamins de la campagne n'ont jamais été dans une grande métropole, et le stade d'Indianapolis est immense.

Je m'approchai des hommes.

– À un moment, l'entraîneur, joué par Gene Hackman, comprend que ses joueurs sont intimidés par la taille du stade et terrorisés à l'idée de jouer devant des milliers de spectateurs. « Mesure la hauteur du panier », dit-il à un joueur, qui prend un mètre ruban et annonce : « 3 mètres ». Hackman s'adresse à un autre joueur et lui dit d'arpenter la longueur du terrain. Le garçon s'exécute et revient lui dire que le terrain fait 28,5 m.

Certains commençaient à voir où je voulais en venir.

– Hackman dit à son équipe que le terrain fait exactement la même taille que celui qu'ils ont chez eux.

Il y eut des hochements de tête.

– Messieurs, chacun de vous a fait des centaines de missions comme celle-ci. Cette mission n'a rien d'exceptionnel. Le terrain est le même que celui dans lequel vous évoluez depuis dix ans. Nul besoin de faire les choses autrement. Faites ce que vous avez à faire, comme vous savez le faire, et tout ira bien.

Je les remerciai et me dirigeai vers la sortie. Ceux qui étaient assis se levèrent, et certains vinrent me serrer la main. Je devais revoir les SEALs et les équipages des hélicoptères avant leur départ. L'air de la nuit était doux. Dans cinq heures, le show commencerait.

– Il est presque l'heure, me rappela Faris.

Je regardai ma montre. Les SEALs devaient se rassembler autour du feu de camp pour un faire un dernier point avec le commandant de leur escouade. Puis, ils embarqueraient à bord des hélicoptères pour attendre mon feu vert.

Je quittai le JOC et allai les rejoindre avec Faris. Le court trajet se fit en silence. Cela faisait trois ans que Chris Faris était mon bras droit. Il n'y avait pas meilleur soldat dans l'armée. Il avait commencé dans le corps des Rangers avant de faire partie des forces d'intervention des opérations spéciales de l'armée et d'être promu major. Faris combattait depuis qu'il avait vingt ans. Il était à Mogadiscio lors de la Chute du faucon noir, en Amérique du Sud pour traquer Pablo Escobar, en Bosnie, au Kosovo, et bien sûr en Irak et en Afghanistan. Nous étions devenus amis, mais il savait parfaitement faire la part des choses entre l'amitié et le travail. Il ne m'avait jamais manqué de respect, au contraire, il défendait toujours farouchement ma position de commandant. Il me disait les choses telles qu'elles étaient, sans fard, des choses que tout bon commandant a besoin de savoir. Il questionnait mes décisions, ce qui me forçait à trouver de meilleurs arguments pour les défendre et qui, au bout du compte, renforçait ma réflexion. Mais une fois que j'avais pris une décision, j'avais sa totale adhésion. Je prenais rarement une décision importante sans en faire part à Chris Faris.

Mais il savait aussi quand se taire, et il savait que ce moment où nous allions rejoindre les SEALs était un de ces moments.

Les SEALs étaient rassemblés autour du feu. Il y avait du hard rock à plein tube. La plupart des hommes ajustaient leur kit une dernière fois. Il y avait une certaine tension dans l'air. Ce n'était pas la peur, mais l'excitation et la volonté d'y aller.

– Coupez le son ! cria un SEAL à mon arrivée.

Ils se refermèrent en cercle autour de nous, et je me tournai vers Faris pour lui laisser la parole. Même s'il n'était qu'un sous-officier de l'armée, il avait le respect de toute la communauté SEAL. Faris leur rappela la devise du SAS britannique « *Who Dares Wins* » (Qui ose gagne). Cette nuit, nous allions oser fort. Faris leur dit qu'il était sûr qu'ils rentreraient victorieux. Puis il se tourna vers moi. Je n'avais pas beaucoup réfléchi à ce que j'allais dire, mais quelques instants plus tôt, en quittant le JOC, j'avais compris que tous ceux qui étaient autour du feu pensaient la même chose.

– Messieurs, pour commencer, j'ai parlé au Président hier soir, et il m'a demandé de vous transmettre ses remerciements et sa reconnaissance pour ce que vous êtes sur le point de faire.

Les hommes étaient perdus dans leurs pensées, tête baissée, mais je sentais qu'ils commençaient à prendre la mesure de ce qu'ils allaient entreprendre.

Je m'approchai un peu plus près du feu et examinai le groupe d'hommes debout devant moi. Ils avaient l'air implacables. Sérieux. Professionnels. Concentrés. Ils étaient prêts au combat, mais je savais que sous cette carapace, c'étaient des hommes comme les autres. Ils avaient des familles. Des femmes, des enfants. Des amis à Virginia Beach. C'étaient des hommes bons. Des hommes que tout un chacun aimerait avoir comme amis, comme voisins. Des hommes sur lesquels on peut compter quand les choses tournent mal, vraiment mal. Des hommes qui s'aimaient comme seuls ceux qui ont été au combat ensemble peuvent s'aimer. Ils ne savaient pas ce que cette nuit leur réservait, mais ils savaient qu'ils avaient eu la chance d'être choisis pour le faire. C'était ça, mon message. Tout simplement.

– Messieurs, depuis le 11 Septembre, vous avez tous rêvé de participer à la mission qui ferait tomber ben Laden. Eh bien, c'est cette mission qui va se jouer, et vous en faites partie. Alors, allez me chercher ben Laden.

Il n'y eut ni sourire, ni effusions de joie, ni jubilations. Il était juste l'heure d'y aller.

– Déployez la force d'assaut. Je répète, déployez la force d'assaut.

– Entendu, monsieur, répondit Van Hooser. Déploiement de la force d'assaut.

J'entendais Van Hooser relayer l'ordre au chef d'escouade SEAL à bord de l'hélicoptère. Dans ma petite cabine, Art Sellers avait fait installer un système de visioconférence en liaison avec le QG de la CIA, l'ambassade américaine au Pakistan, le général de brigade Brad Webb, ma liaison avec la Maison-Blanche, le général Tony Thomas, et le colonel Erik Kurilla à Bagram. Il y avait aussi MIRChat sur l'ordinateur portable de Sellers, une messagerie qui permettait d'échanger avec tous ceux qui se trouvaient dans le JOC et ceux qui, à travers le monde, avaient l'habilitation de suivre la mission. À l'extérieur de cette cabine était assis mon ami le chef de station de la CIA en Afghanistan. Cela faisait dix ans qu'il nous arrivait de travailler ensemble en Afghanistan. Je ne pouvais espérer meilleur allié dans l'interagence.

À précisément 23 h 00, je jetai un œil en dehors de la cabine pour regarder sur le grand écran les deux Black Hawk s'élever du sol, suivis peu après par deux MH-47. Quelques minutes plus tard, ils traversaient la frontière pakistanaise. Je passai les quatre-vingt-dix minutes suivantes à suivre la check-list d'exécution tandis que les hélicoptères allaient de point en point, se déplaçant dans les montagnes et les vallées du Pakistan sans se faire repérer.

Nous surveillions en même temps les radars pakistanais pour nous assurer que personne n'avait détecté notre présence. À mi-chemin, le commandant de l'escouade appela le JOC et rapporta

calmement qu'un gros projecteur d'une ville voisine balayait les flancs des montagnes comme à la recherche de quelque chose.

Les renseignements n'avaient détecté aucune réaction pakistanaise et je dis à la force d'assaut, par le biais de Van Hooser, de ne pas s'attarder. Il s'avéra que ce n'était rien. Quarante minutes plus tard, nous atteignions l'objectif.

– Monsieur, le général Petraeus est sur MIRChat, m'informa Sellers.

– Quoi ?

– Il est sur le chat et veut savoir si nous conduisons toujours la mission ce soir.

Petraeus était sorti de son QG à Kaboul pour se rendre à pied au petit bâtiment en bas de la rue où se trouvait mon officier de liaison des opérations spéciales. Il avait demandé à ce dernier le statut de la mission, mais l'officier, qui n'avait pas eu l'habilitation, ne savait pas du tout de quoi parlait Petraeus.

– Art, fis-je en riant. Dites au général Petraeus que nous sommes à dix minutes de l'objectif.

Sellers envoya ma réponse, à quoi Petraeus répondit : « Bonne chance ! »

– Monsieur, le général Webb est sur le chat.

Brad Webb, mon adjoint, était à la Maison-Blanche, dans une antichambre juste à côté de la *Situation Room*. Il était en communication permanente avec moi et recevait les mêmes transmissions vidéo que moi.

Je regardais sur le grand écran les hélicoptères émerger des montagnes et entamer les deux dernières minutes de vol jusqu'au complexe d'Abbottabad.

– Oui… dis-je distraitement.

– Monsieur, il dit que le vice-président vient d'entrer dans l'antichambre.

– D'accord, fis-je les yeux toujours fixés sur les hélicoptères qui s'approchaient de l'objectif.

– Monsieur, le général Webb dit que le Président vient d'entrer dans la pièce.

– Compris, Art.

Quelques instants plus tard, il ajouta :

– Monsieur, il dit que tout le monde est maintenant dans l'antichambre en train de suivre l'opération.

Je ne pus m'empêcher de rire. J'imaginais Brad Webb assis tranquillement dans l'antichambre quand, sans crier gare, toute l'équipe de la sécurité nationale convergea autour de lui. Webb était un officier formidable et il avait l'expérience qu'il fallait pour répondre à toutes les questions que le Président pourrait lui poser. Je ne m'en faisais pas.

– Monsieur, nous sommes à deux minutes de l'objectif, notifiai-je à Panetta.

– D'accord, Bill, répondit-il depuis le QG de la CIA.

Le premier hélicoptère s'approcha du complexe et alla se placer entre le bâtiment d'habitation de deux étages et le mur d'enceinte en béton de 5,50 m au sud. Tandis qu'il manœuvrait pour se mettre en position pour un largage en corde lisse, je le vis avoir des difficultés à maintenir sa position. Déstabilisé, le pilote tenta de redresser son appareil.

– On va se crasher ! cria quelqu'un.

Alors qu'il perdait le contrôle de l'hélicoptère, je réfléchis à la marche à suivre. À moins de trente minutes derrière les deux Black Hawk, il y avait les MH-47 Chinook. Nous avions décidé de les laisser en retrait à cause de leur importante signature radar et acoustique qui aurait pu compromettre l'élément de surprise. Mais à présent, la surprise n'était plus de mise.

Luttant pour se stabiliser, le pilote du Black Hawk dirigea le nez de l'appareil vers le bas, le forçant à pénétrer à l'intérieur du petit mur de séparation, vers l'enclos des animaux, de l'autre côté de l'allée. Des briques et du béton volèrent dans tous les sens quand le rotor de queue accrocha le sommet du mur d'enceinte. Le fuselage

percuta le sol, plaquant les SEALs et l'équipage sur le plancher métallique de l'hélicoptère.

La scène semblait se dérouler au ralenti, mais pour avoir perdu plusieurs hélicoptères sous mon commandement, je savais faire la différence entre un crash et un atterrissage forcé. C'était un atterrissage forcé.

Trois semaines plus tôt, le pilote du Black Hawk et moi avions passé en revue ce qui pouvait arriver de pire à l'arrivée au complexe. Nous étions d'accord pour dire que le point le plus dangereux de la mission était quand le Black Hawk serait en stationnaire à proximité du bâtiment d'habitation. Les risques de voir ben Laden ou un de ses hommes tirer une roquette dans l'hélicoptère étaient élevés. Des snipers et des mitrailleurs étaient positionnés sur la droite de l'hélicoptère, prêts à engager toute menace, mais la possibilité d'un lance-roquettes existait néanmoins.

Le pilote m'avait assuré que même touché par une roquette, tant qu'il survivait à la première déflagration, il serait en mesure de poser l'hélicoptère dans l'enclos des animaux. La température élevée cette nuit-là et le mur de 5,50 m avaient créé un phénomène de vortex qui avait fait perdre la portance nécessaire à un vol stationnaire. Le pilote avait cependant tenu parole et avait déposé ses hommes au sol indemnes, bien que de façon dramatique.

– Monsieur, nous avons un hélico à terre, annonça Van Hooser impassiblement.

– Entendu, Pete. Je vois ça. Dans combien de temps le 47 peut être là ?

– Trente minutes monsieur.

– Qu'il se mette en point d'attente de circulation, il servira d'aéronef d'évacuation.

– Entendu, monsieur.

Thompson contacta le Chinook et positionna l'hélicoptère à moins de cinq minutes du complexe. L'appareil se cacherait derrière la ligne de crête jusqu'à ce qu'on l'appelle.

En attendant, je contactai Panetta pour le tenir informé.

– Monsieur, comme vous pouvez le voir, nous avons un hélicoptère à terre.

Les SEALs avaient déjà sauté hors de l'appareil et commençaient à exécuter un plan alternatif.

– Les SEALs continuent la mission. Je vous tiens au courant.

Panetta acquiesça, mais il avait l'air inquiet.

Sans savoir tout de suite les problèmes rencontrés par le premier hélicoptère, le pilote du second décida de se poser à l'extérieur de l'enceinte. De ma cabine, je regardais sur le grand écran les SEALs se diriger vers le complexe.

– Pris à partie !

Se déployant dans deux directions, le premier élément SEAL s'approcha de la maison d'hôtes quand des coups de feu illuminèrent l'écran. Quelques instants plus tard, une voix calme déclara :

– Un EKIA.

Au même moment, plusieurs explosions embrasèrent l'écran vidéo tandis que les SEALs faisaient sauter les épaisses portes métalliques qui barraient l'accès à la forteresse de ben Laden.

– Pris à partie !

À l'intérieur du bâtiment principal, hors de ma vue, les SEALs engageaient d'autres hommes de ben Laden. Alors qu'ils montaient au premier étage, on put de nouveau entendre dans la radio :

– Pris à partie !

Conformément au plan, la force d'assaut allait sécuriser les étages un par un. Ils rencontrèrent une menace au rez-de-chaussée et dans les escaliers conduisant au premier. Les deux ennemis étaient morts.

À l'extérieur du bâtiment à deux étages, les SEALs progressaient et sécurisaient méthodiquement le reste du complexe. On pouvait voir partout les rayons des pointeurs laser infrarouge qui balayaient le sol et les bâtiments, plongeaient dans les fenêtres et les coins sombres d'où une menace pouvait surgir à tout moment.

– Monsieur, nous avons des visiteurs.

– Entendu, répondis-je en regardant le petit groupe de voisins s'assembler près de l'entrée du complexe. Que dit la police ?

– Monsieur, tout est calme pour l'instant, mais les téléphones portables commencent à sonner un peu partout dans le voisinage.

À un kilomètre et demi de là, la police d'Abbottabad entendait forcément cette effervescence. L'une de mes grandes inquiétudes était de voir des policiers pakistanais débarquer. En faisant leur devoir, ces hommes auraient engagé le combat avec les SEALs, face auxquels ils n'avaient aucune chance.

À l'intérieur du complexe, deux hommes de la force d'assaut progressaient dans les escaliers. Un rideau marquait le palier du deuxième étage. Une tête en émergea, fixant les hommes qui montaient vers lui. Le SEAL de tête, son arme bien calée sur l'épaule, doigt sur la détente, tira sur la silhouette, mais il avait visé un peu trop haut. Sans hésiter, les SEALs grimpèrent les dernières marches, balayèrent le rideau et s'engouffrèrent dans la pièce. Il y avait deux jeunes filles près de l'entrée. Presque certain qu'elles portaient des ceintures explosives, le premier SEAL se jeta sur elles en les couvrant de son corps pour protéger son partenaire du souffle de l'explosion. Le deuxième SEAL se retrouva face à face avec un homme de grande stature, mince, qui se servait d'une vieille femme comme bouclier humain.

Le premier-maître Rob O'Neill visa et tira deux coups dans la tête de l'homme avant de tirer un troisième coup pour être sûr. L'homme s'écroula, mort avant d'avoir touché le sol.

Van Hooser et Thompson me tenaient informé de la progression de l'opération. Les SEALs continuaient de sécuriser le bâtiment principal, et les hélicoptères maintenaient leur position en dehors d'Abbottabad.

Je levai les yeux vers l'horloge. Cela fait quinze minutes que l'assaut avait commencé.

– Monsieur, le chef d'escouade est en ligne, me prévint Van Hooser.

Sa voix était reconnaissable entre toutes. Profonde, calme, tout en contrôle.

– Ici Romeo 6-6, dit-il en marquant une pause.

On pouvait entendre un léger frisson dans sa voix.

– Pour Dieu et pour le pays, Geronimo, Geronimo, Geronimo !

La traque de l'homme le plus recherché au monde était finie. Nous avions eu ben Laden.

Il y eut des effusions de joie dans le JOC, immédiatement interrompues par la grosse voix de Van Hooser :

– Fermez-la, bon sang ! Il faut encore ramener nos gars à la maison !

Le silence se fit aussitôt.

Van Hooser avait raison. Nous avions encore beaucoup à faire. Je ne ressentais en effet aucun soulagement, aucune euphorie, aucun sentiment de victoire. La mission n'était pas finie. Nous étions à 260 km de la base, et les Pakistanais commençaient à se réveiller et à préparer une réponse militaire.

Je relayai le message à Panetta.

– Monsieur, nous avons Geronimo.

Mais je compris soudain que je ne savais pas si Geronimo signifiait que ben Laden avait été trouvé et capturé ou éliminé pendant l'assaut.

De ma cabine, je demandai en hurlant à Van Hooser de me confirmer si Geronimo était EKIA. Quelques secondes plus tard, la réponse tomba :

– Oui, monsieur, Geronimo EKIA.

Encore une fois, je transmis l'information à Panetta. Sur l'écran de ma cabine, je vis les visages de Panetta et Michael Morell se fendre d'un large sourire.

Je levai les yeux sur l'horloge. Cela faisait maintenant près de vingt minutes que les SEALs avaient posé les pieds sur le sol d'Abbottabad. Le plan prévoyait trente minutes au sol. Pas plus.

Dans la cour intérieure, les SEALs et les pilotes de l'hélicoptère préparaient le Black Hawk crashé pour la destruction. Un hélicoptère à terre était une éventualité dont il fallait tenir compte dans toutes les missions. Par conséquent, chaque équipe emportait toujours suffisamment d'explosifs pour détruire l'électronique, et dans ce cas, pour détruire l'appareil tout entier. Mais il fallait attendre le dernier moment, juste avant l'exfiltration, pour tout faire exploser.

– Monsieur, les SEALs demandent du temps supplémentaire au sol, dit Van Hooser.

– Qu'est-ce qui les retarde ?

– Monsieur, ils disent avoir trouvé plein d'ordinateurs et de matériel informatique au premier étage.

Je regardai l'horloge. Nous approchions des trente minutes et mon instinct me soufflait de nous en tenir au plan, mais je me disais aussi que les informations contenues dans ces disques durs pouvaient être vitales pour les missions à venir.

– D'accord, Pete. Dites-leur de prendre ce qu'ils peuvent, mais qu'ils ne s'attardent pas trop. Demandez à J.T. les conséquences que ce délai aura sur nos réserves de carburant.

Van Hooser s'exécuta et revint quelques secondes plus tard avec la réponse :

– Monsieur, J.T. dit que nous devons nous ravitailler quoiqu'il arrive. Quelques minutes de plus ne feront aucune différence.

– Entendu. Bien.

Je vérifiai l'heure encore une fois et me tournai vers les écrans, qui montraient une activité pakistanaise. De ma cabine, je pus entendre un des analystes des renseignements parler à Van Hooser.

– Que se passe-t-il, Pete ?

– Monsieur, on a intercepté des communications pakistanaises. Ils savent qu'il se passe quelque chose à Abbottabad, mais ils n'ont pas l'air de savoir quoi.

Je jetai un œil à l'horloge.

– Combien de temps leur faut-il encore au sol ?

– Monsieur, ils sont encore en train de poser les explosifs sur l'hélicoptère, mais le chef d'escouade dit qu'ils peuvent être prêts à partir dans cinq minutes.

Cinq minutes, autant dire une éternité, mais je savais que le commandant au sol comprenait la situation et je m'en remettais à sa décision.

Les communications pakistanaises commençaient à s'intensifier. Les chefs pakistanais essayaient de comprendre ce qui se passait. Y avait-il un hélicoptère à Abbottabad ? Y avait-il un exercice pakistanais en cours dont ils n'étaient pas informés ? Y avait-il une implication américaine ? Comment était-ce possible ? Des Américains dans Abbottabad ? Un crash d'hélicoptère ? Dans Abbottabad ?

Les habitants qui s'étaient rassemblés se comptaient désormais par dizaines. Notre agent de la CIA discutait avec eux et leur disait qu'il s'agissait d'un exercice militaire pakistanais et qu'ils devaient se tenir à distance. À notre grande surprise, les habitants le crurent et se montrèrent coopératifs. Personne n'avait l'air de s'alarmer de voir des soldats américains lourdement armés à proximité.

– Monsieur, les SEALs sont prêts pour l'exfiltration.

– Entendu.

Le deuxième Black Hawk, qui avait réussi à larguer les SEALs comme prévu dans l'assaut initial, se trouvait maintenant dans l'enceinte pour embarquer les dix premiers SEALs et leur précieux chargement, à savoir le corps de ben Laden. Sur l'écran, quatre SEALs portaient un sac mortuaire. Les six autres les escortaient jusqu'à l'hélicoptère.

L'appareil décolla et entama son vol jusqu'au point de ravitaillement avancé situé à une trentaine de minutes d'Abbottabad. Quelques secondes plus tard, le MH-47 Chinook emplit le grand écran au moment même où le Black Hawk crashé dans le complexe explosait. Le panache de fumée de l'explosion s'éleva à une trentaine de mètres dans les airs, masquant en partie le Chinook à l'approche. J'écoutais les appels radio. En moins de trente secondes, les SEALs restants avaient embarqué pour l'Afghanistan.

J’appelai Panetta.

– Monsieur, tout le monde a quitté le complexe et rentre en Afghanistan. Le trajet est long, je vous tiens au courant.

C’est alors que j’entendis l’officier des renseignements notifier à Van Hooser que les Pakistanais se préparaient à déployer leurs F-15. Van Hooser me transmit l’information. Encore une fois, c’était un scénario que nous avions envisagé, et tous les analystes étaient certains qu’il était hautement improbable que les radars pakistanais puissent nous détecter et donner notre position à leurs F-15. Mais ils étaient après nous, et qui sait, la chance pouvait jouer en leur faveur. Le président Obama m’avait ordonné de sortir nos hommes du pays, quitte à engager le combat. J’avais donc positionné du côté afghan de la frontière un paquet d’avions de chasse, de brouilleurs de radar et d’hélicoptères d’assaut. Rien ne pouvait désormais empêcher le retour de nos troupes, si ce n’était un accident.

Trente minutes après avoir quitté le complexe, le deuxième Black Hawk, transportant à son bord le corps de ben Laden, se posa dans une zone isolée du Pakistan. Peu après, le MH-47 embarquant le ravitaillement en carburant se posa à ses côtés. Dix-neuf minutes plus tard, le ravitaillement effectué, les deux hélicoptères mirent le cap sur l’Afghanistan.

À 3 h 30, heure locale, le dernier hélicoptère entra dans l’espace aérien afghan et atterrit quelques minutes plus tard à l’aérodrome de Jalalabad. Nos hommes étaient rentrés sains et saufs. Mais la mission n’était pas encore terminée.

Sur les écrans de visioconférence, je vis Panetta et les autres se réjouir du succès de l’opération. L’image changea subitement, et je vis apparaître sur l’écran le Président et son équipe.

– Félicitations, Bill ! Ce fut une grande mission !

– Merci, monsieur le Président. Je suis content que nos hommes soient rentrés sans encombre. Désolé pour l’hélicoptère. Il semblerait que je vous doive 60 millions de dollars.

Le Président sourit et je poursuivis :

– Monsieur, je dois encore m’assurer qu’il s’agit de ben Laden. Bien trop souvent, on a annoncé une identification formelle, et on

s’est trompé.

– Je comprends, Bill. Combien de temps vous faut-il pour me confirmer que c’est ben Laden ?

– Monsieur, l’hélicoptère transportant le corps vient juste d’atterrir. Je vais y jeter un œil et je reviens vers vous dans les vingt prochaines minutes.

Alors que je sortais du JOC, le chef de station de la CIA m’arrêta à la porte.

– Bill, ça ne vous dérange pas si je viens avec vous identifier formellement ben Laden ? Cela fait plus de dix ans que je le traque. J’aimerais être là à la toute fin.

– Ce n’est pas étonnant ! Vous pourrez représenter tous les hommes et toutes les femmes de l’agence qui ont pris part à cette mission.

Il grimpa avec moi dans un petit pick-up Toyota pour aller jusqu’au hangar. Les SEALs venaient d’arriver et laissaient éclater leur joie. Poignées de mains, accolades et cris d’excitation. Ils venaient d’accomplir l’un des plus grands succès des opérations spéciales depuis la Seconde Guerre mondiale.

Le pick-up qui transportait la dépouille de ben Laden se gara dans le hangar. Il y avait plusieurs SEALs dans la benne arrière. Je m’avançai vers le véhicule.

– Monsieur, vous voulez voir le corps ?

– Oui.

Deux SEALs attrapèrent l’épais sac mortuaire et le sortirent de la benne du pick-up pour l’allonger devant moi. Je mis un genou à terre et tirai sur la fermeture éclair du sac pour exposer le corps.

L’officier de la CIA s’agenouilla à côté de moi. Le visage de ben Laden était distordu par les deux balles qu’il avait reçues en pleine tête. Sa barbe était plus courte et plus claire que je m’y attendais, mais tout me laissait croire que c’était lui.

– Qu’en pensez-vous ? demandai-je au chef de station.

– Il lui ressemble en tout cas.

– Il lui ressemble en effet, dis-je avec une pointe d'hésitation.

– C'est lui, ça ne fait aucun doute, déclara un SEAL d'une voix forte. Regardez la photo que j'ai prise juste après qu'on l'a tué.

Je regardai la photo et la comparai avec d'autres clichés que l'agent de la CIA avait. Cela correspondait en tous points. Mais avant de pouvoir en donner la confirmation au président des États-Unis, je devais en avoir la plus grande certitude possible.

– Aidez-moi à le sortir du sac.

Des hommes m'aidèrent à dégager le corps de ben Laden dont les jambes étaient étrangement repliées en position fœtale. J'attrapai ses jambes et les étirai jusqu'à ce que le corps soit exposé sur toute sa hauteur. Les rapports disaient que ben Laden mesurait 1,93 m. Je jaugeai le corps, qui était effectivement très grand.

Je parcourus l'assemblée des yeux et m'adressai à un jeune SEAL :

– Mon garçon, combien mesurez-vous ?

– Quoi ?

– J'ai demandé combien vous mesurez.

– 1,88 m.

– Bien. Allongez-vous à côté du cadavre.

Il me regarda, l'air de dire que je devais certainement plaisanter.

– Vous voulez que je m'allonge à côté du cadavre ?

– Oui… Je veux que vous vous allongiez à côté du cadavre.

– D'accord, monsieur.

Il s'exécuta à quelques centimètres de la dépouille, et l'on put voir qu'il faisait bien 5 cm de moins que le présumé ben Laden. L'agent de la CIA sourit.

– C'est lui, c'est sûr.

Je serrai rapidement quelques mains et remerciai les hommes, mais je savais que le Président attendait mon rapport.

– Monsieur, je ne peux pas en être sûr à 100 % tant que nous n'aurons pas les résultats des analyses ADN, mais toutes les caractéristiques physiques correspondent.

Le Président et son personnel hochèrent la tête.

– Son visage est défiguré par les balles, mais j'ai demandé à un SEAL qui mesure 1,88 m de s'allonger à côté du cadavre comme élément de comparaison. L'homme abattu fait au moins 1,93 m.

Il y eut un long silence.

– Si je comprends bien, Bill, dit le Président, pince-sans-rire, nous avons les moyens de perdre un hélico à 60 millions de dollars, mais nous n'avons pas les moyens d'acheter un mètre ruban à dix dollars ?

Derrière le Président, je vis le personnel rire de bon cœur. Nul besoin pour moi de répondre à cette question, le grand sourire du Président suffisait. La nuit avait été fructueuse, et pour un bref moment, nous pouvions en rire.

– Monsieur, j'ai envoyé les photos du corps de ben Laden à Langley. Ils vont pouvoir procéder à une reconnaissance faciale qui devrait nous donner un résultat fiable assez rapidement.

– D'accord, Bill. Je sais que vous avez encore des choses à faire pour finir cette mission. Je vous laisse travailler. Veuillez dire à tous vos hommes et à tous ceux qui ont soutenu cette mission que c'était une nuit historique, et que toute l'Amérique sera fière d'eux.

– Merci, monsieur, dis-je la gorge serrée. Je le leur dirai.

Dans l'heure qui suivit, j'étais dans un avion pour Bagram. Je débarquai, sautai dans un véhicule qui m'attendait et me rendis immédiatement à mon QG. En entrant dans la structure en contreplaqué, je remarquai quelque chose d'inhabituel. Il manquait l'avis de recherche de ben Laden qui était affiché dans les locaux depuis dix ans. Pour des milliers d'hommes et de femmes qui avaient travaillé entre ces murs, cela avait été un rappel quotidien de la raison de notre présence ici. On l'avait retiré. Je montai à l'étage sans réussir à me chasser de l'esprit cet avis de recherche qui avait tant représenté pour nous tous. J'ouvris la porte sur Thomas et Kurilla qui travaillaient, et demandai abruptement :

– Qui a retiré l'avis de recherche ?

Kurilla sourit. Il se pencha derrière son bureau et brandit l'affiche qu'il avait glissée dans un cadre en bois bon marché.

– Monsieur, nous nous sommes dit que vous devriez l'avoir.

Pour la deuxième fois ce soir-là, ma gorge se serra. Tony Thomas et Erik Kurilla, deux hommes qui avaient donné plus que quiconque à cette longue bataille, me serrèrent la main et me remercièrent. Il n'y a rien de plus gratifiant pour un soldat que de gagner le respect de tels guerriers. Je les remerciai pour tout ce qu'ils avaient fait ce soir-là avant de m'affaler dans un grand siège afghan pour faire une pause.

Le son de la télévision était coupé, mais je pouvais voir la jubilation sur le visage de Geraldo Rivera quand il annonça que le Président allait prendre la parole dans quelques minutes. Jamais le Président n'avait fait une apparition aussi tard à la télévision. Cela signifiait certainement que Mouammar Kadhafi était mort, spécula Rivera. Qu'est-ce que cela pouvait être d'autre ?

Quand le Président s'avança sur l'estrade, je tirai ma chaise plus près pour écouter.

– Bonsoir. Ce soir, je peux annoncer au peuple américain et au monde que les États-Unis ont conduit une opération qui a tué Oussama ben Laden, le chef d'Al-Qaïda et le terroriste responsable de la mort de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants innocents.

Alors que le Président parlait, deux MV-22 de la Marine et un détachement de la sécurité des Rangers transportant la dépouille de ben Laden traversèrent le Pakistan pour regagner le nord du Golfe persique. Le porte-avions USS *Carl Vinson* les attendait en mer. Tôt le lendemain matin, en respectant strictement les rites islamiques, la dépouille de ben Laden fut confiée à la mer, et l'eau se referma sur lui à tout jamais.

Pour celles et ceux qui ont perdu la vie dans les tours jumelles, au Pentagone et dans un champ de Shanksville, en Pennsylvanie, pour celles et ceux qui ont donné leur vie en Irak et en Afghanistan, pour les femmes et les hommes qui, à cause de blessures externes ou internes, ne seront plus jamais les mêmes, pour celles et ceux à

travers le monde qui ont souffert à cause du mal que cet homme a commis, justice a été rendue.

CHAPITRE DIX-HUIT

LE SALUT FINAL

TAMPA, FLORIDE

Août 2014

Le porte-drapeau remonta l'aile en ligne droite avant de pivoter sur lui-même et de présenter la bannière étoilée. À côté de moi, sur l'estrade du Tampa Convention Center, se tenait le chef d'état-major des armées et mon ami le général Marty Dempsey. Nous restâmes debout, au salut, jusqu'à la dernière note de l'hymne national et jusqu'à ce que le drapeau soit hissé. Et ce fut à ce moment-là que je pris la mesure de ce que cela voulait dire. C'était mon dernier salut en uniforme, la dernière occasion pour moi de rendre hommage au drapeau que j'avais servi trente-sept ans. C'était mon dernier jour de service actif, mon tout dernier jour en tant que Navy SEAL.

Il y avait plus de sept cents personnes dans le public, et tous étaient venus participer à la cérémonie de mon départ à la retraite. En parcourant les visages de l'assemblée, des épisodes de ma vie défilèrent devant mes yeux comme par flashs. Mon témoin, John Scarpulla, était assis parmi mes coéquipiers de course à pied du lycée, Mike Morris et Mike Dippo. À côté d'eux, il y avait le coach Jerry Turnbow. Dans la rangée juste derrière, mes camarades de stage SEAL, Dan'l Steward et Marc Thomas. De chaque côté de l'allée, plusieurs décennies de coéquipiers des SEALs, des Rangers,

des bérets verts, des Night Stalkers, des Special Tactics, de la CIA, de la DIA[1], du FBI, du département d'État, de la NSA, de la NGA[2], et tout un panel d'officiers supérieurs de l'armée, de la Navy, de l'Air Force, et du corps des Marines : des hommes et des femmes qui m'avaient accompagné tout au long de ma carrière. L'amiral Eric Olson, qui était à la retraite, était assis à droite de l'allée. Il attendait de procéder au transfert du titre de *Bull Frog* qui revient au SEAL ayant le plus long service actif. Nos grands amis, l'amiral Joe et Kathy Maguire, étaient tout devant, assis près de mes sœurs, Nan et Marianna.

En m'avançant sur l'estrade pour faire mes adieux, je jetai un œil à Georgeann assise au premier rang, et la vis retenir ses larmes. À côté d'elle, ma fille Kelly et mon fils John, qui avaient dû faire les frais de ma vie de militaire, tentaient en vain de rester stoïques. Déployé à l'autre bout du monde, mon fils Bill, un officier de l'Air Force, était avec nous par liaison vidéo. Il me manquait, mais comme toujours, j'étais fier de son engagement. Sa femme, Brandy, était assise avec la famille.

Les mains posées de chaque côté du pupitre, je baissai les yeux sur mon discours et pris une profonde inspiration.

C'était ma dernière année à l'université, j'étais cadet du Reserve Officers' Training Corps (ROTC) de la Navy. Le commandant en second du ROTC, un vieux commandant de la Navy, un homme bourru du nom de Rummelhart, m'a convoqué dans son bureau. Je me tenais au garde-à-vous devant lui quand il m'a dit :

– Bill, ta mère a appelé et elle est inquiète, parce que tu sors avec deux jeunes femmes. Je suis d'accord avec elle pour dire que c'est une très mauvaise idée.

Je suis resté estomaqué.

– Ma mère a appelé ? ai-je demandé très embarrassé.

– Oui. Ta mère a appelé.

– Ma mère a appelé ? ai-je répété avec l'espoir d'avoir mal compris.

– Oui. Ta mère a appelé.

J’ai baissé la tête. Mais qu’est-ce qu’il lui avait pris ? Les mères… !

Cela dit… c’était vrai. Je fréquentais effectivement deux jeunes femmes. Je savais que c’était une situation qui ne pouvait pas durer. J’avais rencontré la première au cours d’une croisière de cadets, l’année précédente. C’était une relation à longue distance. Elle était sur la côte Ouest et moi, à Austin, mais notre histoire commençait à devenir sérieuse. Mais au printemps 1977, j’avais fait la rencontre de Georgeann à l’école, et tout avait changé…

Je regardai dans le public, Georgeann semblait mortifiée d’entendre notre histoire, mais pour moi, cette anecdote rapportait le moment le plus important de ma vie, la décision qui allait déterminer mon avenir.

Je le compris alors, et dis à l’auditoire :

La première jeune femme était tout ce qu’un jeune homme pouvait désirer à 21 ans. Mais la deuxième jeune femme était tout ce qu’un homme pouvait vouloir le restant de sa vie.

Plus tard cette année-là, quand j’ai dit à mon père que j’avais demandé à Georgeann de m’épouser, il m’a regardé comme seul un père peut le faire et m’a dit : « Fiston, je ne te savais pas aussi futé. »

C’était effectivement la meilleure décision que j’ai jamais prise. Cela fait maintenant plus de quarante ans que Georgeann est à mes côtés. Elle m’a relevé quand j’ai trébuché. Elle m’a redonné confiance quand j’ai douté. Elle m’a soigné quand j’étais blessé. Elle a porté le poids de mes déploiements constants, et chaque fois que la mort a plané au-dessus de ma tête, elle a caché sa peur et m’a redonné espoir. Rien dans ma vie n’aurait été possible sans elle.

Je marquai une pause, sachant que si je regardais Georgeann, l’émotion me submergerait. Je pris une profonde inspiration.

Je repris le fil de mon discours, mais mon esprit se mit à vagabonder.

Quarante ans…

Cela faisait quarante ans que je m'étais engagé. Je me souvenais de ce premier jour à l'unité du ROTC de la Navy de l'université du Texas aussi clairement que je me souviendrai de ce dernier jour. Ce fut le début d'une grande aventure. Au cours des quatre décennies qui avaient suivi, j'avais voyagé dans le monde entier, sillonné les sept mers, sauté dans le vide à 12 000 pieds, été confiné dans des sous-marins, essuyé d'innombrables volées de balles, des EEI, des tirs de mortier et de lance-roquettes. Je m'étais crashé en hélicoptère, en bateau, en parachute et avais survécu à tout ça pour le raconter. J'avais rencontré des présidents, des rois, des Premiers ministres, des princesses, des despotes et des terroristes. J'avais connu l'euphorie des succès internationaux et le deuil des hommes tombés. J'avais vu le pire de l'humanité et le meilleur de l'homme. J'avais été touché par la grâce de Dieu dans des petits moments comme lors de grandes occasions. J'avais rencontré des soldats qui me seront une éternelle source d'inspiration, et reste émerveillé par leur courage, leur humilité et leur sens du devoir. J'avais fondé une merveilleuse famille avec la femme que j'aime et avais eu l'honneur de servir le plus grand pays de ce monde. C'était comme si j'avais été le personnage principal d'une aventure cosmique. Et comme dans toutes les aventures, mon odyssée m'avait autant appris sur moi-même que sur le monde qui m'entourait.

Au cours de mon épopée, j'avais découvert qu'il y avait toujours quelqu'un de plus intelligent, plus fort, plus rapide, plus travailleur, plus talentueux, plus motivé, plus honnête, plus pieux, ou tout simplement meilleur que moi. Cela m'avait forcé à l'humilité, mais cela m'avait aussi profondément rassuré. Il y a tellement de problèmes dans le monde que je ne peux résoudre, peut-être quelqu'un d'autre en sera capable.

J'avais appris que la vie était fragile et que nous devions vivre chaque jour comme une bénédiction. Une balle d'un sniper d'Al-Qaïda, un EEI sur une route peu empruntée, un C-130 qui ne revient pas, une collision frontale en rentrant du travail, un parachute qui ne s'ouvre pas, une radio qui révèle une tumeur… Rien dans la vie n'est garanti, tirez le meilleur de ce qui vous est donné, et soyez-en reconnaissant.

Combien de fois avais-je découvert que mon succès dépendait des autres ? C'est la leçon la plus simple qui soit, une de celles que j'avais apprises au stage SEAL en pagayant comme un forcené sur le canot pneumatique. Chaque succès arraché avait été avec l'aide de quelqu'un.

J'avais compris que la vie était plutôt simple. Aidez le plus de personnes possible. Faites-vous le plus d'amis possible. Travaillez aussi dur que possible. Et quoi qu'il arrive, ne capitulez jamais !

Il y a eu des moments et des personnes que je n'oublierai jamais. Je me souviens d'avoir marché en tête du cortège funèbre du sergent « Doc » Peney quand les soldats du 1er bataillon du 75e régiment des Rangers défilèrent de l'église au centre-ville de Savannah, jusqu'à son bar préféré sur River Street. Toute la ville s'était rassemblée le long des rues pour lui rendre hommage, se tenant au garde-à-vous, tête découverte et baissée, les yeux pleins de larmes. Je me souviens du Ranger Ben Kopp, tué en Afghanistan, dont le cœur transplanté bat aujourd'hui dans la poitrine de Judy Meikle. Je me souviens d'avoir regardé les médecins dans les hôpitaux de guerre à Bagram en train d'essayer de sauver les SEALs Jason Freiwald et Johnny Marcum, frappés en pleine poitrine par des gros calibres. Ils moururent tous deux sur la table d'opération, et je n'ai rien pu faire pour l'empêcher. Je me souviens du crash des hélicoptères Turbine 33 et Extortion 17, des indicatifs qui ne serviront plus jamais, et des hommes qui resteront pour toujours dans nos mémoires. Je n'oublierai pas le sacrifice de Mike Murphy, de Robbie Miller, d'Ashley White, ou de milliers d'autres. « Tous ont donné, mais certains ont tout donné[3]. » Et je n'oublierai pas la section 60 du cimetière national d'Arlington, où reposent tant de jeunes héros tombés au combat après le 11 Septembre.

Parfois, la peine et les souvenirs me submergent, et cela se manifeste souvent par des démonstrations gênantes d'émotion en public, mais j'ai appris à les accepter.

Surtout, j'ai appris que malgré tous ses défauts, l'homme est digne de ce monde. Pour chaque despote belliqueux, il y a des hommes et des femmes qui recherchent la paix. Pour toute la haine qui ne fait

que croître, il y a un amour inconditionnel encore plus grand. Pour chaque cellule de torture d'Al-Qaïda en Irak, chaque escadron de la mort taliban en Afghanistan, chaque attentat-suicide en Somalie, chaque fanatique qui tue sans discrimination, il y a d'innombrables mères qui prennent soin de leurs enfants et des pères qui apprennent à leurs fils et à leurs filles à être honnêtes et travailleurs. La compassion de l'homme surpasse sa cupidité. Sa bienveillance est plus grande que sa brutalité. Son courage éclipse sa couardise et son espérance l'emporte toujours.

Mon attention revint sur l'auditoire. J'avais presque fini et j'étais prêt à débarquer. Officiellement à la retraite.

Une dernière histoire :

> Il y a une grande scène dans le film sur la Seconde Guerre mondiale, *Il faut sauver le soldat Ryan*. Ryan est désormais un vieil homme. Il retourne sur les plages de Normandie et cherche la tombe de celui qui lui a sauvé la vie quarante ans plus tôt, de l'homme qui a tout sacrifié pour que lui puisse vivre. Arrivé devant sa sépulture, Ryan s'effondre sous le coup de l'émotion. Les yeux emplis de larmes, il dit à sa femme : « Dis-moi que j'ai mené une bonne vie. Dis-moi que je suis quelqu'un de bien. »
>
> J'ai rencontré des hommes et des femmes formidables tout au long de ma vie. J'ai fait mon possible pour être aussi bon qu'eux, pour faire de mon mieux, pour qu'au bout du compte, ceux qui m'ont connu puissent être fiers de me compter parmi leurs amis. Tout ce que j'ai toujours voulu, c'est être quelqu'un de bien.

Je quittai le pupitre. Un ordre fut donné, et huit soldats s'alignèrent sur un court tapis rouge, prêts à me faire un dernier salut quand je descendrais de l'estrade. Je remerciai le général Dempsey, rejoignis Georgeann au pied de la scène et traversai la haie d'honneur à son bras. Les mots « amiral, retraité et départ » résonnaient dans la foule. Ma carrière s'achevait là.

Helen Keller, cette incroyable femme, qui montra que la cécité n'empêchait pas la clairvoyance, dit un jour : « La vie est une aventure audacieuse ou n'est rien. »

Et quelle aventure, en effet !

J’ai hâte de découvrir les histoires que demain nous réserve.

REMERCIEMENTS

Pour rédiger ses mémoires, il ne suffit pas de savoir écrire, il faut savoir qui a partagé votre vie. Pendant quarante-et-un ans, ma femme Georgeann a été à mes côtés, me prodiguant amour, encouragements et inspiration. Qu'elle soit ou non mentionnée, elle fait partie de chaque histoire de cet ouvrage. Mes trois enfants, Bill, John, et Kelly, sont ceux qui m'ont motivé à coucher ma vie par écrit. Ce sont eux qui ont fait les frais de mes nombreux déploiements, et ils l'ont fait avec une force et une résilience remarquables. J'espère qu'en lisant ces lignes, ils comprendront pourquoi j'étais absent aussi souvent et pourquoi j'aimais tant ce que je faisais. À mes sœurs Marianna et Nan, je suis votre plus grand fan. Je suis fier d'être le petit frère de femmes aussi remarquables que vous.

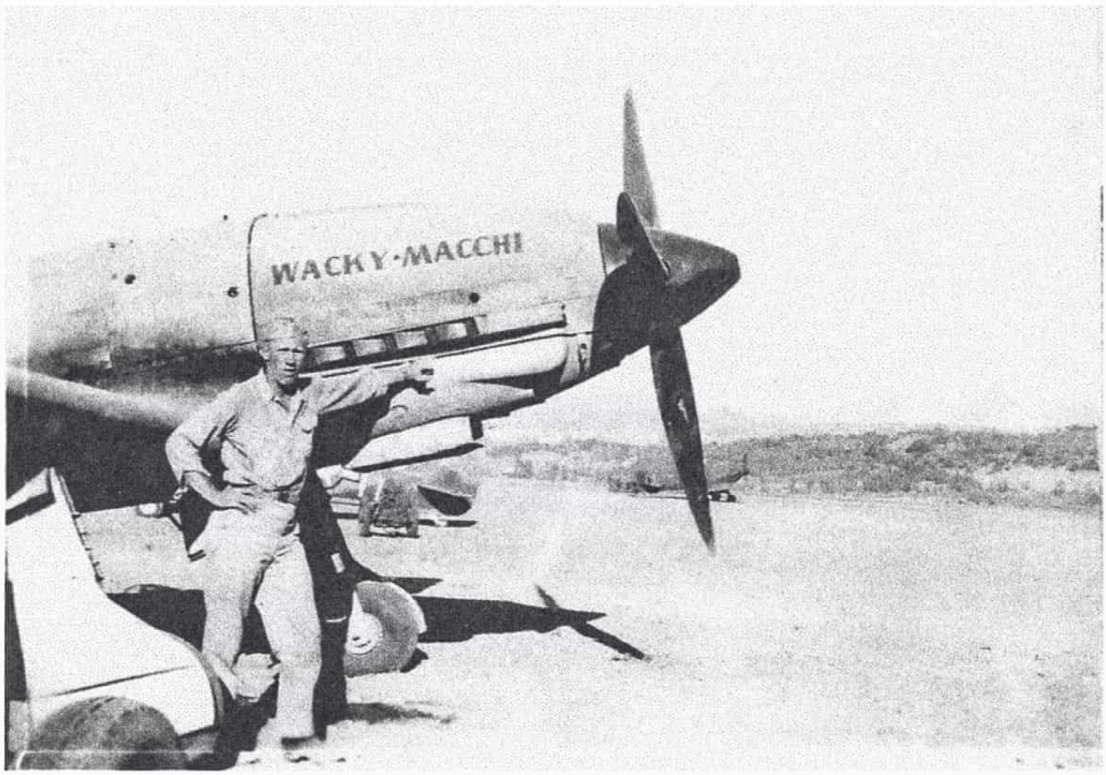
J'aimerais également remercier mon éditeur, Sean Desmond, pour ses précieux conseils éditoriaux et pour avoir été une source constante d'encouragements.

Merci aussi à mon avocat et ami Bob Barnett sans qui cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour. Tes conseils ont toujours répondu exactement et à point nommé à mes questionnements.

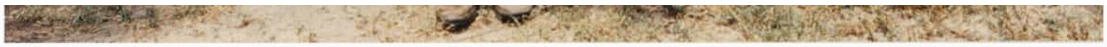
Pour finir, merci à Michael Russo de la Defense Office of Prepublication and Security Review (DOPSR) pour avoir soumis et fait valider le manuscrit par les autorités gouvernementales. Le résultat n'en est que meilleur.

À PROPOS DE L'AUTEUR

William H. McRaven est un amiral de l'US Navy à la retraite et l'auteur du best-seller *Si tu veux changer ta vie, commence par faire ton lit*[1]. Au cours de ses trente-sept ans de carrière dans la Navy SEAL, il a occupé tous les postes de commande. En tant qu'amiral quatre étoiles, ses dernières fonctions ont été celles de commandant de l'ensemble des forces spéciales américaines. Après son départ à la retraite, il a été président honoraire de l'université du Texas de 2015 à 2018. Il vit aujourd'hui à Austin, au Texas, avec sa femme Georgeann.



L'aventure est dans mes gènes. Mon père et son Spitfire en Afrique du Nord, 1943.



Avec mon cousin Paul, l'air très classe. Paul conduisait. Grapeland, Texas, 1963.

Le football est un mode de vie au Texas. Avec mon père à San Antonio, Texas, 1966.

Anna et Claude McRaven. Deux parents fabuleux.

Un entrepôt à munitions « *Gravel Gertie* ».
Amarillo Globe-News.

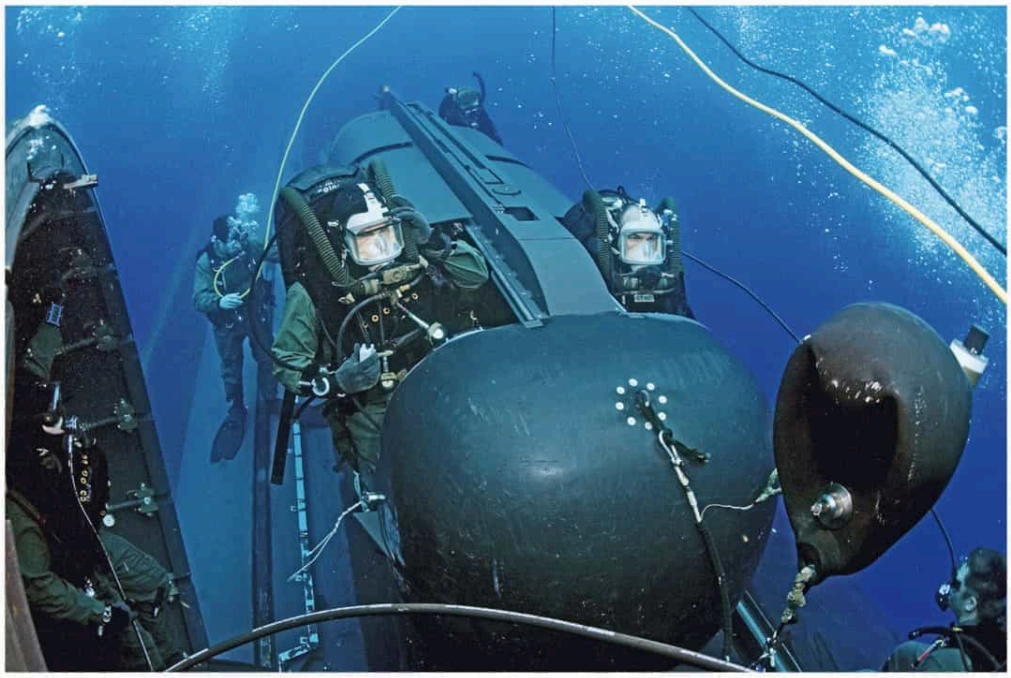
Le coach Jerry Turnbow, entraîneur assistant au lycée Roosevelt de San Antonio, Texas, 1972.

Au stage SEAL avec mon binôme de natation Marc Thomas. Coronado, Californie, 1977.

Remise des diplômes de la promotion 95 du stage SEAL. Je suis tout à droite

avec l'enseigne de vaisseau 1re classe Dan'l Steward. Coronado, Californie, 1978.

Notre mariage a marqué le début d'une histoire d'amour de 41 ans. Dallas, Texas, 6 mai 1978.



Un *SEAL Delivery Vehicle* (SDV) se posant sur un sous-marin.

US Navy via Getty Images.

Je me tiens au caisson hyperbare de l'USS *Grayback*. Philippines, 1979.

Pétrolier irakien.
RAED QUTEINA / AFP / Getty Images

KALD QUTEINA/AFP / Getty Images.

Largage en corde lisse sur un navire en mouvement.
Stockrek Images via Getty Images.

Le lieutenant-colonel George Flinn et moi sur l'île de Failaka, Koweït, février 1991.

Canots pneumatiques à coque rigide (RHIB) en action.
US Navy via Getty Images.

Je salue l'amiral Eric Olson lors de ma passation de commandement de la Naval Special

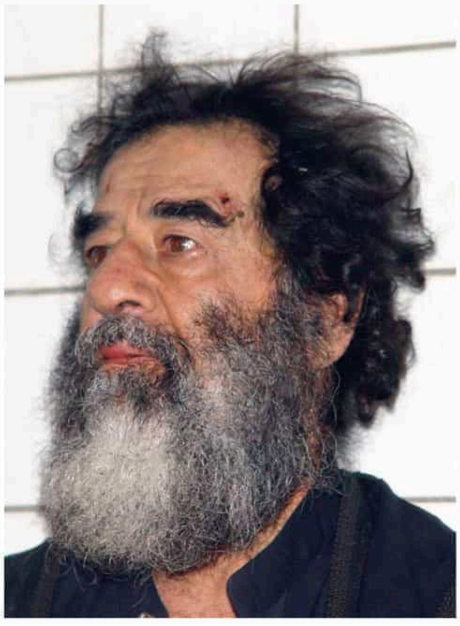
Je salue l'amiral Eric Olsen lors de ma passation de commandement de la Naval Special Warfare Group ONE. Il a sauvé ma carrière. Coronado, Californie, 2001.

Martin et Gracia Burnham pris en otage par le groupe terroriste Abou Sayyaf. Philippines, 2001.
AFP/Getty Images.

J'ai eu l'honneur de travailler pour l'administration de George W. Bush

J'ai eu l'honneur de travailler pour l'administration de George W. Bush à la Maison-Blanche après le 11 Septembre. Washington, 2003.

Condoleezza Rice me promeut vice-amiral. Avec ma fille Kelly et ma femme Georgeann. La Maison-Blanche, juin 2003.



L'as de pique, Saddam Hussein, après sa capture par les forces spéciales de l'armée. Bagdad, Irak, décembre 2003. *US Army via Getty Images.*

Black Hawk MH-60 en action.
Justin Sullivan/Getty Images.

Le canot de sauvetage dans lequel le capitaine Richard Phillips était retenu en otage. Océan Indien, avril 2009.
Megan E. Sindelar / US Navy via Getty Images.

Le capitaine Richard Phillips après son sauvetage par les SEALs.
Darren McCollester/Getty Images.

Oussama ben Laden.
Universal History Archives/
Getty Images

Après une mission avec le major Chris Faris et quelques hommes de ma section. Afghanistan, 2009.

Après une mission avec le major Chris Faris et des soldats alliés. Irak, 2010.

La situation semble mal engagée à cet instant. La Maison-Blanche, 1er mai 2011.
Pete Souza/The White House/MCT via Getty Images.

« Bill, le pays vous est grandement redevable. Pour votre service extraordinaire et votre splendide leadership. Merci au nom de tous les Américains. (La prochaine fois, utilisez un mètre ruban !) »
Le président Obama me remet un mètre ruban. La Maison-Blanche,

4 mai 2011. *The White House.*

Briefing avec le président Obama dans le Bureau ovale avec le major Chris Faris. 4 mai 2011.

En tant que commandant SOCOM, je suis aux côtés du général Lloyd Austin

et du roi Abdallah II de Jordanie. Tampa, Floride, 2013.

Mon salut final. Tampa, Floride, août 2014.

Je suis un homme comblé. John, Kelly, moi, Georgeann et Bill.

Après mon départ à la retraite, j'ai été président honoraire de l'université du Texas. Janvier 2015. *Holly Reed*.

TABLE

Couverture

Page de titre

Copyright

Exergue

Dédicace

Note de l’auteur

Chapitre un. La Génération grandiose

Chapitre deux. Opération Volcano

Chapitre trois. La vie est belle

Chapitre quatre. Le plus dur est à venir

Chapitre cinq. La main de Dieu ?

Chapitre six. Un gorille entre dans un bar

Chapitre sept. Les fantômes de Tofino

Chapitre huit. Pirates américains

Chapitre neuf. Deuxièmes Chances

Chapitre dix. *Airborne Froggy*

Chapitre onze. 1600 Pennsylvania Avenue

Chapitre douze. L’As de pique

Chapitre treize. Recherché mort ou vif

Chapitre quatorze. Otage en haute mer

Chapitre quinze. Chasse à l’homme

Chapitre seize. La Nouvelle Génération grandiose

Chapitre dix-sept. Le Trident de Neptune

Chapitre dix-huit. Le Salut final

Remerciements.

À propos de l’auteur.

Cahier photos

1. Sonnerie militaire américaine jouée au clairon ou à la trompette pour l'extinction des feux, lors de la descente du drapeau ou lors de funérailles (NDT).

1. Le titre original était « *The Only Easy Day Was Yesterday* » (« Le seul jour facile, c'était hier »), qui est la devise non officielle des SEALs (NDT).

2. « *Hooyah »* est le cri de guerre des Navy SEALs (NDT).

3. Poème d'Ernest Lawrence sur le base-ball (NDT).

1. Il n’y a pas de grade équivalent dans la marine française. C’est un grade intermédiaire entre premier maître et maître (NDT).

1. La *Silver Star* est une médaille récompensant la bravoure en opération contre l'ennemi ; la *Distinguished Flying Cross* récompense l'héroïsme et les réussites extraordinaires réalisées en vol aérien (NDT).

1. En référence à une chanson que chantent les Navy Seals en allant au combat aérien, *C-130 Rollin' Down The Strip* (NDT).

1. La médaille *Purple Heart* est une récompense accordée aux soldats blessés ou tués en service (NDT).

1. L’homme qui assassina Lee Harvey Oswald, principal suspect de l’assassinat de Kennedy (NDT).

1. Unité de génie militaire de l'US Navy (NDT).

2. MEU, *Marine Expeditionary Unit*, force expéditionnaire de la Marine (NDT).

3. JAG, Judge Advocate General Corps, l'office de justice militaire des différentes armées (NDT).

1. Un épisode de la bataille de Mogadiscio, adapté au cinéma par Ridley Scott en 2001 sous le titre *La Chute du faucon noir* (NDT).

1. Le nom original de l’opération est *Neptune’s Spear* (NDT).

1. DIA, Defence Intelligence Agency, l'agence du renseignement de la Défense (NDT).

2. NGA, National Geospatial-Intelligence Agency, une agence du département de la Défense (NDT).

3. « *All who gave some, but some who gave all »,* citation attribuée à un vétéran de la guerre de Corée, Howard William Osterkamp (NDT).

1. Paru aux éditions Dunod, 2018.